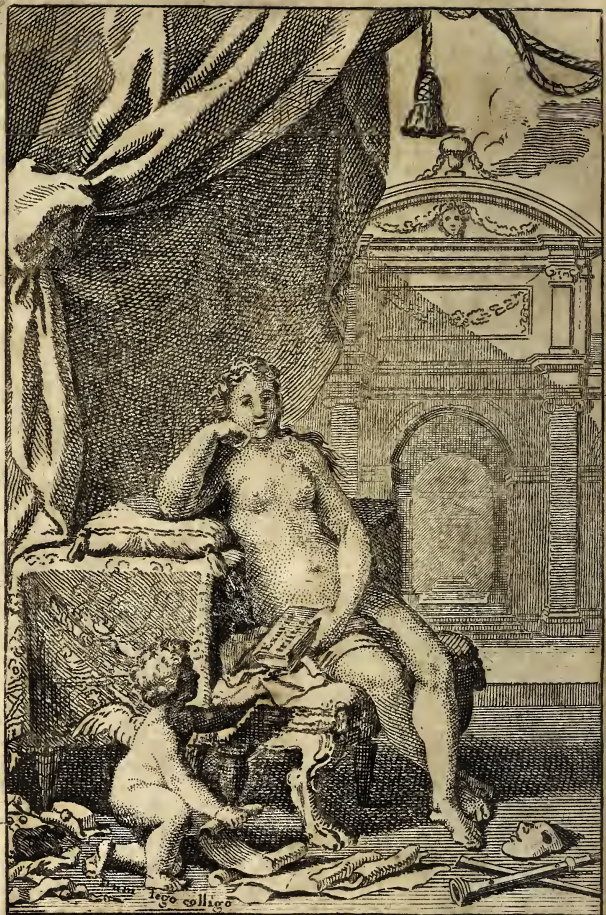
V. C.



LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI.
Tome VI.

LE

# THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

## LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comédies & Sçênes Françoises joüées par les Comédiens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au service de sa Majesté.

*Cinquiéme Edition, divisée en six Tomes, reveuë, corrigée, augmentée, & enrichie d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie.*

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, & corrigez, avec leur Basse continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME SIXIE'ME.

A AMSTERDAM,

Chez MICHEL CHARLES LE CENE,

MDCCXXI.

# *PIECES CONTENUES dans ce Sixiéme Volume.*


LES PROMENADES DE PARIS. Pag. 1

LE RETOUR DE LA FOIRE DE BEZONS. 63

LA FOIRE SAINT GERMAIN. 101

LES MOMIES D'EGYPTE. 187

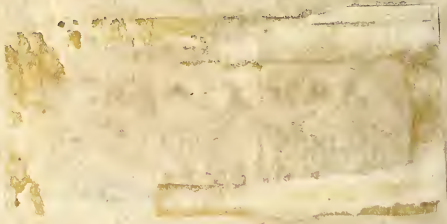
LES BAINS DE LA PORTE S. BERNARD. 213

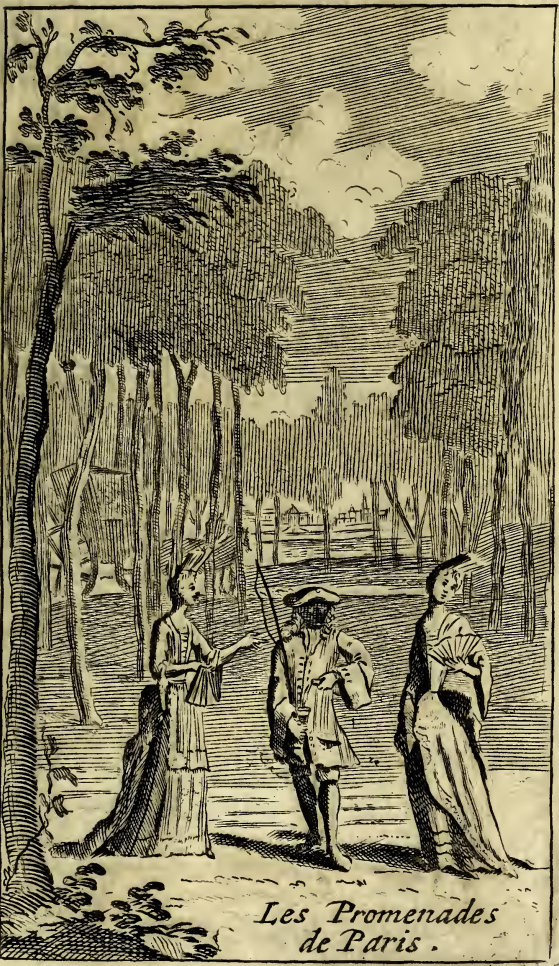
ARLEQUIN MISANTROPE. 299

PASQUIN ET MARFORIO. 379

LES FE'ES. 427

AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES. 445



Les Promenades de Paris.

# LES PROMENADES DE PARIS.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

MISE AU THEATRE

Par Monsieur MONGIN,

*Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le sixiéme jour de Juin 1695.*

# ACTEURS.

ELISE, Fille de qualité.
COLOMBINE, Suivante d'Elise.
LEANDRE, Capitaine de Dragons.
OCTAVE, jeune homme de famille.
CALMAR, homme de Robe.
} Amans d'Elise.

ARLEQUIN, Valet de Leandre.
SCARAMOUCHE, Valet d'Octave.
MEZZETIN, Valet de Calmar.
} Amans de Colombine.

UN FIACRE. *Arlequin.*
UN POETE. *Scaramouche.*
UNE VENDEUSE DE BOUQUETS. *Mezzetin.*
BACCHUS. *Mezzetin.*
*Suite de Bacchus.*
*Plusieurs Garçons Cabaretiers qui ne parlent pas.*

*La Scène est au Bois de Boulogne, & aux Thuilleries.*

# LES PROMENADES DE PARIS.

## ACTE I.

### SCENE I.

(*Le Théâtre repreſente le Bois de Boulogne.*)

OCTAVE, SCARAMOUCHE.

OCTAVE.

NOn, non, laiſſe moy, Scaramouche, je ne veux plus avoir recours qu'au deſeſpoir.

SCARAMOUCHE.

Mais recourons auparavant à mon induſtrie, & écoutez-moy de grace.

OCTAVE.

Quoy ? parce que je n'ay pas encore de quoy flatter l'ambition d'Eliſe, & que je ne puis luy donner ma foy & mon bien qu'après la mort de mon Pere, la cruelle me ſacrifie à Monſieur Calmar ? elle reçoit ſes ſoupirs, ſon amour, ſes fêtes, & aujourd'huy même dans ce Bois de Boulogne il faut que je me voye la victime d'un Rival odieux, d'un coffre fort d'amour, en un mot d'un vieux Calmar ?

SCARAMOUCHE.

Vous avez raiſon. Vous ſacrifier à Calmar, c'eſt préférer un Hibou à un joly homme, une Maſette à un Cheval d'Eſpagne, & une vieille Savatte à un jeu-

ne & souple Escarpin. Mais il n'est plus de filles qui ne soient de mauvais goût pour devenir femmes.

OCTAVE.

Des cheveux noirs avec des blancs, ah le bel assemblage ! Qu'il fera beau voir ce vieux Calmar sembler le Pere de sa femme, & n'être pas celuy de ses enfans!

SCARAMOUCHE.

Non, ce mariage-là n'est pas faisable, & je sçauray bien l'empêcher, vous dis-je, si vous voulez me croire.

OCTAVE.

Mais quoy donc ? que veux-tu que je fasse ?

SCARAMOUCHE.

Il faut premiérement assister à la fête de Calmar sans nous faire connoître.

OCTAVE.

Et comment ?

SCARAMOUCHE.

Vous allez voir. Voicy de quoy nous métamorphoser. (*Il deshabille Octave, & le met en Garçon de Cabaret.*)

OCTAVE.

Qu'est-ce donc que cela signifie ?

SCARAMOUCHE.

Laissez-moy faire de grace. (*Scaramouche s'habille ensuite.*)

OCTAVE.

Mais as-tu perdu l'esprit ? dis-moy donc à quoy bon cette Mascarade ?

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais vous l'apprendre. Mais voyons auparavant si vous sçaurez bien jouer votre rôle. Criez-vous bien : Duquel, Messieurs ? Du Champagne ? du Bourgogne ? à huit ? à dix ? à quinze ? à trente? Hola, on y va. Sçavez-vous courir, mentir, & vous enyvrer au Buffet ? Voila un Garçon de Cabaret depuis les pieds jusqu'à la tête.

OCTA-

OCTAVE.

Mais encore un coup, à quoy bon me déguiſer en Garçon de Cabaret, & que dira le Cabaretier de Calmar, ſi....

SCARAMOUCHE.

Ce Cabaretier eſt de mes amis; & pour voir Eliſe, & ſe moquer de Calmar, il n'y a point de déguiſement plus favorable. Mais chut, j'entends quelqu'un, ſuivez-moy, ſauvons-nous vîte.

## SCENE II.

ELISE, COLOMBINE, ARLEQUIN (*en Fiacre,*) MEZZETIN & PIERROT (*qui ſurviennent.*)

ELISE.

Grace au Ciel, Colombine, en ce ſombre Boccage,
Nous voicy toutes deux ſans chapeau.

COLOMBINE.

Que peu de filles de votre âge
Remercîroient le Ciel d'un pareil avantage!
Mais puis donc qu'en effet nous ſommes ſous l'Ormeau,
Sans fâcheux, au frais, à l'ombrage,
Tandis que notre Chicaneau,
Notre Monſieur Calmar met ordre à ſon cadeau,
Qu'il fait chauffer les plats, rafraîchir les bouteilles,
Et que de ſes doux yeux vous êtes à couvert,
De ce dit ſieur Calmar parlons à cœur ouvert.

ELISE.

Colombine, tout doux, les murs ont des oreilles,

COLOMBINE.

Mais ce Bois n'en a point; il eſt ſourd & muet.
Le Bois de Boulogne eſt diſcret;
Et l'on auroit bien de quoy rire,
Si ces Echos & ces Oiſeaux
Chantoient & rediſoient ce qu'ils entendent dire.

Mais tout se tait sous ces Ormeaux ;
Et ce que tous les jours un chacun leur confie,
Marque assez qu'il faut qu'on s'y fie.
Parlons donc net. Calmar qui vous fait les yeux doux,
Vous touche-t-il un peu? Plaît-il? Qu'en pensez-vous?
Pour luy, tout ce qu'il fait dit assez ce qu'il pense.

ELISE.

A son amour pourtant j'impose assez silence.

COLOMBINE.

Point trop, & cet amour qui vous fait régaler,
Qui pour vous divertir ne trouve aucun obstacle,
Qui vous donne concert, fête, bal, & spectacle,
Tout cela parle assez, & fait assez parler ;
Et dès-lors qu'une fille est riche, jeune, belle ;
Que comme vous enfin elle est maîtresse d'elle,
Et celle d'un nombre d'Amans,
Elle fait bien des médisans ?

ELISE.

Et que pourroit de moi dire la médisance ?

COLOMBINE.

Mon Dieu ! Calmar & sa dépense
Donnent carrière à son caquet.
Tenez, vous aurez beau prôner pour votre gloire,
Que Calmar avec vous file un amour parfait,
On ne voudra jamais le croire.
Et par tout aujourd'huy l'on sçait,
Et cela par expérience,
Qu'en Amour comme à l'Audience
Les Gens de Robe vont au fait.
C'est un terrible Amant qu'un Amant libéral.
Je veux que sans l'aimer vous en soyez aimée,
Je veux qu'à votre cœur il ne soit point fatal,
Il l'est à votre renommée.
Nul en vain, dira-t-on, ne répand ce métal,
Si l'on vous donne, il faut que vous donniez de même,
C'est pour recueillir que l'on séme ;

Et

Et Calmar, cet original,
Loin de croire qu'à l'or votre cœur se révolte,
Ce Amant se croit tous les jours
A la veille de sa recolte.

ELISE.

Oh, je veux, s'il se peut, qu'il s'y croye toûjours;
Ou que de ce Calmar la flamme soit dupée,
Jusqu'à ce que l'Hyver m'ait ramené l'épée.
C'est ainsi qu'autrefois Penelope si sage
Jusqu'au retour de son Epoux,
Abusoit & jouoit les fous
Qu'elle tenoit en esclavage.

COLOMBINE.

Il est vray, Penelope eut dit-on cette gloire:
Mais la Belle eût filé plus doux,
Si parmy ses Amans elle eût eu comme vous
Gens de Finance & d'Ecritoire.
Mais à juger de vous par vos raisonnemens,
L'on vous croiroit de ces femmes habiles,
Qui pour mieux duper leurs Amans,
Leur semblent des vertus faciles;
Donnent de l'espoir aux desirs;
Répondent aux douces paroles:
Et quand pour vous & vos plaisirs,
Un Amant, par exemple, a semé des pistoles,
Qu'ensuite à la récolte il souhaite venir;
Sans rien accorder ny permettre,
On sçait toûjours luy tout promettre,
Et jamais ne luy rien tenir.

ELISE.

Ouy, Colombine, en ce siécle où nous sommes,
C'est ainsi qu'on mène les hommes.

COLOMBINE.

Non, les hommes qu'on mène ainsi
Ne sont plus de ce siécle-cy.
Les hommes aujourd'huy sont à l'égard des belles,
Ce que sont les pêcheurs à l'égard du poisson,

Si vous ne mordez pas d'abord à l'hameçon,
Si vous les amusez, ou faites les rebelles,
Et les galans & les pêcheurs
S'en vont jetter leur plomb ailleurs.

ELISE.

Ces pêcheurs des poissons peuvent n'être pas dupes.
Un homme vient à bout de tous les animaux.
Mais l'animal portant coëffes & juppes,
Le fait toûjours donner dans ses panneaux.

COLOMBINE.

Hé bien, tous vos Amans sont dupes, je me rend.
Mais de Leandre encor faut-il qu'il vous souvienne,
Si pleurant votre absence à la Guerre, il apprend
Qu'on veut vous guerir de la sienne.

ELISE.

Leandre de Calmar peut-il être jaloux?

COLOMBINE.

Non, mais d'Octave il pourroit l'être.
Mais à propos d'Octave, oh ça, qu'en pensez-vous?
Il vous aime, & ses yeux, ses soins, ses billets doux
Vous l'ont fait assez bien connoître.

ELISE.

Octave a du mérite, il est doux, sage, & tendre,
Et s'il pouvoit disposer de sa foy,
Ce seroit, après Leandre,
Celuy que je voudrois qui soupirât pour moy.
Mais Leandre me met en des frayeurs mortelles.
Je n'ay de luy nulles nouvelles,
Et sa santé, sa vie, à chaque heure du jour,
M'allarme autant que son amour.

COLOMBINE.

Vous serez rassurée au premier Ordinaire.
Ne peut-on, après tout, en passer un ou deux
Sans vous écrire ou vous déplaire?
Tous ces Amans Guerriers ne sont pas maîtres d'eux,
Et de leurs fers sur nous rejaillit l'amertume.
De plus, pour contenter sa gloire & ses amours,

Faut-il

Faut-il que Leandre ait toûjours
Ou l'épée à la main, ou la main à la plume?
Oh, tous ces amoureux Guerriers,
Ces Héros pour leur Roy quittent leurs Héroïnes,
Et leurs couronnes, leurs lauriers,
Pour nous encore un coup ne sont que des épines.
Leandre cependant, pour peu qu'il soit jaloux,
Devroit..... Mais paix, on vient à nous.

ARLEQUIN (*en Fiacre arrive en chantant avec une bouteille & un verre à la main.*)

*Vivat*! Mais que font donc ces Nimphes boccagéres,
Seules dans un lieu si touffu?
Approchons, découvrons un peu tous ces mystéres.
(*Reconnoissant Elise & Colombine.*)
Ah, Mesdames, c'est vous?

COLOMBINE.

Qu'est ce? Que nous veux-tu?

ARLEQUIN.

On vous attend avec impatience.

ELISE.

Et qui?

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar & la Colation.
Pour moy, vous voyez ma pitance,
Je porte ma provision,
(*montrant sa bouteille.*)
Et voila la seule Maitresse
Que je mène sur le gazon.
A votre santé, ma Princesse.
(*Après avoir bu, il leur presente à boire, & dit:*)
Tenez, voila pour me faire raison.
Goûtez de ce vin, il est bon.

COLOMBINE.

Fy! les femmes en boivent elles?

ARLEQUIN.

Bon! en yvrognerie aujourd'huy les femelles
Dament le pion aux chapeaux.

Le sexe ne boit plus du sirop de grenouille,
Il n'aime que les vins & les Amans nouveaux,
Et l'Empire Bachique enfin tombe en quenouille.
(*Il boit.*)

COLOMBINE.

Fort bien! Notre Fiacre s'en donne.
Mais de grace voyons s'il a le vin discret.
Ne connoîtrions-nous personne
De celles qu'en ce bois il amène en secret?

ARLEQUIN (*regardant Elise & Colombine.*)

Voila deux des bonnes fortunes
Qu'icy Monsieur Calmar ait encor jamais eu.
Heureux tous ces Robins des Blondes & des Brunes!
Ils en ont à present à bouche que veux-tu.

COLOMBINE.

Pour qui donc nous prend ce maraut?

ARLEQUIN.

Paix, ne le prenez point si haut.
Ne faites point tant la feroce.
Ces airs-là seient mal avecque mon carrosse.

ELISE.

Cet yvrogne-là croit parler
A ses pratiques ordinaires.

COLOMBINE.

Laissons-le dire. Oh ça, dans ce lieu solitaire
Quelles Beautez te font le plus souvent rouler?
Là, fais-nous quelque confidence?
Dis-nous.....

ARLEQUIN.

*Motus.* En vain vous voulez me sonder.
On me paye icy pour garder
Et les manteaux & le silence.
Le silence est mon gagne-pain;
Et dès aujourd'huy pour demain
Louison, Catin, & Sylvie,
Qu'on croit par tout femmes d'honneur,
Ne me donneroient plus de quoy gagner ma vie,

Si

Si j'alois reveler la leur.

COLOMBINE.

Pour toutes ces vertus traitables
Je veux bien les mettre à l'écart.
Mais dis-nous, quelles sont les femmes raisonnables
Qu'amène icy Monsieur Calmar?

ARLEQUIN.

Femmes raisonnables? Je croy
Que vous vous gobergez de moy.
Je ne menay jamais ny raison ny sagesse;
Et tout compté, tout rabattu,
Je ne suis Cocher, ma Princesse,
Que de la moyenne vertu.
Ne sçait-on pas bien mon négoce?
Ne sçait-on pas, quand bien je voudrois le cacher,
Que celles dont je suis Cocher,
Sont semblables à mon carrosse.

COLOMBINE.

Une Belle ressemble au Fiacre?

ARLEQUIN.

Assûrément.

COLOMBINE.

En quoy donc se peut-il, bon Dieu! qu'elle en approche?
Va va, tu perds le jugement,
Et toute comparaison cloche.

ARLEQUIN.

Oh! celle-cy ne cloche point,
Ou bien ne cloche qu'en ce point.
C'est qu'une Belle en Fiacre étant bien promenée,
On ne luy paye au plus que l'heure du Berger;
Et que l'on paye au Fiacre, où l'on va voyager,
Toutes celles de la journée.

COLOMBINE.

Tous ces impertinens discours
Ne doivent s'adresser qu'à de franches coquettes.
Mais des femmes comme nous faites,

Par exemple.....

ARLEQUIN.

Bon ! tous les jours
J'en mène qui vous sont égales.

COLOMBINE.

Oh ! tu ne mènes donc jamais que des Vestales.

ARLEQUIN.

Ouy Vestales, fort bien ! Oh, puisqu'il faut parler,
Puisque l'on me contraint à ne plus rien celer,
De grace, dites-moy ? Ces humaines Donzelles,
Qui crainte de passer pour telles,
Me cachent à Paris leurs demeures, leurs noms,
Et dans ce Bois leurs actions ;
Ouy, ces femmes en général ;
Qui pour aller faire naufrage,
Ne veulent s'embarquer dedans mon équipage
Qu'aux quinze-vingts, à l'Arsenal ?
Toutes ces Belles, par exemple,
Sont-elles, entre nous, d'une vertu fort ample ?

COLOMBINE.

J'avoue.....

ARLEQUIN.

Item, celles encor qui viennent en ces lieux,
Au retour des Hirondelles,
Faire aux Guerriers leurs adieux ;
A ce départ ces femelles,
Qui sembloient être en des douleurs mortelles,
Et qui si peu de jours après,
Dans ce Bois de Boulogne même
Avecque des gens de Palais
Oublierent leurs chers Plumets,
Et s'oublierent elles-mêmes ?

COLOMBINE.

A l'oubly près, qu'en dites-vous ?
Ce Maraut-là parle pour nous.

ARLEQUIN.

Et celles qu'on regale à Chaillot, à Passy ;

Et

Et qui pour dire grand mercy,
Et payer leur écot d'un bon vin de Bourgogne,
D'une bonne collation,
S'en vont dans le bois de Boulogne,
En faire la digestion?

COLOMBINE.

Si.....

ARLEQUIN.

Ces Belles encor, ces écueils de la Bourse,
Qui voulant toujours être en course;
A force de courir l'Hiver les Jeux, le Bal,
L'Eté les Bois & la Prairie,
Conduisent mes Chevaux enfin à la Voirie,
Et leurs Amans à l'Hôpital;
Se bâtissant ainsi, ces prodigues Coquettes,
Sur la ruïne des Chevaux,
Et celle des Godelureaux,
Un refuge aux Madelonnettes.

ELISE.

Laissons-là cet Yvrogne, allons, sortons d'icy.
Colombine, c'est trop luy donner audience.
Monsieur-Calmar m'attend avec impatience,
Je suis de voir sa fête impatiente aussi.

COLOMBINE.

Allons. (*au Fiacre*) De la raison, toy, prens donc plus de soin,
Et gardes-en, je t'en conjure
Autant qu'il en faut, tout au moins
Pour conduire à Paris ta vilaine voiture.

(*Elles s'en vont.*)

ARLEQUIN.

Oh, tout doux, mon Fiacre vilain?
Hé de grace, épargnez un peu votre prochain.
Quelque vilain qu'on soit, Comtesses & Marquises
Du Fiacre cependant sont tellement éprises,
Qu'elles quittent des chars tirez à six Chevaux,
Pour s'en venir en Fiacre icy sous ces ormeaux.

Mais où court ce Manant si vîte.
Il faut nous divertir de ce bon-homme-cy.
Hola, Manan, hola l'Amy?
Où veux-tu donc aller au gîte?

PIERROT.

A Paris.

ARLEQUIN.

A Paris?

PIERROT.

Ouy je quitte les champs,
Et je ne veux pas davantage
Etre du nombre des Manans.

ARLEQUIN.

Ah ah! Le plaisant personnage!
Et quelle est la raison, mon pauvre Villageois
Qui t'incite & te pousse à devenir Bourgeois?

PIERROT.

Et c'est que maintenant les femmes de Village
N'aiment plus leurs maris dedans le mariage.
La mienne me fait enrager,
J'espere qu'à Paris elle pourra changer.
Quand je seray Bourgeois, qu'elle sera Bourgeoise,
Nous n'aurons plus, je crois, ni querelle ni noise.

ARLEQUIN.

Ouy, les Bourgeoises de Paris
Aiment fort en effet leurs paisibles maris!
Quitter ton Hameau pour la Ville:
Hé double sot, pauvre animal,
C'est tomber de fiévre en chaud-mal.
Tu veux être Bourgeois? je t'en feray voir mille
Qui voudroient devenir Manans.

PIERROT.

Et moy, j'en connois un pas bien loin de ceans,
Adoré, chery de sa femme.
Elle luy dit: Mamour, mon fils, tout cy, tout ça,
Oh! Pierrot donneroit son âme.
Pour avoir tous ces biaux noms-là.

A R-

ARLEQUIN.

Ah! si cela te rassasie,
Plus de chagrins, plus de tourmens
Pour toy Paris aura mille agrémens.
Là, pour ôter soupçon & jalousie,
Des femelles à tous momens
Donnent à leurs Epoux le nom de leurs Amans.
Mais veux-tu guérir ta folie?
Reste quelque temps en ce Bois,
Et tu verras en tapinois
Que le Divorce a droit de Bourgeoisie
Chez les plus paisibles Bourgeois.

PIERROT.

Serviteur aux Bourgeois, je ne veux donc plus l'être.

ARLEQUIN.

Ouy, tiens-t'en à ta vie & rustique & champêtre.

PIERROT.

Oh, ne me parle point des champs.
Je n'y veux point rester. Mais il est sur la terre
Bien plus d'une sorte de gens.

ARLEQUIN.

Il est des gens de Robe, il est des gens de Guerre.
Lequel de ces états aimerois-tu le mieux?
Veux-tu devenir.....

PIERROT.

Ouy, je veux,
Je veux devenir gens de Robe.

ARLEQUIN.

Mais pour bien porter le Rabat,
Il faut plus d'un talent, comme plus d'un Ducat.

PIERROT.

Pour des Ducats, on en dérobe.
J'ay très-bonne main & bon cœur,
Enfin déja je suis à moitié Procureur.
J'ay beaucoup de babil, bon port, belle prestance;
A moins on peut être Avocat.
J'ay de la gravité, je ronfle à l'Audience;

Et de bien plus d'un Magiſtrat
C'eſt-là toute la ſcience.

ARLEQUIN.

Ouy, mais ces gens de Robe Epoux,
Manans, ſont moins heureux que vous.
Chez vous, femme, mary, chacun fait ſa beſogne.
L'homme fait des fagots, la femme des balais.
Mais ces pauvres Robins s'échauffent au Palais,
Tandis que leurs moitiez dans ce bois de Boulogne
Gobent tranquillement le frais.

PIERROT.

Perrette aura moins de licence,
Je la tiendrons de près.

ARLEQUIN.

Mais l'heure d'Audience,
Chez les femmes de Robe eſt l'heure du Berger.

PIERROT.

Au diantre donc la Robe, il n'y faut plus ſonger.

ARLEQUIN.

Non, il vaut encor mieux s'en aller à l'Armée,
Allons, il faut ſervir le Roy,
Et quand tu porteras le Plumet & l'Epée,
Ah, ta femme ma foy ſera bien attrapée;
Il faudra bien que la ruſée
T'aime, ou qu'elle diſe pourquoy.

PIERROT.

En effet, la mine guerriére
Aux femmes aujourd'huy donne dans la viſiére.
Mais un Plumet, une épée à Pierrot?
Moy porter cela? quelque ſot?
Que porteront les Gentilshommes?

ARLEQUIN.

Bon, bon! dans le ſiécle où nous ſommes,
On habille de même & Manans & Marquis.
Tel portoit des Sabots jadis,
Qui porte aujourd'huy l'écarlatte.
Un homme n'eſt plus un pied-plat,

Dès

Dès qu'il n'a plus sa bourse platte.
L'Argent est Gentil-homme, en un mot, entens-tu ?

PIERROT.

Quoy ? Noblesse à present ne vient pas de vertu ?

ARLEQUIN.

Hé non, ce n'est plus là sa source.
Noblesse en ce pays se tire de la bourse.
Ouy, la Noblesse vient de là.
(*Il fait comme s'il comptoit de l'argent.*)
Cela te semble-t-il étrange ?
Pierrot aura pourtant, tout comme le voila,
Des Lettres de Noblesse avec Lettres de Change.
Ainsi tu peux porter Arme, & quoy que Manan,
Tu pourras à ton gré suivre l'Arriére-Ban.

PIERROT.

Allons donc ; aussi-bien ces Arriére-Banistes
Des morts & des blessez n'emplissent point les Listes.
Mais comment m'appellera-t-on ?
Car Pierrot, ce nom-là n'est point fait pour la Guerre.

ARLEQUIN.

Hé tous les jours on change & d'habit & de nom.
Pierrot s'appellera le Marquis de la Pierre,
Et Perrette ta femme aussi sera Marquise.

PIERROT.

Son amour après ça me sera tout acquis ?

ARLEQUIN.

Non pas. Hé quelle est ta sottise !
Ta femme Marquise ? tant pis !
Nous voyons tous les jours Marquises & Comtesses,
Etre aussi mal avecque leurs maris,
Que leurs maris sont mal avecque les richesses.

PIERROT.

Comment ? Quand j'iray à l'Armée,
Que j'auray vû quelques combats,
Quand j'auray bonne renommée,
Perrette ne m'aimera pas ?

AR-

ARLEQUIN.

Et quand bien tu ferois mille & mille conquêtes,
Quand tu ferois le plus grand des Guerriers,
Les Coeffes rarement épargnerent les têtes
Que Mars a couvert de Lauriers.

PIERROT.

Oh bien, me voila donc revenu de la gloire.

ARLEQUIN.

Veux-tu, Pierrot, veux-tu m'en croire?

PIERROT.

Hé bien?

ARLEQUIN.

Reste Manan, & retourne chez toy.
Il est dans le monde, je croy.
Bien plus d'un doux & bon ménage.
Mais il en est bien moins à Paris qu'au Village
Crois-moy, *in vino veritas.* (*Il boit.*)

PIERROT.

Moy retourner aux chams? je ne le feray pas.
Car encore à Paris, si ma femme est un diable,
Et s'il faut que j'y sois un mary miserable,
J'aura dequoy me consoler
En voyant par tout mon semblable.
Mais il est temps de m'en aller.
Serviteur.

ARLEQUIN.

Mais avant de te mettre en chemin,
Tiens, sable ce verre de vin.
Cela, dit-on, avise bien un homme.

PIERROT.

Non, je veux, vous dit-on, être dépaïsé.
Et que je boive ou non, je suis tout avisé.
Un Bourgeois & moy, c'est tout comme.

ARLEQUIN.

Hé bien donc, à votre santé. (*Il boit: & Pierrot s'en va.*)

MEZZETIN (*tenant une bouteille à la main, & des restes de la Collation, entre & chante.*)

Vive le Bois de Boulogne,
Vive tous ces tapis verds,
Où l'on vient rougir sa trogne,
Et voir la feuille à l'envers!
C'est dans ce lieu delectable,
C'est dans ce charmant séjour,
Que les plaisir de la table
Font venir ceux de l'amour.

Courage, Camarade? Voicy les restes de la Collation que je viens partager avec toy. Allons, beuvons, mangeons, rions, chantons.

ARLEQUIN.

A juger de la Collation par ces restes, elle étoit somptueuse, & je crois qu'il sera peu resté de cruauté à celle à qui on l'a donnée.

MEZZETIN.

Tout doux. Cette Maitresse-cy, non plus que sa Suivante, n'est pas de même étoffe que les autres, & mon Maître & moy ne soupirons aujourd'huy qu'à bon escient & pour le mariage.

ARLEQUIN.

Hé ouy, pour un mariage du Bois de Boulogne, n'est-ce pas? Allons, beuvons à ce bon mariage.

MEZZETIN.

Tu railles, mais je parle sérieusement, & dès aujourd'huy....

ARLEQUIN.

Mon Dieu! je connois ton Maître; & Monsieur Calmar, te dis-je, est un de ces Calmars qui ne veulent épouser que la débauche.

MEZZETIN.

Non encore un coup, nous allons faire divorce avec elle. Il faut finir, & tu vas perdre en nous une bonne pratique.

AR-

ARLEQUIN.

Bon, bon ! Quand ton Maître seroit assez fou pour se marier tout de bon, seroit-il plutôt infidelle au Fiacre & à toutes ses petites Maitresses qu'à sa femme ?

MEZZETIN.

Assûrément, & mon Maître & moy nous vivrons avec nos petites femmes, comme s'il n'y avoit qu'elles de femmes au monde.

ARLEQUIN.

Quoy ? Monsieur Calmar, par exemple, ne se promenera plus, ne s'en s'enyvrera plus, & ne se perdra plus dans le Bois de Boulogne qu'avec sa femme ?

MEZZETIN.

Non, qu'avec sa femme.

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar ne donnera plus de rendez-vous aux quinze-vingts, au Palais Royal, ny de fêtes au Grand Turc & à Piquepusse qu'à sa femme ?

MEZZETIN.

Non.

ARLEQUIN.

Monsieur Calmar ne se fera plus enfermer la nuit aux Thuilleries, & n'en sortira plus par dessus l'imperiale d'un carosse qu'avec sa femme ?

MEZZETIN.

Non.

ARLEQUIN.

Et Monsieur Calmar ne meublera plus de chambres à Paris, & n'en louera plus à la campagne que pour les éclipses de sa femme ?

MEZZETIN.

Non, non, non. Mon Maître, te dis-je, ne connoîtra, ne verra & n'aimera que sa femme. Mais paix. J'entens la voix je crois de celle qui doit être la mienne. Ouy, c'est Colombine elle-même.

CO-

COLOMBINE (*entrant.*)

Hola hé, Fiacre, c'eſt aſſez boire & manger ; cours en donner à tes chevaux, & les mets en état de nous mener tout à l'heure aux Thuilleries.

MEZZETIN (*au Fiacre.*)

Ouy, ouy, laiſſe nous ſeuls, & va ſoigner tes bêtes.

ARLEQUIN.

J'y cours, & je ſçais bien qu'en ce charmant ſejour.
Dans de ſemblables tête à têtes,
Il ne faut de tiers que l'amour.
Courage, elle eſt jolie. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN.

Hé bien, mon Adorable,
Ce Bois à mon amour ſera-t-il favorable ?
Nous ſommes ſans témoins, & nous pouvons ainſi...
Mais arrête, où cours tu ?

COLOMBINE.

Renguaine ta tendreſſe.
Je vais rejoindre ma Maitreſſe,
Et ne veux point reſter ſeule dans ce Bois-cy.

MEZZETIN.

Et qu'as-tu donc à craindre en ce charmant Bocage ?
Qu'eſt-ce ? en ce Bois eſt-il quelques filoux ?

COLOMBINE.

Que trop. Ouy, ſous ce verd feuillage,
Des filles ſeules comme nous
Sont ſouvent miſes au pillage.
Fuyons les bois de peur des loups.

MEZZETIN.

Non, icy ſans ſe hazarder.
On ſe promène, on ſe repoſe.
Si tu crois qu'aux caquets un tête à tête expoſe,
Le Fiacre viendra nous garder.

COLOMBINE.

Mauvais moyen pour empêcher la choſe !
Et tous ceux qui ſous ces ormeaux
Font la charge de ſentinelle,

Bien

Bien loin de garder une Belle,
Ne gardent rien que les manteaux.

MEZZETIN.

Que cette retraite eſt charmante!
Qu'il eſt doux d'être aſſis deſſus ce verd gazon!

COLOMBINE.

Ne voila pas déja le gazon qui te tente?
Adieu.

MEZZETIN.

Non non, de grace arrête, écoute donc.

COLOMBINE.

Laiſſe-moy.

MEZZETIN.

Mais d'où vient cette peur, cet effroy?
Tu ne ſerois pas plus timide,
Quand tu ſerois avecque moy
Aux Deſerts de la Thebaïde.

COLOMBINE.

Oh, ce Bois eſt plus dangereux
Que le Deſert le plus affreux.
Telle qui tiendroit bon où gîte la Cicogne,
Se rend dans le Bois de Boulogne.
On ne va boire ny manger
Où les Cicognes vont loger;
Mais icy tous les jours l'yvrogne,
A l'aide du vin de Bourgogne,
Fait ſonner l'heure du Berger.
D'un précipice ou d'une grotte
Où ſifflent les ſerpens, l'on peut ſe dégager:
Mais qu'une Nimphe eſt en danger
Où l'on ſçait la contraindre à ſiffler la linotte!
Dans ces lieux la Coquette à la biſque ſe rend,
Et pour la biſque auſſi la Prude
Permet dans cette Solitude
Ce que par tout elle défend.

MEZZETIN.

Ouy, dans ce beau ſejour tout ſeſſent la tendreſſe,

On

On n'y voit que toy de tygresse.
Tu n'as point de pareil icy que ces cailloux ?
Et ce Bois ne voit point ny d'humains ny de bêtes,
Qui dans leur tête à têtes
Soient si bêtes que nous.
Mais ne la fais donc plus la bête, Colombine.
Te sied-il bien d'être mutine
Dans un sejour où tout se rend ;
Où nul cœur n'est indifférent ;
Où l'on ne voit enfin que toy d'impitoyable ?

COLOMBINE (*à part.*)

Ah ! qu'Arlequin m'est redevable !
Et que n'est il icy, Coquin, au lieu de toy !
Quelle est la femme comme moy
Assez maitresse d'elle, assez fidelle & sage,
Pour resister à ces helas ?
Et pour ne sacrifier pas
Le Plumet à la Robe en ce sombre Bocage ?
Mais chut ! quelqu'un vient en ce lieu,
Et j'entens que l'on nous appelle ;
Et c'est fort à propos. Adieu.

## SCENE III.

CALMAR, ELISE, COLOMBINE, MEZZETIN. OCTAVE & SCARAMOUCHE (*en Garçons Cabaretiers*)

CALMAR.

C'est, Mademoiselle, une petite Colation champêtre, comme vous voyez.

ELISE.

Monsieur Calmar ne fait rien que de magnifique, & à la Campagne comme à la Ville tout est somptueux quand il s'en mêle.

(*Icy Octave & Scaramouche mettent le couvert à terre. On apporte plusieurs carreaux sur lesquels on s'assied,*

&

*& lors qu'on découvre les plats qu'on avoit servis pour manger, on les trouve remplis d'instrumens de musique tous differens, qu'Octave, Scaramouche, & les autres Garçons Cabaretiers prennent, & dont ils jouent; ce qui forme un Concert fort agréable. Calmar & Elise dansent; après quoy on fait tomber Calmar, & on l'emporte enveloppé dans la nappe; ce qui finit le premier Acte.*)

# ACTE II.

## SCENE I.

(*Le Théâtre represente les Thuilleries.*)

CALMAR (*en habit de Cavalier,*) MEZZETIN.

CALMAR.

SI j'avois eu cette Epée, l'on ne m'auroit pas insulté impunément au Bois de Boulogne. Hola Mezzetin, me voila en état de plaire & de faire face aux Thuilleries. Mais avant que d'aller plus loin, dis-moy ce que tu penses de mon habit. Trouves-tu qu'il péche contre l'air guerrier? Me trouves tu encore quelque teinture de la Robe, & me prendrois-tu de loin pour Monsieur Calmar?

MEZZETIN.

Oh, vous voila, Monsieur, tout à fait bien décalmardé; il vous reste seulement à prendre l'air & les maniéres assortissantes à votre habit. Là, mettez-moy ce chapeau sous le bras, par exemple. Le peigne à la main: Barbouillez-vous le nez de tabac; faites plisser votre just'aucorps. L'estomach debraillé. Allons, l'air brusque, vif, & dissipé? Bon! il ne vous manque plus qu'une moustache, un ton de faucet, & des créanciers à vos trousses, pour avoir toutes les parties d'un galant homme.

CAL-

CALMAR.

Ce changement d'air & d'habit, en produira je croy dans le cœur d'Eliſe. Cette métamorphoſe luy paroîtra peut-être extraordinaire : mais Jupiter luy-même s'eſt bien métamorphoſé pour ſe rendre aimable.

MEZZETIN.

J'ay ouï dire en effet, que Jupiter s'étoit changé en pluye d'or, & une pareille métamorphoſe, Monſieur, vous ſiéroit bien mieux que celle-là. Car enfin, que va-t-on dire de voir un vénérable Magiſtrat comme vous, venir donner le paroly à tous les Petits-Maîtres des Thuilleries ?

CALMAR.

Va va, je ne ſuis pas le ſeul de ma Robe, qui au ſortir du Palais, troque le Rabat & le Bonnet carré, contre l'Epée & le Plumet, pour ſe faire regarder de bon œil aux Thuilleries. Que veux-tu ? Eliſe ne ſe rend point aux fleurettes, aux Cadeaux, ny aux Fêtes ; il faut l'attaquer par les yeux, & les hommes aujourd'huy ne font donner les femmes dans le panneau, qu'en leur donnant dans la vûe.

MEZZETIN.

D'accord. Je ſçay que l'amour tout nud n'eſt plus de ce ſiécle, & que les étoffes de la ruë Saint Denys font plus de conquêtes, que tout le mérite croté de l'Académie Françoiſe. Mais ce n'eſt pas aſſez que l'attirail d'un Guerrier ; il en faut les qualitez, l'air, les maniéres, & ce je ne ſçay quoy enfin qui met tant de ſympathie entre la Coëffe & le Plumet. En un mot, il faut être Héros de mine & d'effet, Monſieur, pour vaincre votre Héroïne.

CALMAR.

Et bien, s'il ne falloit qu'aller à la guerre, je ſuis capable de tout pour plaire à Eliſe.

MEZZETIN.

Vous aller à la guerre ? Ah, ah, ah ! (*Il rit.*)

CALMAR.

Ouy, moy, à la guerre. Pourquoy non ? Je veux du mal à mon pere & à ma mere de m'avoir envoyé au Droit plutôt qu'aux Cadets.

MEZZETIN.

Vous à la guerre ? Fy donc ! vous voudriez troquer votre Cabinet contre une Tente ? votre Carrosse contre un Fourgon ? & votre vie enfin douce & tranquille, contre les fatigues & les peines de nos Cesars ?

CALMAR.

Ouy. J'affronterois les peines les plus rudes, pour engager Elise à soulager la mienne.

MEZZETIN.

Chanson ! Quoy ? vous qui ne pouvez braver le sommeil à l'Audience, vous iriez affronter l'insomnie continuelle de l'Armée ? Vous qui ne pouvez ouïr sans chagrin les sottises qui sortent de la bouche d'un Avocat, vous iriez vous exposer de gayeté de cœur à celles du Canon ? vous vous moquez, Monsieur, vous vous moquez.

CALMAR.

Non, serieusement, je voudrois qu'il ne tint, pour plaire à Elise, qu'à troquer ma Robe contre l'Epée, & ma Charge contre un Regiment.

MEZZETIN.

Monsieur Calmar à la tête d'un Regiment ! ah, ah ! (*Il rit.*) Le beau spectacle !

CALMAR.

Ouy, moy, à la tête d'un Regiment. Où est là le mot pour rire ?

MEZZETIN.

Qu'il feroit beau voir la gravité d'un Sénateur dans la tranchée ou sur la bréche !

CAL-

CALMAR.

Encore ? ouais ! ce Maraut-là se moque de moy. Finissons ces ris, je te prie. Changeons de discours, & va de ce pas avertir mes Musiciens, & leur dis....

MEZZETIN (*riant.*)

Quel plaisir de voir Monsieur Calmar courir avec les gouttes sur les pas des Cesars ! Ah, ah, ah, ah ! (*Il s'en va en riant.*)

CALMAR.

A la fin la patience m'échape. Tu ris encore. Il faut que je rosse ce Coquin-là. Arrête, arrête, (*Il court après.*)

## SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN (*en habit de Soldat, ayant une Epée, & ses cheveux dans une bourse.*)

COLOMBINE.

QUoy, c'est toy, mon cher Arlequin ?
Mais sans aller plus loin, apprens-moy, je te prie,
Depuis quand donc ici ?

ARLEQUIN.

J'arrive en ce jardin,
Et ne puis t'exprimer l'envie
Que je sentois de te revoir.
Mais du moins, fais donc ton devoir,
Et permets qu'icy je t'embrasse,
On ne refuse pas cette petite grace.
(*Il veut l'embrasser.*)

COLOMBINE (*le repoussant.*)

Fy donc, l'on nous regarde, appaise tes transports.
Ta personne me semble encore bien vivante,
Pour venir d'un pays où l'on voit tant de morts.

ARLEQUIN.

C'eſt que l'abſence, ma Charmante,
A le don de rendre un Amant
Une fois plus vif & plus tendre;
Et ſur tout au retour de Flandre,
On ſe ſent près de vous tout je ne ſçay comment.

COLOMBINE.

Laiſſons cela, parlons de ton Maître.

ARLEQUIN.

Aujourd'huy
Ta Maitreſſe pourra s'expliquer avec luy.
Etoit-ce avec Calmar que dans la grand allée
Elle rioit de ſi bon cœur,
Lors que je t'ay du doigt doucement appellée?

COLOMBINE.

Non, c'eſt un autre adorateur.
Mais qui t'a dit que ma Maitreſſe
Fût auſſi celle de Calmar?

ARLEQUIN.

Cela n'eſt que trop vray, traîtreſſe,
Que ſans avoir à la tendreſſe
Non plus qu'à la perſonne égard,
Tout à coup ta Maitreſſe Eliſe, l'infidelle,
Quitte Leandre pour Calmar.
Je n'aurois jamais pû croire cette nouvelle.
Ah! malheureux Leandre!

COLOMBINE.

Il eſt mal informé;
Et quoy que de Calmar Eliſe ſoit aimée,
Ton Maître en eſt-il moins aimé?

ARLEQUIN.

Ouy, ſans doute, puiſqu'à l'Armée
L'on nous a ſçu mander ſon infidélité.
Mais ce bruit eſt-ce donc menſonge ou vérité?

COLOMBINE.

Comment? Ton Maître a cru ce faux bruit véritable?

ARLEQUIN.

Ouy, c'eſt ſur les diſcours que l'on nous a tenu,
Que de Flandre à Paris en poſte il eſt venu.

COLOMBINE.

Ouy, mais raiſonne. Eſt-il croyable?
Qu'un homme au cœur tendre, aux yeux doux,
Se quitte pour un ſot de fort mauvaiſe mine?

ARLEQUIN.

Tu dis encor vray, Colombine.
Mais aujourd'huy les femmes, entre nous,
Aiment, & trouvent bons de ſi mauvais ragoûts,
Qu'en amour auſſi-bien qu'à table
On ne diſpute point des goûts;
Et dans ce ſiécle abominable,
Où pour ce métal ſeul tout cœur eſt enflamé,
C'eſt peu pour être bien aimé,
Que d'être de figure aimable.
Ce n'étoit pas Calmar; non plus que ſes deſirs
Qui nous donnoient martel en tête;
Nous craignions que ſon or en butte à vos deſirs,
Ne luy donnât une conquête,
Que tout l'or du Perou ne pourroit pas payer.

COLOMBINE.

Allez, vous étiez fous de vous tant effrayer.
Le cœur de ma Maitreſſe eſt de la vieille roche,
Un hameçon doré n'eſt pas ce qui l'acroche;
Et ſi Calmar enfin eſt bien reçû chez nous,
C'eſt que de ma Maitreſſe il eſt l'homme d'affaire.
Il fait de ſon mieux pour luy plaire:
Mais ma foy, quoy qu'il puiſſe faire,
Il ne ſera point de jaloux.
Quoy que de ces Calmars l'on ſouffre la preſence,
Et les fêtes & la dépenſe,
On n'a pour eux d'autres douceurs
Que celles d'écouter les leurs.

ARLEQUIN.

Ouy mais, ces dragons noirs de la Galanterie,
N'ont-ils point non plus, je te prie,
Dedragonné tant soit peu ta vertu?

COLOMBINE.

Comment donc? Pour qui me prens-tu?
Crois-tu que de tout bois Colombine fait fléche?
Ah! fy de ces Calmars! cela ne me sent rien.

ARLEQUIN.

On dit pourtant qu'ils ont fait bréche
A de plus grands cœurs que le tien.
Et qu'en amour tous ces reptiles,
Assiégeoient en Eté les cœurs
Comme ordinairement nous assiégeons les Villes.

COLOMBINE (*riant.*)

Ah, ah! les illustres vainqueurs!
Ils ne les prenoient pas de même.

ARLEQUIN.

Comment! Employoient-ils quelqu'autre strata-
gême?
Ils ne les prenoient pas de même? Et pourquoy non?

COLOMBINE.

Hé, c'est qu'une ville mutine,
Ville à l'épreuve du Canon,
Vous la prenez, vous autres par famine;
Au contraire, bien des Iris,
Tenant bon dans une ruelle
Aux soupirs de leurs Favoris,
Capitulent souvent au Moulin de Javelle.

ARLEQUIN.

Je t'entends. C'est à dire, en peu d'expressions,
Qu'en amour comme en guerre, avec une farouche,
Les meilleures munitions
Sont les munitions de bouche.
Les Calmars, à ce compte, opulens, généreux.
Et sur-tout beaucoup amoureux,
Doivent avancer leurs conquêtes.

CO-

COLOMBINE.

Hé bien, le notre, encore un coup,
N'avance que fort peu, quoy qu'il aime beaucoup.
Il nous donne souvent des cadeaux & des fêtes,
Et ce soir même il s'est offert
De nous donner aux Thuilleries
Au clair de Lune un fort joly concert.

ARLEQUIN.

Un Concert ?

COLOMBINE.

Ouy, voila de ses galanteries....

ARLEQUIN.

Mon Maître viendra donc à temps pour y chanter.
Mais attens, il me vient certain dessein en tête,
Qui pourroit bien déconcerter
Le Héros du Concert, le Maître de la Fête.
Est-ce de voix ce Concert ?

COLOMBINE.

Ouy.

ARLEQUIN.

Fort bien.
Le valet de Calmar n'est pas incorruptible.
Avec un doigt de vin la chose est infaillible.
Je connois un Musicien.
Pour rendre la chose complette,
Il ne me manque plus rien
Qu'un faiseur de vers, un Poëte.

COLOMBINE.

Quel est donc ton dessein ?

ARLEQUIN.

Tantôt tu le sçauras.
De ce que je t'ay dit garde d'ouvrir la bouche.
Adieu, j'apperçois Scaramouche,
Qui peut être pourra me tirer d'embarras.
Va donc, cours vîte à ta Maitresse,
Et dis-luy que Leandre arrive sur mes pas.

COLOMBINE.

Mais....

ARLEQUIN.

Va, te dis-je.

COLOMBINE.

Hé bien, à revoir ; je te laisse.

## SCENE III.

ARLEQUIN, SCARAMOUCHE, (*gesticulant comme un Poëte qui fait des vers.*)

ARLEQUIN.

HE'bien, mon cher amy Scaramouche? Ouaïs! il me regarde, & ne me voit ny ne m'entend. Hola donc, reveille-toy, Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Ah! serviteur à votre Seigneurie.

ARLEQUIN.

Toy qui sçais la carte du monde, enseigne-moy, je te prie, où je pourrois trouver un Poëte?

SCARAMOUCHE.

Un Poëte? Ah, c'est chose peu rare.
Des Poëtes aujourd'huy le Ciel n'est point avare.
Et l'Hiver a moins de glaçons,
Le Printemps moins de violettes,
L'Eté beaucoup moins de moissons,
L'Automne moins de fruits. que Paris de Poëtes.

ARLEQUIN.

Oh oh! voicy parler archipoeriquement.
Serois-tu devenu Poëte en un moment?

SCARAMOUCHE.

Non, ce n'est pas d'aujourd'huy que je suis Poëte, mon Cher, & il y a plus d'un an que j'ay quitté la livrée pour la Poësie.

AR-

ARLEQUIN.

Quitter la livrée pour la Poësie, c'est être bien ennemy de sa fortune! Et pauvre fou! à quoy penses-tu? Regarde au Cours la Fleur en carosse à six chevaux; Jamais les Muses ont-elles fait un plus beau quadrain que celuy-là?

SCARAMOUCHE.

N'importe. J'aime mieux, te dis-je, monter sur Pegase qu'en Carosse, & il vaut mieux prendre le chemin de l'Hôpital que celuy de la Gréve. Venons à ton affaire. Quel Poëte veux-tu? Est-ce un Poëte Héroïque, Lirique, Satyrique, Tragique, ou Comique?

ARLEQUIN.

Oh, oh! en voila encore du plus fin! Non, c'est un Poëte de Musique, d'Opera, de Concert.

SCARAMOUCHE.

Tu veux dire un Chansonnier?

ARLEQUIN.

Ouy, voila en un mot ce que je cherche, un Chansonnier.

SCARAMOUCHE.

Et bien, je suis ton fait. Je suis le premier Chansonnier du monde, & le premier de Paris pour les chansons.

ARLEQUIN.

Fort bien. Fais m'en donc quelques-unes; je te les payeray sur le prix courant de l'Opera.

SCARAMOUCHE.

C'est à dire en monnoye de singe.

ARLEQUIN.

Et ouy, ce doit être là la monnoye de l'Opera, puisqu'au lieu de Poëtes & de Musiciens, il n'y a plus à l'Opera que des singes. Mais revenons à mes chansons. Je voudrois.....

SCARAMOUCHE.

Et bien, parlez. De quel caractére les voulez-vous ces chanſons !

ARLEQUIN.

Je les veux.... Et mais, je les veux du caractére des chanſons.

SCARAMOUCHE.

C'eſt à dire de quel ſtile les aimez-vous ? Par exemple, les chanſons paſſionnées ?

ARLEQUIN.

Paſſionnées ? non.

SCARAMOUCHE.

Amoureuſes, tendres ?

ARLEQUIN.

Oh non, non.

SCARAMOUCHE.

Voudriez-vous quelque Chanſon bachique ?

ARLEQUIN.

Point du tout.

SCARAMOUCHE.

Chanſon héroïque ?

ARLEQUIN.

Encore moins.

SCARAMOUCHE.

Chanſon tragique, énergique, melancolique, cromatique ?

ARLEQUIN.

Et non, Cervelle lunatique, non ; je ne veux point de toutes ces chanſons en ique, il me faut, te dis-je.....

SCARAMOUCHE.

Paix, je vais vous montrer un échantillon de celles que vous voulez, & voicy une de mes chanſons favorites. Ecoutez bien. (*Il chante.*)

Chantez, chantez, petits Oiſeaux.
Près de vous l'Opera, l'Opera doit ſe taire.
Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,

Et

Et l'Opera n'en ſçauroit faire.
Hé bien, cela vous plaît-il? Qu'en dites-vous?

ARLEQUIN.

Fort bien. Mais....

SCARAMOUCHE (*chantant.*)

Vous faites tous les jours des chants, des airs nouveaux,
Et l'Opera n'en ſçauroit faire.

ARLEQUIN.

Ecoutez-moy donc. Il faudroit....

SCARAMOUCHE (*continuant de chanter.*)

Chantez, chantez, petits Oiſeaux....

ARLEQUIN.

Encore?

SCARAMOUCHE (*toûjours chantant.*)

Près de vous l'Opera, l'Opera doit ſe taire....

ARLEQUIN.

Et tais-toy donc auſſi, maudit Poëte; & par grace....

SCARAMOUCHE (*interrompt toûjours Arlequin, & le quitte en chantant ſans luy repondre. Arlequin s'en va.*)

## SCENE IV.

COLOMBINE, ELISE, CALMAR & JEANNETON (*qui ſurviennent.*)

COLOMBINE.

En vérité, Mademoiſelle. il n'eſt pas permis à une beauté d'auſſi bon accabie que vous, d'entendre ſi peu le manége de la promenade. Hé! vous vous promenez auſſi nonchalamment aux Thuilleries, qu'en pleine campagne.

ELISE.

Mais comment donc faut-il ſe promener icy Colombine?

COLOMBINE.

Comme tout votre sexe, Mademoiselle. Il faut comme toutes les belles, ne pas hazarder icy une démarche naturelle. Etes-vous avec moy dans la grande Allée, par exemple; il faut me parler toûjours sans rien dire, pour sembler spirituelle; rire sans sujet, pour paroître enjouée; se redresser à tout moment, pour étaler sa gorge; ouvrir les yeux, pour les agrandir, se mordre les levres pour les rougir, parler de la tête à l'un, de l'éventail à l'autre, donner une loüange à celle-cy, un lardon à celle-là. Enfin, radouciſſez-vous, badinez, gesticulez, minaudez, & soutenez tout cela d'un air panché; vous voila à peindre aux Thuilleries. Entrez en lice.

ELISE.

Fais ces leçons là aux Coquettes, Colombine; je ne viens aux Thuilleries que pour me promener, & je ne me promenerois pas avec tant d'artifice, quand bien j'y viendrois pour plaire. Mais ce n'eſt pas là mon deſſein, & Leandre a grand tort de s'allarmer.

COLOMBINE.

Cependant, Mademoiſelle, à propos de Leandre, vous ne devez rien négliger pour le convaincre que Calmar qu'il croit son rival, n'eſt que votre duppe. Mais que vois-je?

ELISE.

Ah! c'eſt Leandre, Colombine!

COLOMBINE.

Point du tout, & c'eſt, je croy, Monſieur Calmar.

ELISE (*à Calmar:*)

Quoy? C'eſt vous, Monſieur Calmar?

CALMAR.

Ouy, ma belle Demoiſelle, c'eſt moy-même, & vous voyez ce que font pour vos beaux yeux ceux qui ſont de la juriſdiction, du reſſort, & de la competance de vos charmes. Vous voila ſatisfaite, & vous ne me reprocherez plus que je ſens le procès & la chicanne.

CO-

COLOMBINE.

En effet, Monsieur Calmar a l'air tout à fait galand, & la phisionomie toute martiale. Ah ! de toutes les Métamorphoses, après la Pluye d'or, il n'y en a point qui touche plus les femmes que celle du Plumet ; & Monsieur Calmar sent son Petit-maître à pleine gorge.

CALMAR (*se quarrant.*)

Trouves-tu, Colombine ? Nous n'avons point si mauvaise mine, n'est-ce pas ? Et j'ose mettre en avant, sans ostentation, contestation, contravention, intervention, discution, & omologation.

ELISE.

Ah, Colombine ! bouchons nos oreilles.

COLOMBINE.

Tout doux, Monsieur Calmar, nous ne sommes pas icy à l'Audience. Vous oubliez que vous êtes un Petit-maître, & vous des honorez votre habit.

CALMAR.

Que veux-tu, ma pauvre Colombine ? C'est l'amour qui me fait parler, Mais, au reste, Mademoiselle, je vous ay préparé un concert le plus agréable du monde.

ELISE.

A propos. Et bien de quoy sera-t-il composé votre concert ? Y aura-t-il des voix & des instrumens ?

CALMAR.

Vous serez dans peu éclaircie là-dessus, & je veux vous donner de surcroît le plaisir de la surprise ?

COLOMBINE.

La surprise en effet sera le meilleur de la fête. Mais voila Jeanneton la bouquetiére des Thuilleries. En attendant, arrêtons-nous à elle.

JEANNETON (*crie.*)

Des fleurs, des bouquets, Mesdames. (*Elle chante.*)

A moy, femmes & fillettes,
Prenez mes bouquets.

Ces fleurs cachent des fleurettes,
Et ces bouquets aux poulettes
Portent souvent des poulets.

COLOMBINE.

Fort bien. Mais, Jeanneton, approche, & montre-nous
Tous ces poulets, ces billets doux.
En portes-tu beaucoup ? Montre donc, je te prie.

JEANNETON.

Non, ce n'eſt plus comme autrefois.
Je gagnois hautement ma vie
A rendre des poulets jadis en tapinois,
Mais à preſent c'eſt fait de la galanterie.
Les billets doux n'ont plus que de foibles attraits.
La belle mode en eſt paſſée;
Et les poulets en fricaſſée
En amour aujourd'huy ſont les meilleurs poulets.

ELISE.

Que dis-tu des Thuilleries, Jeanneton, & comment les trouves-tu aujourd'huy ?

JEANNETON.

Je les trouve comme à l'ordinaire, dans une furieuſe diſette de beau monde maſculin; & on peut dire qu'après les Diamans & l'argent, ce qu'il y a de plus rare en Eté à Paris, ce ſont les jolis hommes.

ELISE.

On y trouve cependant encore des Plumets malgré la guerre, comme tu vois. (*Elle luy montre Calmar.*)

JEANNETON (*éclatant de rire.*)

Ah, ah, ah! que vois-je? Eſt-ce Monſieur Calmar? Ah, ah, ah!

COLOMBINE.

Te tairas-tu?

JEANNETON.

Ah, ah, ah! la plaiſante métamorphoſe! & que Monſieur Calmar eſt drôle comme cela! ah, ah, ah!

CAL-

CALMAR.

Qu'eſt-ce donc, que ſignifie cela ? Jeanneton, de quoy ris-tu ?

JEANNETON.

Ah, ah, ah !

CALMAR.

Ouais ! il ſemble que ce ſoît moy qui luy donne à rire !

COLOMBINE.

Point du tout, Monſieur, c'eſt une fille qui rit ainſi de tout le monde. Donnez-luy ſeulement la piéce pour l'engâger à nous montrer ſes poulets, & l'empêcher de rire.

CALMAR.

Volontiers. (*Il tire ſa bourſe, & donne un Louis à Jeanneton.*) Tiens, Jeanneton, ceſſe de rire, & montre-nous quelques-uns de tes poulets tendres, de ces poulets que l'on confie à ta diſcretion, & que tu rends ponctuellement à leur adreſſe.

JEANNETON (*prenant le Louis.*)

On ne ſçauroit rien refuſer à Monſieur Calmar. Mais, motus, ſur-tout. Tenez voila toute ma boutique. (*Elle fait voir pluſieurs billets.*) Il n'eſt point de poule qui couve tant de poulets, comme vous voyez. Oh ça, commençons donc par un bout, & finiſſons par l'autre. Qui eſt celuy-cy ? Ah, je ſçais ! c'eſt un billet de la jeune Aminthe. Vous connoiſſez bien cette jeune Enfant, ce tendron qui a épouſé ce vieux penard qui ſeroit bien le triſayeul de ſa femme. Voicy ce qu'elle écrit à un jeune Cadet.

Que pour te voir je me hazarde !
Mais je veux te perſuader,
Mon cher, qu'une femme qu'on garde
En donne ſouvent à garder.
Avec deux commodes amies,
Pour tromper mon maudit Epoux,
Je viens deſcendre aux écuries :

Ce

Ce vieux penard, ce vieux jaloux,
Croit que pour tout le jour je ſuis aux Thuilleries,
Et pour mieux duper ce vray ſot,
Je cours, je paſſe & je repaſſe,
Dedans la grande Allée, & deſſus la Terraſſe,
Pour aller tout droit à Chaillot.
A mon bonheur aujourd'huy tout conſpire,
Pourveu que mon vieux fol ne ſçache point cela.
Mais il n'eſt que ſon front qui pourroit l'en inſtruire.
Et le front d'un cocu-ſouffre tout ſans rien dire.
Un tel front jamais ne parla.
Voila comme la jeune Aminthe traite ſon Epoux.
En voicy un d'un Gaſcon, qui fait ſa déclaration d'amour à cette jeune Marchande du Palais qui a tant la vogue maintenant.
Il faut que mon amour avorte.
Cadedis! Je ſuis mort, ma Reine, ou le Diable m'emporte;
Vos yeux ont frappé droit au but.
Je ne ſuis point de ces gens d'Ecritoire,
Qui traitent l'Amour en Roman.
Songez à me guérir, & ce tout promptement.
Car pour peu que ce Dieu me rende l'humeur noire,
Ouy, pour peu que l'Amour me cauſe de tourment,
Auſſi-tôt je le rends net comme un lavement.

ELISE.

Voila bien le caractére Gaſcon?

JEANNETON.

En voicy un Suiſſe.

COLOMBINE.

Comment? Un Poulet Suiſſe? Et les Suiſſes ſe mêlent-ils auſſi de Galanteries?

JEANNETON.

Ouy, les Suiſſes en France ſont tout galands, & la Galanterie Françoiſe ſent aujourd'huy le *Suiſſe* à pleine gorge.
Les Suiſſes, à bien des Philis,

Sem-

Semblent grossiers, yvrognes, impolis.
Mais combien de François, combien de nos Narcisses,
Sont encore pis que des Suisses ?

Ecoutez ce jargon-cy. Il s'adresse à une femme de la moyenne vertu. C'est à Belise, là.... Cet Attelier public, cette maitresse banale & universelle.

CALMAR.

Ce sont là les preuves qu'il faut faire, pour posseder un cœur Suisse.

JEANNETON.

Ecoutez :

Quand moy ne fou foir boint icy,
Bour moy l'être tout gros de chagrin, de soucy.
Fou l'être mon cher cœur, ma chére ame, mon mie;
Fou tout mon tibertissement;
Fou mon cour, fou mon Thuillerie,
Et moy ly devenir par mon foy votre Amant,
Et mandir par iti femme à betite pesogne,
Si ly foudrez pien fou, dans un petit moment,
Mangir un Matelotte en ce Bois di Poulogne ?

ELISE.

Rien n'est au monde plus divertissant.

JEANNETON.

Voicy la réponse que la Dame a faite au dos du Billet.

CALMAR.

Répond-elle aussi en Suisse ?

JEANNETON.

Vous n'y songez pas, Monsieur Calmar; il faudroit qu'elle fût du pays de son Amant, & elle est Parisienne. Ecoutez.

Pour un Suisse, Monsieur, vous parlez bon François.
Je vous entends, je vous conçois,
Mais changez; s'il vous plaît, de note.
Avec son cœur offrir la matelote,
C'est faire l'Amour en Bourgeois.
Le Proverbe est commun en amour comme en guerre.

Avec-

Avecque bourſe vuide on n'eſt jamais vainqueur ;
Et courez par toute la terre,
Je me donne pour rien, ſi vous trouvez un cœur
Qui *gratis* aime & s'attendriſſe.
A preſent ſans le quart d'écu,
Fût-on un Adonis, on n'eſt qu'un malotru.
Ainſi donc le Ciel vous beniſſe.
Chez moy *point d'argent*, *point de Suiſſe*.

Voicy une chanſon, d'un Marquis d'Eté.... là, de ces Héros qui preferent les fleurs des Thuilleries à tous les lauriers du Champ de Mars. Ce fat du bel air l'envoye à Uranie, cette belle Etrangére. (*Jeanneton chante les paroles ſuivantes ſur un air de Theſée qui commence.*) Que nos Prairies, &c.

Les Thuilleries,
Toutes fleuries,
N'auront jamais
Ma Belle, vos attraits.
Les fleurs nouvelles
Qu'on voit chez elles,
Près de vous, Philis,
Sont grateculs & piſſanlis.
Les Thuilleries
Ne ſont fleuries
Qu'en certain temps ;
Et vous, Princeſſe.
Objet de ma tendreſſe,
Et vous, Princeſſe,
Vous êtes fleurie en tout temps.

Que dites-vous de cela, Monſieur Calmar? Tenez, tenez, à vous le dé. Voicy un couplet qu'un Guerrier adreſſe à un de vos Confréres.

Heureux les Bourgeois de Paris,
Quand le Plumet court à la gloire :
Ils ſont l'amour à juſte prix
Heureux les Bourgeois de Paris !
Du beau ſexe ils ſont tous cheris,

Sans

Sans combattre ils chantent victoire.
Heureux les Bourgeois de Paris,
Quand le Plumet court à la gloire!

Hé bien, vous reconnoissez-vous là, Monsieur Calmar?

CALMAR.

Non, ceux à qui s'adresse cette chanson ne sont point mes Confréres.

JEANNETON.

Je vois bien que vous aimez mieux avoir un Eventail pour Confrére.

CALMAR.

Un Eventail pour Confrére? Te moques-tu?

JEANNETON.

Je ne me moque point, vous allez voir si l'éventail n'est pas votre Confrére dans toutes les régles.

Votre sort & le sien chez le sexe est le même.
Ce n'est que dans le chaud extrême
Que l'on vous voit tous deux
Des Belles éteindre les feux.

Non, ce n'est qu'en Eté que vous êtes d'usage; Et dès-lors qu'à Paris l'on verra des glaçons, L'Eventail aussi-tôt vous tiendra ce langage.

Confrére Calmar, décampons,
Allons au Garde-meuble, allons.

COLOMBINE.

Que tu es folle, Jeanneton! Allons faire un tour, Monsieur Calmar, & en nous promenant, Jeanneton nous chantera le reste de ses chansons. (*Ils s'en vont, & Jeanneton en s'en allant reprend:*) Les Thuilleries, toutes fleuries, &c.

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCENE I.

ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN (*seul.*)

HE non, Messieurs, non, encore un coup, je ne sçais point de nouvelles. Au diantre soit des Nouvellistes! Ces fous-là me prennent pour une Gazette. Mais songeons à notre affaire. Tout me favorise, tout me rit. La Musique de Calmar est yvre, la mienne est prête, & il ne me manque plus que mon Maître pour jouer notre Comédie. Il ne doit pas être loin. Faisons en l'attendant un tour dans ce Jardin, pour remarquer le terrein. Mais quel est ce Redicule-cy?

PIERROT (*en colére.*)

Hé bien, qu'est-ce, Messieurs? Suis-je tortu, ou bossu? de quoy riez vous? Au diantre soient les rieurs, & la maudite engeance! Se gausser ainsi de tout allant & venant?

ARLEQUIN.

En effet, quelle canaille est-ce là! voila bien un homme pour donner à rire!

PIERROT.

Voyez un peu ces Badauts! Je me baille au Diable, si je ne feray sentir ma main au premier gausseur que je verray rire.

ARLEQUIN.

Oh! vous donneriez trop d'ouvrage à cette main,
Vous auriez beau frapper; & dans ce grand jardin
L'on ne se vient voir que pour rire.
Chacun, sous ce feuillage verd,
D'un œil malin se regarde & se lorgne.

Un

Un Magot qui voit de travers,
Vous tourne en ridicule un Borgne ;
Un Ane rit d'un Sot ; un Cocu d'un Batard,
Chaque femme de sa compagne ;
Une laide pleine de fard,
Décrie à haute voix le rouge & blanc d'Espagne.
Enfin que diray-je de plus ?
Chacun rit de celuy duquel il suit les traces.
Ah ! qu'un Ancien dit fort bien là-dessus :
Tout mortel porte deux Besaces.
En celle qui pend devant luy
Sont étalez tous les défauts d'autruy :
Mais vous, enfans de la Satyre,
Quand icy devant vous vous voyez cent défauts,
Songez bien, avant que d'en rire,
Qu'autant vous en pend sur le dos.

PIERROT.

Ils se gaussent, parce que je suis encore tout neuf aux Thuilleries. Mais que de braveries ! que de biautez ! quelle foule !

ARLEQUIN.

Hé bien que dites-vous de tout ce tripotage ?
Est-ce qu'on voit cela dedans votre Village !
Chez vous par exemple, voit-on
Ces figures extravagantes ?
Et ces Gazettes ambulantes
Par escouade, par peloton,
Perdre ou gagner victoire en Flandre, en Allemagne?
Faire des Châteaux en Espagne ;
Et battre l'Ennemy seulement en discours,
Ces fols crians comme des sourds,
Par leurs dits & leurs rêveries,
Leurs hurlemens, & leurs sottes raisons,
Ne vous feroient-ils pas prendre les Thuilleries
Pour les Petites Maisons ?

PIERROT.

En effet, des fous à ces Nouvellistes il n'y a que la main.

main. Mais tenez, tenez, qu'eſt-ce que c'eſt que ces petits court-vêtus ?

ARLEQUIN.

Qui ? Cette ſeconde eſpèce de femme, & qui font ſi bien les Damoiſeaux ?
Ils viennent tous en fard, en mouches, en dentelles,
En Narciſſes, en Adonis,
Voltiger de Belles en Belles,
Jetter une œillade à Philis,
Dire une ſottiſe à Liſette,
En tout lieu ſémer la fleurette,
Et faire fléche de tout bois,
Aimer les femmes par douzaine,
Se vanter que pour eux il n'eſt point d'inhumaine,
Et faire icy tout à la fois
Le Marquis, le Tartuffe, enfin tout perſonnage,
Hors le leur, & celuy de ſage.

PIERROT.

Oh, chez nous les petits Colets
Ne ſont ma foy pas ſi coquets.
Mais, à ce que je vois, on eſt libre à Paris.
Toutes ces femmes là, malgré leurs biaux habits.
Ne repouſſent point les hommes,
Comme celles de mon pays.

ARLEQUIN.

Bien au contraire, ces Iris
Nous courent tous tant que nous ſommes.
La Coeffe icy volle au Chapeau.
Et tiens, remarques-tu le burleſque écriteau
Qu'on voit affiché devant elle ?
Vois-tu ces mots écrits ſur bien plus d'une Belle :
Cœur à louer pour le Robin,
Cœur à louer pour la Finance,
Place de peu de reſiſtance,
Cœur à terme à la ſaint Martin.
Et bien, Manan, voit-on cela dans ton Village ?

PIER-

PIERROT.

Non, il n'eſt point chez nous de femmes de louage.

ARLEQUIN.

C'eſt que dans ton Village il n'eſt point de Plumets ;
Et vos Amantes, vos Bergéres,
Qui ne vous perdent jamais,
N'ont point beſoin de locataires :
Mais pour les notres, en amour
Elles font tout l'Eté de fort longues diettes,
Et toute Promenade eſt une baſſe-cour
Où l'on ne voit qu'un Coq pour cinquante Poulettes.

PIERROT.

Ma foy, je plains toutes ces-biautez-là.
Mais expliquez-moy, je vous prie,
Toutes ces autres que voila.
Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?
Comment s'appelle ce Château,
Ces terraſſes & ces jets d'eau ?
Ces allées ſur tout ? Qu'eſt-ce que ces allées ?

ARLEQUIN.

Voicy comme vulgairement
La choſe eſt appellée.
Tiens, devant nous premiérement
Voila la grande allée.

PIERROT.

La grande allée ?

ARLEQUIN.

C'eſt la carriére du beau monde.
C'eſt là qu'avec grand appareil,
Au petit couché du Soleil,
Viennent ſe mettre en montre & la Brune & la Blonde.
C'eſt là qu'on met à l'étalage
Dentelle, étoffes, & rubans ;
C'eſt-là que tous les ambulans
Viennent mettre à l'encan leur taille & leur viſage.
C'eſt là que l'on ſe donne un public rendez-vous ;

Que

Que tous les beaux objets se trouvent,
Et que tous ils se desaprouvent,
Parce qu'ils se ressemblent tous,

Voila en peu de mots ce que c'est que la grande allée. Pour ces petites d'à côté, l'une est l'allée de la fronde ou du contrôle.

PIERROT.

Ces allées où sont ces bancs?

ARLEQUIN.

Ouy, c'est là qu'on s'assit pour médire à son aise,
Que l'on parle du beau, du mauvais, & du bon;
Enfin c'est là que tout se pèse,
Et qu'à chaque passant on taille le lardon.

PIERROT.

Et cette allée-cy si sombre & si touffuë?

ARLEQUIN.

C'est l'allée des rendez-vous.
Ce qu'on dit, ce qu'on fait en semblable retraite,
Se devine assez entre nous.
Mais cette allée est fort discrette,
Et dont bien en prend aux jaloux.

PIERROT.

Et cette autre allée où l'on ne se promene que seul à seul?

ARLEQUIN.

C'est le séjour de la Misantropie,
C'est là qu'un noir chagrin, que la melancolie,
Se promenent matin & soir;
Et là bien des humains se plaisans seuls, font voir
Qu'on peut se plaire; quoy qu'on die,
En fort mauvaise compagnie.

PIERROT.

Mais qu'est-ce que je vois là-bas? Tatidié! Quel bagage! Qu'est-ce donc que cette allée-là?

ARLEQUIN.

Où donc!

PIER-

PIERROT.

Hé, là où se promenent tous ces Chevaux & ces Carosses.

MÉZZETIN.

Hé, c'est le Cours.

PIERROT.

Allons, faisons une descente dans ce Cours. Je n'ay jamais veu tant de biau monde. Allons donc.

ARLEQUIN.

Tout doux; fantassin ny piéton
Ne vont jamais en ce canton.
L'on n'étalle aux Thuilleries
Qu'habits, rubans, modes, & broderies;
Icy pour briller, tout mortel
Prend un mérite personnel:
Mais au cours près duquel nous sommes,
Là ce sont les chevaux qui font valoir les hommes;
Et parmy ces humains, & parmy ces chevaux,
Qui vont de mon côté, qui reviennent du vôtre,
On pourroit prendre l'un pour l'autre,
Sans faire de grands qui proquos.
Ces balots par exemple & ces larges visages
Qui rempliſſent eux seuls de si grands équipages,
Ces gens, d'esprit comme de corps épais,
De leurs coureurs sont-ils pas les images?
Mais? Cours, à tant de sots favorable carriére,
Parmi tous ces beaux Chars, tous ces beaux étalons,
Que pensés-tu de voir en Carrosse à deux fonds,
Ceux que jadis tu vis derriére?
C'est Icy qu'un vray spectre, un remède d'amour,
Est un Soleil en Carrosse à trois glaces;
Six Chevaux bien coupez au Cours,
Entraînent après eux les cœurs, les ris, les graces.
Un mérite roulant est une fléche, un dard,
Auquel il n'est point de rempart,
Et l'on ne trouve point de Belle,
A qui les roüés d'un beau Char,

Ne faſſent tourner la cervelle.
Mais arrête, vois-tu ce petit animal,
Ce jeune Phaeton, qui pour fraper la veuë,
Par une route trop batuë,
Court en Carroſſe à l'Hôpital?
D'autres ambitieux, qui pour fuir cet outrage,
Aux dépens de leur ventre étallent un beau train?
Vous autres Bourgéois de Village,
De cette Ville aimeriez-vous l'uſage,
Et vous reduiriez-vous à n'avoir pas du pain,
Pour avoir un bel équipage?
Des cheaux bien nourris courent ſous ce feuillage,
Dont les Maîtres meurent de faim;
Et ces chevaux de bonne mine,
Qui font ſi bien aller un Carroſſe en ces lieux,
Font bien mal aller la Cuiſine.
Enfin dans ce grand Cours chacun à qui mieux mieux
Vient jetter de la poudre aux yeux.

Mais voicy l'heure de mon concert, la nuit approche; ſerviteur, Monſieur le Manan. A nous revoir icy ce ſoir, au clair de Lune.

PIERROT.

Comment? eſt-ce qu'on vient icy la nuit?

ARLEQUIN.

Sans doute; & minuit c'eſt la plus belle heure des Thuilleries. (*Arlequin chante:*)

Ce beau jardin que l'on admire
Eſt ordinairement, le jour,
Le théâtre de la Satyre,
Et la nuit celuy de l'amour.
Dans le jour, la Blonde & la Brune
Y vont étaler leurs attraits;
Mais au demi clair de la Lune,
On y voit leurs charmes ſécrets.

PIERROT.

Ah! je ſouhaite donc que la nuit vienne au grand galop.

galop. Voila qui eſt admirable, qu'on voye de ſi belles choſes aux Thuilleries, quand on n'y voit goute! (*Pierrot s'en va.*)

## SCENE II.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN (*arrêtant Arlequin qui s'en alloit.*)

Que vois-je? Eſt-ce Arlequin?

ARLEQUIN.

Hé, c'eſt toy, moncher Mezzetin; Ah! l'heureuſe rencontre, & que j'ay de joye de te revoir!

MEZZETIN.

Comment donc? tu as quitté l'Armée pour venir aux Thuilleries.

ARLEQUIN.

Ouy. Faut-il que cela t'étonne?
Hé, combien d'Enfans de Bellone
A Paris, comme moy, cet Eté ſont venus
Demander becquée à Venus?
Ah! que depuis mes adieux pour l'Armée,
J'ay bien mangé, mon cher, de la vache enragée,
Et bien encouru des malheurs!
Tu me regardes bien? J'ay perdu mes couleurs,
Comme tu vois, je ſuis plus noir qu'à l'ordinaire.
Ce ſont fruits de l'Art militaire.
Si tu me vois le tein de la poudre à canon,
Cela vient de la liaiſon
Qu'elle & moy tout l'Eté nous avons eu enſemble.
Sens auſſi cet habit, ſens. Et bien, que t'en ſemble?

MEZZETIN (*après avoir fleuré l'habit d'Arlequin.*)

Je ne ſens rien.

ARLEQUIN.

Comment? Ce Juſt'aucorps

Ne ſent pas le carnage & la mort ? Sens encor.

MEZZETIN (*portant ſa main au nez.*)

Va, tes ſenteurs ſont ridicules.

ARLEQUIN.

Tu n'as donc point de ſentimens.
Cet habit eſt par tout lardé de corpuſcules
Anglois, Eſpagnols, & Flamans.
Ah ! que dans cette boucherie,
Quoy que je fiſſe l'eſprit fort,
Il me falut trinquer bien des coups d'eau de vie.
Pour donner celuy de la mort.
Je ſuis un homme franc, s'il en eſt ſur la terre ;
Tu ne vois point de ces hableurs
Qui diſent tous les maux qu'ils ont eus à la guerre,
Sans mettre du nombre leurs peurs.
Pour moy, je l'avoueray ſans feinte,
Je n'eus de paſſion en Flandre que la crainte.
Ceux qui font tant ſonner leur bravoure, leur nom ;
Crois-moy, les gens de cette ſorte,
Ont comme moy la gueule morte,
En voyant celle du canon.
Témoin ces braves Capitaines,
Qui quand la charge ſonne ont recours aux neuvaines.

MEZZETIN.

C'eſt à dire qu'il eſt des Guerriers en bravour
Auſſi fanfarons qu'en amour.
Mais la Guerre, Arlequin, fait donc bien de la peine ?

ARLEQUIN.

Mon éloquence ſeroit vaine
A te le vouloir exprimer.
Ouy, l'on ſouffre tant à l'Armée,
Que bien des braves gens que je n'oſe nommer,
Souhaittoient cet Eté, malgré leur renommée,
Devenir Bourgeois de Paris ;
Et de tous ces Bourgeois en Eté ſi chéris
Nos Guerriers convoitant la vie & les piſtoles,

Maint

Maint d'entr'eux disoit ces paroles,
Petits Colets, Robins, & Douanniers.
Que votre sort est doux, qu'il est digne d'envie!
Il ne vous coûte au plus que soupirs monnoyers
Pour gagner Cloris ou Silvie;
Mais chez nous, pour gagner ou victoire ou lauriers,
Il faut qu'il en coûte la vie.
Petits Blondins, Robins, & Douanniers,
Vous êtes plus heureux cent fois que nos Guerriers.
L'Eté n'a pour vous que des charmes,
Quand il nous faut suer sous le poids de nos armes.
Chez vous & glaces & liqueurs,
Du chaud adoucissent les peines;
Chez nous il n'est que les frayeurs
Qui glacent le sang dans les veines.
Vous répandez vin d'Espagne & du Rhin,
Quand nous versons le sang en abondance.
Vous avez plus d'une Catin,
Quand nous n'en avons pas pour notre subsistance.
Vous dormez & soirs & matins,
Quand nous sommes tous des lutins.
Nous ne voyons qu'épée, ou bayonnette nue.
Ah! quelle affreuse nudité,
Auprès de celles qui l'Eté
Aux bains s'offrent à votre vue!
Beuveurs, quand vous cassez les verres & les pots,
On casse bras & jambe à nos braves Héros;
Et vous riez sur l'herbe, & vous faites ripaille,
Quand nous jurons sur le champ de Bataille.
Enfin chacun de vous content de son destin,
Avec la Brune avec la Blonde
Ne cherche qu'à peupler le monde,
Quand nous ne voulons que sa fin.
Mezzetin qu'en dis-tu? ce sont-là nos alarmes,
En racourcy voila nos maux.
Les plus grands pour moy sont que nous autres Héros,

Tandis que devant nous chacun met bas les armes.
Des Bourgeois qui sont nos Rivaux,
Nous font porter celles des sots.

Mais à propos, parlons de toy. Comment gouvernes-tu nos Veuves ? De la mine dont tu es, & de l'inconstance dont elles sont, pendant que nous sommes au Champ de Mars, tu dois cet Eté faucher copieusement dans le champ des Amours.

MEZZETIN.

Et j'ay aussi un Regiment de Maitresses que je ne voudrois pas troquer contre celuy de ton Maître ; & entre autres une certaine Colombine ...

ARLEQUIN.

Co.....

MEZZETIN.

Colombine.

ARLEQUIN (*à part.*)

Colombine? Ah, la traîtresse ! (*Haut.*) Et il ne faut pas demander si vous êtes bien aimé de cette Colombine ?

MEZZETIN.

Ma foy, sans s'en faire accroire trop, quand on est tourné comme je le suis, on est toûjours assez seur de son fait auprès des femmes.

ARLEQUIN.

Mais sans trop d'indiscrétion, ne pourroit-on pas sçavoir à quoy vous en êtes avec elle ?

MEZZETIN.

Sans un maudit Fiacre qui est venu ce matin nous interrompre pendant que nous étions tête à tête dans le Bois de Boulogne, j'aurois poussé les affaires bien loin. Mais ce qui est différé n'est pas perdu. Serviteur. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN (*seul.*)

Bon voyage. Après cela fiez-vous à ces carognes de femmes !. Mais voicy justement mon Maître.

SCE-

## SCENE III.

LEANDRE, ARLEQUIN, OCTAVE, & SCARAMOUCHE (*sur-venant.*)

LEANDRE.

DOù sors-tu donc, Arlequin! Il y a une heure que je te cherche.

ARLEQUIN.

Je me promenois en vous attendant, Monsieur, icy-près, dans l'allée des soupirs, où je faisois reflexion sur l'instabilité des choses humaines par rapport aux femmes.

LEANDRE.

Ah Ciel! est-ce d'Elise que tu veux parler? L'as-tu veue? Et bien, que t'a-t'elle dit? qu'as-tu appris? réponds vîte.

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, Elise n'est point la matiére de mes reflexions; c'est la moins femme de toutes les femmes en inconstance. Mais sa Suivante, mais Colombine.

LEANDRE.

Hé faquin, qu'ay-je à faire de Colombine? Parle-moy d'Elise.

ARLEQUIN.

Et bien, je vous dis, Monsieur, qu'Elise est malgré l'absence, sage, aimable, fidelle. Mais Colombine.....

LEANDRE.

Hé laissons-là Colombine, encore un coup; parle de ce qui me touche. Quoy donc? Elise n'aime ny n'épouse Calmar?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur, Elise ne sera point Calmardée. Mais Colombine entêtée de Mezzetin, est à la veille..... LEANDRE.

Encore? Hé traître, qu'est-il question icy de Mezzetin & de Colombine? Ne me parle que d'Elise.

Rends-moy compte de sa conduite, & de celle de Calmar.

ARLEQUIN.

Et bien, je vous dis, Monsieur, que Calmar a fait de son mieux pour nous supplanter. Il a donné Fête, Bal, Spectacle, & aujourd'huy même dans le Bois de Boulogne, Elise.....

LEANDRE.

Et bien, acheve, qu'a fait Elise dans le Bois de Boulogne?

ARLEQUIN.

Elle a fait ripaille avec Calmar, & n'est sortie de table que pour venir aux Thuilleries entendre un concert qu'il luy donne. Mais Colombine, tête à tête avec Mezzetin.. ..

LEANDRE.

Tu ne finiras donc jamais, bourreau? Veux-tu donc oublier Colombine & me tirer d'inquiétude? Elise, dis-tu, n'est sortie de table que pour aller au concert? Qu'est-ce que c'est donc que ce concert?

ARLEQUIN.

Oh, puisqu'il n'y a pas moyen de vous parler de Colombine, venons donc au fait. Je vous diray que le concert que veut donner Calmar, m'en a fait inventer un, où nous déconcerterons un peu ce Rival. Venez apprendre votre rôle. Mais voicy Octave & Scaramouche.

OCTAVE (*embrassant Leandre.*)

Que vois-je? Quoy, c'est vous mon cher Leandre?

LEANDRE.

Ouy, vous voyez, mon cher Octave, un homme encore tout poudreux, & hâlé du Soleil de Flandre.

ARLEQUIN.

Quoy? te voila donc dépoëtisé, Scaramouche?

SCARAMOUCHE.

Ouy, j'ay suivy tes conseils, je me suis rapatrié avec la fortune; j'ay repris la Livrée.

OC-

OCTAVE.

Quel sujet donc vous fait venir en poste de Flandre à Paris, & qui vous fait quitter le Champ de Mars pour les Thuilleries?

LEANDRE.

Un Dieu qui fait quitter les armes pour la Quenouille, le Ciel pour la Terre; l'amour, en un mot, cher Octave, l'amour.

SCARAMOUCHE.

Es-tu amoureux aussi toy, Arlequin?

ARLEQUIN.

Si je suis amoureux? Belle demande! Et ne sçais-tu pas, animal, que l'amour est le foible de tous les grands hommes?

OCTAVE (*à Leandre.*)

Peut-on sçavoir quelle est la Belle qui vous met icy au rang des Plumets d'Eté, Leandre?

SCARAMOUCHE (*à Arlequin.*)

Et pourroit-on vous demander quelle est la Soubrette qui vous met au rang des grands hommes, Arlequin?

LEANDRE.

Ah! je vais en un seul mot vous peindre la plus aimable de toutes les femmes, Octave; c'est Elise, Elise qui est seule capable d'enlever mon cœur à la gloire.

ARLEQUIN.

Scaramouche, c'est Colombine, qui seule peut enlever mon cœur à la Cuisine.

OCTAVE.

Elise votre Maitresse, Leandre?

SCARAMOUCHE.

Colombine ta Maitresse, Arlequin?

LEANDRE.

Ouy, Elise ma Maitresse; & c'est sur ce que l'on m'a mandé qu'elle étoit celle d'un nommé Calmar, que je suis venu sçavoir de ses nouvelles. Mais graces au Ciel, c'est une fausse allarme, & Elise n'est point infidelle.

ARLEQUIN.

Queufi queumi, Scaramouche.

OCTAVE.

Mais avez-vous des preuves de la constance & de l'amour d'Elise, Leandre?

SCARAMOUCHE.

Et toy, es-tu bien seur des bonnes graces de Colombine, Arlequin?

LEANDRE.

Les rigueurs dont Elise paye les douceurs de Calmar, me sont des preuves de sa constance, & je veux, comme amy, vous en montrer de son amour. Tenez, Octave, reconnoissez-vous là Elise? (*Il luy montre le portrait d'Elise qu'il a au bras.*)

ARLEQUIN.

Attens, Scaramouche, tiens, reconnois-tu là Colombine? (*Il ôte son juſt' au corps, & fait voir à Scaramouche le portrait de Colombine qu'il a ſur ſon dos.*)

OCTAVE.

Oh, Ciel! c'en eſt trop, je ſuis le miſérable. Serviteur, Leandre. (*Il s'en va.*)

SCARAMOUCHE.

Ah, Ciel! je ſuis le malheureux. Serviteur, Arlequin. (*Il s'en va.*)

LEANDRE.

Comment donc? Qu'eſt-ce que cela ſignifie? Arrête, Octave. Un mot? Octave? Découvrons d'où vient un adieu ſi bruſque. (*Il le ſuit.*)

ARLEQUIN.

Courons après, Monſieur. Hola hé, Scaramouche, Scaramouche? Il y a icy quelque anguille ſous roche. Scaramouche? (*Ils ſortent.*)

SCE-

# SCENE IV.

## COLOMBINE, ELISE, CALMAR (*qui survient.*)

COLOMBINE.

OUy, Mademoiselle, vous avez aujourd'huy deux hommes à desabuser ; l'un de l'opinion où il est que vous pouvez l'aimer, & de celle où est l'autre que vous ne l'aimez plus.

ELISE.

Pour Leandre, mon cœur se justifiera assez par la joye dont il sera saisi à sa vuë. Mais la piéce que l'on veut joüer à Calmar me fait de la peine. Je voudrois le congédier de meilleure grace, & il faut l'épargner, ne fût-ce que pour l'amour de sa Robe.

COLOMBINE.

Et ne songeons qu'à l'Epée, Mademoiselle. Il ne faut rien épargner pour tirer Leandre d'erreur, & vous ne pouvez le desabuser que par un prompt & bon mariage. Qu'attendez-vous ? Ne laissez pas retourner votre Amant à l'Armée, sans l'attacher avant des liens du Contract. Et prenez ce Guerrier enfin pendant qu'il est encore tout entier. Mais chut, voicy Monsieur Calmar.

CALMAR (*arrive.*)

Hé bien, ma belle Demoiselle, à present que la nuit approche, vos beaux yeux ne peuvent plus s'occuper aux Thuilleries, il est temps de divertir vos oreilles. Allons, il faut commencer notre Concert.

COLOMBINE.

L'heure & le lieu sont tout à fait favorables à la Musique.

CALMAR.

Ah ! que je serois heureux, ma pauvre Colombine, s'ils l'étoient aussi un peu à mon amour. Mais, hola, Musiciens, commencez.

## SCENE DERNIERE.

(*Plusieurs Musiciens s'avancent, & jouent une ouverture; après quoy Mezzetin en Bacchus, chante.*)

MEZZETIN.

JE viens d'une saison brulante
Dissiper les vives chaleurs,
Et par de Bachiques liqueurs,
Enyvrer s'il se peut Elise & sa suivante,
C'est ainsi qu'on touche les cœurs.
(*Il boit.*)
Le Beau sexe est vaincu par sa propre mâchoire,
Quand l'Amour court à jeun, & seul, à la victoire,
Il est bien facile à dompter.
Une Belle aisément tient bon contre nos charmes,
Mais si jadis Tarquin eût emprunté ces armes,
Lucrèce n'eût fait que chanter.
(*La suite de Bacchus danse.*)

CALMAR.

Où sont donc mes autres Musiciens? Hola, Messieurs les Musiciens, qu'on vienne donc achever cette Scène de l'Opera.

LEANDRE & ARLEQUIN (*entrent.*)

LEANDRE (*chante les paroles suivantes.*)

O vous, qui joüissez de la saison nouvelle,
Amoureux Rossignol, plaintive Tourterelle,
Chantez, petits oiseaux, vantez-vous, vantez-vous
D'être plus heureux que nous.
Vos femelles
Sont fidelles;

Et

Et pour voler au Combat
Vous ne laissez point vos belles
A des gens de Rabat.

(*On entend ensuite un bruit de guerre & de trompettes.*)

ARLEQUIN (*chante sur l'air* :) (J'entens déja le bruit des armes.)

Ce bruit, ces tambours, ces trompettes,
De Mars annoncent le retour.
Prenez congé de nos Coquettes,
Bourgeois, renguainez votre amour;
La Coeffe est sourde à vos fleurettes
Si-tôt qu'elle entend le tambour.

(*Le bruit de guerre recommence & Leandre chante ensuite.*)

LEANDRE.

Au retour du Printemps,
La Robe preside aux ruelles:
Mais au retour des Combattans
Tous les Amours s'en vont chantans:
Adieu, Robins, quittez nos belles,
Adieu, vous reviendrez avec les hirondelles,
Au retour du Printemps.

CALMAR.

Ouais! Est ce que l'on me joüe icy? Comment l'entendez-vous donc Mademoiselle?

COLOMBINE (*chante au nez de Calmar.*)

Dansons, chantons avec gaïeté
Bourgeois, à d'autre, à d'autre,
Ce n'est qu'au cœur de l'Eté,
Qu'on peut recevoir le vôtre.

LE CHOEUR.

Dansons, chantons, &c.

(*Il se forme un cercle, au milieu duquel se trouve Calmar, & la danse finie, ils s'en va tout en colére.*)

ARLEQUIN.

Allons au mariage, allons.
Pour vous, Messieurs les Violons,

Dites à Calmar qu'il vous paye.
En Violons, par-tout on nous deffraye;
Et sur-tout ces gens de procès,
Ces Messieurs à langue dorée.
A nos dépens ils parlent au Palais;
Mais en revanche aussi c'est toûjours à leur frais,
Que nous dansons nous autres gens d'épée.

*Les Danseurs finissent la Comédie.*

Le Retour de la Foire
de Bezons

# LE RETOUR DE LA FOIRE DE BEZONS.

*COMEDIE EN UN ACTE,*

MISE AU THEATRE

Par Evariſte Gherardy,

*Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier jour d'Octobre 1695.*

# ACTEURS.

LE BAILLY DE BEZONS, *Cinthio.*
ANGELIQUE, fille du Bailly.
COLOMBINE, Veuve Tatillonne, Sœur d'Angelique.
PIERROT riche Payſan, Amant d'Angelique.
LEONORE, *Colombine.* } Maſquez.
LEANDRE, Amant de Leonore. } Maſquez.
OCTAVE, Amant d'Angelique. } Maſquez.
ARLEQUIN, Valet de Léonore.
MEZZETIN, Valet d'Octave.
SCARAMOUCHE, Valet de Leandre.
MONSIEUR DU FORT, Marchand d'Eventails. } *Arlequin.*
UN COMMISSAIRE. } *Arlequin.*
UN CLERC DE COMMISSAIRE. *Scaramouche.*
*Pluſieurs autres Maſques qui ne parlent point.*

*La Scène eſt au Roulle, ſur le chemin de Bezons.*

# LE RETOUR DE LA FOIRE DE BEZONS.

## SCENE I.

OCTAVE, LEANDRE (*en habits d'Espagnols, leurs masques à la main.*)

OCTAVE (*d'un ton chagrin.*)

HE! laissez-moy, vous dis-je.

LEANDRE.

Je ne vous laisseray pas que je n'aye sçû le sujet de cette inquiétude & de cet embaras. Vous étiez à Bezons d'une gayeté extraordinaire; & à peine y avons-nous tourné le dos, que vous voila d'un chagrin surprenant. J'avouë que cela me passe.

OCTAVE (*rêvant.*)

Ouy, je suis le plus malheureux de tous les hommes.

LEANDRE.

En effet, voila un homme bien à plaindre! Jeune, riche, aimé des femmes, goûté des honnêtes gens, & par dessus cela maître de ses actions, de son bien, & de ses plaisirs; oh, par ma foy, vous extravaguez.

OCTAVE (*toûjours rêvant.*)

Mais j'en viendray à bout, où je mourray à la peine.

LEAN-

LEANDRE.

Dans la situation où vous êtes, il me semble que rien ne peut vous chagriner qu'une affaire de cœur : mais nous vivons dans un siécle où, grace à la bonté des Dames, les Amans ne se desesperent plus. C'a, parlez-moy franchement ; aimez-vous Cidalise que nous venons de quitter ?

OCTAVE.

Hé, mon Dieu ! si j'aimois Cidalise, à quoy bon m'inquietter ? Ne sçait-on pas qu'elle a la bonté de prevenir les desirs de ses Amans, & qu'avec elle on n'a pas seulement le temps de souhaiter ?

LEANDRE.

Il est vray qu'elle est tout à fait bonne personne, & je ne vois guéres de gens, qui s'en plaignent. Ce ne seroit pas non plus la prude Araminte qui vous auroit donné dans la veuë ?

OCTAVE.

Et fy ! m'accommoderois-je d'un échalas vêtu, qui prêche incessamment une morale qu'elle ne pratique jamais ?

LEANDRE.

C'est donc Belise ; car je ne vois pas....

OCTAVE.

Ah Ciel ! Belise, qui ne parle que de ses Ancêtres, & de leurs grandes Alliances, & qui pretend être aimable, parce qu'un de ses Ayeuls a fait le voyage d'outre-mer ? Non, non, cher Leandre, mes inquiétudes ne tombent pas de si haut, & la fille du Bailly de Bezons à qui je parlois tantôt à la Foire, est tout ce que je souhaite.

LEANDRE.

Oh ! c'est à present que je ne vous comprends point du tout. Quoy, une Paysanne inquietteroit un homme qui a fait bouquer les plus fiéres Coquettes, & qui....

OCTAVE.

Ah ! ne le prenez pas là, Leandre ; le cœur d'une Pay-

Payſanne eſt une place mieux gardée que celuy de certaines femmes du monde, & il eſt plus de rochers à la campagne qu'à la ville. Ce n'eſt pourtant pas cette raiſon qui m'arrête. Je veux bien vous découvrir mon ſecret. Je parle, on m'écoute; j'aime, je ſuis aimé: mais....

LEANDRE.

Mais, qu'avez-vous donc, pour vous tant allarmer?

OCTAVE.

Rien juſques-là: mais le Pere d'Angelique a promis ſa fille à Pierrot, un des plus riches Fermiers du Village. Ils doivent ſe marier demain, & voila ce qui me deſeſpére.

LEANDRE.

En ce cas, vous avez raiſon, & je n'ay rien à dire. Quel remède à cela?

OCTAVE.

Le remède eſt tout trouvé, il ne s'agit que de le pouvoir appliquer. Angelique conſent que je l'enlève; mais c'eſt une petite Payſanne qu'on garde à vuë. Quel temps prendre! J'ay laiſſé mon Valet Mezzetin à Bezons avec une lettre qu'il a promis de luy rendre, j'en attends icy la réponſe.

LEANDRE.

Vous n'attendrez pas long-temps, le voicy.

## SCENE II.

MEZZETIN, OCTAVE, LEANDRE.

MEZZETIN (*ſautant & riant.*)

Allegreſſe, jubilation, plaiſirs, réjouiſſance, de la joye, Monſieur! La Beccaſſe eſt bridée, la bête eſt dans nos filets, nous avons Angelique.

OCTAVE (*d'un ton empreſſé.*)

Comment? As-tu parlé à elle?

MEZ-

MEZZETIN (*toûjours gay.*)

Ah que nenny ....

OCTAVE.

Luy as-tu fait parler par quelqu'un ?

MEZZETIN.

Point du tout ....

OCTAVE.

T'a-t'elle fait prevenir par quelque Billet ?

MEZZETIN.

Non, Monsieur ....

OCTAVE.

Je t'entends. Le mariage de Pierrot est rompu, & il ne la voit plus ?

MEZZETIN.

Pardonnez-moy, Monsieur, il ne la quitte pas d'un pas ; & c'est ce qui a fait que je n'ay pû luy rendre votre lettre que je vous rapporte. (*Il luy presente une lettre.*)

LEANDRE (*en riant.*)

Ma foy, voila un Valet bien zèlé, & qui s'acquite bien des commissions qu'on luy donne !

OCTAVE (*mettant l'épée à la main.*)

Comment, Bourreau, te railler ainsi de ton Maître ? Par la mort, il faut que je te tue.

LEANDRE (*se jettant au milieu.*)

Arrêtez, Octave.

MEZZETIN.

Doucement, Monsieur ; vous n'auriez pas plutôt fait cette sottise, que vous vous en repentiriez, & vous ne sçauriez me tuer sans mettre votre joye au tombeau.

OCTAVE.

Mais, Maraut, parle, sur quoy fonder cette joye?

MEZZETIN.

Sur ce que j'ay vû. Dame ! je crois bien mieux mes yeux que tout le reste. Des paroles de femme, zeste, belle bagatelle ! Des lettres, fiez vous-y ! Mais des faits,

faits, morbleu, des actions, c'eſt cela que je crois; & ce qu'il faut en amour.

OCTAVE.

Mais qu'as-tu donc vû, & quelles ſont ces actions?

MEZZETIN.

J'ay vu Pierrot, & le Bailly, eſcortez de quatre ou cinq Manans, qui vous amenent Angelique. Hé bien ſont-ce des actions cela?

OCTAVE.

Je n'y comprends rien.

MEZZETIN.

Je m'en vais vous y faire comprendre. Le Bailly, ſa fille, Pierrot, & pluſieurs autres Payſans de Bezons vont à Paris pour rendre plainte contre certains quidans qui ſe ſont ingérez de les jouer ſur leur Théâtre, eux & leur Foire. Ils ne manqueront pas d'aller chercher un Commiſſaire.

OCTAVE.

Et bien? qu'eſt-ce que cela fait à mes amours!

MEZZETIN.

Ah! quel homme! Ma foy, quand on a ſi peu d'intelligence, on ne devroit pas ſe mêler de faire l'amour. Le Commiſſaire ſera.... Mais quelqu'un vient, retirons-nous, je vous diray le reſte en chemin.

OCTAVE (*à Leandre.*)

Suivons-le, j'entrevois ſon deſſein.

LEANDRE.

Et moy auſſi; je crois qu'il réüſſira. Mais je ne puis vous ſuivre; & Leonore à qui j'ay envoyé un Billet pour la prier de ſe trouver icy-près, doit s'impatienter; mais j'iray vous rejoindre; & ſi je puis vous être utile, ne m'épargnez pas; non plus que mon Valet Scaramouche, que je vous offre de tout mon cœur. (*Ils s'en vont.*)

SCE-

## SCENE III.

ARLEQUIN, LEONORE.

ARLEQUIN (*yvre, fort en chantant.*)

MA Nicolle
Fait la folle,
Quand je la, quand je la, quand je l'acolle.
Mais si je n'ay bu du bon,
Fy de Nicolle, Nicolle, Nicolle,
Mais si je n'ay bu du bon,
Fy de Nicolle & de Suzon.

Bon pays, ma foy, que Bezons! On n'en revient jamais à sec; & qui plus est, on s'enyvre *gratis*. D'abord un de mes amis me propose de boire pinte; puis encore une autre Rasade à ta... à ta santé; à vos amours; en reïterant, taupe. Ah! morbleu, voila le plaisir qu'il y a de servir une femme Coquette. Le long du jour elle ne veut jamais qu'un grand Laquais soit avec elle, & pendant ce temps-là on est libre de chopiner, & de... Voicy où elle m'a dit que je la vienne attendre, promenons-nous un peu en l'attendant. Mais qu'est-ce? (*appercevant Leonore masquée qui entre.*) Voycy quelque bonne fortune qui se presente, ne la laissons pas échapper; prenons-là par le crin, *Audaces fortuna juvat.* Avançons.

LEONORE (*masquée à part.*)

C'est mon Valet Arlequin, je suis seure qu'il ne me reconnoît pas dans l'ajustement où je suis, il faut m'en divertir. Il est entre deux vins, & il n'a jamais tant d'esprit que quand il a bû.

ARLEQUIN (*à part.*)

Je m'en vais l'aborder, & luy faire un petit compliment. (*Il s'approche d'elle, la regarde, & rote.*) Je ne croyois pas, charmante Bezontine, être venu de la Foire pour un si mauvais marché. A peine ay-je

jetté

jetté l'optique de mes regards sur votre charmante personne, que j'ay imprudemment troqué ma liberté contre de l'amour ; & vous sçavez qu'en ce temps-cy l'amour est diantrement dur au debit, & qu'on en trouve par tout à revendre. Neanmoins je n'auray pas lieu de me repentir de cette acquisition (toute mauvaise qu'elle est) si vos yeux emerillonnez & libertins, qui jouent dans mon cœur à remue-ménage, me promettent qu'un jour je joueray avec vous au Roy dépouillé.

LEONORE.

Les charmantes expressions ! que ces tours sont galants ! & que les gens de condition s'expriment noblement !

ARLEQUIN.

Vous avez raison. Nous autres gens de qualité, nous disons fort peu de chose en beaucoup de paroles: il est trop Bourgeois de se faire entendre.

LEONORE.

Je m'en apperçois assez. Mais il me semble que votre habit ne convient guéres à un homme de qualité ?

ARLEQUIN.

Que dites-vous là, Madame ; Cet habit est la pepiniére de presque tous les gens de conséquence d'aujourd'huy ; c'est un nid d'où nous les voyons tous les jours éclorre à tas ; & tout de même que les Naturalistes disent que le Serpent quitte sa vieille peau pour en prendre une nouvelle ; de même... (*Il rotte.*)

LEONORE.

Rêverie toute pure des Naturalistes ! On se sent toûjours de ce qu'on a été.

ARLEQUIN.

Rêverie, dites-vous ? Et ouy, rêverie ! Mais promenez-vous un peu sous les pilliers des Halles, & vous verrez si vous n'y trouverez pas encore la vieille peau des principales Sangsues de Paris ?

LEO-

LEONORE.

Dites plutôt, Monsieur, que ce monde est une Foire, où chacun paroît deguisé. L'hypocrisie sous le Rabat & les cheveux courts; la fourbe sous la Robe; & la fortune sous la Mandille.

ARLEQUIN.

Embrassez-la donc, Madame, cette fortune; & puisque vous me voyez sous ses habits, permettez que le vent de votre courtoisie, poussant le vaisseau de mon amour sur la mer de votre complaisance, je puisse mouiller l'ancre de mes desirs au port desiré de vos bonnes graces.

LEONORE.

Mais, mon Dieu! prend on comme cela les cœurs d'emblée? Vous êtes trop pressant, donnez-moy le temps de me reconnoître.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, Madame, je suis fougueux en diable, & en fait d'amour, je pense que c'est le grand talent; il faut laisser les soupirs aux Courtauts de boutique. Ma Princesse, que je te voye ma Reine, découvre-moy ces yeux qui m'ont criblé l'ame? (*Il veut la demasquer.*)

LEONORE.

Oh, pour cela, non. De l'humeur dont je vous vois, si vous me connoissiez, vous ne m'aimeriez plus.

ARLEQUIN.

Va va, ne crains rien, ma bouchonne. Je me doute bien qui tu peux être. Quand on voit revenir une femme toute seule de la Foire de Bezons, il n'est pas mal-aisé de faire l'horoscope de sa conduite. Mais ne crains rien, te dis-je; j'aime encore mieux qu'une femme sente l'éventé que le relan, & l'eau courante vaut beaucoup mieux que celle qui croupit. Découvre moy ton petit minois, mon Imperatrice. (*Il veut encore la demasquer, & il chancelle.*)

LEO-

LEONORE.

Arrêtez-vous donc, si vous voulez; je suis si fatiguée & si lâsse, que je ne puis presque pas me soutenir.

ARLEQUIN.

Quand on est las d'avoir joüé à la Paulme, on retourne pelotter, & la fatigue du jour vous guérit de celle de la veille. Dansons, ma Charmante, un petit Passepied ensemble, cela te guérira ta lâssitude. (*Il veut la prendre pour danser.*)

LEONORE (*resistant.*)

Non, vous dis-je, un Abbé m'a tant fait danser la Mariée, que je n'en reviendray de quinze jours.

ARLEQUIN.

Ma foy, qu'il prenne garde aussi que tu ne le fasses tant danser la Courante quelque jour, qu'il n'en revienne pas de six mois.

LEONORE (*ôtant son masque.*)

Oh, pour le coup, la raillerie est trop piquante, & tu n'as point de respect pour les Dames.

ARLEQUIN (*la reconnoissant.*)

Oh, franchement, Madame, il y a de la trahison. Pourquoy ne me pas dire d'abord que c'étoit vous? Vraiment je me serois bien gardé d'étaller tant de beaux complimens. Je sçay bien que la plupart des femmes de condition ne cherchent pas tant de façon, & qu'il y a long-temps qu'elles n'en font plus sur la cérémonie.

LEONORE.

Va, en vérité tu es un joly conteur de fleurettes!

ARLEQUIN.

Que voulez-vous, Madame, chacun les debite à sa maniére. Mais, par ma foy, croyez-vous que ce soit la magie noire de faire l'amour comme les gens de qualité d'aujourd'huy? Un air étourdy, beaucoup de négligence, débraillement complet, sottises, jeux de main, mots équivoques, mines, montres, & tabac. Tenez, Madame, je suis Polisson au suprême dégré,

& de Poliſſon à Petit-maître il n'y a que la main.

LEONORE.

Laiſſons-là tes talens pour la galanterie, & dis-moy ſi tu as vu Leandre ?

ARLEQUIN.

Je l'ay vu paſſer par là tout à l'heure.

LEONORE.

Attends le, & dis-luy qu'il me vienne trouver où il ſçait bien.

ARLEQUIN (*ſeul.*)

L'avanture étoit drôle ! Et que ſçait-on ſi ma Maitreſſe n'étoit pas bien-aiſe que je luy en contaſſe, quoy qu'elle me connût ? La fleurette eſt une de ces choſes que les femmes gobent toûjours volontiers, de quelque main que cela leur ſoit preſenté : mais voila Mezzetin bien empreſſé.

## SCENE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN (*en rêvant.*)

UN Commiſſaire, ou un fripon, un des deux ? Parbleu, je joue de malheur, de ne pouvoir trouver l'un ou l'autre. Ce ſont pourtant des choſes qu'on trouve quelquefois enſemble. Un Commiſſaire, ou un fripon ?

ARLEQUIN (*derriére Mezzetin.*)

Un Bourreau & une Potence ?

MEZZETIN (*étonné.*)

Plaît-il ?

ARLEQUIN.

Un Commiſſaire, dites-vous ?

MEZZETIN.

Ouy, un Commiſſaire.

ARLEQUIN.

Et ſon Clerc ?

MEZ-

MEZZETIN.

Le Clerc eſt tout trouvé : mais..... (*appercevant Arlequin.*) Ah ! c'eſt toy, Arlequin. Hem, là, tien-toy bien, marche ferme, bon ! Un peu plus magiſtralement. Es-tu d'humeur à gagner trente Loüis ?

ARLEQUIN.

J'en gagneray ſoixante. Tu me prens par le foible des grands cœurs. De quoy s'agit-il ?

MEZZETIN.

De faire une petite bagatelle.

ARLEQUIN.

J'en feray mille des bagatelles, j'en ſuis marchand en gros & en détail.

MEZZETIN.

Ecoute, j'ay beſoin d'un Commiſſaire pour recevoir la plainte du Bailly & du Village de Bezons.

ARLEQUIN.

Iray-je trouver le Village, ou le Village me viendra-t-il trouver ? Car un Commiſſaire doit garder ſa gravité.

MEZZETIN.

Le Village viendra te trouver.

ARLEQUIN.

Bon cela ! Tout le Village en chair & en os ?

MEZZETIN.

Non il viendra ſeulement par députez.

ARLEQUIN.

Et les députez où iront ils ?

MEZZETIN.

Ils iront chez toy rendre leur plainte.

ARLEQUIN.

Et je donneray la plainte au Village ?

MEZZETIN.

Hé non, tu la garderas.

ARLEQUIN.

Et que veux-tu que j'en faſſe ? Je ne veux rien garder. Si cela étoit deffendu, & qu'on m'en trouvât

saisi, hem ? quelque sot ! Je reviens des Galéres, & je serois fâché d'y retourner. Mais, dis-moy, est-ce un bon métier que d'être Commissaire ?

MEZZETIN.

La malepeste ! Un Commissaire d'esprit & rusé, a bien-tôt fait sa fortune.

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu un Commissaire d'esprit & rusé ?

MEZZETIN.

C'est un Commissaire qui ne va pas le train des autres, & qui s'humanise avec les Marchands. Pour lors le Boulanger le fournit de pain, pour avoir la liberté de ne le pas faire de poids. Le Boucher de viande, pour vendre en assurance de la vache pour du bœuf. Le Cabaretier de vin, pour pouvoir impunément empoisonner le monde les Dimanches & les Fêtes, comme les jours ouvriers ; & les Caffez qui veulent ouvrir passé dix heures, ne luy laissent pas manquer de liqueurs.

ARLEQUIN.

Diable ! voila de belles prerogatives, & d'un gros revenu ! sur ce pied-là je suis Commissaire ; mais Commissaire d'esprit & rusé ?

MEZZETIN.

Ce n'est rien que ce que je viens de te dire. Les plus beaux priviléges de ces sortes de Commissaires sont d'avoir entrée franche dans presque toutes les troisiémes chambres de Paris, & de tirer de l'argent de ces personnes qui en tirent des autres. Allons, il ne s'agit plus que de te mettre une Robe.

ARLEQUIN.

Est-ce que la Robe fait le Commissaire ?

MEZZETIN.

Ouy, la Robe, les maniéres roides, & l'air rebarbatif. Allons, & sur tout joue bien ton rôle.

ARLEQUIN.

Ne te mets pas en peine. Mais attens. Dis-moy.

Quand

Quand une fois je ſeray Commiſſaire ; pendant que je ſeray à la Police ? ma femme ne tiendra-t-elle point chez moy une petite Police où je ſeray condamné à l'amende ?

MEZZETIN.

Non, ta femme ſera ſage.

ARLEQUIN.

Cela a pourtant été dit par de certaines gens....

MEZZETIN.

Va, va, il n'y a de vray que la moitié de ce que ces gens-là diſent.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Mais y en a-t-il la moitié de bon?

MEZZETIN.

Quelquefois moins. Mais j'entens quelqu'un, rentrons. (*Ils s'en vont.*)

## SCENE V.

LEONORE, SCARAMOUCHE.

LEONORE (*ſeule.*)

QU'une femme ſoit la premiére au rendez-vous, cela eſt dans les régles ; & puis que nous ſommes aſſez folles pour accoquiner les hommes à ces petites commoditez, nous ne devons pas nous en plaindre. Mais qu'on faſſe attendre une femme comme moy, deux heures au delà de celle dont on eſt convenu, c'eſt ce qui me paroît de dure digeſtion. Cependant Leandre ne vient point. Mais..... Hé bien, Scaramouche, qu'as-tu à me dire.

SCARAMOUCHE.

Madame, mon Maître.....

LEONORE.

Tu cherches quelque excuſe pour le juſtifier ; mais inutilement, je ne veux rien entendre.

SCARAMOUCHE.

Il eſt avec Octave.

LEONORE.

C'eſt avec moy qu'il devroit être. Pourquoy m'écrire qu'il ſeroit icy avant moy, s'il avoit deſſein de s'arrêter ailleurs? Non, je ne luy pardonneray jamais, & tu peux compter que j'en auray raiſon. (*Elle va ſur luy en colére.*)

SCARAMOUCHE.

Madame, Madame, ce n'eſt pas ma faute.

LEONORE.

Le ſcélérat, il s'amuſe ailleurs. Le nombre des femmes qui paſſent par icy l'occupe, & il me laiſſe: mais qu'il ſçache..... Il me ſemble que je le vois prendre un ton ſoumis & un air radoucy; non je ne reviendray point.

SCARAMOUCHE.

Madame, il faut excuſer. Dame! on n'eſt pas toûjours en état de ſervir les Dames à leur volonté.

LEONORE (*regardant ſa montre.*)

Ne l'ay-je pas dit, qu'il étoit plus de quatre heures? Traître! (*Elle jette ſa Montre.*)

SCARAMOUCHE.

Malepeſte! qu'une femme amoureuſe eſt vive!

LEONORE (*à Saramouche.*)

Viens ça? Mais non, va te promener. Que je n'entende jamais parler de luy. Fripon! (*Elle tire un billet de ſa poche, & lit:*) *Que j'ay d'impatience que cette heure ne ſoit arrivée! Au nom de Dieu, ma belle Dame, un peu d'exactitude.* Tiens, perfide. (*Elle déchire le billet, & le jette.*)

SCARAMOUCHE.

Ah, Madame, déchirer le billet de Leandre!

LEONORE.

Je voudrois qu'il fût là, je luy déchirerois le cœur. Mais non, je ne veux plus ſonger à luy, je l'abandonne à ſon mauvais deſtin.

SCA-

SCARAMOUCHE.

Il n'a pourtant pas tort, je vous assure.

LEONORE.

Ne m'en parle point, ou je te.... (*Elle va sur luy en colére.*) Où dis-tu qu'il est ? Hem? Parle donc? Es-tu muet ?

SCARAMOUCHE.

Vous m'avez deffendu de rien dire, je crains la colére des femmes. Madame, je l'ay laissé avec Octave.

LEONORE.

Hé bien, qu'il y demeure, & qu'il y demeure éternellement. Je m'en soucie fort, vraiment ! Et tu dis que c'est Octave qui l'a empêché de nous joindre à la Foire ?

SCARAMOUCHE.

Sans cela, il auroit volé pour aller à vous.

LEONORE.

Hé bien, qu'il tourne son vol d'un autre côté, je ne veux plus entendre parler de luy. Ne manque pas de le luy dire ?

SCARAMOUCHE.

Ouy, Madame, je luy diray.

LEONORE.

Mais sur tout, fais luy bien entendre que je ne me soucie plus de luy. (*Elle s'en va.*)

SCARAMOUCHE (*seul.*)

Que les femmes sont sottes de faire tant de fracas pour rien ; comme si l'on ne sçavoit pas qu'après tout ce tintamarre-là on fait la paix, & qu'on redevient meilleurs amis que jamais ! Mais voila mon Maître.

## SCENE VI.

LEANDRE, SCARAMOUCHE.

LEANDRE.

HE' bien, Scaramouche, je ne trouve pas Leonore; l'as-tu vue?

SCARAMOUCHE.

Ouy, Monsieur.

LEANDRE.

Que t'a-t-elle dit?

SCARAMOUCHE (*contrefaisant Leonore.*)

Ne m'en parle point, je ne luy pardonneray jamais.

LEANDRE.

Qu'as-tu donc?

SCARAMOUCHE.

Le scélérat s'amuse ailleurs, pendant qu'il me laisse icy. Traître, fripon, infame? (*Il dit ces derniers mots dans le nez de Leandre.*)

Es-tu fou? LEANDRE.

SCARAMOUCHE (*faisant semblant de voir dans une Montre.*)

Ne l'ay-je pas bien dit qu'il est plus de quatre heures? La Montre au Diable. (*Il fait comme s'il jettoit la Montre.*)

LEANDRE.

Mais encore? Ciel! La Montre de Leonore par terre!

SCARAMOUCHE (*murmurant, comme s'il lisoit un Billet.*)

Ma Belle.... hem, hem, hem. Tiens perfide. (*Il fait comme s'il déchiroit un billet.*)

LEANDRE.

On a déchiré mon billet? Quoy, le billet que je luy ay écrit? Bourreau, elle ne l'a pas reçû, il est déchiré?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Je voudrois luy déchirer le cœur, luy manger l'ame. Mais ne m'en parle plus.

LEANDRE.

Je n'y comprens rien. Maraut, explique toy.

SCARAMOUCHE.

Il eſt avec Octave ? Qu'il s'y tienne, & qu'il prenne ſa volée d'un autre côté.

LEANDRE.

Ne t'expliqueras-tu pas, double traître ?

SCARAMOUCHE (*voyant venir Leonore.*)

Voicy qui s'expliquera mieux que moy.

## SCENE VII.

LEANDRE, LEONORE.

LEANDRE.

AH, Madame, que dois-je croire de ce que Scaramouche a voulu me faire entendre par ſes grimaces & ſes poſtures ?

LEONORE.

Que je ſuis très mécontente de vous, & que je ne me croyois pas faite pour vous attendre deux heures.

LEANDRE.

Si vous ſçaviez, Madame, les raiſons qui m'ont retenu....

LEONORE.

Hé mon Dieu ! des raiſons, ou des façons de raiſons, les hommes en manquent-ils ? Mais nous ſommes bien bonnes de les revoir après ces eſcapades ; ou plutôt nous ſommes bien ſottes de n'en pas faire autant de notre côté !

LEANDRE.

Vous me pardonnez donc.

LEONORE.

Taisez-vous, je rougis de ma bonté. Mais quelles peuvent être vos raisons ?

LEANDRE.

Je n'ay pas quitté Octave, ce pauvre garçon m'a fait pitié.

LEONORE.

Comment donc ?

LEANDRE.

Il est amoureux, fol, de la fille du Bailly de Bezons.

LEONORE.

Vraiment, je la connois. Elle est jolie, & son Pere est riche.

LEANDRE.

Mais, Madame, la fille d'un Bailly de Village, est-ce un party pour Octave ?

LEONORE.

Voila-t-il pas de vos délicatesses ! Mon Dieu ! il ne faut que du bien à Octave ; & tout compté, tout rabatu, une bonne Roture un peu honnête, vaut encore mieux que ces Noblesses qui ne font que sortir de sous la Presse. Mais ne vois-je pas Monsieur Dufort, notre Marchand d'Eventails, & de Tabatiéres scandaleuses ?

LEANDRE.

C'est luy-même, il revient de la Foire. Voyons un peu s'il n'aura rien de nouveau.

## SCENE VIII.

LEONORE, LEANDRE, ARLEQUIN (*en Marchand d'Eventails.*)

LEONORE.

HE', Monsieur Dufort, comment vous portez-vous ? Avez-vous fait bonne Foire.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, Madame, il n'y a là que des gens de qualité ; & vous sçavez bien que la Marchandise que je debite veut de la bonne foy, & de l'argent comptant. Sans quelques Abbez, & quelques femmes de Partisans, je ne gagnerois pas de quoy faire mes presens aux femmes de Chambre des Dames qui me payent grassement.

LEONORE.

Vous n'avez donc guéres vendu ?

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon si j'ay vendu plus d'une Tabatiére & d'un Eventail.

LEONORE.

Avez-vous quelque chose de nouveau ?

ARLEQUIN.

Madame, j'ay de fort jolies choses ; mais cela est un peu malin, le coup de dent y saute aux yeux.

LEONORE.

Bon ! c'est ce qu'il nous faut, j'aime les coups de dents.

LEANDRE.

Monsieur Dufort depuis quelque temps n'a plus des Tabatiéres si curieuses.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy, Monsieur, il y a eu icy tout l'Eté des Officiers *incognito*, qui nous ont fourny de jolies perspectives. Oh Dame, je prends mes modèles en bon lieu. Voyez cela. (*Il montre une Tabatiére.*)

LEONORE (*prenant la Tabatiére.*)

Je ne connois pas celle-cy.

ARLEQUIN.

C'est l'avanture de ce petit Comte, qui d'une main fait à sa Maitresse des offres & des amitiez, & de l'autre luy vole ses bijoux sur sa Toilette.

LEONORE.

Cela est fort plaisant.

LEANDRE (*prenant une Tabatiére.*)

J'aime mieux celle-cy.

ARLEQUIN.

C'eſt l'avanture de ce Capitaine Suiſſe, qui donne le fouet à ſa femme pour la corriger du penchant qu'elle a pour un Abbé, qui demeure caché, voit l'action, & n'a ny le cœur, ny l'eſprit de s'oppoſer à cette violence.

LEONORE.

Ah, le ſot! il regarde à travers une porte de verre pendant qu'on donne le fouet à ſa Maitreſſe.

ARLEQUIN.

Le mary eſt bien Suiſſe, & l'amant eſt bien Abbé!

LEANDRE.

Cela n'eſt pas tant Suiſſe, cela eſt un peu renouvellé des Grecs.

ARLEQUIN (*montrant une autre Tabatiére.*)

Voyez celle cy, Madame, je la crois de votre goût.

LEONORE.

Ah, ah, je la ſçais. C'eſt ce jeune Duc qui fait ſemblant d'être caché pour faire peur au Préſident qui le ſurprend avec ſa femme.

ARLEQUIN.

C'eſt cela même, on voit bien que Madame ſçait la carte des ſottiſes de Paris. J'en ay d'autres au logis que je n'oſerois porter ſur moy, de peur d'être ſurpris. Je crains la pate du Chat.

LEANDRE.

C'eſt juſtement celles-là qu'on voudroit voir.

LEONORE.

Monſieur Dufort, voyons vos Eventails?

ARLEQUIN (*preſentant un Eventail.*)

Tenez, Madame, voila une affaire toute nouvelle.

LEONORE.

Et qu'eſt-ce que c'eſt?

ARLEQUIN.

C'eſt l'avanture de Celiſe. Elle avoit rendez-vous avec

avec son Amant dans un jardin ; le mary en fut averty, il se déguisa en Jardinier ; travailla au jardin toute la journée, & fit tant qu'il surprit sa femme avec son galand dans un des Cabinets du jardin. Mais il n'en est ny plus ny moins, ils sont très bien ensemble.

LEANDRE.

Il feroit beau voir des gens de qualité se brouiller pour ces petites bagatelles.

LEONORE.

Cela est vray, il n'y a que les petites gens qui se revoltent contre ces usages.

ARLEQUIN.

Vous avez raison, les gens du grand air y sont faits. (*à Leandre.*) Monsieur, connoissez-vous celle-cy ? (*Il donne un Eventail à Leandre.*)

LEANDRE.

Non, je n'y comprends rien.

LEONORE (*prenant l'Eventail.*)

Voyons. Ah ouy, c'est le mariage d'Aminthe, veuve d'un Conseiller, qui pour être Marquise, a épousé le Marquis de Nom-forgé. Voyez-comme elle en est la duppe ?

ARLEQUIN.

Voyez-vous le petit frippon ; il fait payer à sa femme les Violons, avec lesquels il fait danser ses Maitresses.

LEANDRE.

Tout cela est dans l'ordre. Une Conseillére ne devient pas Marquise pour rien.

ARLEQUIN.

Voyez l'envers, il est aussi drôle. La belle fille surprend son Beaupere en goguette avec des soubrettes. Voyez le débris de table ?

LEONORE.

Qu'est-ce que signifie cette petite maisonnette qui paroît en éloignement ?

ARLEQUIN.

C'eſt une maiſon poſtiche qu'il a louée au Fauxbourg Saint Honoré, où il va régaler ſes poulettes.

LEONORE.

Je retiens cet éventail, je ſçauray l'hiſtoire, je connois mieux la fille que la mere. C'eſt Lucile, elle a ſon mérite.

LEANDRE.

Et ſa mere a perdu le ſien, l'une après l'autre.

ARLEQUIN.

Ma foy, quand on perd l'eſprit, on ne conſerve guéres autre choſe.

LEONORE (*s'en allant.*)

Allons, Leandre. Monſieur Dufort veut-il venir chez Araminthe? Elle eſt curieuſe, elle pourra bien luy acheter quelque choſe.

ARLEQUIN.

Madame, je vous ſuivray par tout. Je trouve toûjours mon compte avec les belles, elles aiment les figures, & les coups de dent. (*Ils s'en vont.*)

## SCENE IX.

MEZZETIN, OCTAVE.

MEZZETIN.

LE Notaire eſt prêt, c'eſt luy qui fera le Clerc du faux Commiſſaire. Je vous réponds que tout ira bien, j'ay mis les choſes en bon train, & nos gens ſeront bien fins s'ils ne donnent dans le panneau. Mais ſongez bien à feindre que vous êtes celuy à qui s'adreſſe la lettre de recommandation.

OCTAVE.

Quoy tu crois....

MEZZETIN.

Ouy, je crois la choſe faite, ſi Angelique y conſent.

OCTAVE.

En peux-tu douter ?

MEZZETIN.

Bon Dieu ! Ouy, j'en doute.

OCTAVE.

Quoy ! une fille qui m'aime assez pour se laisser enlever....

MEZZETIN.

Elle ne vous aime peut-être pas assez pour se laisser épouser. Que sçavez-vous ? Les femmes d'esprit disent qu'il y a dans l'enlèvement un certain haut goût qu'on ne trouve jamais dans le mariage. Mais voicy nos gens, préparez-vous bien à joüer votre rôle.

## SCENE X.

ANGELIQUE, COLOMBINE, (*Veuve-Tatillonne*) LE BAILLY, PIERROT, OCTAVE, MEZZETIN.

ANGELIQUE.

MOn Pere, est-ce que c'est aux jeunes filles comme moy à venir se plaindre pour le Village ? & n'est-ce pas assez de vous & de Pierrot ?

COLOMBINE (*d'un air chagrin.*)

Petite fille, petite fille ! ça ne sçait ce que ça dit, ça ne sçait ce que ça dit.

ANGELIQUE.

Oh Dame, ma sœur, si j'étois comme vous la veuve du Magister du Village, je serois bien plus sçavante,

COLOMBINE.

Magister dea, Magister ! Oh, mon pauvre deffunt ne m'a jamais rien appris. Quand je l'épousay j'en sçavois plus que luy, plus que luy j'en sçavois.

LE BAILLY (*à Angelique.*)

Va va, quand on veut faire reüssir une affaire, il ne

ne faut rien negliger. La sollicitation d'une jeune fille ne gâte pas les choſes. Ces Meſſieurs de Paris ſont friands de filles de la Campagne ; & chez nous-mêmes ne vois-tu pas qu'on ſollicite ? Tu ris ? Lorſque je tiens les Plaids, n'as-tu pas remarqué que quand le gros Guillot a quelque procès, il ne me porte jamais ſon procès luy-même ?

PIERROT.

Vraiment non, il le donne à la petite Macine & luy fin. Vous luy faites gagner toûjours ſon Procès, & vous la prenez comme ça ſous le menton.

LE BAILLY.

Cela eſt vray ; mais il ne faut pas le dire. Je rends la juſtice en toute loyauté & conſcience.

PIERROT.

Elle eſt mignone au moins cette Macine-là, mais elle ne vaut pas..... (*Il prend Angelique ſous le menton.*) Ah, ma bellotte, que je ſuis aiſe d'être votre futur ; mais demain je ſeray défuturé, & nous ſerons... Ah! que vous ſerez aiſe ?

ANGELIQUE.

Hé! mon Dieu, vous m'avez dit cela cent fois, ça m'ennuye à la fin; divertiſſez-moy un peu, ne parlez plus de cela, vous me dites toûjours la même choſe.

PIERROT.

C'eſt que je ſuis de bonne nature, j'aime à faire plaiſir.

OCTAVE (*à part à Mezzetin.*)

Entens-tu ce ruſtre ?

ANGELIQUE.

Oh bien, cela ne m'en fait point.

PIERROT.

Oh, la friande ! vous ne direz pas toûjours cela.

LE BAILLY.

Mais ſongeons un peu à nos affaires.

PIERROT.

C'eſt bien dit, car c'eſt le principal.

LE BAILLY.

Sur tout, que notre plainte soit bien dressée, & nos Dires bien libellez.

ANGELIQUE (*appercevant Octave.*)

Ah, ah, je connois ce Monsieur-là.

MEZZETIN (*à Octave.*)

Ouy, Monsieur, c'est luy-même, c'est Monsieur le Bailly de Bezons.

ANGELIQUE (*voyant Octave aller vers le Bailly.*)

Il vient à nous.

OCTAVE (*au Bailly.*)

Souffrez, Monsieur le Bailly, que je vous embrasse. Un de mes amis m'a mandé que vous aviez icy une affaire, je vous y serviray de tout mon cœur à sa consideration & à la votre.

LE BAILLY.

Quoy, Monsieur, c'est à vous à qui nous sommes adressez?

MEZZETIN (*se mettant entre le Bailly & Octave.*)

En doutez-vous? Monsieur est des amis de votre amy, & cette amitié produira... (*vers Octave bas.*) Allez donc vers Angelique? (*vers le Bailly.*) de telle sorte que.....(*vers Octave bas,*) j'amuseray icy le Bonhomme, allez donc vous dis-je. (*vers le Bailly.*) Ah, Monsieur, pour des sollicitations, vous ne pouviez tomber en de meilleures mains, mon Maître est le premier homme du monde pour donner un Placet.

LE BAILLY.

Il a beaucoup d'amis, &... (*Mezzetin icy feint de parler tout bas avec le Bailly.*)

OCTAVE (*bas à Angelique.*)

Vous voyez, belle Angelique, ce que l'amour me fait entreprendre pour vous?

ANGELIQUE.

Oh, oh! je pretends bien que vous en ferez davantage! Vraiment, cela seroit beau si vous en demeuriez-là! Mais dépêchez-vous au moins, car si vous

ne

ne m'enlevez aujourd'huy, demain j'épouse Pierrot.

LE BAILLY (*haut à Mezzetin.*)

Il a donc beaucoup de crédit ?

MEZZETIN.

Bon! du crédit, je le crois. C'est un homme qui ne paye pas ses dettes, jugez s'il a de la protection.

PIERROT (*à Octave qui baise la main à Angelique.*)

Tout doux, s'il vous plaît, mon amy. Parguiéne, sçavez vous que c'est-là mon Epousée, autant vaut?

OCTAVE.

Quoy ? vous épousez cette aimable personne ? En vérité, Monsieur, je vous félicite de ce bonheur.

PIERROT.

Bouttez dessus seulement, bouttez dessus, & n'approchez point par trop d'elle. Vous autres gens de Paris êtes dangereux à l'environ des femmes.

ANGELIQUE.

Allez, Pierrot, vous ne sçavez guéres vivre. Les Messieurs de la Cour ne sont pas comme ça jaloux & soupçonneux, ils sont bien plus polis. (*à Octave.*) N'est il pas vray, Monsieur? (*à Pierrot.*) Dame, Pierrot, si tu veux que je t'épouse, va te faire polir.

LE BAILLY (*toûjours vers Mezzetin.*)

De sorte qu'il aura la bonté de parler pour nous, & de nous faire trouver quelque honnête homme de Commissaire ?

MEZZETIN.

Vraiment, des Commissaires, il les connoît tous, il n'y en a pas un par les mains duquel il n'ait passé. Mais voila justement Monsieur de Bonne-serre, un des plus employez. Vous allez voir s'il le connoît.

SCE-

# SCENE DERNIERE.

ARLEQUIN (*en Commissaire*) SCARAMOUCHE (*en Clerc.*) *Et les Acteurs de la Scène précedente.*

ARLEQUIN (*au Clerc.*)

AVez-vous dressé la plainte de cette femme qui battit hier au soir son mary ? Il faut tourner les choses de maniére que le mary soit condamné en des dommages & intérêts pour les coups qu'il a reçus.

SCARAMOUCHE.

Nous avons mis toutes les fausses nécessaires, Monsieur; il n'y manque plus que le rapport du Chirurgien.

ARLEQUIN.

Et ces petites filles ne veulent-elles rien donner de ce quartier-cy ?

SCARAMOUCHE.

Lesquelles, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Hé là, ces trois sœurs de la rue de Soly.

SCARAMOUCHE.

Elles sont venues, mais elles n'ont rien donné. Elles disent que l'Eté a été diantrement dur à passer, mais qu'elles esperent que cet Hyver ira mieux.

ARLEQUIN.

Bon ! cet Hyver ! Elles seront dans un autre quartier. Ces gens-là changent de logis comme de nom, & de nom plus souvent que de chemise. Et bien, bien, je les condamneray à l'amende.

OCTAVE (*à Arlequin.*)

Monsieur de Bonne-serre, mon très cher amy, permettez que j'aye l'honneur de vous saluer.

ARLEQUIN.

Serviteur. Aux gens comme nous, les complimens sont hors de saison ; de quoy s'agit-il ?

OC-

OCTAVE.

Voila de la pratique que je vous amène.

ARLEQUIN.

De la pratique ? Ma foy, quand on eſt d'une Profeſſion qui s'occupe à corriger les vices & les ſottiſes des hommes, on n'eſt guéres les bras croiſez dans ce temps-cy. Mais de quoy eſt-il queſtion ? ça, qu'on m'apporte un Fauteuil ?

(*On aporte un Fauteuil. Arlequin ſe met dedans, & Scaramouche ſe met à terre, entre les jambes d'Arlequin.*)

ARLEQUIN (*vers Angelique.*)

Parlez, la Belle, êtes-vous la partie complaignante ?

ANGELIQUE.

Moy, Monſieur ? Oh vraiment, nenny. Je ne me plains jamais de rien, j'ay ſouffert une fois, ſans rien dire, qu'on m'ait tiré une écharde de cette longueur-là, que je m'étois fichée entre le doigt & l'ongle.

ARLEQUIN.

Voila une fille bien patiente ! Je demande ſi on n'a point fait tapage chez vous ?

ANGELIQUE.

Qu'appellez-vous, Monſieur, faire tapage ? Je n'entends pas ce mot-là,

ARLEQUIN.

Faire tapage, c'eſt à dire, ſi on n'a point caſſé vos meubles, ſi on ne les a point jettez par les fenêtres ?

ANGELIQUE.

Oh, non, Monſieur, il n'y a eu que mon Papa, qui a une fois caſſé de rage, le Miroir de chez nous. Ma bonne Maman, diſoit qu'il étoit yvre, & qu'il s'imaginoit d'avoir veu un homme enfermé dans la chambre avec elle.

ARLEQUIN.

Voyez un peu ! Il eſt vray que les gens mariez ſont ſouvent ſujets à ces viſions cornues.

LE BAILLY.

Hé Monſieur le Commiſſaire, ne vous amuſez pas

à

à écouter cette petite fille-là, c'est une morveuse qui ne sçait ce qu'elle dit.

ANGELIQUE.

Morveuse dea! Ma Bonne dit pourtant qu'elle ne sera point contente qu'elle ne vous ait fait dire la vérité.

ARLEQUIN.

Oh, je suis seur qu'elle n'y manquera pas. Les femmes sont vindicatives en Diable, & principalement quand il s'agit de tromper leurs maris.

LE BAILLY.

Monsieur, c'est nous qui venons pour rendre notre plainte, sur ce que vous allez entendre.

PIERROT.

Monsieur le Bailly dit vray. C'est nous qui sommes venus pour nous plaindre, &....

LE BAILLY.

Mais, Monsieur Pierrot, c'est à moy à parler le premier. Je suis le Bailly, & vous n'êtes que l'envoyé du Village.

ARLEQUIN.

Monsieur le Bailly a raison! *Cedant Arma Togæ.*

PIERROT.

Tétigué, il n'y a raison qui tienne. Sans Village, n'y a point de Bailly. C'est le Village qui fait le Bailly; & le Bailly ne fait point le Village, & c'est à moy à avoir la perfarence.

LE BAILLY (*à Arlequin.*)

Mais, Monsieur le Commissaire, cela ne doit pas se tolerer.

ARLEQUIN.

Il est vray, mais y a-t'il de la raison à un Manan? Parlez tous deux à la fois.

LE BAILLY.

Ouy, mais vous ne nous entendrez pas.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas tout à fait necessaire pour rendre une Sentence. Combien d'affaires juge-t'on tous les jours,

dont

dont le Juge n'entend que les opinions, & les opinans n'entendent rien du fait.

LE BAILLY.

L'affaire dont il s'agit eſt aſſez de conſéquence pour nous, pour qu'on n'en perde pas un mot, & j'aime mieux le laiſſer parler tout ſeul.

ARLEQUIN.

C'eſt bien dit, vous le releverez en cas qu'il tombe.

PIERROT.

Oh palſanguienne je ne tomberons pas, je ſommes bien ſur nos jambes.

ARLEQUIN.

Commencez donc.

PIERROT (*après avoir fait une révérence.*

Monſieur.... pour toute concluſion....

LE BAILLY.

Qu'appellez-vous pour toute concluſion ? Hé, vous n'avez pas encore commencé ?

PIERROT.

Oh, patience, Monſieur le Bailly ! Nous autres je concluſons d'abord, & je ne reſſemblons pas à ces Avocats babillards.

ARLEQUIN (*d'un ton railleur.*)

Ouy, ouy, il a raiſon. (*vers Pierrot.*) Concluſez donc vîte, & après avoir concluſé, vous nous inſtruirez du fait.

PIERROT.

Pour toute concluſion donc, le Village n'ayant pu ſe tranſporter icy luy-même....

ARLEQUIN.

Je n'ay pas de peine à croire cela.

PIERROT.

A pris la réſolution de me dépiter vers vous....

LE BAILLY.

Députer, & non pas dépiter, animal ?

PIERROT.

Députer, ou dépiter; Monſieur le Bailly, vous nous

la

la baillez belle! Il ne s'agit pas icy d'un mot ny d'une bredouille, il s'agit d'une affaire d'impertinence.

ARLEQUIN.

Il a raiſon. Laiſſez le dire.

COLOMBINE (*tatillonnant.*)

J'enrage de voir des hommes qui parlent parlent, & ne ſçavent ce qu'ils diſent, ce qu'ils diſent ne ſçavent, il faut venir d'abord au fait, au fait.

ARLEQUIN.

Voicy bien autre choſe; Madame Tatillon, au fait, au fait, (*Ilrit.*) Venez y donc vous au fait.

COLOMBINE (*parlant très vîte.*)

Je nous plaignons que certains je ne ſçay quidans, que je conoiſſiens pas, ſe ſont ingearez de nous joüer nous & notre Foire, & de nous bouttre ſur des cartons qu'ils ont plaqué à des décolations, qu'ils ont expoſées à la riſée publique. Mort non pas de ma vie, je ne ſommes pas gens à faire rire tout un peuple, je ne ſommes pas de carton, je ſommes de chair & d'os, & j'en valons bien d'autres, bien d'autres j'en valons.

ARLEQUIN (*à part d'un ton riant.*)

Pati, pata, pata. (*à Colombine.*) Hé bien, Madame j'en valons, après?

COLOMBINE.

Après, ils nous ont donné tous les jours pour quinze ſols, avec du mitridate & de l'hyſſope. Je valons peut-être bien quinze ſols tous ſeuls, & je ne méritons pas d'être avec ces charlataneries-là.

ARLEQUIN.

Oh, pour cela vous avez raiſon, c'eſt vous faire tort que de vous mettre avec les Mitridates, & les Eſopes. Mais prenez-vous-en à la petite fille; car ſans elle, vous ſeriez avec les Gilles, les Bruſcambilles, & les Tabarins.

COLOMBINE.

Cela a tellement dacredité notre Foire, que je n'y avons vû perſonne; nos jardins & nos treilles étient de-

deſerts, & ſans nos chambres à lit, je n'aurions pas gagné de l'eau à boire.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que les chambres à lit donnent toûjours. C'eſt là où l'on reſpire le bon air qu'on prend à la campagne.

COLOMBINE.

Dame, Monſieur, ils diſient, qu'il faiſoit ſombre, & qu'ils apprehandient la pluye.

ARLEQUIN.

Oh, ce n'eſt pas toûjours de peur de la pluye qu'on ſe met à couvert. Continuez.

COLOMBINE.

Hé bien Monſieur, pour finir, finallement; en peu de mots, je demandons que les cartons ſur leſquels on nous a bouttez, ſeront rayez & baffez; que je ſerons dédommagez de ce que j'avons manqué à gagner, & que ces gens là ſeront tenus de ne plus regarder notre Foire comme une devargondée, mais comme une Foire d'honneur & de réputation, à qui ils doivent ſoumiſſion & reſpect, reſpect & ſoumiſſion.

ARLEQUIN.

Toujours le thême en deux façons! Et bien, Monſieur le Bailly, avez-vous quelque choſe à ajouter à cela?

LE BAILLY.

Non, Monſieur.

ARLEQUIN.

Signez donc votre plainte.

LE BAILLY.

Volontiers. (*Le Clerc donne la plume au Bailly qui ſigne.*)

ARLEQUIN.

Signez auſſi, Monſieur Pierrot. Pour Monſieur, (*montrant Octave*,) il nous fera l'honneur de ſigner comme témoin. (*Ils ſe donnent la plume l'un à l'autre, & ſignent.*)

ANGELIQUE (*à Arlequin.*)

Et moy, Monſieur, ſigneray-je?

LE

LE BAILLY.

Non, on n'a que faire de votre seing.

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. Diable! il faut qu'elle signe aussi. Signez, Mademoiselle, cela est de conséquence. (*Elle signe.*)

ARLEQUIN (*après que tous ont signé.*)

Oh ça, Monsieur le Bailly, & vous Monsieur le Manan, voulez-vous que je vous donne un conseil d'amy?

LE BAILLY.

Vous nous obligerez.

ARLEQUIN.

C'est de ne point plaider. Vous avez à faire à forte partie. Les gens dont vous vous plaignez sont vingt-trois au moins, sans les quarts, & les demi-quarts.

PIERROT.

Qu'appellez-vous les quarts? Est-ce que ces gens là sont écartelez?

ARLEQUIN.

Hé non, mais je m'entends bien. Si vous voulez m'en croire, vous laisserez-là votre procès, & vous vous en retournerez dans votre Village.

LE BAILLY.

Ma foy, à le bien prendre, je crois que Mr. le Commissaire a raison. Retournons-nous-en. Allons, ma fille, viens-t'en.

OCTAVE (*arrêtant Angelique.*)

Elle viendra si je le trouve bon.

LE BAILLY.

Ouais! Est-ce que ce n'est pas ma fille?

OCTAVE.

Ouy, Monsieur, mais c'est ma femme.

LE BAILLY.

Ma fille, votre femme?

OCTAVE.

Rien de plus vray, & le Contract que vous venez de signer le justifie.

SCARAMOUCHE (*montrant le Contract qu'il tient à la main.*)

Il eſt dans toutes les formes.

LE BAILLY.

Comment ? l'on m'a donc joüé ? & l'on pretendra me tromper impunément ſans que je m'en reſſente ? Non, par la mort....

ARLEQUIN.

Allez, mon pauvre Monſieur le Bailly, conſolez-vous ; c'eſt le ſort des Habitans de Bezons d'être trompez de la ſorte. Demandez-le plutôt à Monſieur Griffard.

LE BAILLY.

Si Monſieur Griffard eſt un ſot, je ne veux pas l'être moy, &....

ANGELIQUE.

Mais, mon Pere, puis que vous vouliez me marier ; mariée pour mariée, eſt-ce que Monſieur ne vaut pas bien Pierrot ?

LE BAILLY.

Ouy, mais j'ay donné ma parole.

PIERROT.

Oh, qu'à cela ne tienne, je vous la rends, & puis que votre fille veut épouſer Monſieur, je m'en lave les mains.

LE BAILLY.

Cela étant, je conſens que Mr. ſoit ton Epoux.

OCTAVE.

Vous trouverez en moy, Monſieur, un homme toûjours ſoumis à toutes vos volontez. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends ?

COLOMBINE.

Ce ſont les Maſques qui reviennent de la Foire.

OCTAVE.

Cela étant, arrêtons-nous un moment pour jouir du plaiſir de leurs plaiſanteries.

(*On lève la toile du fond du Théâtre, & l'on voit quan-*

*quantité de Masques qui s'en reviennent à pied, à Cheval, en Charette, & sur des Anes. Ces Masques s'arrêtent un moment & faisant jouer quantité de Violons qui les suivent, forment une danse.)*

MEZZETIN (*en Masque chante:*)

Est-il de plus belle Foire
Que la Foire de Bezons?
Les gens y vont à foisons
Chanter, danser, rire & boire.
Là, personne n'est surpris;
Et dès qu'on veut faire emplette,
On y trouve à juste prix
Le Pain, le Vin, la Grisette.

(*Un Espagnol danse une entrée.*)

OCTAVE (*chante.*)

Les fillettes de Village,
Et les Dames de la Cour,
Changent icy de visage,
Pour faire changer l'amour.
L'amour est un Dieu fantasque,
Qui se plaît en tapinois;
Il regagne par le masque
Ce qu'il perd par le minois.

(*Un Sabotier danse seul.*)

ANGELIQUE (*chante en s'adressant à Octave.*)

Je suis fort propre en ménage.
Pierrot, la fleur des Garçons,
M'en a donné des leçons
Avant notre mariage.
Il a pensé m'épouser....
Je n'en dis pas davantage,
Il a commencé l'ouvrage,
C'est à vous de l'achever.

ARLEQUIN (*danse avec une Arlequine.*)

SCARAMOUCHE (*déguisé en Payſan de Bezons, chante:*)

Si tous les enfans

Qu'on fait tous les ans
Deſſus ce rivage,
Reſtoient dans notre Village,
On verroit bien-tôt prix pour prix
Bezons plus peuplé que Paris.

(*Un Pollichinelle danſe.*)

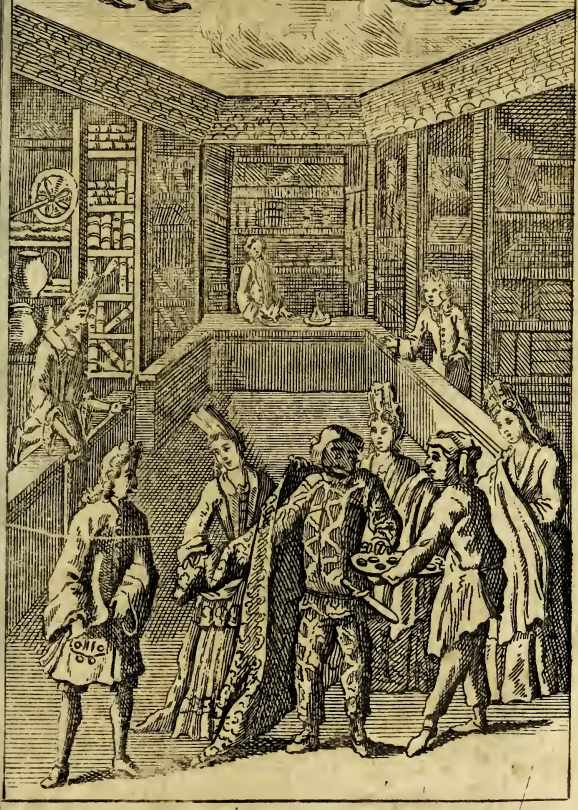
MEZZETIN (*chante.*)

Meſſieurs, nous vous donnons,
Le mieux que nous pouvons,
Le retour de Bezons,
Avec les chanſons,
Et les machines,
Nous ſouhaitons que dans ce jour,
Le retour, le retour
Vaille mieux que matines.

FIN.

(*Une petite Comédie d'un Acte, que Meſſieurs les Comédiens François jouoient dans ce temps-là ſous le titre de* la Foire de Bezons, *qui fut univerſellement courue & applaudie de tout le monde, & où une des petites Demoiſelles Dancourt faiſoit des merveilles, donna lieu à la petite Piéce qu'on vient de voir; qui ne fut que l'ouvrage d'un après-ſouper; à la Scêne des Tabatiéres près, dont un illuſtre dans la Republique des Lettres, avoit fait preſent à l'Auteur.*)

# La Foire St. Germain



# LA FOIRE
# S^T. GERMAIN.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

## MISE AU THEATRE

Par Messieurs Regnard & du F **,

*Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. jour de Decembre 1695.*

# ACTEURS.

LE DOCTEUR, Tuteur d'Angelique.
ANGELIQUE, Niéce du Docteur ; puis en femme d'un Hydropique.
OCTAVE, Amant d'Angelique; puis en Marquis, & en Sauvage.
PIERROT, Valet du Docteur ; puis en Fantaſſin Valet de Nigaudinet.
COLOMBINE, Limonadiére; puis en petite fille, en Lucrèce, & en Serein de Canarie.
ARLEQUIN, Intriguant ; puis en Maître de la Bouche de la Vérité, Filou, Tarquin, Maître du Quadran du Zodiaque, & Empereur du Cap-Verd.
MEZZETIN, en Garçon Patiſſier, bouche de la Vérité, Nigaudinet, Ecuyer de Tarquin, Temps, Petit-Maître, & Eſpagnol.
SCARAMOUCHE, en Hydropique, Marchand, Filou, Officier, & Dormeur.
LEANDRE en Chevalier, & en Armenien.

*Pluſieurs Marchands & Marchandes de la Foire.*

*La Scène eſt à Paris dans l'enclos de la Foire ſaint Germain.*

LA

# LA FOIRE
# S^T. GERMAIN.

## ACTE I.

### SCENE I.

(*Le Théâtre repreſente la Foire S. Germain.*)

MEZZETIN (*en Garçon Patiſſier.*) ARLEQUIN, LES MARCHANDS *de la Foire*, (*ſur leurs Boutiques.*)

LES MARCHANDS (*crient.*)

DEs Robes de Chambre de Marſeille. Venez voir icy de très-belles Chemiſes de toile de Hollande. Des Robes de Chambre à la mode. Des Bonnets à la Siamoiſe. Du Fromage de Milan, Meſſieurs, venez voir chez nous ; toutes ſortes de Vins d'Italie, de la Verdée, du Grec, de la Malvoiſie.

MEZZETIN (*tenant ſur ſa tête un Cleion plein de Ratons.*)

Des Ratons tous chauds, Meſſieurs, des Ratons, à deux liards. Que ces Marchands font de bruit ! je m'en vais me divertir en les contrefaiſant tous dans une chanſon. (*Il chante & change de voix à chaque different cry.*)

Oranges de la Chine, Oranges.
Des Rubans, des Fontanges.
Fayance à bon marché.
Thé, Chocolat, Caffé.

Vous faut-il rien du nôtre?
L'on va commencer, venez tôt.
Des Peignes, des Couteaux,
Des Etuys, des Ciseaux;
Ne prenez rien à d'autre,
J'ay tout ce qu'il vous faut.

ARLEQUIN.

O desir insatiable de l'homme! J'entends crier à la Foire tout ce qu'il y a de beau & de bon dans Paris; je voudrois bien acheter tout ce que j'entends crier, & je n'ay qu'une petite piéce pour ma Foire.

MEZZETIN.

Les Ratons tous chauds, à deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN.

Commençons par le plus nécessaire. Le plus nécessaire à la vie, c'est le manger; holà hé, les Ratons?

UNE LINGERE (*dans sa Boutique.*)

Chemises de Hollande.

MEZZETIN (*dans le fond du Théâtre.*)

A deux liards.

ARLEQUIN.

Des Chemises de Hollande à deux liards! Je n'ay point de Chemise, voila mon affaire. Hola hé, Chemises de Hollande? (*La Marchande luy met une Chemise.*)

UN MARCHAND (*dans sa Boutique.*)

Des Indiennes à la mode, de très belles Robes de Chambre.

MEZZETIN (*toûjours derriére.*)

A deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN.

Des Robes de Chambre à deux liards! Il faut qu'il les ait volées. L'homme aux Robes de Chambre; (*Le Marchand vient & luy met une Robe de Chambre.*)

UNE

UNE MARCHANDE.

Des Couvertures de Marseille, voyez icy.

MEZZETIN.

A deux liards.

ARLEQUIN.

Encore ? Mais il faut qu'on ait taxé toutes les nipes de la Foire à deux liards, à cause de la disette d'argent. Parlez donc, hé, Couvertures de Marseille ? (*On luy apporte une Couverture de Marseille qu'il met sur son bras.*)

UN MARCHAND.

Des Olives de Verone, du Fromage de Milan, Messieurs..

MEZZETIN.

A deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN (*d'un ton gay.*)

Le Fromage de Milan à deux liards ! *O che fortuna?* L'homme au Fromage ? (*Il prend une forme de Fromage de Milan.*)

MEZZETIN (*passant devant Arlequin.*)

Ratons tout chauds, tout fumans, tout sortans du four, à deux liards, à deux liards.

ARLEQUIN.

Hé, l'homme aux Ratons? voyons ta marchandise.

MEZZETIN.

Tenez, Monsieur, les voila tout chauds.

ARLEQUIN.

Donnes-tu le treiziéme ?

MEZZETIN.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN (*prenant un Raton.*)

Hé bien je le prends, demain j'en acheteray une douzaine. (*Il veut le manger.*)

MEZZETIN (*luy reprenant son Raton.*)

Doucement, s'il vous plaît. Il faut payer avant que de manger.

ARLEQUIN.

Attends. Voyons si j'ay de quoy payer tout cela. (*Il calcule.*) Deux liards de Chemises, deux liards de Robes de Chambre, deux liards de Couvertures de Marseille, deux liards de Fromage. Voila qui fait deux sols. Il me faudra avec cela pour deux liards de filles; cela fera six blancs. La mallepeste que l'argent va viste! N'importe, j'avois besoin de cette petite reparation. (*vers Mezzetin*) Tiens, mon amy, voila une petite piéce que je te donne, & voila trois Ratons que je prends; du surplus paye ces Marchands. Serviteur. (*Il s'en va, les Marchands courent après.*)

## SCENE II.

COLOMBINE, ANGELIQUE.

COLOMBINE.

HE' bon jour, Mademoiselle! Quel bon vent vous amène à la Foire? Et que je suis heureuse de vous rencontrer!

ANGELIQUE.

Ah! Colombine, te voila! que fais-tu dans ce pays-cy?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, il faut qu'une fille pour vivre honnêtement, sçache plus d'un métier. Je fais prêter de l'argent à des enfans de famille qui n'en ont point, je le fais dépenser à ceux qui en ont, je raccommode des ménages difloquez, j'en brouille d'autres, & quantité de petits negoces de cette nature-là. Et vous, Mademoiselle, que faites-vous presentement?

ANGELIQUE.

Toûjours la même chose, Colombine. J'aime.

COLOMBINE.

Tant pis! L'amour est un métier bien ingrat pour les honnêtes filles, qui font scrupule d'en tirer toute la quintessence. AN-

ANGELIQUE.

Tu vois, Colombine. une fille bien embaraſſée, & qui a déja penſé ſe perdre à la Foire.

COLOMBINE.

Cela eſt fort honnête, de ſe perdre toute ſeule dans un lieu public!

ANGELIQUE.

Une fille vertueuſe ſe retrouve toûjours.

COLOMBINE.

La fille vertueuſe ſe retrouve, mais quelquefois la vertu ne ſe retrouve plus avec elle.

ANGELIQUE.

Tu connois ma ſageſſe, Colombine?

COLOMBINE.

Je la connoiſſois autrefois; mais les choſes changent, & on ne voit guéres de cette marchandiſe-là à la Foire, quoy qu'on ne laiſſe pas d'y en vendre.

ANGELIQUE.

Je cherche un azile contre les mauvais traitemens de mon Tuteur. Tu connois ſes caprices.

COLOMBINE.

Nous avons aſſez demeuré enſemble, pour nous connoître reciproquement.

ANGELIQUE.

Tu ne ſçais pas qu'il eſt devenu amoureux de moy?

COLOMBINE.

C'eſt donc depuis que je n'y ſuis plus? Le petit inconſtant!

ANGELIQUE.

Il me veut épouſer.

COLOMBINE.

Un Tuteur épouſer une Pupile, c'eſt une maniére abregée de rendre ſes comptes. Mais à ces comptes-là, quand le Tuteur eſt vieux, la Pupile trouve de grandes erreurs de calcul.

ANGELIQUE.

Il y a encore un nigaud de Normand de Pont-l'Evêque,

que, qui se nomme Nigaudinet, qui est venu à Paris exprès pour se marier, & qui a du goût pour moy.

COLOMBINE.

Vous voila bien lotie entre un Docteur & un Bas-Normand !

ANGELIQUE.

Je ne veux ny de l'un ny de l'autre, & je suis sortie de la maison de mon Tuteur dans le dessein de n'y point rentrer que je n'aye épousé Octave.

COLOMBINE.

Pour l'Amant de Pont-l'Evêque nous luy joüerons quelques tours pour vous en debarasser. A l'égard du Docteur, quelque appetit qu'il ait pour vous, je sçais bien un moyen seur pour l'en dégoûter. Le vieux penard ne vous épouse que parce qu'il croit qu'il n'y a que vous de fille sage au monde. Laissez-moy faire ; avant qu'il soit une heure, je veux que vous passiez dans son esprit pour la fille de la Foire la plus équivoque.

ANGELIQUE.

Il est si prévenu en ma faveur, & il me croit si sage, qu'il sera difficile de luy faire croire le contraire.

COLOMBINE.

Bon bon ! je fais bien pis, je fais tous les jours passer pour sages, des filles qui ne l'ont jamais été.

## SCENE III.

OCTAVE, COLOMBINE, ANGELIQUE, UN PORTEUR (*yvre.*)

OCTAVE (*au Porteur.*)

VA, mon amy, laisse-moy en repos, tu n'es pas en état de me porter.

LE PORTEUR.

Mais, Monsieur, un Porteur..... il faut qu'il porte ; nous sçavons la régle.

O C-

OCTAVE (*à Angelique.*)

Ah, Madame! il y a une heure que je vous cherche; mais puisque j'ay le plaisir de vous voir, je suis trop bien payé de mes peines.

LE PORTEUR (*croyant qu'Octave parle à luy.*)

Payé de mes peines? Hé, palsambleu, je n'ay encore rien reçu.

ANGELIQUE.

Vous voyez, Octave, ce que je fais pour vous. Voila Colombine qui nous secondera, pour rompre les mariages dont nous sommes menacez.

OCTAVE.

Ah, ma chére Colombine, que je te seray obligé! Disposé de ma bourse, ne m'épargne point, combien te faut-il?

COLOMBINE.

Ah! Monsieur....

LE PORTEUR (*à Octave.*)

Je vous assure, Monsieur, que vous ne sçauriez moins donner qu'un écu pour le principal, & quatre francs pour boire.

OCTAVE (*à Angelique.*)

Vous me promettez donc, charmante Angelique, d'être toujours dans les mêmes sentimens, & de ne jamais changer?

LE PORTEUR.

Changer? Changer? Oh, Monsieur, si vous voulez changer, je trouveray de la monnoye: mais ces Officiers n'ont jamais de monnoye. J'en sçay bien la raison.

COLOMBINE.

Ah, mademoiselle! voila votre Tuteur, entrons dans ma loge, & nous verrons ensemble ce qu'il faudra faire. (*Ils s'en vont, & le Porteur reste.*)

## SCENE IV.

PIERROT (*avec des Affiches & une Echelle,*) LE DOCTEUR, LE PORTEUR.

PIERROT.

JE vous dis, Monsieur, que vous me laissiez gouverner cela, je vous retrouveray Angelique.

LE PORTEUR (*au Docteur, croyant que c'est Octave.*)

Allons, Monsieur, dépêchons; je n'ay pas le temps d'attendre. J'ay chaud, & je pourrois m'enrhumer.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu donc, mon amy?

LE PORTEUR (*le regarde.*)

Ah! j'étois bien nigaud! Je croyois parler à un Officier, & ce n'est qu'un Bourgeois; je vais prendre mon ton pour les Bourgeois. (*D'un ton ferme & resolu.*) Allons, de l'argent.

LE DOCTEUR.

De l'argent? Pourquoy donc de l'argent?

LE PORTEUR.

Parbleu, la question est drôle! Pour vous avoir porté en chaise.

PIERROT.

Monsieur le Docteur ne monte jamais en chaise.

LE PORTEUR.

Oh morgué, point tant de raison. Avec ma housine je vous redresseray.

PIERROT.

Comment, Coquin, lever la main sur Monsieur le Docteur.

LE PORTEUR.

Ah, morgué, il n'y a Docteur qui tienne, il me faut de l'argent. (*Il les veut battre avec son bâton. Le Docteur & Pierrot le chassent.*)

PIER-

PIERROT (*après avoir chassé le Porteur.*)

Pour venir donc à la conclusion, je vous dis encore une fois, Monsieur, que je vous feray retrouver Angelique, fût-elle dans les Indes, dans le Ponotapa.

LE DOCTEUR.

Quelle cruauté, de perdre une pauvre enfant qui m'aime si tendrement!

PIERROT.

Quel âge avoit-elle ce matin quand vous l'avez perduë?

LE DOCTEUR.

Vingt-deux-ans.

PIERROT.

C'est votre faute.

LE DOCTEUR.

Comment?

PIERROT.

C'est votre faute, vous dis-je. Il faut tenir les filles presentement par la lisiére jusqu'à trente ans; encore a-t-on bien de la peine à les empêcher de faire quelque faux pas.

LE DOCTEUR.

Ah, Pierrot! Perdre une fille avec laquelle j'allois me marier! cela est bien dur.

PIERROT.

Je vous dis que vous ne vous mettiez pas en peine. Je vous la feray peut-être retrouver au double.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire, au double?

PIERROT.

Ouy, Monsieur, & peut-être au triple. J'avois une fois une Doguine que je perdis. Six semaines après, je la retrouvay avec trois petits Doguins dans le ventre.

LE DOCTEUR.

Les trois Doguins sont de trop, je me contente bien de retrouver Angelique comme je l'ay perdue.

PIER-

PIERROT.

C'eſt pour vous dire comme j'ay la main heureuſe pour les retrouvailles. Tenez, Monſieur, voila quatre mille affiches toutes prêtes.

LE DOCTEUR.

Mets-en de tous les côtez, au moins.

PIERROT.

Laiſſez-moy faire, je l'afficheray où il faut, aux Caffez, aux Cabarets, dans les chambres garnies, enfin dans tous les lieux où on trouve les filles perdues. Voulez-vous que je vous liſe l'affiche? C'eſt un petit ouvrage d'eſprit que j'ay fait entre la poire & le fromage. (*Il lit.*)

AFFICHE.

Fille perdue. Trente piſtolles à gagner.

(*Il a été perdu entre chien & loup, entre Boulogne & Vincennes, une fille entre deux âges, qui étoit entre deux tailles, les cheveux entre brun & blond, l'œil entre doux & hagard. Quiconque la trouvera, la mette entre deux portes, & avertiſſe Monſieur le Docteur, qui demeure entre un Maréchal & un Médecin. Fait à Paris entre deux treteaux, par Pierrot entre deux vins.*)

LE DOCTEUR.

Voila bien de l'entre-deux!

PIERROT.

Monſieur, tandis que je ſeray en train d'afficher, ne voulez-vous point que j'affiche auſſi votre eſprit, je feray d'une pierre deux coups.

LE DOCTEUR.

Que veux-tu dire, afficher mon eſprit?

PIERROT.

Vraiment ouy, Monſieur, il faut que vous l'ayez perdu, à votre âge de vouloir épouſer une jeune fille, qui s'échappe comme une anguille.

LE DOCTEUR (*luy donnant un ſoufflet.*)

Tiens, voila ce que j'ay perdu, & que tu as retrouvé.

PIER-

PIERROT.

Je ne veux point du bien d'autruy, puiſque je l'ay trouvé, je vous le rends. (*Il luy veut donner un ſoufflet, le manque, & s'en va.*)

## SCENE V.

### COLOMBINE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE.

AH Monſieur le Docteur vous voila, j'ay bien du plaiſir de vous revoir en ce pays.

LE DOCTEUR.

Tu vois un homme au deſeſpoir, & ſur le point de me marier avec Angelique.

COLOMBINE.

C'eſt un point fatal; je ſçay mille fripons d'Amans qui n'attendent que ce moment là pour ſe faire payer de leurs ſervices paſſez.

LE DOCTEUR.

Que me dis-tu là, Colombine? Je voudrois avoir des marques de ſon infidélité pour me guérir de l'amour que j'ay pour l'ingrate.

COLOMBINE.

Allez m'attendre au premier détour, & dans un moment je ſuis à vous.

LE DOCTEUR (*en s'en allant.*)

Ah! la traîtreſſe, la traîtreſſe!

COLOMBINE (*ſeule.*)

Le Bon-homme avale aſſez bien la pillule, je veux conduire Angelique dans tous les lieux de la Foire les plus ſuſpects; j'ay concerté ce ſtratagême avec les parties intéreſſées. Mais qui eſt cet homme-là?

SCE-

## SCENE VI.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

A Deux liards, à deux liards. Voyez le peu de bonne foy qu'il y a dans le commerce ! On vouloit r'avoir les nipes qu'on m'avoit vendues deux liards. Quelque sot ! (*appercevant Colombine.*) N'eſt-ce point là encore de la marchandiſe à deux liards ? (*Il paſſe devant elle, & l'examine.*) Voila apparemment quelque avanturiére foraine. Mademoiſelle, ne feriez-vous point par hazard de ces Chauve-ſouris apprivoiſées qui gratieuſent le Bourgeois, & luy propoſent la collation ?

COLOMBINE.

En vérité, Monſieur, vous me faites plus d'honneur que je n'en mérite. Et vous, ne ſeriez-vous point par avanture de ces Chevaliers deshéritez par la fortune, qui retrouvent leur patrimoine dans la bourſe des paſſans.

ARLEQUIN.

Ah ! pour cela, Mademoiſelle, vous mettez ma pudeur hors des gons, je ſuis un Gentilhomme qui ay depuis peu quitté le ſervice pour prendre de l'employ à la Foire.

COLOMBINE.

Sans trop de curioſité, peut-on vous demander ſi vous avez été long-temps dans le ſervice ?

ARLEQUIN.

Dix ans.

COLOMBINE.

En Flandre ou en Allemagne ?

ARLEQUIN.

A Paris, j'ay été trois ans Cuiraſſier du Guet, après avoir

avoir servy Volontaire dans le Regiment de l'Arc-en-Ciel. *

COLOMBINE.

Je n'ay jamais ouï parler de ce Regiment-là.

ARLEQUIN.

C'est pourtant un des gros Regimens du Royaume les Soldats y sont tantôt Fantassins, & tantôt Carossiers, & sont habillez de verd, de rouge, de jaune, suivant la fantaisie des Capitaines.

COLOMBINE.

Je commence presentement à avoir quelque teinture de votre Regiment.

ARLEQUIN.

Comment diable! c'est la Milice la plus nécessaire à l'Etat, & c'est le Regiment où l'on fait plus vîte son chemin; c'est de là qu'on tire des Officiers pour remplir les postes les plus lucratifs, & je connois vingt Commis en chef qui n'ont jamais fait leurs exercices que dans ce Corps-là.

COLOMBINE.

Je suis ravie, Monsieur, de trouver en vous, un Gentilhomme qui ait étudié dans une Académie si florissante. Apparemment vous sçavez faire l'exercice du flambeau?

ARLEQUIN.

J'ay eu l'honneur d'éclairer (chemin faisant) une femme de Robe, une femme Gardenotte, & la Concierge d'un Abbé.

COLOMBINE.

La Concierge d'un Abbé! Voila une plaisante condition. Et quel étoit l'employ de cette Concierge-là?

ARLEQUIN.

Elle avoit soin des meubles de Monsieur, elle luy faisoit de la gelée, bassinoit son lit, & le frisoit tous les soirs.

CO-

* Le Regiment de l'Arc-en-Ciel, c'est à dire Laquais, parce que les étoffes de leurs habits & les galons qui les ornent sont de diverses couleurs, comme l'Arc-en-Ciel.

COLOMBINE.

Il n'y a pas grand ouvrage à friſer des cheveux courts comme ceux-là.

ARLEQUIN.

Plus que vous ne penſez. J'aimerois mieux coeffer dix femmes en boucles, que de mettre une tête d'Abbé en marons.

COLOMBINE.

Vous avez raiſon, il y a plus à faire auprès de ces Meſſieurs-là, qu'auprès des femmes.

ARLEQUIN.

Je me ſuis pourtant aſſez bien trouvé des femmes, & dans le fonds ce ſont de bonnes perſonnes: on en dit la rage, mais pour moy je ne les trouve pas ſi devergondées que les hommes.

COLOMBINE.

Aſſurément, on peut dire pour les excuſer, qu'elles ſont plus expoſées au péril. Pour peu qu'une femme ait d'enjouement, un ſoupirant luy donne vivement la chaſſe; elle évite un temps l'écueil dangereux des preſens; elle reſiſte à la tempête; mais à la fin il vient une bouraſque de pleurs & de ſoupirs, un Amant fait force de voile, il double le cap de bonne eſperance; une femme veut ſe ſauver, elle donne contre un rocher, voila la barque renverſée, & dans cette extrémité-là, l'honneur a bien de la peine à ſe ſauver à la nage.

ARLEQUIN.

L'honneur d'à-preſent eſt pourtant bien mince & bien léger, il devroit aller ſur l'eau comme du liége.

COLOMBINE.

Cette femme de Robe, par exemple, que vous avez éclairée; ſon honneur ſçavoit il nager?

ARLEQUIN.

Il faiſoit quelquefois le plongeon; mais d'ailleurs c'étoit une brave femme, elle faiſoit l'extrait de tous les procès dont Monſieur étoit Rapporteur. Elle n'avoit

voit jamais étudié, & si elle sçavoit plus de latin que son mary.

COLOMBINE.

Et cette femme Gardenotte, n'a-t-elle jamais fait de fausseté dans son ministére ?

ARLEQUIN.

Ah ! il ne faut jamais dire de mal des gens dont on a mangé le pain ; mais si on avoit gardé Minutte dans l'Etude de tout ce qui se faisoit dans la chambre, il auroit fallu plus de vingt Clercs pour en délivrer des expeditions ; & pour dire la vérité, je crois qu'il se passoit moins d'Actes pardevant Monsieur, que pardevant Madame.

COLOMBINE.

C'est à dire qu'il y avoit toûjours quelqu'un dans le logis qui signoit en second.

ARLEQUIN.

Justement.

COLOMBINE.

Pour moy, dans toutes les conditions que j'ay faites, tout ce que je voyois m'échauffoit si fort la bile, que je me suis faite Limonadiére, pour me rafraîchir la conscience.

ARLEQUIN.

C'est à dire que vous avez presentement la conscience à la glace. Pour moy, pour le repos de la mienne, j'attrape icy l'argent du badaut ; c'est moy qui suis le maître de la Bouche de la Vérité, des trois Théâtres, du Cadran du Zodiaque, du Serrail de l'Empereur du Cap Verd, & autres sottises lucratives de cette nature-là.

COLOMBINE.

Quoy c'est toy qui.....

ARLEQUIN.

Ouy moy-même.

COLOMBINE.

Voila cinquante pistoles qui te sautent au colet si tu

tu veux être de concert avec nous pour tromper un vieux Docteur, & luy faire voir sa Maitresse dans toutes tes Boutiques, & renvoyer un Provincial à Pont-l'Evêque.

ARLEQUIN.

Vous vous mocquez de moy, je ne suis point intéressé, l'argent ne m'a jamais dominé, mais je n'ay jamais rien refusé pour cinquante pistoles.

COLOMBINE.

Je vais renvoyer le Docteur à ta Bouche de la Vérité, & je te diray après ce qu'il faudra faire.

ARLEQUIN.

Va vîte, & moy de mon côté je vais faire ouvrir mon Magazin. Hola hé, qu'on ouvre?

## SCENE VII.

*ON ouvre, & le Théâtre represente la Bouche de la Vérité. Ce sont trois Bustes posez sur trois tables differéntes au milieu du Théâtre, & dans le fonds quantité de Thermes qui accompagnent la Decoration.*)

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, COLOMBINE (*en jeune fille.*) SCARAMOUCHE (*en Asmatique.*) ANGELIQUE (*avec une guitarre arrivant successivement pour consulter la Bouche de la Vérité.*)

ARLEQUIN.

Voicy le Rendez-vous de tous les curieux,
C'est icy qu'on voit tout, pourvu qu'on ait des yeux,
Icy l'on entend tout, quand on a des oreilles,
(Et de l'argent s'entend) ô têtes sans pareilles!
Vous, efforts de mon art, miracle de ma main,
Vous ne cesserez point d'être mon gagne-pain,
Tant que la Ville

En

En Badauts sera fertile.
Vous êtes, il est vray, de bois & de carton,
Vuides de sens commun, sans esprit, sans raison.
Cependant vous allez prononcer des oracles,
Mais on voit tous les jours de semblables miracles
Que de cervelles à ressort
Voyons-nous dans les plus grands corps,
Former de graves assemblées,
Décider de nos destinées,
En un mot combien voyons nous
De ces têtes tant consultées,
Qui n'ont pas plus d'esprit que vous.

UNE CHANTEUSE (*qui fait une des têtes, chante:*)

Venez à nous,
Accourez tous,
Rien n'est si doux,
Que d'apprendre sa destinée:
Mais dans l'Hymenée,
L'ignorance est d'un grand secours,
Epoux ignorez toûjours.

LE DOCTEUR (*entre, & dit:*)

Une nommée Colombine m'a dit, Monsieur, que j'aurois icy des nouvelles d'une fille égarée, que j'ay fait afficher.

ARLEQUIN (*regardant le Docteur de la tête aux pieds.*)

Voila le Docteur dont on m'a parlé; il faut le turlupiner. De quoy vous embarassez-vous de chercher une fille, & qu'en ferez-vous quand vous l'aurez retrouvée?

LE DOCTEUR.

Ce que j'en feray? Je l'épouseray.

ARLEQUIN (*riant & regardant le Docteur sous le nez.*)

Vous l'épouser? Et de quelle profession êtes-vous, Monsieur l'Epouseur?

LE DOCTEUR.

Je ſuis Docteur, Monſieur, à votre ſervice.

ARLEQUIN.

*Benè*, voila une qualité d'une bonne reſſource pour une femme. Et quel âge ?

LE DOCTEUR.

Je cours ma ſoixante dixiéme.

ARLEQUIN.

*Optimè*, c'eſt une année bien gliſſante, & vous courez riſque de vous y caſſer le cou. Et la fille eſt-elle âgée ?

LE DOCTEUR.

Vingt ans ou environ.

ARLEQUIN.

Ah, que c'eſt bien fait ! quand on n'a plus de dents, on ne ſçauroit prendre la viande trop tendre.

LE DOCTEUR.

Je voudrois bien ſçavoir, Monſieur, par le moyen de votre bouche de Vérité, quel ſera mon ſort dans le mariage ?

ARLEQUIN.

C'eſt à dire que vous voudriez bien ſçavoir ſi votre future ne vous enregiſtrera point dans le grand Catalogue où Vulcain eſt à la tête.

LE DOCTEUR.

Vous l'avez dit, & j'aurois une petite demangeaiſon d'apprendre ma deſtinée ſur ce chapitre-là.

ARLEQUIN.

C'eſt agir prudemment. Il vaut mieux s'en éclaircir avant le mariage, que de vouloir en être inſtruit quand on eſt marié ; il faut aller à la bouche de la Vérité, & vous eſſayer le Bonnet.

LE DOCTEUR.

Comment ? qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN. (*prend le Bonnet qui eſt ſur la tête de la bouche de la Vérité.*)

Voila un Bonnet qui ne s'eſt jamais trompé en ſa vie ;

vie ; s'il change de figure sur votre tête, c'est que vous serez coëffé à la moderne.

LE DOCTEUR.

Oh, mettez, mettez, je ne crains rien.

ARLEQUIN (*luy met le Bonnet sur la tête, aussi tôt le Bonnet se change en un Croissant, & la bouche de la Vérité chante :*)

Console toy d'avoir sur ton Turban,
Les armes qu'on révére en l'Empire Othoman ?
On les porte par tout le monde,
Et j'en voy,
Qui malgré leur Perruque blonde,
Ne sont pas mieux coeffez que toy.

LE DOCTEUR (*prend un petit miroir qui est sur la table de la bouche de la Vérité, & se mire, puis jette le Bonnet de dépit. & s'en va.*)

COLOMBINE (*en jeune fille.*)

Il y a long-temps, Monsieur, que la curiosité m'auroit amenée icy, si la crainte ne m'avoit retenuë.

ARLEQUIN.

La curiosité meneroit les filles bien loin, si la crainte ne les retenoit ; mais c'est une bride qui n'est pas toûjours la plus forte.

COLOMBINE.

Je ne crois pas qu'il y ait une fille plus craintive que moy, je n'oserois demeurer seule, & la nuit j'ay si peur des esprits, qu'il faut que j'aille coucher avec ma mere pour me rassurer.

ARLEQUIN.

Si vous aviez fait une fois connoissance avec de certains esprits palpables, vous auriez dans la suite moins peur d'eux que de votre mere, puisque vous êtes si timide. Il faut donc que je devine le sujet qui vous conduit icy. Voulez-vous sçavoir si votre beauté durera long-temps ?

COLOMBINE.

Mais, Monsieur, je crois qu'elle durera autant que ma jeunesse.

ARLEQUIN.

Les femmes d'aujourd'huy poussent la jeunesse bien loin, & j'en vois tous les jours qui selon leur calcul, sont encore plus jeunes que leurs filles.

COLOMBINE.

Il est vray; & j'ay une vieille tante qui veut à toute force passer pour ma sœur, & qui dernierement cassa de dépit son miroir, en disant que la glace en étoit ridée, & qu'on n'en faisoit plus de si belle qu'au temps passé.

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire, je suis après à établir une Manufacture de glace exprès pour les Vieilles.

COLOMBINE.

Je trouve cela si ridicule, que je renonceray à la jeunesse dès que j'auray vingt ans.

ARLEQUIN.

Ouy, vous compterez de bonne foy jusqu'à dix-huit; mais vous serez terriblement long-temps sur la dix-neuviéme. Ce n'est donc pas le soin de votre jeunesse ny de votre beauté qui vous amène icy?

COLOMBINE.

Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

Cela m'étonne, car c'est d'ordinaire le seul soin qui occupe les femmes. Vous voulez peut-être sçavoir si vous aurez des Amans?

COLOMBINE.

Des Amans? qu'est-ce que des Amans?

ARLEQUIN.

Mais un Amant, c'est un espèce d'animal soumis qui s'insinue auprès des filles en chien couchant, les mord en mâtin, & s'enfuit en levrier.

CO-

COLOMBINE.

Si c'eſt cela que vous appellez des Amans, j'en ay bien de cette eſpèce-là ; j'ay entr'autres un grand Couſin qui me ſuit toûjours, qui me baiſe les mains quand il les peut attrapper, & qui dit qu'il ſe tuera ſi je ne l'aime.

ARLEQUIN.

Voila le chien couchant, cela ; prenez garde qu'il ne devienne mâtin, car je ſuis bien trompé ſi ce Couſin-là n'a envie de faire avec vous une alliance plus étroite.

COLOMBINE.

Je connois encore un jeune Monſieur, qui va à l'Armée, qui me fait toûjours quelque petit preſent.

ARLEQUIN.

Voila le levrier, prenez garde à vous.

COLOMBINE.

C'eſt luy qui m'a apporté de Flandre les Cornettes & les Engageantes que vous voyez.

ARLEQUIN.

Des Cornettes & des Engageantes ! Quand une fille eſt priſe par la tête & par les bras, elle a bien de la peine à ſe défendre, je vous en avertis.

COLOMBINE.

Je voudrois ſçavoir de vous, ſi... mais.... n'y a-t-il là perſonne ?

ARLEQUIN.

Non, non, parlez hardiment.

COLOMBINE.

Je voudrois ſçavoir, ſi... mais... je n'oſe vous le dire.

ARLEQUIN.

Ah ! que de ſi & de mais !

COLOMBINE.

Je voudrois donc ſçavoir ſi je ſeray mariée cette année ?

ARLEQUIN.

Je ne puis pas vous dire cela bien positivement ; mais je sçay qu'il ne tiendra qu'à vous de vous faire passer un vernis de mariage.

COLOMBINE.

Oh fy, Monsieur, le vernis me fait mal à la tête.

ARLEQUIN.

Pour vous dire cela bien seurement, il faudroit sçavoir auparavant si vous êtes fille ?

COLOMBINE.

Si je suis fille ?

ARLEQUIN.

Mais fille, fille. Il y en a bien qui usurpent ce nom-là. De tous les titres c'est le plus aisé à falsifier ; & telle porte une lozange en écusson, qui pourroit entourer ses armes de bien des cordons de veuve. *A la prova.* Mettez votre main dans la Bouche de la Vérité. Si vous êtes aussi fille que vous le dites, elle répondra à votre demande ; mais si vous n'êtes que demie fille, elle vous mordra si fort, qu'elle ne vous lâchera peut-être pas de dix ans.

COLOMBINE.

Qu'est-ce que c'est s'il vous plaît qu'une demie fille ?

ARLEQUIN.

Mais une demie fille, c'est une fille qui..... dans l'occasion.... Avez-vous jamais vû des Castors ?

COLOMBINE.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Et bien, il y a des Castors, & des demi-Castors. Une demie fille c'est comme qui diroit un demy Castor ; il y entre... un certain mélange qui fait... que.... tout le monde vous dira cela. Mettez, mettez seulement votre main dans la Bouche de la Vérité.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, je ne crains rien, y eût il vingt Bouches, j'y mettray mon bras juſqu'au coude.

ARLEQUIN.

Allons, voyons. Qu'eſt-ce? vous reſiſtez? c'eſt à dire qu'il y a du demy Caſtor?

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas que j'aye peur; mais ſi votre Bouche étoit une gourmande qui m'allât mordre ſans ſujet.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, c'eſt une Bouche fort ſobre, & qui ne mord que bien à propos.

COLOMBINE (*approche ſa main, la Bouche remue comme ſi elle la vouloit mordre, & chante:*)

Prens garde à mes dents,
Crains ma colére;
J'ay mordu ta mere
A quinze ans;
Car en ce temps,
Une fille n'eſt guére
Plus fille que ſa mere.

COLOMBINE.

Je ſuis très-humble ſervante à la Bouche de la Vérité, mais j'ay trop peur de ces vilaines dents-là. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

C'eſt fort bien fait, prens garde à ſes dents.

Si mainte fille que je vois
Etoit miſe à pareille épreuve,
Il n'en ſeroit point de ſi neuve,
Qui n'y penſât plus d'une fois.

SCARAMOUCHE (*en Asthmatique avec un manteau fourré sur les épaules.*)

Ouf ! je me meurs. Ouf ! je suis mort ! Ouf ! je veux parler.

ARLEQUIN.

Vous êtes mort, & vous voulez parler ? Vous ne viendrez jamais à bout de cette affaire-là.

SCARAMOUCHE.

Je voudrois consulter la tête de la Vérité, j'ay un ha... he... hi... ho.... hu... (*Il se plaint comme un homme qui souffre beaucoup.*)

ARLEQUIN.

Je vous entens, a, e, i, o, u, c'est à dire que vous avez avalé l'alphabet, & que vous avez de la peine à en rendre les lettres.

SCARAMOUCHE.

Et non, Mr, j'ay un as..... un âme qui m'étouffe.

ARLEQUIN.

Votre ame vous étouffe ? Consolez-vous, dans peu vous en serez délivré.

SCARAMOUCHE.

Et, non, Monsieur, c'est un asthme.

ARLEQUIN.

Ah ! je vous entens. Vous êtes poussif !

SCARAMOUCHE.

Je voudrois sçavoir si ma femme, qui n'a que dix-huit ans, & qui se porte bien, mourra devant moy ?

ARLEQUIN.

Si elle veut mourir devant vous, il faudra qu'elle se dépêche..

SCA-

SCARAMOUCHE.

Mais mon mal vient de mélancolie, ma femme m'avoit promis de la joye.

ARLEQUIN.

Et de quelle espèce de joye une femme peut-elle donner à un Asthmatique?

SCARAMOUCHE.

Elle chante, elle danse, elle joue de la Guittare; mais par malheur, elle en joue si bien, qu'on ne peut l'entendre sans danser, & je ne sçaurois danser sans étouffer. Ah, Monsieur! la voila qui me poursuit.

ANGELIQUE (*entre avec une Guittare; chantant un air gay, & dansant.*)

ARLEQUIN (*après voir dansé avec elle.*)

Je crois que c'est la femme d'Orphée, elle met tout en mouvement. Dites-moy, je vous prie, Madame, avez-vous le diable au corps de vouloir faire danser un pauvre Asthmatique?

ANGELIQUE.

J'ay mes raisons pour cela. Mon mary m'a donné par Contract de mariage, mille pistoles après sa mort. Depuis que nous sommes mariez, il m'a promis mille autres pistoles si je le guérissois de sa mélancolie asthmatique. J'ay affaire d'argent, il faut aujourd'huy qu'il danse, ou qu'il créve. Allons, danse. (*Elle fredonne.*) La la la.

ARLEQUIN (*à Scaramouche.*)

Elle a raison. Pourquoy luy promettiez-vous mille pistoles? Il faut que vous dansiez.

ANGELIQUE (*chante.*)

Qu'un mary soit Poulmonique,
Letargique, Hydropique, Asthmatique,
Qu'il soit ce qu'il vous plaira,
Tire lire lira, liron fa, fa, fa,

Tire lire lira liron fa.
Malgré ſa reſiſtance,
Si ſa femme veut qu'il danſe,
Il a beau faire, il danſera,
Tire lire lira liron, fa, fa, fa,
Tire lire lira liron fa.

(*A cet air tous les Thermes s'animent, danſent, & s'en vont, toûjours chantant*, Tire lire, &c.)

# ACTE II.

## SCENE I.

### COLOMBINE, LE DOCTEUR.

COLOMBINE.

IL me ſemble, Monſieur, que vous devriez preſentement être un peu moins ardent pour la Noce.

LE DOCTEUR.

A te dire la vérité, ce que j'ay vû ne m'échauffe guéres.

COLOMBINE.

Tout franc, vous n'êtes pas heureux dans vos conſultations, & ce diable de bonnet a pris une vilaine figure ſur vôtre tête.

LE DOCTEUR.

J'ay été auſſi étonné, que ſi les cornes me fuſſent venues.

COLOMBINE.

C'a été preſque la même choſe.

LE DOCTEUR.

Quoy? Le front d'un Docteur ſeroit ſujet à ces accidens-là?

CO-

COLOMBINE.

J'en vois tous les jours d'auſſi ſçavans que vous qui ne l'évitent pas.

LE DOCTEUR.

C'eſt un bétail bien trompeur que les filles !

COLOMBINE.

J'en tombe d'accord ; mais auſſi elles n'ont pas tout le tort. Voulez-vous qu'une fille aille s'enterrer toute vive avec un vieillard, qui eſt le bureau d'adreſſe de toutes les fluxions & des rumatiſmes qui ſe diſtribuent par la Ville ?

LE DOCTEUR.

Je n'en ſuis pas encore là.

COLOMBINE.

Non, mais vous y ſerez bien-tôt ; & c'eſt un bonheur qu'Angelique ſoit une égrillarde, pour vous empêcher de donner la derniére ceremonie à votre amour.

LE DOCTEUR.

Colombine, au moins.... bouche couſue. Ne vas pas la décrier. Il y a un Bas Normand qui me l'a demandée en mariage. Si l'envie d'Angelique me paſſe, j'en feray un amy.

COLOMBINE.

Songeons à vous faire voir Angelique dans ſon naturel, & vous en ferez après ce que vous voudrez.

LE DOCTEUR.

Allons, je te ſuis.

COLOMBINE (*à part.*)

Voila un vray Ours à mener par le nez.

## SCENE II.

LEANDRE (*en Marquis.*) OCTAVE (*en Chevalier.*) ARLEQUIN (*en Dame du bel air.*) SCARAMOUCHE (*en Marchand, tenant une piéce d'étoffe.*) UN LAQUAIS. (*ils sortent tous de la Boutique d'un Joüeur.*)

LE MARQUIS.

NOn, Chevalier, vous ne payerez pas, c'eſt à moy à mettre la main à la bourſe.

LE CHEVALIER.

Je vous dis, Marquis, que je payeray abſolument, car je le veux.

ARLEQUIN.

Non, Meſſieurs, s'il vous plaît, vous ne payerez ny l'un ny l'autre, & je ne veux point que vous vous ruiniez à ma compagnie.

LE MARQUIS.

L'occaſion de la Foire autoriſe ce petit preſent.

ARLEQUIN.

Non, vous dis-je, je ne veux point de votre étoffe. Caſcaret? Portez cela à mon Tailleur, & dites-luy qu'il m'en faſſe une innocente, & qu'il la garniſſe juſqu'aux pieds de rubans couleur de feu rouge. (*vers les Cavaliers*: Je ne prends jamais rien des hommes.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, ce n'eſt qu'une bagatelle.

LE MARQUIS.

Vous ne ſçauriez, Madame, refuſer cette diſcretion-là de ma part, & je vous ay d'ailleurs tant d'obligations.....

ARLEQUIN.

Oh! oh! Monſieur, vous vous moquez.

LE

LE CHEVALIER.

Il faudroit que je fusse le dernier des coquins, si dans les occasions je ne cherchois à donner à Madame des marques de ma reconnoissance.

ARLEQUIN.

Monsieur le Chevalier est généreux.

LE MARQUIS.

Si nous nous mettons sur les obligations, je crois que personne n'en doit avoir à Madame de plus essentielles que moy ; c'est elle qui me nourrit, & depuis que je suis revenu de l'Armée, je n'ay point d'autre Auberge que sa maison.

ARLEQUIN.

L'Auberge est mauvaise, Monsieur le Marquis, mais l'hôtesse est bien votre petite servante.

LE CHEVALIER.

Je n'oublieray jamais le Contract de rente que Madame vient de vendre pour remonter ma Compagnie, & la fournir de buffles & de cocardes.

ARLEQUIN.

Ah ! fy donc, Chevalier !

LE MARQUIS.

Les presens pour moy ne sont pas ce qui me touche le plus. Madame m'a fait l'honneur de passer huit jour chez moy à ma maison de Campagne, où assurément je n'ay pas eu lieu de me plaindre de ma mauvaise fortune.

ARLEQUIN.

Monsieur le Marquis est toûjours obligeant.

LE CHEVALIER.

Les faveurs de Campagne sont des coups du hazard: mais un tête à tête.....

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc, petit indiscret, je ne hais rien tant que les babillards.

LE MARQUIS.

Tu diras, Chevalier, tout ce qu'il te plaira, mais je payeray assurément.

LE CHEVALIER.

Tu le prendras, Marquis, comme tu le voudras, mais absolûment je donneray de l'argent.

LE MARCHAND.

Entre vous le debat, il n'importe qui paye, pourvû que je sois payé.

LE MARQUIS.

C'est fort bien dit.

LE CHEVALIER.

Tu as raison, mon amy.

LE MARQUIS (*fouillant dans ses poches.*)

Et une marque certaine que je veux payer..... Chevalier, prête-moy dix Louis ?

LE CHEVALIER (*fouillant aussi dans ses poches.*)

Dix Loüis ? Je te les prêterois volontiers si je les avois, mais je veux être deshonoré si j'ay un sou.

LE MARQUIS.

Ny moy, ou le Diable m'emporte.

ARLEQUIN.

Je le sçavois bien moy, que vous ne payeriez ny l'un ny l'autre.

LE MARCHAND.

Ce n'étoit pas la peine de tant disputer à qui payeroit.

ARLEQUIN.

Il faut dire la vérité, les gens de Cour font les choses d'une maniére bien plus noble que les autres.

LE CHEVALIER (*au Marchand.*)

Mon amy, que cela ne t'embarrasse point. Je vais chez moy chercher de l'argent, & dans un moment je suis icy.

LE MARQUIS.

Non parbleu, Chevalier, tu ne payeras pas, ou j'auray une affaire avec toy. Le Banquier de notre Regiment demeure à deux pas d'icy, & j'y cours. (*Ils s'en vont.*)

AR-

ARLEQUIN (*faisant une grande révérence au Marchand.*)

Monsieur, je suis votre très humble servante, je vous donne le bon jour.

LE MARCHAND (*l'arrêtant.*)

Doucement, s'il vous plaît, Madame. Vous avez mon étoffe, & vous ne sortirez pas que vous ne m'ayez payé.

ARLEQUIN.

Quel incivil! Mais, je crois que ce brutal-là me veut faire violence!

LE MARCHAND.

Non, Madame; mais je veux que vous me donniez de l'argent.

ARLEQUIN.

De l'argent? Quelle grossiéreté! demander de l'argent à une femme de qualité! Fy! Je n'ay pas un sou, ou la peste m'étouffe.

LE MARCHAND.

Laissez-moy donc des gages.

ARLEQUIN.

Des gages? des gages? Une femme comme moy laisser des gages! Tenez, mon amy, voila mon Colier. (*Elle ôte son Colier & le luy donne.*)

LE MARCHAND.

Votre Colier, Madame? Je n'en veux point, il n'est que de verre.

ARLEQUIN.

Il n'est que de verre? Il est.... il est comme les femmes de qualité les portent. Voyez un peu l'impertinent!

LE MARCHAND.

Point tant de raisonnement, Madame, il faut me contenter.

ARLEQUIN (*donne son Echarpe, son Manchon, son Manteau, sa Juppe, & demeure en Corset & Juppon de Marseille, & dit:*)

En vérité, la galanterie d'aujourd'huy est bien gueu-

se! Hé Laquais, prenez ma queuë ? (*Il s'en va.*)

## SCENE III.

COLOMBINE, MEZZETIN (*en Nigaudinet,*) PIERROT (*en Fantaſſin.*) (*Un Filou qui tire l'epée de Nigaudinet, & s'en va.*)

COLOMBINE.

C'eſt donc vous, Monſieur, qui êtes Monſieur Nigaudin de Pont-l'Evêque ?

MEZZETIN.

Ouy, ma mie.

COLOMBINE.

Et qui cherchez Mademoiſelle Angelique à la Foire?

MEZZETIN.

Aſſûrément.

COLOMBINE.

Si vous voulez venir dans ma Loge, je vous la feray voir.

MEZZETIN.

Dans votre Loge ? (*à part.*) Voila quelque libertine qui me veut mettre à mal. (*Haut.*) Je vous remercie, Mademoiſelle, Je n'aime point à être ſeul avec les filles.

COLOMBINE.

Venez, Monſieur Nigaudin. Quoy que vous ſoyez beau, jeune & bienfait, je vous aſſure que je ne ſuis point du tout tentée de votre perſonne.

MEZZETIN.

Ah! que je ne ſuis pas ſi niais! il ne faut rien pour débaûcher un garçon.

COLOMBINE.

Oh diantre ſoit le Benêt! Puiſque vous ne voulez pas venir, je vais dire à Mademoiſelle Angelique que vous êtes icy. Votre ſervante, Monſieur de Pont-l'Evêque. (*Elle s'en va; & Mezzetin reſte avec Pierrot.*)

MEZ-

MEZZETIN.

On m'avoit bien dit, de prendre garde à moy quand je viendrois à Paris. Comme les femmes de ce Pays-cy aiment les gens de notre Province! Mais elles n'ont qu'à venir, comme diable je les galveaudray! Fantaſſin?

PIERROT.

Mon Maître?

MEZZETIN.

Petit garçon, ne laiſſez approcher ny fille ny femme auprès de moy.

PIERROT.

S'il en vient quelqu'une, je luy diray que vous êtes retenu, & que Mademoiſelle Angelique n'attend plus qu'après vous.

MEZZETIN (*ſe fouillant.*)

Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils m'ont pris mon épée! N'as-tu vû perſonne roder à l'entour de moy!

PIERROT.

Ouy dea, Monſieur, j'ay vû un grand homme habillé de rouge qui a pris le couteau avec la gaîne. J'attendois qu'il la remît, il n'eſt point revenu la remettre.

MEZZETIN.

Comment, petit fripon, d'où vient que tu ne m'as pas averty?

PIERROT.

Il me faiſoit ſigne de n'en rien dire, & il tiroit cela ſi drollement, que j'étois ravy de le voir faire.

MEZZETIN.

Et je vous rabattray cela ſur vos appointements.

PIERROT.

Je croyois que cela étoit de la Foire, & je l'ay déja vû faire à trois ou quatre perſonnes qui n'en ont rien dit.

MEZZETIN.

Le petit ſot!

PIERROT.

Dame, Monſieur, je ne ſuis pas obligé de ſçavoir ce-

cela, & tout le monde ne peut pas avoir tant d'esprit que vous.

MEZZETIN.

Oh bien, va chercher cet homme dans la Foire, & dis luy qu'il me rapporte mon épée, car j'en ay affaire. (*Pierrot s'en va.*)

## SCENE IV.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

VOila notre nouveau debarqué, il faut que je l'accoste. (*haut*) Serviteur, Monsieur.

MEZZETIN (*à part regardant derriére luy.*) Voila un homme qui a mauvaise façon. Fantassin? (*Il recule & tremble.*)

ARLEQUIN.

Voila ma foy le premier homme à qui j'ay fait peur.

MEZZETIN.

N'est-ce point vous, Monsieur, qui avez pris mon épée?

ARLEQUIN.

Comment donc, Monsieur, Pour qui me prenez-vous? Par la vertubleu, j'ay envie de vous couper les oreilles.

MEZZETIN.

Couper les oreilles? Prenez garde à ce que vous ferez. Je me fais homme d'épée, une fois, & je viens à Paris pour acheter une Charge dans l'Armée. Ne sçavez-vous point quelque Régiment de hazard à vendre?

ARLEQUIN (*à part.*)

Voila un homme bien tourné, pour acheter un Régiment! (*haut.*) Qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par un Régiment de hazard?

MEZZETIN.

Mais, c'est un vieux Régiment qui auroit déja servy, &

& que je pourrois avoir à meilleur marché qu'un autre.

ARLEQUIN.

Il faudra voir à la Fripperie. Et, quel nom portera votre Régiment ?

MEZZETIN.

Oh ! le mien.

ARLEQUIN.

Et comment vous appellez-vous ?

MEZZETIN.

Christophe Nigaudinet, à votre service.

ARLEQUIN.

Diable ? Voila un nom bien martial ! Et si tous les Nigaux de Paris prennent party dans votre Regiment, il sera bien-tôt complet.

MEZZETIN.

Oh ! je l'espere.

ARLEQUIN.

Quand vous voudrez faire vos Recrues, vous n'aurez qu'à faire battre la Caisse aux Thuilleries pendant l'Eté.

MEZZETIN.

Pourquoy donc battre la Caisse aux Thuilleries ?

ARLEQUIN.

C'est que pendant la Canicule, c'est là le rendez-vous de la plus fine valeur. Vous voyez d'un côté, sur le declin du jour, un Petit Maître d'Eté, se promener fiérement sur le champ de bataille de la grande allée ; affronter le serein, & se couvrir d'une noble poussiére. De l'autre, vous appercevez un grand Oisif, insultant aux Maroniers, passant en revue toutes les Coquettes de la Ville, & brûlant d'ardeur d'en venir aux mains avec quelque Nimphe acostable qu'il aura détournée dans les Bosquets.

MEZZETIN.

Voila des soldats comme je les veux. Mais avant d'enrôler ce Regiment-là, je serois bien-aise d'enrôler une fille en mariage. AR-

ARLEQUIN.

Prenez garde qu'elle ne vous enrôle auſſi-à votre tour.

MEZZETIN.

Oh, oh! Je ne crains rien, elle eſt ſage. C'eſt une belle fille, ouy. On la nomme Angelique; on m'a dit qu'elle étoit à la Foire, & je voudrois bien la voir.

ARLEQUIN (*à part.*)

Je ne crois pas que ce bonheur-là t'arrive. (*Haut.*) Quoy, Monſieur, celle que vous cherchez icy, & que vous devez épouſer s'appelle Angelique, niéce du Docteur?

MEZZETIN.

Ouy, Monſieur. Eſt-ce que vous la connoiſſez?

ARLEQUIN.

Oh, Monſieur, permettez que je vous embraſſe. C'eſt la meilleure de mes amies. Elle m'a parlé de vous plus de cent fois; elle vous attend avec impatience. Elle eſt icy à quatre pas, je vais luy dire que vous la cherchez. Serviteur, Monſieur Chriſtophe Nigaudinet de Pont-l'Evêque. (*Arlequin en s'en allant fait ſigne à Scaramouche qui paroît au bout du Théâtre habillé en Filou, & après luy avoir parlé à l'oreille, il ſort.*)

MEZZETIN.

D'abord, je croyois que cet homme-là fût voleur: mais je commence à m'appercevoir que c'eſt un honnête homme. Mais que cherche celuy cy?

## SCENE V.

SCARAMOUCHE, MEZZETIN.

SCARAMOUCHE (*avec un Manteau rouge, & comptant de l'argent.*

Cinq & quatre ſont neuf, & vingt, ſont-vingt-neuf. Deux Tabatiéres qui en valent encore dix,

dix, sont trente-neuf. Une Montre de vingt-cinq, pistoles ; cela n'est pas mauvais à prendre.

MEZZETIN (*qui a écouté tout cela.*)

Qu'est-ce, Monsieur ? Pourroit-on sçavoir quel compte vous faites-là ?

SCARAMOUCHE.

Hé, ce n'est rien. Ce sont soixante & dix pistoles que j'ay gagné au jeu chez la Frenaye le Curieux.

MEZZETIN.

Diable ! soixante & dix pistoles ! c'est un fort bon gain

SCARAMOUCHE.

Bon ! si je voulois, j'en gagnerois dix mille ; mais j'ay de la conscience, je me passe à peu.

MEZZETIN.

Comment donc, Monsieur, vous avez de la conscience ? Est-ce qu'il y va de la conscience à jouer ?

SCARAMOUCHE.

Et ouy ; Monsieur quand on est seur de gagner.

MEZZETIN.

Vous êtes donc seur de toûjours gagner ? Et comment cela ?

SCARAMOUCHE (*regardant autour de luy.*)

C'est que, je vous diray en confidence, je suis un Filou. Je joue aux dez, j'ay toûjours des dez pipez sur moy, & je fais rafle de six quand je veux.

MEZZETIN.

Voila un merveilleux talent ! que vous êtes heureux ! vous faites rafle quand vous voulez ?

ARLEQUIN (*entrant, un manteau rouge sur le nez.*)

Je m'en vais renvoyer Monsieur du Pont-l'Evêque d'une étrange maniére. (*Vers Scaramouche*) Ah, Monse de la Trichardiére, soyez le bien trouvé. Il y a long temps que je vous cherche ; vous m'avez filouté mon argent au jeu, voila cent pistoles que j'ai été prendre chez moy. Allons, ma revanche, ou il faut nous couper la gorge ensemble. SCA-

SCARAMOUCHE (*mettant la main sur son épée.*)
Parbleu, Monse de la Filoutiére, vous le prenez d'un ton bien haut! Par la mort....

MEZZETIN (*se mettant entre deux.*)
Hé, Messieurs, point de bruit. (*Vers Arlequin.*) Comment, Monsieur, il vous a donc gagné beaucoup d'argent aux dez?

ARLEQUIN.
C'est un filou, Monsieur, il ne m'a pas gagné, il m'a filouté, & je pretends qu'il me rende mon argent, ou qu'il rejoüe encore avec moy.

MEZZETIN.
Et combien avez vous à perdre?

ARLEQUIN.
J'ay encore cent pistoles que voila. (*Il montre une bourse.*)

MEZZETIN.
Attendez, je m'en vais luy parler, & tâcher de vous faire donner satisfaction. (*Vers Scaramouche.*) Allons, Monsieur, il a encore cent pistoles, il faut les luy gagner.

SCARAMOUCHE.
Je ne le feray pas, Monsieur, j'ay de la conscience.

MEZZETIN.
Hé, morbleu, jouez pour moy, je n'ay point de conscience moy, je suis Normand.

SCARAMOUCHE.
Le voulez-vous.

MEZZETIN.
Je vous en conjure, & sur tout les Dez pipez, & toûjours rafle.

SCARAMOUCHE.
Laissez-moy faire. (*Vers Arlequin.*) Oh ça, Monse de la Filoutiére, puisque vous avez tant d'envie de de joüer, faites donc apporter une table.

ARLEQUIN (*vers la Cantonade.*)

Allons vîte, qu'on apporte une table, un cornet & des dez?

MEZZETIN.

Allons vîte, vîte. (*Vers Arlequin.*) Sans moy, Monsieur, il n'auroit jamais joué.

ARLEQUIN.

Je vous suis obligé, Monsieur, car j'étois résolu de luy faire tirer l'épée, & vous m'épargnez une affaire.

(*Un garçon de boutique aporte une table, un cornet & des dez. Scaramouche s'assied à l'un des bouts de la table, Arlequin à l'autre, & Mezzetin se tient au milieu de la table debout.*)

ARLEQUIN (*prenant le cornet & remuant les dez.*)

Allons, Monsieur, masse?

SCARAMOUCHE (*prend la bourse de Nigaudinet, & en tire vingt Louis.*)

Masse à vingt Louis d'or.

ARLEQUIN.

Tope. (*Il jette les dez, puis dit:*) J'ay gagné.

SCARAMOUCHE (*en prend encore autant.*)

Masse à la poste.

ARLEQUIN.

Tope. J'ay gagné.

MEZZETIN (*à demy chagrin, bas à Scaramouche.*)

Mais, Monsieur, vous n'y songez pas.

SCARAMOUCHE.

Laissez-moy faire, c'est pour la luy donner belle. (*vers Arlequin.*) Masse au reste de la bourse.

ARLEQUIN.

Tope. J'ay gagné.

MEZZETIN (*d'un ton pleureur, bas à Scaramouche.*)

Monsieur, vos dez pipez ne pipent point, & voila mon argent perdu. où sont donc les rafles?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Ne vous fâchez point, je vais prendre le dé, vous allez voir. N'avez-vous point d'autre argent ?

MEZZETIN (*se fouillant.*)

J'ay encore trois Louis d'or que voila.

ARLEQUIN (*se levant comme pour s'en aller.*)

Serviteur, Messieurs, puisque vous n'avez plus d'argent.....

MEZZETIN (*l'arrêtant.*)

Doucement, Monsieur, voila encore trois Louis.

ARLEQUIN.

Une belle gueuserie vraiment ! Mais tenez, je suis beau joueur. Masse à ces trois Louis.

SCARAMOUCHE.

Tope. Rafle de six. J'ay gagné.

MEZZETIN (*riant & sautant.*)

Rafle de six ! Nous avons gagné, ah, ah, ah, ah. (*vers Scaramouche.*) Les dez pipez, n'est-ce pas ?

SCARAMOUCHE.

Ouy, vous allez voir beau jeu.

MEZZETIN (*vers Arlequin.*)

Allons Monsieur, jouez gros jeu, s'il vous plaît, à cet heure qu'il y a des dez pipez.

ARLEQUIN.

Masse à ces six Louis.

SCARAMOUCHE.

Tope. J'ay gagné.

MEZZETIN (*éclatant de rire.*)

Rafle de six ; & toûjours rafle de six. (*Il embrasse Scaramouche*) Le brave homme !

ARLEQUIN.

Masse à douze Louis.

SCARAMOUCHE.

Tope.

ARLEQUIN.

J'ay gagné. Serviteur, Messieurs.

MEZ-

MEZZETIN (*l'arrêtant.*)

Attendez, Monsieur attendez. (*vers Scaramouche en pleurant.*) Mais Monsieur, qu'est-ce à dire donc? est-ce que vos des pipez se moquent? Ils ne raflent que les petits morceaux.

SCARAMOUCHE.

Il faut bien qu'il gagne quelquefois, pour l'amorcer seulement. Il n'en est pas encore dehors. Voyez, si vous avez encore quelque chose sur vous.

MEZZETIN.

Voila une Montre de douze Louis, & un Diamant de cinquante. (*vers Arlequin.*) Allons, Monsieur, à mon Diamant; & à ma Montre. Cela vaut bien soixante Louis d'or.

ARLEQUIN.

Je ne joue jamais de nipes; mais à cause que c'est vous je le veux bien. Masse à soixante pistoles.

SCARAMOUCHE.

Tope, à soixante pistoles.

ARLEQUIN.

J'ay gagné. (*Il prend la Montre & la Bague, & s'en va.*)

MEZZETIN (*voulant l'arrêter, & pleurant.*) Mais Monsieur, écoutez. J'ay.....

ARLEQUIN.

Je n'écoute rien. Le jeu est libre, je ne veux plus jouer, serviteur. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN (*vers Scaramouche, en pleurant de toute sa force.*)

Vous m'avez ruiné, Monsieur, avec vos dez pipez. Je n'ay plus ny argent, ny Montre, ny Bague; comment voulez-vous donc que je fasse? (*Comme il voit que personne ne luy répond, il s'approche de plus près, & trouve que Scaramouche s'en est enfui, & n'a laissé que son manteau sur sa chaise. Mezzetin crie au voleur, puis prend le manteau, & dit:*) Ils m'ont volé mon argent, ma Montre & ma Bague, mais je ne leur rendray pas leur manteau. Le Diable emporte la Foire, les

les Filoux & la Ville, je m'en vais en mon pays, de ma vie je ne reviendray à Paris.

ARLEQUIN (*revient tout en riant, & dit regardant de loin Mezzetin.*)

Laissez-le passer, laissez-le passer; c'est Monsieur Christophe Nigaudinet de Pont l'Evêque qui s'en retourne. Ah, ah, ah! quel animal! quel animal!

Pour un homme d'esprit, pour un adroit Filou
Disons la vérité, Paris est un Perou;
Mais de tous les Métiers qu'on exerce à la Ville,
Un intriguant d'Amour est bien le plus utile.
Voicy mon argument. Il est certains Métiers,
Perruquiers, Fourbisseurs, Armuriers, Chapeliers,
Qui seulement à l'homme offrent leur ministére;
Les autres seulement à la femme ont à faire.
Mais dans ce beau Métier, dans cet employ si doux,
Vous tirez des deux mains, vous êtes propre à tous.
S'il est vray, comme on dit, que la moitié du monde
Pourchasse l'autre part en la machine roude;
Si tous ceux que l'on voit exercer cet employ,
Etoient, par un Arrêt, habillez comme moy.
On verroit dès demain dans ce Pays fertile,
Grand nombre d'Arlequins embarasser la Ville.

PIERROT (*entre.*)

Monsieur, l'heure se passe, les trois Théâtres sont pleins. Voulez-vous qu'on commence?

ARLEQUIN.

Si la salle est pleine, commencez, je vais me preparer pour joüer mon rôle.

(*On ouvre & le Théatre represente un Bois agréable. Le Docteur & plusieurs autres entrent en foule, & se placent pour voir.*)

LE DOCTEUR (*à Pierrot.*)

Qu'allons nous voir, Monsieur?

PIERROT.

Vous allez voir d'abord un Opera Italien. Après, vous verrez la Parodie d'Acis & Galatée; & ensuite

Lu-

Lucréce Tragedie. Mais faites silence. l'Opera Italien commence.

(*La Symphonie joüe une Ritournelle, & une Chanteuse s'avance & chante l'air Italien qui suit.*)

*Bellezze, voi siete tiranne de cuori;*
*Col crine legate,*
*Col guardo ferite:*
*Ma troppo spietate,*
*Vibrate gli ardori:*
*Bellezze, voi siete tiranne de cuori.*

(*Après qu'elle a chanté elle s'en va. Le Théâtre change, & on voit la Mer avec des rochers*)

ARLEQUIN (*en Polipheme,*) MEZZETIN (*en Galatée,*) SCARAMOUCHE (*en Acis.*)

GALATE'E (*seule.*)

Qu'une fille à Paris a peine à se deffendre
De la poursuite des Galands!
La plus fiére en ces lieux, en proye à mille Amans,
Perd sa coëffe & ses gans dès l'âge le plus tendre.
Mais quoy qu'ils soient perdus, veut-elle les revendre,
Elle y trouve encor des Marchands.
Qu'une fille à Paris a peine à se deffendre
De la poursuite des Galands!

(*Polipheme arrivant avec une suite de Chaudronniers qui tiennent des poëles dorées, des enclumes, & des marteaux.*)

Quand veux tu donc, ma tigresse,
Reciproquer mon amour?

(*Les Chaudronniers l'accompagnent en frappant sur leurs enclumes.*)

Je sens où le bât me blesse,
Mon ame est percée à jour.
(*Les Chaudronniers, &c.*)
Defais-toy de ta sagesse
Car c'est un harnois trop lourd.
(*Les Chaudronniers, &c.*)
Je suis discret, ma Princesse,
Comme le bruit d'un tambour.

(*Les Chaudronniers joüent un petit air, après quoy paroît.*)

ACIS.

Princesse, me voila, mais je ne puis rien dire.

GALATE'E.

Allez, éloignez-vous, faut-il vous le redire?
(*Elle s'en va, & se plonge dans la mer.*)

ACIS.

Vous me fuyez? Par où l'ay-je donc mérité?

POLIPHEME.

Traître, reçois le prix de ta témérité.

(*Il luy jette un rocher fait en forme de tonneau, qui en frappant Acis, le couvre entiérement à la reserve de la tête qui luy sort au travers du bondon.*)

ACIS.

Déesse, ç'en est fait, je vous perds, & j'expire.

POLIPHEME.

Il est mort l'insolent, cette tonne le cache.
Je suis content de l'avoir fait crever,
Le drôle icy croyoit me l'enlever
Jusques dessous la moustache.
(*Il s'en va.*)

(*Le Théâtre se change en un Palais magnifique.*)

LUCRECE (*à sa Toilette,*) MEZZETIN (*en Ecuyer de Tarquin*) ARLEQUIN (*en Tarquin.*)

LUCRECE (*seule.*)

Quel bruit injurieux ose attaquer ma gloire?
Quel horrible attentat? ô Ciel! le puis-je croire?
Quoy?

Quoy ? Tarquin mépriſant les Dieux, & leurs autels,
Nourriroit dans ſon ſein des deſirs criminels ?
Dieux ! pourquoy m'accorder les traits d'un beau viſage,
A moy qui ne veux point en faire aucun uſage ?
A moy qui ne veux point d'un ſouris, d'un regard,
Enchaîner chaque jour quelque amant à mon char ?
A moy qui ne ſuis point de ces femmes coquettes,
Qui tirent intérêt de leurs faveurs ſecrettes ;
Et mettant à profit les charmes de leurs yeux,
Trafiquent un preſent qu'elles doivent aux Dieux ?
Mais pourquoy faire au Ciel une injuſte querelle ?
Des amours de Tarquin ſuis-je pas criminelle ?
C'eſt moy qui ce matin par des ſoins imprudens,
Ay voulu me parer de ces ajuſtemens.
C'eſt moy qui par ces nœuds dont l'appareil m'offenſe,
De mes cheveux épars ay dompté la licence.
Dangereux ornemens, pernicieux attraits,
Cherchez une autre main, quittez-moy pour jamais.
Périſſe un ornement à ma vertu contraire.
(*Elle veut ſe decoeffer.*)
Mais quel mortel icy porte un pas temeraire ?

MEZZETIN.

Princeſſe, pardonnez ſi d'un pas indiſcret
Je m'offre devant vous crotté comme un Barbet.
Excuſez ſi forcé du zèle qui me preſſe....
Madame par hazard ſeriez-vous point Lucrece ?

LUCRECE.

Ouy Seigneur, je la ſuis.

MEZZETIN.

L'Empereur des Romains
Me dépêche vers vous pour vous remettre és mains
Des ſignes aſſurez de l'amour qui le perce ;
Un poulet des plus grands, eſcorté d'un ſeſterce.
Un ſeſterce en François fait mille écus, & plus.
Ma Princeſſe, il eſt bon de peſer là-deſſus.

LUCRECE.

A moy Seigneur ?

MEZZETIN.

A vous.

LUCRECE.

O Dieux !

MEZZETIN.

Sçavez-vous lire ?

Liſez.

LUCRECE.

D'étonnement je ne ſçaurois rien dire.

MEZZETIN.

Ne vous y trompez pas, il eſt ſigné TARQUIN.
Scellé de ſon grand Sceau, & plus bas, MEZZETIN.

LUCRECE.

*Il n'eſt rien que l'amour icy ne vous ſoumette.*
*Vous remuez les cœurs par des reſſorts ſecrets.*
*En argent bien comptant je conte la fleurette,*
*Et je ne prend point garde aux frais ;*
*Car mon cœur navré de vos traits,*
*A pris feu comme une allumette.*

LUCRECE.

Le ſtile en eſt preſſant.

MEZZETIN.

Et ſur tout laconique ;
(*Il preſente une bourſe à Lucrece.*)
Mais mieux que le papier cette bourſe s'explique.

LUCRECE.

Que dites-vous, Seigneur ? L'ay-je bien entendu ?
Connoît-il bien Lucrece ?

MEZZETIN.

Ouy, que je ſois pendu
Haut & court par mon col, il vous connoît, Madame;
Jugez en ce moment de l'excès de ſa flame,
D'acheter des faveurs trois cens Loüis comptans,
Qu'il pourroit obtenir ailleurs pour quinze francs.

LUCRECE.

N'étoit tout le respect que j'ay pour votre Maître,
Vous pourriez bien, Seigneur, sortir par la fenêtre.

MEZZETIN.

Moy, Madame?

LUCRECE.

Ouy, Seigneur, car enfin pour le Roy,
Vous vous chargez icy d'un fort vilain employ.

MEZZETIN.

C'est l'employ le plus seur pour brusquer la fortune.

LUCRECE.

Seigneur, votre presence en ces lieux m'importune.
Allez, retirez-vous.

MEZZETIN.

Voicy Tarquin qui vient
Faites votre devoir, je vais faire le mien.
Souvenez-vous toûjours, Beauté trop dessalée,
Quand on reçoit l'argent, que l'on est enrôlée.

ARLEQUIN (*en Tarquin suivy de plusieurs Gardes.*)

Avant que de venir vous découvrir mon cœur,
J'ay fait sonder le guay par mon Ambassadeur.
Mon Garde du Tresor l'a fait partir en poste.
Aussi sans un moment douter de la risposte,
Et poussé des transports d'un feu seditieux,
Je me suis transporté moy-même sur les lieux.
Mon amour à la fin a rompu sa gourmette,
Et mon Valet de Chambre apporte ma Toilette.

LUCRECE.

Seigneur, que ce discours pour Lucrece est nouveau
Moy que l'on dit dans Rome, au sortir du berceau,
Etre un exemple à tous d'honneur & de sagesse.

TARQUIN.

On peut bien en sa vie avoir une foiblesse.
Le Soleil quelquefois s'éclypse dans les Cieux,
Et n'en est pas moins pur, revenant à nos yeux.
Plus d'une femme icy, dont la vertu, je gage

A souffert mainte Ecypse, y passe encor pour sage,
Toute l'adresse gît à bien cacher son jeu.
Vous pouvez avec moy vous éclypser un peu.

LUCRECE.

Quoy donc ? oubliez-vous, Seigneur, quelle est Lucrece !

TARQUIN.

Ouy, je veux l'oublier ; car enfin, ma Princesse,
Quant on peut regarder ce corsage joly,
Ce minois si bien peint, ce cuir frais & poly,
Cette bouche, ces dents, cette vive prunelle,
Qui comme un gros Rubi, charme, brille, étincelle ;
Sur tout ces petits monts faits d'un certain métail,
Tenus sur l'estomach par deux cloux de corail,
Que l'on a veu ce nez, ce.... Ah ! divine Princesse,
On oublie aisement que vous êtes Lucrece,
Pour se ressouvenir qu'en ce pressant destin
Toute Lucrece est femme, & tout homme est Tarquin.

(*Il l'approche, & veut luy baiser la main.*)

LUCRECE.

Quelle entrepriſe, ô Ciel ! quelle ardeur téméraire !
Seigneur, que faites-vous ?

TARQUIN.

Rien qu'on ne puisse faire.
D'un amour clandestin mon foye est rissolé.
Jusques aux intestins je me sens grefillé.
Ah, Madame, souffrez que mon amour vous touche.
Que d'appas, que d'attraits ! l'eau m'en vient à la bouche.

LUCRECE.

On pourroit par bonté, d'un amour mutuel....
Mais, Seigneur, vous allez d'abord au criminel.

TARQUIN.

Madame, j'aime en Roy, cela veut dire en Maître.
La tendresse est avide, & veut de quoy repaître.
Un regard, un soupir affriolle un amant ;

Mais

Mais c'eſt viande trop creuſe à mon amour gourmand.

LUCRECE.

Seigneur, à quelque excès vous porterez mon ame.

TARQUIN.

Madame, à quelque excès vous pouſſerez ma flame.
Aſſez & trop long-temps vous attiſez mon feu;
J'ay trop fait pour tirer mon épingle du jeu.

LUCRECE.

Avant qu'à tes deſſeins mon cœur ſe détermine,
Ce fer de mille coups m'ouvrira la poitrine.

TARQUIN.

Il n'eſt pas encor temps d'accomplir ce deſir.
Vous vous poignarderez après tout à loiſir.

LUCRECE.

Quoy, Seigneur, ma vertu, cette fleur immortelle...

TARQUIN.

Avec votre vertu, vous nous la baillez belle!
Hola, Gardes, à moy?

MEZZETIN.

Que voulez-vous, Seigneur?

LUCRECE.

Puiſque rien ne ſçauroit arrêter ta fureur,
Approche, & vois en moy l'action la plus rare,
Dont jamais l'Univers ait ouy parler. Barbare.
Contre tes noirs deſſeins en vain j'ay combattu;
Et bien, connois Lucréce & toute ſa vertu.

(*Elle ſe poignarde, & laiſſe tomber ſon Poignard ſur un Fauteuil. On l'emporte.*)

TARQUIN.

Que vois-je, juſte Ciel!

MEZZETIN.

Bon! ce n'eſt que pour rire.

TARQUIN.

Non, la peſte m'étouffe, elle tombe, elle expire,
Et c'eſt moy, Dieux cruels, qui ſuis ſon aſſaſſin;
C'eſt moy qui luy plongeay ce Poignard dans le ſein.
Que la terre irritée après tant d'injuſtices,

S'ouvre pour m'engloutir dans ſes creux precipices,
Que la foudre du Ciel ſur moy tombe en éclats.
Mais, quoy ? pour me punir, n'ay-je donc pas un bras ?

(*Il ramaſſe le Poignard dont Lucréce s'eſt frappée.*)

Que ce Poignard encor tout fumant de ſageſſe,
Immole en même temps & Tarquin & Lucréce,
Frappons ce lâche cœur. Qui me retient la main ?
Perçons. . . . Non, remettons cette affaire à demain.
Je ſens mollir mon bras ; je ſens couler mes larmes,
Et ma main de foibleſſe abandonne les armes,
Je deviens tout perplex. (*Vers Mez.*) viens-t'en me ſoutenir.

(*Il s'appuye ſur Mezzetin.*)

O temps ! ô ſiécle ! ô mœurs ! que dira l'avenir ?
D'un chimérique honneur le ſexe s'infatue !
Plutôt que forligner une femme ſe tue !
Ah ! Lucréce ; mamour ! vous donnez aujourd'huy
Un exemple étonnant qui ſera peu ſuivy.

MEZZETIN.

Pleurez Seigneur, pleurez l'effet de vos fredaines.

TARQUIN.

Ah ! toy qui ſçais pleurer épargne m'en les peines.

MEZZETIN.

Chantez du moins un air, ſur ſon triſte tombeau.

TARQUIN.

C'eſt à toy bien plutôt d'enfler ton chalumeau.

(*Il chantée.*)

Car je t'ay pris pour mon Valet
A cauſe de ton flageolet.

TOUS DEUX *chantent en s'en allant*)

Car { je t'ay pris pour mon / il m'a pris pour ſon } Valet
à cauſe de { ton / mon } flageolet.

*Fin du ſecond Acte.* AC-

# ACTE III.

## SCENE I.

### OCTAVE, ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN (*à Pierrot.*)

OTez-vous de là, vous dis-je; j'ay commencé l'affaire; & je pretends la finir.

OCTAVE.

Mais, laisse-le parler. Voyons.

ARLEQUIN.

Oh, je le veux bien, qu'il parle, je ne dis plus rien, moy. Une bête parler! morbleu, cela me desole.

PIERROT.

Ouy, parler, parler, & mieux que toy.

OCTAVE (*à Arlequin.*)

Que sçait-on? Ecoutons-le. L'envie qu'il a de parler vient peut-être....

ARLEQUIN.

Oh, l'envie qu'il a de parler ne me surprend pas. *Omnis homo naturaliter cupit scire.* Mais je suis surpris que vous vouliez l'écouter.

OCTAVE.

O ça, mon pauvre Pierrot, parle donc, & laisse dire Arlequin. Comment ferons-nous pour avoir le consentement du Docteur pour mon mariage avec Angelique? tu sçais que nous en avons besoin.

PIERROT.

Tenez, Monsieur, je sçay une maniére seure.....

ARLEQUIN (*l'interrompant.*)

Pour aller aux Petites-Maisons.

PIERROT.

Une maniére seure pour avoir ce consentement là. Tenez: mais c'est que cela part de là. (*Il se touche au front.*) Il faut tâcher de rendre le Docteur muet.

ARLEQUIN.

Il vaudroit mieux te rendre muet, toy même; tu ne dirois pas tant de sottises.

OCTAVE (*vers Arlequin.*)

Patience, Arlequin, laisse-le parler. (*vers Pierrot.*) Et pourquoy rendre le Docteur muet? Je ne te comprends pas.

PIERROT.

Pourquoy? Voicy comme j'argumente. Qui est muet ne dit mot, qui ne dit mot consent. *Ergo* en rendant le Docteur muet nous aurons son consentement. Hem?

ARLEQUIN (*riant.*)

Voila un argument *in balordo.*

OCTAVE (*à Pierrot.*)

Hé, va-t-en au diable avec ton argument. (*vers Arlequin.*) Mon pauvre Arlequin, je suis perdu sans toy.

ARLEQUIN.

Moy, Monsieur, je me donneray bien de garde de vous rien dire. Pierrot a envie de parler, écoutez-le Que sçait-on....

OCTAVE.

J'ay tort de l'avoir écouté; mais que veux-tu? Le desir de sortir de l'embarras où je suis, m'a fait tomber dans l'erreur. Je conviens que tu as plus d'esprit que luy, & que tu es le seul qui peux me tirer de peine. Mon cher Arlequin, de grace....

ARLEQUIN.

Si je parle, ce n'est point pour l'amour de vous, c'est pour confondre ce belitre-là, qui se croyoit un Docteur, & qui a voulu parler argument. (*vers Pierrot.*) Va-t-en argumenter dans l'écurie, mon amy, va. (*à Octave*) Ecoutez, Monsieur, voicy comme l'on argumente quand on veut prouver une chose infaillible.

OC-

OCTAVE.

Que tu me fais de plaisir.

ARLEQUIN.

Pour avoir Angelique il faut que vous alliez vous-même la demander au Docteur. D'abord vous l'aborderez d'un air grave & soumis.

OCTAVE.

D'un air grave & soumis?

ARLEQUIN.

Ouy, pour marquer par la gravité que vous êtes de qualité, & par la soumission que vous venez pour le prier. Tenez; vous vous camperez de cette façon. (*Arlequin fait une posture pour marquer la gravité & la soumission en même temps.*) Et puis dans cette attitude vous direz au Docteur: Je viens vous supplier de m'accorder Mademoiselle Angelique en mariage.

OCTAVE.

Et luy qui ne veut point consentir à cela me répondra d'abord: Non, vous ne l'aurez pas.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je serois bien fâché qu'il dit ouy. Aussitôt vous repliquerez sans changer de posture: Hé de grace, Monsieur le Docteur, accordez Angelique en mariage au pauvre Octave.

OCTAVE.

Mais il dira encore: Non, je ne veux pas vous la donner.

ARLEQUIN.

Et voila où je l'attends. Dès qu'il aura dit encore une fois non, vous le remercierez, & vous irez épouser Angelique.

OCTAVE.

Est-ce que tu te moques de moy? Quand le Docteur aura dit deux fois non, je seray aussi avancé que je l'étois avant que de luy avoir parlé.

ARLEQUIN.

Que vous avez l'intelligence épaisse! Ma foy je ne

m'étonne pas si vous aimez Pierrot, la ressemblance engendre l'amitié. Est-ce que vous ne sçavez pas qu'en bonne Ecole deux négations valent une affirmation? *Ergo*, quand le Docteur aura dit deux fois non, cela voudra dire une fois ouy, & par conséquent vous aurez son consentement.

OCTAVE.

Ton argument est aussi impertinent que celuy de Pierrot, &.....

ARLEQUIN.

Et ne voyez-vous pas bien, Monsieur, que ce que je vous en dis n'est que pour rire, & pour contrequarer Pierrot. Mais le moyen d'avoir le consentement du Docteur est seur. Allez tout preparer pour votre déguisement en Sauvage. Trouvez-vous au serrail de l'Empereur du Cap-Verd. J'y seray; le Docteur y viendra, & nous le ferons donner dans le panneau: mais auparavant, allez-vous en avec Angelique dans le cadran du Zodiaque. Colombine m'a asseuré que le Docteur doit y venir.

PIERROT.

C'est bien dit, sans moy vous n'auriez jamais trouvé cela. (*Il s'en va.*)

OCTAVE.

Je crois effectivement que c'est le plus seur. Je vais me preparer à tout.

ARLEQUIN.

Allez. Je reste icy moy, en attendant le Docteur.

## SCENE II.

ARLEQUIN, LE DOCTEUR, (*qui survient.*)

ARLEQUIN (*après avoir tiré plusieurs papiers de sa poche, crie.*)

C'est icy, Messieurs qu'on voit tout ce qu'il y a de plus curieux à la Foire. (*Le Docteur arrive & écoute.*

AR-

ARLEQUIN.

Sauts perilleux. Un Basque derriére un carrosse, qui saute dedans sans attraper la roüe. Un Greffier qui saute à pied joint par dessus la Justice. Une vieille femme qui saute à reculons de cinquante ans à vingt-cinq. Une jeune fille qui saute en avant de l'état de fille à celuy de veuve, sans avoir passé par le mariage. Qui est-ce qui veut voir, Messieurs ?

Monstres naturels. Un animal moitié Médecin, de la ceinture en haut, & moitié Mule, de la ceinture en bas. Un autre animal moitié Avocat, & moitié Petit-Maître. Un Antropophage qui mange les hommes tout cruds, & qui n'a plus faim dès qu'il voit des femmes. On voit cela à toute heure, Messieurs, & l'on n'attend point.

Ouvrages merveilleux. Un sac fait à l'éguille, contenant le procès d'un Bas-Normand, commencé sous Richard sans peur, premier Duc de Normandie, & qui ne finira pas encore de deux siécles. Le Coffre fort d'un Gascon, pesant trois grains de bled, & si il y a dedans ses épargnes de dix années. Mais ce qui fait l'étonnement de tous les curieux, c'est une Pendule qui marque l'heure d'emprunter, & jamais celle de rendre : ouvrage très utile à la plupart des Officiers revenus de l'Armée.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je voudrois bien voir cette Pendule ; & si elle est comme vous le dites, je l'acheteray à quelque prix que ce soit.

ARLEQUIN.

Oh, Monsieur, ces Pendules-là ne se vendent pas, on en fait des Lotteries, & depuis qu'on ne donne plus de jettons dans les Compagnies, ce sont les Horlogers qui les distribuent.

LE DOCTEUR.

Hé bien, je prendray des billets de Lotterie.

ARLEQUIN.

Vous ferez fort bien ; vous avez la phisionomie heureuse, & je crois que vous gagnerez le gros lot.

LE DOCTEUR.

Comment connoissez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Par l'Horlogie. C'est une Astrologie manuelle, qui me rend palpables tous les signes du Zodiaque. Par exemple ; par le Belier je connois que vous avez la tête dure. Par le Taureau, que votre front est fait pour porter ses armes. Par les Jumeaux, que si vous avez deux enfans, aucun ne sera de vous. Par l'Ecrevisse, qu'en amour vous reculerez plutôt que d'avancer. Par le Lion, qu'il ne faut qu'un ane pour vous faire fuir. Par la Pucelle, que vous ne tâterez jamais de ce gibier-là. Par la Balance, que votre doctrine n'est pas de poids. Par le Scorpion, que votre piqueure n'est pas dangereuse. Par le Sagittaire, que vous ne sçavez plus de quel bois faire flêche. Par les Poissons, que vous avez tout l'air d'un poisson d'Avril. Par le Verseau, qu'il n'y a plus chez vous d'humide radical ; & par le Bouc, que vous avez la physionomie d'un *Becco cornuto*. Mais avant que de recevoir votre argent, je veux vous faire voir le gros lot de ma Lotterie. Qu'on ouvre ?

(*On ouvre la Ferme, & on voit un Cadran en émail, où tous les signes du Zodiaque sont figurez par des personnes naturelles.*)

LE DOCTEUR (*après avoir examiné le Cadran.*)

Voila bien des signes que je ne connois pas !

ARLEQUIN.

Je le crois bien. Ce sont tous signes symboliques & mystérieux, que j'ay mis à la place des anciens. Je reforme le Zodiaque comme il me plaît moy.

LE

LE DOCTEUR.

Un Procureur ? Et qui a pû mettre un Procureur parmy les Astres ?

ARLEQUIN.

C'est moy qui l'ay mis à la place du Cancre.
Celuy que vous voyez en signe,
Ce fut un Procureur insigne,
Que j'ay nommé Cancre ou Vilain,
Pour m'avoir fait mourir de faim.
Quand j'étois Clerc sous sa ferule,
On entendoit à sa Pendule
Sonner l'heure du coucher,
Avant celle du souper

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que c'est que cette fille avec un trebuchet à la main ?

ARLEQUIN.

Au lieu de Signe on a pris soin
De mettre en cet endroit l'Epicière du coin
La Balance autrefois servoit à la Justice.
Maintenant au Palais se meuble est superflus ;
Et l'on ne s'en sert presque plus,
Qu'à peser le sucre & l'épice.

LE DOCTEUR.

Ah, ah ! voila un homme qui me ressemble !

ARLEQUIN.

C'est le Capricorne.
Quoy que ce Chef cornu contienne une satyre ;
Je ne veux rien vous dire
Sur un sujet si beau.
Pour un Epoux content que mes vers feroient rire,
Mille enrageroient dans leur peau.

LE DOCTEUR.

Et y a-t-il des malades dans le Firmament, que j'y vois un Carabinier de la Faculté ?

ARLEQUIN.

J'ay mis au lieu du Sagittaire,

Ce

Ce venerable Apoticaire.
Tout visage sans nez fremit à son aspect ;
Et luy, s'agenouillant de civile maniére,
Tire la fleche avec respect.

LE DOCTEUR.

Est-ce qu'il y a quelque Signe de mort, que je vois une place vacante dans votre Zodiaque ?

ARLEQUIN.

J'ay cherché vainement par tout notre Hemisphére
Une fille pour mettre au signe du Virgo.
Mais par le premier ordinaire
Il m'en vient une de Congo.
Mais que dites-vous de ces deux Jumeaux-là ?

LE DOCTEUR.

Comment ? C'est Octave & Angelique qui s'embrassent ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, Docteur, les Gemini sont morts. Mais ces deux grands Jumeaux que vous voyez paroître,
Ne faisant plus qu'un en deux corps,
Malgré vous en feront renaître.

LE DOCTEUR (*en colére.*

Allez-vous-en au diable avec votre Zodiaque. Je vous trouve bien insolent !

ARLEQUIN.

Doucement, ne nous fâchons point. Monsieur le Docteur, pour vous depiquer, je vais vous faire entendre quelque chose de bien beau.

LE DOCTEUR.

Je ne veux plus ny rien voir, ny rien entendre de tout ce qui vous regarde. Vous êtes un suborneur de la jeunesse, &...

ARLEQUIN.

Vous ne sçauriez pourtant vous en dédire. Voila le Temps qui s'avance pour chanter. Il faut que vous l'écoutiez paisiblement. Il y va de votre vie. Si vous l'aviez

l'aviez interrompu, il vous couperoit le col avec sa faux.

LE DOCTEUR.

La malepeſte ! j'aime mieux l'écouter.

MEZZETIN (*déguiſé en Temps ſort de deſſous le Cadran, & vient chanter au nez du Docteur.*)

Ton temps eſt paſſé,
Ton Timbre eſt caſſé,
Tu t'en vas finir ta carriére.
Ne prend point de femme, car
Au lieu de ſonner l'heure entiére,
Tu ne ſonnerois que le quart.

(*Après que Mezzetin a chanté, le fond du Théâtre ſe ferme, & tout le monde s'en va.*)

## SCENE III.

LEANDRE (*en Armenien.*) SCARAMOUCHE (*en Officier Suiſſe.*) MEZZETIN (*en petit Maître.*)

SCARAMOUCHE.

HOla ho, quelqu'un, Baſtien, François, Ambroiſe? N'y a-t-il là perſonne ?

LEANDRE.

Me voila, me voila, Monſieur ; que vous plaît-il ?

SCARAMOUCHE.

Que la peſte vous créve, mon amy, vous me faites égoſiller deux heures. Vîte du Ratafia ?

LEANDRE.

Qu'on apporte du Ratafia à Monſieur.

(*On apporte une caraffe de demy-ſeptier.*)

SCARAMOUCHE (*après avoir avallé la caraffe tout d'une haleine.*)

Ton Ratifia eſt-il bon ?

LEANDRE.

C'eſt à vous à m'en dire des nouvelles.

SCA-

SCARAMOUCHE.

Je ne le trouve pas assez coulant. Donne m'en encore ?

(*On luy en donne encore une caraffe, qu'il avale tout d'un coup comme l'autre.*)

LEANDRE.

Vous le faites pourtant bien couler. Du Ratafia à Monsieur. Vîte.

SCARAMOUCHE (*beuvant une troisiéme caraffe.*)

Il n'y a pas assez de noyau.

LEANDRE.

De la maniére que vous l'avalez, s'il avoit des noyaux, ils vous étrangleroient. Encore du Ratafia à Monsieur.

SCARAMOUCHE (*beuvant la quatriéme bouteille.*)

Ton Ratafia est-il naturel comme il sort de la vigne?

LEANDRE.

Aussi naturel que le vin de Champagne des Cabaretiers de Paris.

SCARAMOUCHE.

C'est à dire que vous autres Vendeurs de Ratafia, vous êtes aussi honnêtes gens que les Marchands de vin.

LEANDRE.

C'est à peu près la même chose, & dans peu nous esperons ne faire qu'un Corps, comme les Violons & les Maîtres à Danser. Vous en plaît-il encore ?

SCARAMOUCHE.

Belle demande ! (*On luy en donne encore une bouteille qu'il boit.*) Je commence à m'appercevoir que ton Ratafia ne vaut pas le diable, ce qui s'appelle pas le diable.

LEANDRE.

Et qu'y trouvez-vous, Monsieur ? vous ne l'avez peut-être pas bien goûté. En voudriez-vous encore une bouteille ? Mais voicy quelqu'un.

MEZ-

MEZZETIN (*en petit Maître entre en chantant, & se promenant d'un air distrait.*)

Tout comme il vous plaira, la rira, tout comme il vous plaira.

LEANDRE (*à Mezzetin.*)

Monsieur, que vous plaît-il ? du Thé, du Caffé, du Chocolat ?

MEZZETIN (*toûjours distrait.*)

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

LEANDRE.

Voulez-vous monter là-haut ? ou demeurer icy-bas?

MEZZETIN (*sans prendre garde heurte Scaramouche.*)

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE.

Monsieur, prenez garde à vous, s'il vous plaît. Si vous pousſez si fort, il faudra que je sorte.

MEZZETIN.

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE.

Mais ventrebleu, Monsieur, je ne sçais pas comment je dois prendre votre procedé.

MEZZETIN.

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE (*mettant l'épée à la main.*)

Allons morbleu, l'épée à la main ?

MEZZETIN (*tirant l'épée.*)

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE (*recevant un coup d'epée.*)

Ah, je suis mort, je suis bleſſé. A l'aide, au secours, au guet, en prison.

MEZZETIN (*le poursuivant.*)

Tout comme il vous plaira, la rira, &c.

SCARAMOUCHE (*se sauvant.*)

Ah, Coquin, tu m'as tué, mais tu seras pendu.

MEZ-

MEZZETIN (*s'en allant.*)

Tout comme il vous plaira, la rira, tout comme il vous plaira.

(*Tout le monde s'en va.*)

## SCENE IV.

### PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT.

DE la joye, Monsieur, de la joye. Je vous avois bien dit que vous retrouveriez Angelique.

LE DOCTEUR.

J'ay promis vingt pistoles à qui me la feroit retrouver. J'en donnerois presentement cinquante à qui me la feroit perdre.

PIERROT.

Payez moy toûjours la retrouvaille, & après nous ferons marché pour la reperdaille.

LE DOCTEUR.

Est-ce que tu l'as rencontrée en ton chemin?

PIERROT.

Non, Monsieur; mais mes Correspondans m'ont donné des avis. Un oublieux m'a dit qu'on avoit vû dans le Marais, entre onze heures & minuit, une fille sortir en habit de Bain, pendant qu'on precipitoit son démenagement par les fenêtres. Est-ce Angelique?

LE DOCTEUR.

Je ne crois pas cela.

PIERROT.

Un Crocheteur de la Doüanne m'a donné avis qu'on avoit retrouvé parmy les sacs d'un Quaissier une petite femme qui s'étoit perduë la veille au Lansquenet. Est-ce Angelique?

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas elle; elle est trop grosse, & ne se sçauroit cacher que derriére des sacs de bled.

PIER-

PIERROT.

Un Vendeur d'eau de vie m'a assuré qu'il avoit vû entrer, à quatre heures du matin, une jolie Solliciteuse, chez un jeune Rapporteur, & qu'il l'avoit menée l'après midy au Port-à-l'Anglois, pour instruire son procès.

LE DOCTEUR.

Angelique n'a point de procès.

PIERROT.

Attendez, Monsieur, on m'a donné encore un avis....

LE DOCTEUR.

Je ne veux plus entendre parler d'Angelique, ny de tes avis; & je la mépriſe si fort, que si je trouvois à me marier avec une autre, je l'épouserois dès aujourd'huy.

PIERROT.

Mais, Monsieur, puisque l'appetit de la nôce vous gourmande si fort, allez voir le Serrail de l'Empereur du Cap-Verd. On dit qu'il fait l'inventaire de ses femmes; vous en trouverez peut-être quelqu'une à votre propice.

LE DOCTEUR

Que me dis tu? quoy, on vend des femmes à la Foire?

PIERROT.

Ouy, Monsieur, c'est la grande nouvelle de Paris; on y court des quatre coins de la Ville.

LE DOCTEUR.

Allons voir ce que c'est que ce commerce-là?

PIERROT.

Je vais vous y mener. J'en prendray peut-être une pour mon compte, si j'en trouve à ma propice, & qui soit assez digne de mon mérite. (*Ils s'en vont.*)

(*La Ferme s'ouvre, & represente le Serrail de l'Empereur du Cap-Verd. Plusieurs Berceaux couverts de fleurs, y paroissent gardez par des Eunuques habillez à l'Indienne, avec des Hallebardes à la main. Arlequin*

*en Empereur du Cap-Verd est tout debout sur un Trône de fleurs, soutenu par des Singes, & entouré de Perroquets, de Serins de Canarie, de Geais, de Paons, & autres oiseaux. Les Violons jouent une marche, au son de laquelle tous les Eunuques font leur reveue devant Arlequin, qui après cela danse seul une entrée sur l'air de la Marche.)*

ARLEQUIN (*après avoir dansé.*)

Je suis Prince de la verdure ;
Le Teinturier en verd de toute la Nature ?
On ne me prend jamais sans verd.
Singes & Perroquets sont sous ma Seigneurie,
Roy des Serins de Canarie.
Je m'apelle en un mot l'Empereur du Cap-Verd.
Je bois, pour me tenir toûjours la tête verte.
Vin de Vauverd, Verjus, Verdée, & Verd de gris.
Chez moy les ragoûts sont vernis;
Tout s'y mange à la sausse verte ;
Et mon Cuisinier depuis peu
Fut pendu par mon ordre en la place publique,
Pour m'avoir à souper, contre ma politique,
Presenté d'une carpe au bleu.
C'est icy que l'on voit un Serrail à loüer ;
Femme à vendre, ou femme à donner.
Si je voulois en achepter.
Je ne pourrois auquel entendre.
Combien en ce lieu de maris
M'ameneroient leurs femmes vendre,
Et m'en feroient fort juste prix !
Le plus bizarre icy pourra se satisfaire.
A bouche que veux-tu je donne aux épouseurs,
Du blond, du brun, du roux, enfin j'ay dequoi faire
Des maris de toutes couleurs.

(*Vers les Eunuques.*)

Vous Geoliers bistournez, qui pour ma seureté,
De mes menus plaisirs gouvernez les serrures ;

A mes oiseaux privez donnez la liberté,
Qu'ils viennent chercher leur pâtures.

(*Les Berceaux se changent en grands Fauteuils de commodité, dans chacun desquels on voit une femme assise majestueusement.*)

PIERROT (*à Arlequin.*)

Monsieur, voila un homme qui dort, & qui demande une femme.

ARLEQUIN.

Un homme qui dort, & qui demande une femme? Il rêve donc. Voila quelque Habitant du pays de Papimanie.

SCARAMOUCHE (*avec un manteau fourré.*)

Toûjours je dors, toûjours je baaille.

ARLEQUIN.

Qui vous fit sous le nez une si longue entaille?

SCARAMOUCHE.

En mariage icy je viens m'appareiller.

ARLEQUIN.

Il faut vous marier avec un oreiller.

SCARAMOUCHE.

Non, Monsieur, il me faut une femme gaillarde,
Quelque jeune égrillarde,
Qui chante pour me reveiller.

ARLEQUIN.

Femme trop éveillée, & mary qui sommeille,
Ne peuvent long-temps s'accorder,
Toûjours au chant du Coq la Poule se réveille:
Mais quand le Coq s'endort, la Poule a beau chanter,
Elle n'est jamais entendue;
Et l'Epoux, en ronflant la basse continue,
L'oblige bien à déchanter.

SCARAMOUCHE.

Plus d'un mary qui m'écoute,
Voudroit en certain temps pouvoir dormir bien fort,
Car quand on dort,
On ne voit goute.

ARLEQUIN.

Dormir trop fort auſſi donne un autre chagrin.
Car ſouvent la femme irritée,
Voyant que ſon époux dort d'un ſommeil malin,
S'en va, n'étant point écoutée,
Chercher pour l'éveiller le ſecours du Voiſin.
Mais je m'en vais faire avancer toutes mes Sultanes. Vous les verrez; & s'il y en a quelqu'une à votre goût, vous la prendrez. (*Les Sultanes avancent.*)

ARLEQUIN (*à Scaramouche qui dort.*)

Héi? il ne faut pas dormir quand il eſt queſtion de choiſir une femme, les plus clair-voyans n'y voyent pas aſſez clair. Reveillez-vous donc. Tenez, en voila une qui ſeroit bien votre fait; car elle chante toûjours. (*à la Sultane*) Avancez, la Belle.

LA CHANTEUSE (*habillée en Sultane, s'avance, & chante.*)

Epoux qui poſſedez un objet plein d'appas,
Ne vous endormez pas.
Gardez bien votre conquête
Contre les veilles d'un Amant;
Car bien ſouvent
Un mary ſe reveille avec un mal de tête,
Qu'il n'avoit point en s'endormant.

ARLEQUIN (*chante ſur l'air*,) DE PIERRE BAGNOLET.

La femme eſt une place ennemie
Que tôt ou tard on aſſiégera.
Il faut toûjours qu'un mary crie:
Qui vive, qui vive, qui va là.
Veille qui pourra,
Si la ſentinelle eſt endormie,
Dans le corps de garde on entrera.

MEZZETIN (*en Eſpagnol, qui pleure & rit.*) ARLEQUIN.

MEZZETIN.

Vous voyez, Monſieur, un homme au dernier deſeſpoir. Ah, ah, ah. (*Il rit.*) AR-

ARLEQUIN.

A vous voir rire & danſer, on ne le croiroit jamais.

MEZZETIN.

Je ne ſçaurois m'empêcher de rire quand je ſonge que je vais me marier. (*Il pleure.*)

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas là un ſujet de triſteſſe.

MEZZETIN.

J'ay perdu depuis peu un procès qui m'afflige beaucoup. Ah, ah, ah! (*Il rit.*)

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là tant de quoy rire.

MEZZETIN.

Mais ce qui me réjoüit, c'eſt que je ſuis délivré par Arrêt de ma premiére femme. (*Il pleure.*)

ARLEQUIN.

Et quel diable d'homme eſt-ce là? Il rit quand il faut pleurer, & pleure quand il faut rire.

MEZZETIN.

La coquine m'a perdu de réputation, & m'a accuſé en Juſtice de n'être un mary ſeulement que pour la forme, & m'a fait declarer vieux à la fleur de mon âge.

ARLEQUIN.

J'entends votre affaire, on vous a mis dans la liſte *de frigidis & maleficiatis.*

MEZZETIN.

Ouy, Monſieur; mais ce qu'il y a de plus drôle, (vous allez rire,) une goguenarde de ſervante a demandé en Juſtice que je fuſſe obligé de nourir ſon enfant, dont elle dit que je ſuis le pere, parce qu'il me reſſemble.

ARLEQUIN.

S'il falloit adopter tous les enfans qui reſſemblent, & deſavoüer tous ceux qui ne reſſemblent pas, on verroit un beau brouillamini dans les familles.

MEZZETIN.

Suis-je pas bien malheureux? Je me flattois que

de deux procès opposez, il falloit que j'en gagnasse un.

ARLEQUIN.

J'en mettrois la main au feu.

MEZZETIN.

Je les ay perdu tous deux.

ARLEQUIN.

Tous deux ? Cela n'est pas juste.

MEZZETIN.

Non assûrément, car ou je suis, ou je ne suis pas ; ma servante dit qu'ouy, ma femme dit que non : cependant, le même jour, les mêmes Juges ont declaré que j'étois ouy & non tout à la fois, & on m'a condamné aux dépens. Ah, ah, ah !

ARLEQUIN (*chante.*)

Après un pareil procès,
Crois-moy, ne plaide jamais.
Dans la même occasion
Tantôt on dit ouy, tantôt on dit non.
Par Arrêt te voila donc
Declaré Coq & Chapon.

Mais de ta seconde femme qu'en as-tu fait ?

MEZZETIN.

Helas, Monsieur, elle est morte, & on m'avoit accusé de l'avoir tuée ; & sans l'argent & les amis j'aurois été pendu pour un femmicide.

ARLEQUIN.

Comment donc ? Conte moy un peu cela.

MEZZETIN.

Le vray de la chose est que ma femme mourut, parce que je n'avois pas eu assez de complaisance pour elle.

ARLEQUIN.

Voila qui est extraordinaire ! cette femme là prenoit donc bien les choses à cœur ?

MEZZETIN.

Un jour d'hyver elle revient à la maison à deux heures après minuit, heurte comme tous les diables, mais

mais je n'eus jamais la complaisance de luy aller ouvrir, & elle coucha dehors.

ARLEQUIN.

Et pour cela elle mourut ?

MEZZETIN.

Oh, que nenny.

ARLEQUIN.

Je m'en étonnois bien aussi, car jamais femme n'est morte pour avoir couché dehors.

MEZZETIN.

Une autre fois je l'enfermay deux jours & deux nuits dans la cave, avec un pain de six livres ; & quoy qu'elle pût dire, je n'eus jamais la complaisance de luy ouvrir.

ARLEQUIN.

Et elle en mourut ?

MEZZETIN.

Point du tout. Elle but tout un cartau de vin de Champagne que j'y avois, & mangea les deux tiers d'un jambon de quinze livres pesant.

ARLEQUIN.

Cette femme-là étoit bien en colére !

MEZZETIN.

Voyant donc qu'elle ne se corrigeoit point, je l'emmenay promener sur l'eau dans un petit batteau du côté de Charenton, & comme elle étoit assise sur le bord du batteau, je la poussay tant soit peu en passant, & elle tomba dans la riviére ; la voila qui commence à crier, A moy ! miséricorde ! au secours ! je n'eus jamais la complaisance de luy tendre la main.

ARLEQUIN.

Et elle en mourut ?

MEZZETIN.

Non, Monsieur, elle se noya.

ARLEQUIN.

Comme s'il y avoit de la différence entre mourir & se noyer ! Mais de quelle vacation êtes-vous ?

MEZZETIN.

Je ſuis Muſicien Italien, Monſieur.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne pas s'il y a quelque *deficit* à votre perſonne, & ſi vous êtes ſi peu complaiſant. Oh bien, j'ay juſtement icy votre affaire. J'ay une fille qui a été ſerein de Canarie autrefois. Vous ferez des concerts admirables enſemble.

MEZZETIN.

Serein de Canarie ? Vous vous moquez, Monſieur.

ARLEQUIN.

Non te dis-je, Pithagore luy a revelé cela, & elle le croit, c'eſt ſa folie, tu vas voir. (*vers Colombine.*) Parlez, n'eſt-il pas vray, belle Viſionnaire, Que vous avez jadis chanté dans ma voliére ?

COLOMBINE.

Ouy, Seigneur, & c'eſt aujourd'huy
Ce qui fait mon mortel ennuy.
Lorſque j'étois ſerein de Canarie,
Je paſſois plaiſamment la vie.
J'étois l'honneur de ce ſejour ;
Je chantois tout le long du jour ;
Aux Opéras d'Oyſeaux j'avois le premier rôle.
J'étois Armide, Arcabonne, Didon ;
Je me pâmois en pouſſant un fredon,
Et rien ne me manquoit enfin que la parole.
On m'a, croyant me faire un plaiſir ſingulier,
Naturaliſé fille. Ah ! le triſte métier !

ARLEQUIN.

Vous avez tort d'avoir tant d'amertume,
La belle autrefois bête à plume.
C'eſt un ſort plein d'attraits,
D'être jeune fille au tein frais ;
D'avoir un nez, un front, ma foy, vous êtes folle
De vouloir retourner à votre ancienne peau.
Une fille en tout temps ſe vent mieux qu'un oiſeau,
Je vous en donne ma parole.

Pour

Pour trois ou quatre écus j'achepte le plus beau ;
Mais en cas d'une fille, un peu friand morceau ;
Vous n'avez pas grand chose avec une pistole.

COLOMBINE.

Lorsque j'étois Serein, il m'en souvient encore,
Rien ne contraignoit mes desirs.
De mes chants amoureux je saluois l'aurore,
J'allois sur l'aîle des Zephirs.
Dès le matin caresser Flore ;
Et lorsque du Soleil la lumiére inégale
Sur la terre s'affoiblissoit,
Sans redouter l'éclat, sans craindre le scandale,
Je couchois où bon me sembloit.

ARLEQUIN.

On trouve toûjours assez vîte
Quelque charitable passant,
Qui vous loge chemin faisant.
Fille porte toûjours dequoy payer son gîte.

COLOMBINE.

A mon reveil, en dépit des filêts,
Je voltigeois dans les Forêts.
Avec quelque Serein du plus joly plumage.
Tantôt dans les Jardins nous passions tout le jour,
A gazouiller sous un feuillage,
Et nous n'interrompions jamais notre ramage
Que par des silences d'amour.

ARLEQUIN.

On vit de même encor ; c'est icy la coutume.
Les bois & les jardins sont des écueils d'honneur,
Des coupe-gorges de pudeur.
On voit certains oyseaux, non des oyseaux à plume ;
Femelles à maintien suspect,
Qui sans aller chercher les Iles Canaries,
Trouvent à faire un nid le soir aux Thuilleries
Avec des Sereins à gros bec.

COLOMBINE.

Je ne conduisois point une intrigue en cachette,
J'écoutois mille oyseaux murmurer tour à tour,
Et ne passois point pour Coquette,
Quoy qu'avec tout venant je parlasse d'amour.

ARLEQUIN.

Et bien, c'est encor la méthode.
Sans être trop coquette, on a plusieurs Amans,
D'Eté, d'Hyver, & de Printemps,
Dont on change suivant la mode.
Une fille aujourd'huy, sans sonner le tocsin;
Attire un garçon d'une lieue,
Et l'on ne trouve point de femelle en chemin,
Qui n'ait maint mâle après sa queue.

COLOMBINE.

Lorsque le Printemps de retour,
Excite nos cœurs à l'amour,
Sans appeller ny parens ny Notaire,
Je choisissois l'Epoux qui sçavoit mieux me plaire.
Nous goûtions un heureux destin,
Et mon Epoux étoit certain
Que de tous ses petits il étot le vray pere.

ARLEQUIN.

Ceux que le Dieu d'Hymen a pris au trebuchet,
Ne sont pas si seurs de leur fait;
Et tel se voit d'enfans une longue couvée,
Qui n'a fait que prêter son nom à la nichée.

COLOMBINE.

Sans aller en Justice exposer les défauts
De ces maris froids ou brutaux;
Quand un nouveau venu me plaisoit davantage,
Je rompois net mon mariage,
Sans craindre que par des Arrêts
On eût droit de me mettre en cage.
Et le Printemps suivant, j'allois dans un boccage,
Me marier sur nouveaux frais.

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Prens vîte de ma main cette fille prudente.
Pour ne pas effleurer ta reputation,
Tu la verras changer de maris plus de trente,
Avant de demander la separation.

MEZZETIN.

Monsieur, je la prendray. Mais souvenez-vous que, (*Il chante.*)

Je suis ouy, je suis non,
Selon l'occasion,
La chose est incertaine.
Je suis toûjours ouy
Chez la femme d'autruy;
Mais je suis non avec la mienne.

ARLEQUIN (*chante.*)

Dedans tes champs seme, arrose, défriche,
Plante en tout temps si tu veux être riche:
Mais à laisser sa femme en friche
On ne s'appauvrit jamais.

MEZZETIN.

Mais, si l'incomplaisance me prenoit?

ARLEQUIN.

Oh, pour cela, suis cette leçon, écoute. (*Il chante.*)

Sois complaisant, affable, & debonnaire,
Traite ta femme avec douce maniére:
Mais quand elle est dans la riviére,
Ne l'en retire jamais.

LE DOCTEUR (*tout épouvanté.*)

Au secours! à l'aide! prenez garde à moy.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t-il donc, Monsieur le Docteur? le feu est-il à la Foire?

LE DOCTEUR.

Ah! pis que cela, cent fois. Ce Sauvage qu'on montre à la Foire, cet Antropophage qui mange des

hommes, s'eſt échappé de ſa Loge, & me pourſuit pour me devorer. Il ne s'arrête que quand il voit des femmes. N'en avez-vous point icy ?

OCTAVE (*en Sauvage ſe jettant ſur le Docteur.*)

*Branas ſigyda periſtoc ourda chiribiſtaq.*

LE DOCTEUR.

Miſéricorde ! je ſuis mort ? Lâchez-luy une femme au plus vîte.

ARLEQUIN (*luy preſentant Angelique.*)

Tenez, Monſeigneur l'Antropophage, voila dequoy rabattre vos fumées.

ANGELIQUE (*voyant le Docteur.*)

Le Docteur ! ô Ciel !

LE SAUVAGE.

*Aſtrador, ourda, Cariſtac.* Que vois-je ? quel objet agréable ſe preſente à ma veue ? je me ſens tranquille. (*vers Arlequin montrant Angelique.*) Qu'eſt-ce que cela ?

ARLEQUIN.

Cela ? c'eſt une femme.

LE SAUVAGE.

Une femme ? Et qu'eſt-ce que c'eſt qu'une femme ?

ANGELIQUE.

Une femme, c'eſt une machine parlante, qui met tout l'Univers en mouvement, & qui s'émeut par les reſſorts de la tendreſſe.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas là la définition d'une femme. Une femme eſt un petit animal doux & malin, moitié caprice & moitié raiſon ; c'eſt un compoſé harmonique, où l'on trouve quelquefois bien des diſſonnances.

LE SAUVAGE.

Je n'entens point cela.

ARLEQUIN.

La femme eſt un animal timide, & qui ne laiſſe pas de ſe faire craindre. Il ne combat que pour être vaincu,

vaincu, & fait demander quartier en ceſſant de ſe deffendre. Entendez-vous à cette heure ?

LE SAUVAGE (*vers Angelique.*)

La jolie petite figure ! Plus je la regarde, & plus elle me fait plaiſir. (*vers Angelique.*) Dites-moy, je vous prie, cela eſt-il chair ou poiſſon ;

ARLEQUIN.

Elle eſt de chair & d'os comme vous voyez, quoy qu'il y en ait ſouvent qui n'ont que des arrêtes.

LE SAUVAGE.

Et à quel uſage cela eſt il bon ?

ARLEQUIN.

Cela eſt bon à tout. La femme eſt dans la ſociété ce que le poivre concaſſé eſt dans les ragoûts. Veut-on rire, chanter, danſer, boire, ſe marier, il faut des femmes ; enfin il entre de la femme par tout où il y a des hommes.

LE DOCTEUR.

Vous avez fait la definition d'une femme, & je vais faire celle d'une fille. Une fille eſt un petit oyſeau farouche que je vais mettre en cage, & voila ce que je vais faire.

(*Il ſe ſaiſit d'Angelique.*)

LE SAUVAGE (*ſe jette ſur le Docteur.*)

*Chauriby maſala cherieſi periſtaq*

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

Miſéricorde ! relâchez-luy cette fille.

LE SAUVAGE (*voyant qu'on luy redonne Angelique*)

Je reſſens venir ma tranquillité. Ah ! ſi l'on me vouloit donner ce joly Animal-là, je ne mangerois plus d'homme, je vous aſſure, & je m'en tiendrois à ce mets-là pour toute ma vie.

ANGELIQUE.

Vous vous en lâſſeriez bien-tot.

ARLEQUIN.

Il n'y en a point de plus friand ; mais il n'y en a point auſſi qui raſſaſie plus-vîte (*Au Docteur.*)

Monsieur le Docteur, donnez-luy ce qu'il vous demande.

LE DOCTEUR.

Que je donne Angelique à un mangeur de chair humaine ?

ANGELIQUE.

Ne craignez rien, & afin qu'il ne vous fasse point de mal, je veux toûjours être auprès de luy.

LE DOCTEUR.

Comment, malheureuse ?

ANGELIQUE.

Ne vous fâchez point, Monsieur le Docteur. Si vous me donnez à ce Sauvage-là, il ne vous demandera jamais compte de mon bien.

LE DOCTEUR.

Il ne me demandera point de compte ? Qu'il l'emmène donc au pays d'Antropophagie, & que je n'en entende jamais parler.

ARLEQUIN.

Vous rendrez un grand service au Genre humain ; car ce mangeur d'homme-là ne songeoit qu'à le détruire, & il va s'occuper à le peupler. (*Il chante vers le Sauvage.*)

Pour vous, Monsieur le Sauvage,
Qui faites tant le méchant,
Quatre jours de mariage.
Vous rendront moins violent.
Quand on voit un beau visage
On croit d'abord faire rage,
Mais son approche nous rend
Doux & souple comme un gand.

LE DOCTEUR (*après qu'Arlequin a chanté.*)

Mais, Monsieur l'Empereur, donnez-moy donc une femme comme aux autres ; car j'ay envie de me rematier.

AR-

ARLEQUIN.

Je crois effectivement que vous n'en avez que l'envie ; car je vous crois trop vieux pour en avoir les forces. Allons, il faut vous faire deux plaisirs à la fois ; vous marier, & vous rajeunir.

LE DOCTEUR.

Me rajeunir !

ARLEQUIN.

Ouy, vous rajeunir. Je m'en vais vous faire piler dans le mortier de mon Apoticaire ; & trois jours après, vous en sortirez gay & gaillard, & aussi vigoureux que vous l'étiez à dix-huit ans. Qu'on fasse venir Caricaca mon Apoticaire.

MEZZETIN (*arrive, habillé en manteau noir & en rabat, tenant sur sa tête un mortier, dont un Chat tient le pilon avec ses pattes.*)

Qu'est-ce qu'il y a, Monsieur ? De quoy s'agit-il !

ARLEQUIN.

De rajeunir Monsieur que voila. (*Montrant le Docteur.*) Faites-luy voir comme vous vous y prendrez ?

MEZZETIN.

Tout à l'heure. Allons, hé Gile, pilez ?

(*Le Chat pile dans le mortier dans le temps que Mezzetin chante :*)

Je suis un Apoticaire,
Qui place bien un Clistére,
Laire laire, laire lan la,
N'est-il pas vray, Caricaca.
Pile Gile, Gile pile,
Pile moy du Quinquina ;
Pile donc, Caricaca.
La femme de Maître Gile,
Quelque jour on la croquera ;
Pile donc, Caricaca,
Pile moy du Quinquina.

(*Après que Mezzetin a chanté, il s'en va.*)

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

Hé bien, Monsieur, que dites-vous de mon Apoticaire & de son garçon ?

LE DOCTEUR.

Je dis que vous n'avez rien que de merveilleux.

ARLEQUIN.

Je m'en vais vous faire voir la femme que je vous destine. Faites avancer Charlotte.

LE DOCTEUR.

Monsieur, est-elle jolie ?

ARLEQUIN.

C'est la meilleure & la plus jolie piéce de mon sac. Elle m'a servi long-temps de guenon, & j'espere que vous ferez de beaux singes ensemble. Elle sçait chanter, elle sçait danser. Vous l'allez voir.

(*Quatre Indiens apportent une Cage d'une coudée de haut, dans laquelle est une petite fille, qui avant que de sortir de sa Cage chante ce qui suit vers le Parterre.*)

Vous qui vous moquez par vos ris
De ma figure en cage :
Parmy vous autres beaux esprits,
Il s'en trouve, je gage,
Qui voudroient bien au même prix
Revenir à mon âge.

(*Après qu'elle a chanté, elle sort de sa Cage; & sur l'air qu'elle vient de chanter, elle danse une entrée toute seule.*)

LA CHANTEUSE (*chante sur l'air precedent.*)

La Foire est un Serrail fecond,
Qui peupleroit la France.
Force mariages s'y font
Sans Contract ny finance.
Messieurs la foire est sur le pont,
Venez en abondance.

ARLEQUIN (*chante.*)

Par quelque agreable chanson,

Fi-

Filouter l'Auditoire,
Et luy couper bourſe & cordons,
Voila notre grimoire,
Car icy nous nous entendons,
Comme larrons en Foire.

COLOMBINE.

Tel qui ſa femme tous les jours
A la foire accompagne,
Ne voit pas en certains détours
Les Rivaux en campagne.
Un mary ne ſçait pas toûjours
Les Foires de Champagne.

LA CHANTEUSE (*vers le Docteur.*)

Il faut que tout vieillard uſé
Renonce au mariage.
Si vous en êtes entêté,
Prenez fille à cet âge.
(*Montrant la petite fille.*)
Et pour plus grande ſeureté,
Vous la mettrez en cage.

ARLEQUIN (*au Parterre.*)

Meſſieurs, de bon cœur recevez
La Piéce qu'on vous donne.
Demain nos vœux ſeront comblez,
Si votre argent foiſonne.
Si les Marchands ſont aſſemblez,
La Foire ſera bonne.

## *COUPLETS AJOUTEZ.*

*Sur ce que Meſſieurs les Comédiens François voyant le ſuccès extraordinaire de cette Piéce, en donnerent une ſous le même titre qui n'eut point de reuſſite.*

MEZZETIN.

Deux troupes de Marchands Forains
Vous vendent du comique:

Mais si pour les Italiens
Votre bon goût s'explique,
Bien-tôt l'un de ces deux voisins
Fermera sa Boutique.

ARLEQUIN.

Quoy que le pauvre Italien
Ait eu plus d'une crise,
Les Jaloux ne luy prennent rien
De votre chalandise:
Le Parterre se connoît bien
En bonne marchandise.

*IMPROMPTU D'ARLEQUIN, sur ce qu'on luy demandoit* bis.

Puisque vous le voulez ainsi,
Contentons votre envie:
Mais faites donc chorus aussi,
Car j'aime l'harmonie.
Demain vous ferez bis icy,
Mon Serrail vous en prie.

*Fin de la Piéce.*

## SCENE AJOUTE'E.

*CE qui donna lieu à cette Scêne, fut que deux femmes chacune dans son Carrosse s'étant rencontrées dans une petite rue de Paris, trop étroite pour donner place à deux Carrosses de front, ne voulurent reculer ny l'une ny l'autre, & ne cesserent point d'embarasser la rue jusqu'à l'arrivée d'un Commissaire, qui pour les mettre d'accord les fit reculer toutes les deux en même temps, chacune de son côté.*

SCE-

# SCENE DES CARROSSES.

ARLEQUIN, & MEZZETIN (*en femmes,*) (*chacun dans une petite Vinaigrette.*) UN COMMISSAIRE (*qui survient.*)

I. HOMME (*qui traîne une Vinaigrette.*)

Reculez, Vivant.

II. HOMME (*qui traîne l'autre Vinaigrette.*)

Recule toy-même, hé.

I. HOMME.

Hola l'Amy, hors du passage.

II. HOMME.

Hors du passage, toy-même.

MEZZETIN (*à l'homme qui le traîne.*)

Qu'est-ce donc, Cocher? Est-ce que vos Chevaux sont forbus?

ARLEQUIN (*à l'homme qui le traîne.*)

Fouettez donc, Maraut, fouettez donc. Avez-vous oublié mes allures?

I. HOMME.

Madame, il y a là un Carrosse qui empêche de passer.

ARLEQUIN.

Un Carrosse? Et marchez-luy sur le ventre, mon Amy.

MEZZETIN (*la tête à la Portiére.*)

Quelle est donc l'impertinente qui arrête mon équipage dans sa course?

ARLEQUIN (*la tête hors la Portiére.*)

C'est moy, Madame. Je vous trouve bien ridicule de bor-

de borner avec votre Fiacre les rues où je dois passer !

MEZZETIN.

Fiacre vous-même. Notre famille n'a jamais été sans Carrosse, ny sans Chevaux.

ARLEQUIN.

Ny sans Bourriques, Madame.

MEZZETIN.

Sçavez-vous bien qui je suis, ma petite Mie ?

ARLEQUIN.

Me connoissez-vous bien, ma petite Mignonne.

MEZZETIN.

Apprenez, si vous ne le sçavez, que je suis la premiére Cousine du premier Clerc du premier Huissier à Verge au Châtelet de Paris.

ARLEQUIN.

Et moy, je suis la femme du premier Marguillier du premier Oeuvre de la Villette.

MEZZETIN.

Quand vous seriez le Diable, vous reculerez.

ARLEQUIN.

Que je recule ? Reculez vous-même, on n'a jamais reculé dans ma famille.

MEZZETIN.

Oh bien, Madame, je vous declare que je ne recule point, & que je reste icy jusqu'à Soleil couchant.

ARLEQUIN.

Et moy, j'y demeure jusqu'à Lune levante.

MEZZETIN.

Je n'ay rien à faire, pourvû que j'arrive aux Thuilleries entre chien & loup.

ARLEQUIN.

Ny moy non plus, pourveu que je sois demain au lever de Monsieur le Marquis de la Virgouleuse.

MEZZETIN.

Petit Lacquais, allez me chercher à dîner à la Gargotte ; & faites porter du foin pour mes Chevaux.

ARLEQUIN.

Pour moy, je n'ay que faire d'envoyer rien chercher, je porte toûjours sur moy tout ce qu'il me faut, & je ne marche jamais sans des vivres pour trois jours. Qu'on me donne ma Cuisine.

(*Un Laquais luy ayde à prendre une petite Cuisine de fer blanc, qui est faite comme un garde-manger, d'où Arlequin tire des assiettes, une salade, un poulet, des burettes pleines d'huile & de vinaigre, des fourchettes, des couteaux, des serviettes, & autres utensiles propres à garnir une Table. Il pose tout cela sur le devant de la Vinaigrette, & mange, & de temps en temps boit en saluant tantôt la Dame sa voisine, & tantôt le Parterre. Après plusieurs lazzi de cette nature arrive le Commissaire.*)

LE COMMISSAIRE.

Quelle cohue est-ce donc, Mesdames? Voila un embarras terrible! Un Enterrement, un Troupeau de Bœufs, & deux Charettes de foin qui ne sçauroient passer. Otez-vous de là, & au plus vîte.

MEZZETIN (*au Commissaire.*)

Oh bien, Monsieur, je secheray plutôt sur pied que d'en branler.

ARLEQUIN.

Pour moy, je n'en démareray pas, dussé-je arrêter la circulation de Paris. A votre santé, Mr le Commissaire. (*Il boit.*)

MEZZETIN.

Je souffriray bien, vraiment, qu'une Sous-roturiére, insulte ma Caléche en pleine rue!

ARLEQUIN.

Nous verrons si une arriére-Bourgeoise me mangera la laine sur le dos!

LE COMMISSAIRE.

Il faut pourtant quelque accommodement à cela.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce à dire, Monsieur le Praticien? Est-ce que vous me prenez pour une femme d'accommodement?

LE COMMISSAIRE.

Hé Madame, entrez mieux dans ce que je dis. Je dis qu'il faut vuider ce différent, & sortir d'affaires.

ARLEQUIN.

Vuider ? mais voyez un peu quelle insolence ! Oh, apprenez Mr le Commissaire que je ne vuide rien, moy. Allez chercher vos vuideuses d'affaires ailleurs.

LE COMMISSAIRE.

Il faut pourtant que vous reculiez. (*Il se met entre les deux Vinaigrettes, & les fait reculer toutes les deux en même temps.*)

MEZZETIN (*sortant de sa Vinaigrette.*)

Que je recule ? Morbleu cela ne sera pas vray. (*Il saute sur le Commissaire.*)

ARLEQUIN.

Que je recule ? Parbleu vous en aurez menty. (*Il saute aussi sur le Commissaire qui s'esquive, les deux femmes se prennent au collet, se decoeffent, & s'en vont ; ce qui finit la Scêne.*)

*Fin de la Comédie.*

Les Momies d'Egipte

# LES MOMIES D'EGYPTE.

*COMEDIE EN UN ACTE,*

MISE AU THEATRE

Par Messieurs Regnard & du F **,

*Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le 19. jour de Mars 1696.*

# ACTEURS.

MONSIEUR JACQUEMARD, Procureur, *Cinthio.*
MADAME JACQUEMARD, femme du Procureur. *Mezzetin.*
ARLEQUIN, Amant de Colombine.
COLOMBINE, fille d'intrigue, sous le nom de Leonore.
OSIRIS, Dieu des Egyptiens. *Scaramouche.*
UNE EGYPTIENNE. *Colombine.*
L'EPINE. *Scaramouche.*
UNE SIBILLE. *La Chanteuse.*
MARC-ANTOINE. *Arlequin.*
CLEOPATRE, *Colombine.*
PIERROT, Garçon Limonadier.
*Plusieurs Garçons Limonadiers.*
*Plusieurs Momies.*
*Plusieurs Violons.*

*La Scène est dans une des Boutiques de la Foire S. Germain.*

LES

# LES MOMIES D'EGYPTE.

## SCENE I.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*à part.*)

*Alessandro Magno, quel gran Filosofo, aveva ragione di dire, che l'amore d'una Donna* est un sable mouvant, sur lequel on ne peut bâtir que des châteaux en Espagne.

COLOMBINE (*à part.*)

*Lucretia Romana, di castissima memoria, avevà costume di dire, ch'il cuore d'un uomo* étoit bien trigaut: & qu'il ne s'y falloit non plus fier qu'à un Almanach.

ARLEQUIN.

*La donna* est une girouette d'inconstance, un moulin à vent de légéreté, une belle de nuit, qui n'est bonne que du soir au matin.

COLOMBINE.

*L'amor d'un uomo* est un petit brouillard d'Eté, qui se dissipe avec le Soleil; un coq sur un clocher, qui tourne au moindre petit zephire.

ARLEQUIN (*appercevant Colombine.*)

*Ecco* la belle de nuit inconstante, qui me fait tant pester contre le genre feminin.

COLOMBINE (*appercevant Arlequin.*)

*Ecco* le petit brouillard d'Eté, qui me fait haïr les hommes comme des Mahometans. (*Ils passent fièrement, & se rencontrent nez à nez.*)

AR-

ARLEQUIN.

Mademoiſelle, rangez-vous de mon chemin, s'il vous plaît.

COLOMBINE.

Avec votre permiſſion, Monſieur, n'embarraſſez point le paſſage.

ARLEQUIN.

Fy! cela eſt vilain à une fille d'accrocher un honnête homme de paſſant!

COLOMBINE.

Fy! cela eſt impoli de heurter de front & d'arrêter une honnête créature qui paſſe ſon chemin!

ARLEQUIN.

Une ingrate comme vous ne ſera jamais un Remora, capable d'arrêter un vaiſſeau comme le mien, qui cingle à pleines voiles ſur l'Ocean des bonnes fortunes.

COLOMBINE.

Un perfide comme vous, ne ſera jamais une ornière capable de m'empêcher de rouler au galop dans le grand chemin des proſpéritez. Quand une fille a quelque ſçavoir-faire, elle ne manque pas d'adorateurs.

ARLEQUIN.

Quand un homme eſt tourné d'une certaine maniére, il ne manque pas d'adoratrices.

COLOMBINE.

J'ay refuſé d'être premier Commis chez un Commis de la Doüane, qui m'auroit fait bien des gracieuſetez, & où j'aurois tenu la caiſſe.

ARLEQUIN.

Il ne tient qu'à moy d'être Gouverneur des filles d'honneur d'une honnête Dame qui demeure dans la rue Fremanteau.

COLOMBINE.

Je paſſe ſous ſilence les avances que me fait un Procureur moderne, qui me ſignifie tous les jours quel-

quelque avenir amoureux, & qui veut m'associer à sa Pratique.

ARLEQUIN.

Je ne fais point mention d'une ancienne Procureuse, qui me donne toûjours quelque exploit galant, & qui m'a accordé la préférence sur quatre grands Clercs.

COLOMBINE (*d'un ton radoucy.*)

*Si puol sapere il nome della vostra antica Procurosa....*

ARLEQUIN (*du même ton.*)

*Si puol sapere come si chiama quel vostro Procurator moderno.*

COLOMBINE.

Si vous n'étiez pas un petit indiscret....

ARLEQUIN.

Si vous n'étiez pas une grande babillarde....

COLOMBINE.

*Io vi direi* que c'est Monsieur Jacquemard.

ARLEQUIN.

*Io vi direi* que c'est Madame Jacquemard.

COLOMBINE.

Madame Jacquemard? *E possibile? Ah! caro Arlicchino!* Nous négocions l'un & l'autre dans la même boutique.

ARLEQUIN.

*Ah, carissima Colombina!* Embrassez-moy. Nous travaillons tous deux dans le même atelier.

COLOMBINE.

*Hò fatto credere* à Monsieur Jacquemard, *che sono una figlia di qualità di Provincia, chiamata Leonora, e che sono a Pariggi per sollecitar un processo.*

ARLEQUIN.

*Ed io mi sono introdotto dalla Procurosa, sotto il nome* du Baron de Groupignac, Gentilhomme Auvergnac, *e che sono venuto a Pariggi per sollecitar un Dono.*

COLOMBINE.

Quel eſt-il ce don ?

ARLEQUIN.

C'eſt de pouvoir ſeul avoir des haras de mulets dans les montagnes d'Auvergne.

COLOMBINE.

*Biſogna che queſto negotio faccia la noſtra fortuna. Tu ſai ch' il noſtro matrimonio non è ſtato rotto* que par indigence ; il faut que nous plumions ces oyſons. J'aſſigne dès à preſent ma dot ſur les malverſations du Procureur.

ARLEQUIN.

Et moy, ton Douaire ſur les malverſations de la Procureuſe. L'Epine eſt dans mes intérêts.

COLOMBINE.

Il eſt auſſi dans les miens, & ſon ſecours ne nous ſera pas inutile. Mais le voicy.

## SCENE II.

L'EPINE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

L'EPINE.

*Vi ritrovo quì a propoſito. Hò meſſo i voſtri affari in buon camino.* (*à Col.*) Votre Procureur ne manquera pas de ſe trouver tantôt dans ma boutique, pour voir mes Momies, où il vous prépare une collation magnifique ; & pour-ta Procureuſe, (*vers Arlequin,*) je l'attens icy, & je vais faire en ſorte de la faire trouver auſſi chez moy.

ARLEQUIN.

Tant mieux, ſi les parties ſont aſſemblées ; nous plaiderons contradictoirement.

L'EPINE.

Dès qu'ils ſeront tous dans ma boutique, je vous diray ce qu'il faudra que vous faſſiez. (*à Colombine.*)

En

En attendant, Colombine, il faut que tu te déguiſes en Egyptienne; je te cacheray dans ma boutique, &..... (*Il luy parle à l'oreille.*) mais allez vous-en vîte; voicy Madame Jacquemard qui vient.

## SCENE III.

L'EPINE, Mad. JACQUEMARD, (*vétue d'un brocard d'or à fond écarlatte, & chargée de beaucoup de rubans.*)

L'EPINE.

*Riveriſco, Madama Giacchemarda; comeſiete Bella, Giovine, Galante!* Quel bel habit?

Me. JACQUEMARD.

Vous voyez, Monſieur de l'Epine. C'eſt un petit deshabillé à bonne fortune, que je me ſuis donné exprès pour venir à la Foire.

L'EPINE.

Ah, Madame, vous êtes ſi belle, que vous n'avez pas beſoin de toutes ces parures-là pour plaire.

Me. JACQUEMARD.

On a beau être jeune, mignonne, poupone; ces fripons d'hommes ſont ſi intéreſſez, qu'à moins qu'ils ne voyent briller l'or deſſus & deſſous, ils s'imaginent qu'une femme eſt un garde-magazin, qu'ils veulent avoir pour moitié de ce qu'elle vaut.

L'EPINE.

Il eſt vray qu'on aime aſſez l'étalage; & dans les boutiques bien parées, on y vend une fois plus cher qu'ailleurs.

Me. JACQUEMARD.

On attrappe aſſez l'air de qualité, comme vous voyez. Mon mary ne ſçait pas que j'ay ce petit deshabillé-cy. C'eſt le ſurtout des menus plaiſirs; il eſt déja tout frippé.

L'EPINE.

*Ma, se il vostro marito vi trovasse così vestita*, il pourroit bien jetter l'habit par les fenêtres, sans songer que vous seriez dedans.

Me. JACQUEMARD.

Oh, je ne crains rien.

L'EPINE.

Il faudra, Madame que vous veniez voir mes Momies d'Egypte. Elles sont très rares, & Monsieur le Baron de Groupignac m'a promis qu'il s'y trouveroit. Je sçay qu'il ne vous est pas indifférent.

Me. JACQUEMARD.

Je n'ay rien de caché pour Monsieur de l'Epine; je connois sa discrétion, & je luy avoueray que je me sens si frappée de ce Monsieur de Groupignac, que si mon bâtié de mary étoit mort, je n'en ferois pas à deux fois, & je l'épouserois d'abord en luy donnant tout mon bien.

L'EPINE.

Vous ne sçauriez mieux faire. C'est un vray homme de mérite. J'ay une Egyptienne dans ma boutique, qui pourroit bien deviner le temps que vous l'épouserez. Mais je crois que je l'entends. Madame, je vous laisse, pour me rendre chez moy. Si l'Egyptienne vous tente, venez-y, & je vous promets que je vous feray parler à elle en toute seureté. Serviteur.

Me. JACQUEMARD.

Je vous réponds que j'iray dans un moment chez vous.

## SCENE IV.

ARLEQUIN (*en Baron de Groupignac*,) Mad. JACQUEMARD.

ARLEQUIN (*vers la Cantonade.*)

HOla quelqu'un? Basque, Champagne, la Fleur, Poitevin, Couppe-jarret? Laquais *major*, autre-

trement mon Secretaire ? J'ay laissé sur mon Bureau vingt ou trente billets doux, allez les ouvrir, & y faites réponse, mais d'un stile tygre & cruel ; j'ay d'autres amours en tête. Laquais *minor*, allez dire à cette veuve, que je ne l'iray point voir, qu'elle n'ait reçu ce rembourſement. Laquais *minimus*, vous irez chez la vieille Baronne de Trancot, ſçavoir ſi ſon viſage eſt pleinement rentré des crevaſſes de la petite vérole. Mon Suiſſe, venez-ça, vous dont le bras eſt aguerri à ſoutenir l'aſſaut des créanciers, redoublez de forces aujourd'huy, & repouſſez vigoureuſement toutes les femmes qui viendront m'aſſiéger. (*Appercevant Madame Jacquemard.*) Ah, Madame, vous voila ! Que de beautez ! que d'appas ! quelle fourmilliére de charmes ! Que ces yeux, ce nez, ces dents, ce tein, que tout cela eſt bien travaillé ! Avez-vous acheté cela tout fait ?

Me. JACQUEMARD.

Ah, Monſieur, je n'achette point de charmes, la nature y a aſſez pourvû ; je ſuis toute naturelle, moy.

ARLEQUIN.

Que cela eſt artiſtement élabouré ! Je me donne au diable, ſi je n'aimerois mieux avoir fait ce viſage-là, que la machine de Marly.

Me. JACQUEMARD.

On ſeroit bien-heureuſe, Monſieur le Baron, ſi on pouvoit auprès de vous mettre à profit ſes petits appas.

ARLEQUIN.

Petits appas, Madame ? Ah Ciel ! quelle héréſie ! Voila les plus gros que j'aye vû de ma vie. Vous me charmez, vous m'enchantez, vous m'enlevez, vous m'entouſiaſmez. Non, je n'y ſçaurois tenir, il faut que je vous embraſſe. (*Il veut la baiſer, & l'emplit de poudre*)

Me. JACQUEMARD.

Ah, petit ſeducteur, vous ne cherchez qu'à me jetter de la poudre aux yeux. Ah ! ah !

ARLEQUIN.

L'éclat de vos charmes m'éblouit bien davantage, beau soleil de mon ame, Plus je vous vois, plus je vous trouve adorable. M'aimez-vous ?

Me. JACQUEMARD.

Ah fy donc, aimer ! Je m'évanouis quand j'entends seulement prononcer le mot d'amour, mais on auroit quelque bonté pour vous, si vous n'étiez pas si dissipé.

ARLEQUIN.

Il faut bien qu'un homme de qualité remplisse ses devoirs. On se lève tard. Avant qu'on ait écarté des créanciers, fait quelque affaire avec les usuriers, qu'on se soit montré dans les Lansquenets, on est tout étonné que la nuit est bien avancée, & qu'il faut aller rosser le Guet.

Me. JACQUEMARD.

Vous êtes, à ce qui me paroît, fort regulier à vos exercices.

ARLEQUIN.

Pour me rendre plus assidu auprès de vous, je me suis un peu relâché cette semaine, & voila déja cinq hommes qu'on a tué où je n'ay aucune part. Mais que ne fait-on point pour vous ? Que vous êtes ensorcellante ! (*Il luy baise la main.*)

Me. JACQUEMARD.

Fy donc, fy donc, Monsieur le Baron !

ARLEQUIN.

Où est donc ce diamant que vous mettez d'ordinaire à votre petit doigt, & qui me va si bien au pouce ?

Me. JACQUEMARD.

Je vous l'apporteray tantôt.

ARLEQUIN.

N'y manquez donc pas. Que vous parlez élégamment, ma Princesse ! En vérité, je ne vois personne qui ait une tournure d'esprit aussi arrondie. Le

Dia-

Diable m'emporte, vous l'avez comme le corps.

Me. JACQUEMARD.

Tout de bon, me trouvez-vous de votre goût? Mon Tailleur dit qu'il y a de l'honneur à m'habiller. Je ne suis pas des plus menues; mais, si vous y prenez garde, je suis assez bien prise dans ma taille.

ARLEQUIN.

Vous êtes à charmer. Fy! je n'aime point ces grandes tailles de fuseau, qui sont toujours prêtes à rompre. Je veux, morbleu, des tailles épaisses, & renforcées comme la votre. J'ay autrefois eu un Roussin Breton, qui étoit le meilleur animal qui fut jamais. Il avoit la côte tournée comme vous. Je crois que vous avez la jambe d'un beau volume! Souffrez que j'en voye un échantillon?

Me. JACQUEMARD.

Fy donc! arrêtez-vous, petit entreprenant. Sans vanité, je ne l'ay pas mal tournée. (*Elle fait voir un peu de sa jambe.*)

ARLEQUIN.

Le joly petit balustre! Ah, Madame, votre beauté durera long-temps, elle est fondée sur pilotis. (*Il luy veut manier la jambe.*)

Me. JACQUEMARD.

Tout beau, tout beau, Monsieur, un peu de modestie.

ARLEQUIN.

Oh, plus que vous ne voudrez. Vos jambes sont les colomnes d'Hercule, & c'est pour moy le *non plus ultra.*

Me. JACQUEMARD.

Je vous laisse, & vais de ce pas aux Momies consulter une Egyptienne sur la mort de mon mary & notre futur mariage. Adieu, petit Hercule.

ARLEQUIN.

Adieu, charmante Colomne, qui soutient l'architrave de mon amour. (*à part.*) Il me semble que

la Procureuse ne donne pas mal dans le panneau. Allons nous déguiser, pour l'attraper elle & son mary, & les faire venir à nos fins. (*Ils'en va.*)

## SCENE V.

*LE Théâtre change, & represente une ruine, parmy laquelle on voit des Pyramides d'Egypte, avec plusieurs Tombeaux, & entr'autres celuy de Marc-Antoine & de Cléopatre.* Osiris *Dieu des Egyptiens, qui paroît au milieu de toutes ces Tombes, se lève, & frappant de sa baguette une Sibille qui est couchée au pied d'une piramide, la Sibille aussi-tôt se lève, & vient chanter ce qui suit.*)

Sous ces beaux monumens d'éternelle memoire,
Je ramine la cendre, & trouble le repos
De ces Rois & de ces Héros,
Qui jadis dans l'Egypte ont signalé leur gloire.
Je garde aussi sous ces Tombeaux fameux,
Les manes precieux
De ces femmes charmantes
Qui firent jusques dans les Cieux
Elever ces masses pesantes,
Et par des Histoires brillantes,
Signalerent leur nom dans l'Empire amoureux.

(*On joue une ritournelle fort gaye, après quoy la Sibille continue.*)

Si dans ces lieux toutes les Belles,
Qui ne sont pas cruelles,
Pour immortaliser leur sort,
Laissoient de quoy bâtir après leur mort
Des Monumens aussi solides,
On verroit bien des Pyramides.

SCE-

# SCENE VI.

## MADAME JACQUEMARD, OSIRIS, UNE EGYPTIENNE.

Me. JACQUEMARD.

MOnſieur, n'eſt-ce point vous qui montrez les Momies ?

OSIRIS.

*Io ſono il Dio Oſiris, il Dio del l'Egitto.*

Me. JACQUEMARD.

Puiſque vous êtes le Dieu de l'Egypte, ne pourriez-vous point me faire parler à quelqu'une de vos Egyptiennes, pour luy demander ſon avis ſur une petite affaire ?

OSIRIS.

*Volontieri. Voglio in favor voſtro, richiamarne alla luce una delle piu Illuſtri che ſiano mai ſtate.*

(*Il frappe de ſa Baguette une Egyptienne qui eſt couchée au pied d'une autre pyramide. L'Egyptienne ſe lève, & s'avance vers Madame Jacquemard.*)

Me. JACQUEMARD.

On m'a dit, Madame, que vous étiez une Bohémienne fort habile dans votre métier, & que vous deviniez à merveille.

L'EGYPTIENNE.

On vous a dit vray, & il y a plus de ſix mille ans que nous devinons dans notre famille de pere en fils. Je ſuis la premiére femme du monde pour crocheter les cadenats de l'avenir. Voyant votre taille & votre mouſtache, je devine que vous êtes menacée d'une longue ſtérilité.

Me. JACQUEMARD.

Monſieur Jacquemard mon mary ne ſe plaint point de moy, & je l'ay fait pere de dix-huit Jacquemardeaux, tous portant barbe.

L'EGYPTIENNE.

J'ay deviné qu'au Printemps prochain plusieurs femmes payeroient aux Officiers leur cotte part des frais de la campagne, pour éviter les executions Militaires.

Me. JACQUEMARD.

Je le crois bien, mais....

L'EGYPTIENNE.

J'ay deviné qu'au renouveau le sang des Procureuses seroit terriblement petillant, & que si elles jouoient au Lansquenet, leurs maris seroient les premiers pris.

Me. JACQUEMARD.

Madame, je suis Procureuse, &....

L'EGYPTIENNE.

En voyant une Sultane d'Opéra trocquer ses Diamans bâtards contre de légitimes, j'ay deviné qu'elle avoit fait de furieuses exactions sur quelque gros Bacha Sous fermier.

Me. JACQUEMARD.

D'acord. Mais vous sçaurez.....

L'EGYPTIENNE.

En voyant deux Gascons entrer au Cabaret, j'ay deviné que ce seroit le Cabaretier qui payeroit l'écot.

J'ay deviné qu'à la Saint Martin tout homme de Robe, & tout Abbé feroit suspension d'armes, mais qu'au départ des Officiers on verroit écrit en lettres d'or sur la porte des Coquettes : *Cedant Arma Togæ.*

Me. JACQUEMARD.

Il n'est pas question de cela...

L'EGYPTIENNE.

J'ay deviné que les Bals de cette année seroient dangereux, & que les hommes seroient si bien masquez, que mainte femme y prendroit quelque avanturier pour son mary.

J'ay deviné que beaucoup de meres Coquettes voyant chaque jour leur visage menacer ruïne, tâcheroient

roient à faire recevoir leurs filles en survivance.

Me. JACQUEMARD.

Je n'ay que deux mots....

L'EGYPTIENNE.

J'ay deviné qu'il y auroit cet Eté aux Thuilleries plus de Nymphes Boccagéres, que de Faunes & de Chevrepieds, & que les Appollons amoureux de ce pays-là ne trouveroient point de Daphné assez cruelle pour se laisser metamorphoser en Laurier. En voyant tant de galanteries mercenaires, j'ay deviné que l'amour étoit devenu Courtier de Change, & que les cœurs se négocioient à present de place en place.

Me. JACQUEMARD.

Mais laissez moy donc parler....

L'EGYPTIENNE.

J'ay deviné, en voyant un Milord de la rue des Bourdonnois qui avoit perdu son argent contre une jolie femme, qu'il ne seroit pas long-temps à se racquitter.

J'ay deviné que les Carosses de deux Bourgeoises de qualité se rencontreroient tête à tête dans une petite rue, & qu'après avoir fait repaître leurs personnes & leurs chevaux, on en feroit une Scéne lucrative à l'Hôtel de Bourgogne.

Me. JACQUEMARD.

Vous avez deviné juste; mais....

L'EGYPTIENNE.

J'ay deviné qu'il y auroit cette année bien des Filoux qui voudroit changer d'état; beaucoup de maris qui voudroient porter le deuil de leurs femmes; & encore plus de femmes qui postuleroient des emplois de Veuve.

Me. JACQUEMARD.

Ah, voila la question, Madame.

L'EGYPTIENNE.

Comment? Est-ce que vous voudriez que votre mary fût mort.

Me. JACQUEMARD.

Non pas tout à fait ; mais je voudrois ſçavoir ſi je ſeray mariée en ſecondes Nôces ?

L'EGYPTIENNE.

Donnez-moy votre main. Diantre ! Voila une main bien Nuptiale. Vous avez bien des ſoupirans. Il y a entr'autres un certain Baron de Grou....

Me. JACQUEMARD.

Grou.... Groupignac, n'eſt-ce pas ?

L'EGYPTIENNE.

Groupignac, ouy, un échappé des Montagnes d'Auvergne. Il vous a terriblement égratigné le cœur.

Me. JACQUEMARD.

Cela eſt vray. (*à part.*) Comme elle devine cela ! Il m'a promis de m'épouſer ſi-tôt que la place ſeroit vacante. Mais, vous ſçavez, les Barons aujourd'huy ſont ſi inconſtans.....

L'EGYPTIENNE (*à part.*)

Et les Madames Jacquemards ſi laides.

Me. JACQUEMARD.

Dites moy un peu ce qu'il faudroit faire pour le fixer dans le goût de me tenir un jour ſa parole ?

L'EGYPTIENNE.

Avez-vous des bijoux, des diamans, de l'argent comptant ?

Me. JACQUEMARD.

Oh ouy, je ſuis très-bien nippée, & très riche.

L'EGYPTIENNE.

Ecoutez la Sibille qui s'avance ; elle va vous dire ce qu'il faudra faire.

LA SIBILLE (*chante.*)

Quand on a paſſé ſa jeuneſſe,
On achette bien cher les fruits de la tendreſſe.
Il ne faut pas qu'une vieille pretende
Faire l'amour à communs frais ;
Et trop heureuſe encor, que ſon argent luy rende
Ce que l'âge ſur elle a moiſſonné d'attraits.

SCE-

## SCENE VII.

MONSIEUR JACQUEMARD, & Mad: JACQUEMARD, OSIRIS.

Mr. JACQUEMARD (*appercevant sa femme.*)

QUe faites-vous donc icy, Madame?

Me. JACQUEMARD.

Qu'y faites-vous, vous? Que je suis malheureuse! Est-ce que je rencontreray toûjours ce petit brutal là en mon chemin?

Mr. JACQUEMARD.

Est-ce que vous venez à la Foire pour donner la Comédie? Quel habit de folle avez-vous donc là? Est-ce là l'habit d'une Procureuse?

Me. JACQUEMARD.

Procureuse, moy? Voyez cet insolent! Apprenez, mon amy, que je suis la femme d'un Procureur, mais que je ne suis point Procureuse, & que je puis porter l'or & l'argent à meilleur titre que de vieilles Comtesses qui doivent encore leur habit de nôces.

Mr. JACQUEMARD.

Il n'y a pas un de ces diamans-là qui ne m'ait coûté un procès, & peut-être une fausseté.

Me. JACQUEMARD.

Je serois bien malheureuse, d'être lardée de fausse-tez depuis les pieds jusqu'à la tête! Mais, Monsieur, consolez-vous, ces diamants là ne vous coûtent rien.

Mr. JACQUEMARD.

Ils ne vous coûtent pas grand' chose aussi.

Me. JACQUEMARD.

Comment? Que voulez-vous dire? Ils ne me coûtent pas grand' chose? Je veux bien que vous sçachiez que je n'ay jamais rien fait pour de l'argent.

Mr. JACQUEMARD.

Tant pis, Madame; il y a de certains métiers, où il vaut mieux recevoir que donner.

Me. JACQUEMARD.

Plutôt que de censurer ma conduite, vous feriez mieux de reformer la votre, & ne pas faire tous les jours le petit libertin.

Mr. JACQUEMARD.

Je n'ay rien à réformer à ma conduite, & je souhaitterois que la votre fût aussi réguliére dans le fonds & dans la forme.

Me. JACQUEMARD.

Cela est étrange! Ces gens de Pratique ont toûjours quelque petit ménage par apostille, & ils ne regardent leur femme que comme un Inventaire de production.

OSIRIS.

*Adagio. Non e questo un loco da disputare, siete venuti per veder le Mummie, & non per gridare assieme. Tacete dunque, e osservate. Vado a farvi vedere Marc-Antonio e Cleopatra.*

## SCENE VIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

*Les Acteurs de la Scêne precédente.*

(*UN grand tombeau s'ouvre, & laisse voir Marc-Antoine & Cléopatre couchez, l'un tenant une épée, & l'autre un serpent. Arlequin est Marc-Antoine, Colombine Cleopatre, tous les deux vêtus en Momies.*)

Mr. JACQUEMARD (*voyant Colombine.*)

Je crois que voila Leonore ma Maitresse!

Me. JACQUEMARD.

Je crois que voila mon Baron de Groupignac!

COLOMBINE (*en Cléopatre sortant de la tombe, dit d'un ton héroïque.*)

Quel éclat vient frapper ma debile paupiére?
Quel Dieu cruel me force à revoir la lumiére?
Moy qui me dérobant aux rigueurs de mon sort,
Trouvay tant de douceur à me donner la mort?

J'ay

J'ay triomphé du coup dont vous vouliez m'abattre
Grands Dieux, que voulez-vous encor de Cléopatre ?
Mais que vois-je en ces lieux ? L'ombre de mon Epoux !
Marc Antoine, eſt-ce vous ?

ARLEQUIN (*en Marc-Antoine ſortant hors de ſa tombe, étendant les bras, & ſe frotant les yeux, dit d'un ton badin.*)

Ah ! que j'ay bien dormy ! bon jour, Cléopatrine.
Quelle heure eſt-il ? J'ay ſoif & faim.
Va vîte me tirer chopine ;
Mais ne la bois pas en chemin.

CLEOPATRE.

Cet indigne diſcours rend ma douleur plus vive.
Ne te ſouvient-il pas que tu fus Roy des Rois ?
Un Héros ?

MARC-ANTOINE.

Moy Héros ? Dame ! J'ay quelquefois
La mémoire un peu laxative.
Etions-nous morts tous deux ? Par ma foy, je croyois
Qu'en bons & francs Epoux Bourgeois,
Tous deux au même lit le ragoût d'Hymenée
Nous avoit fait dormir la graſſe matinée.

CLEOPATRE.

De ſon eſprit troublé que puis-je ſoupçonner ?

MARC-ANTOINE.

Dechauſſe le Cothurne, & ſonge au déjeuner.
Ton œil me met en goût, & me ſert d'échalotte.
Cette anguille eſt dodue, & vaut bien un poulet.
(*Il manie le ſerpent que Cleopatre a autour de ſon bras.*)
Au lieu d'en faire un bracelet,
Va m'en faire une matelotte.

CLEOPATRE.

J'ay toûjours conſervé ſur mon bras étendu.
Ce ſeur témoin de ma vertu.
Quand ta mort eut briſé nos conjugales chaînes,
Cet aſpic fit gliſſer ſon venin dans mes veines.

MARC-ANTOINE.

On a fait courir ce bruit-là :
Mais tu connois la médisance,
L'un le crut, l'autre s'en mocqua.
Dis moy la chose en conscience.
Fut-ce un aspic qui te piqua ?
Ou bien si tu mourus de rage,
De n'avoir pu chanter un *bis* de mariage ?

CLEOPATRE.

Tout l'Univers a sçu mon trepas éclatant.

MARC-ANTOINE.

Je le tiens apocrif. Euh ? Petit Charlatan,
A quelqu'autre que moy va vendre ta vipére
Pour faire de l'Orvietan,
Ou pour pendre au plancher de quelque Apoticaire.
Si de cette vipére on faisoit à Paris
De la poudre à guerir les Cocquettes fieffées,
On en vendroit moins prix pour prix
Pour les estomachs affoiblis,
Que pour les vertus debiffées.

CLEOPATRE.

Pour sauver ma vertu, j'employay le poison.

MARC-ANTOINE.

Ouiche ! tarare pompon !

CLEOPATRE.

Auguste est mon garant, je mépriſay sa couche.

MARC-ANTOINE (*d'un ton hérõique.*)

Malheureuse ? quel nom est sorty de ta bouche ?
A ce nom de courroux je me sens embrasé,
Et je suis à present demarcantonisé.
Tu veux m'en imposer par ton recit tragique.

CLEOPATRE (*d'un ton badin.*)

Mon Bichon, mon Antonichon,
Je prendray si tu veux le ton tragicomique.
Les femmes d'un certain renom,
Sçavent chanter sur chaque ton,
Même sur celuy de flon flon.

MARC-

MARC-ANTOINE.

Telle qu'une Coquette en superbe ordonnance
Vient étaler au Cours le plus fin de son art,
Pour ranger sous son étendart
Quelque Colonel de Finance;
Telle & plus belle encor on vous vit dans un Char,
Aller pompeusement au devant de Cesar.
Là, vous mites en batterie
Soupirs, roulement d'yeux, mine, minauderie,
Pour faire encore échec & mat
Les débris du Triumvirat.
Mais avec tout l'effort de votre artillerie,
Croyant prendre un Héros vous ne prîtes qu'un rat.

CLOPATRE.

Quand je voudray mettre un amant en cage,
J'y reussiray, sur ma foy.
Princesse aussi riche que moy
Perd rarement son étalage.
Ingrat, pour tes beaux yeux, j'ay contre le Romain
Mis cent fois l'épée à la main.

MARC-ANTOINE.

Fy! vous n'êtes qu'une Breteuse.

CLEOPATRE.

Cœur de Caillou, sang de Macreuse!
Par une marotte amoureuse,
Pour toy j'ay trotté sur les mers;
J'ay rôdé par tout l'Univers.
J'ay galoppé l'Europe, & l'Asie, & l'Afrique.

MARC-ANTOINE.

On n'avoit point encor découvert l'Amerique.
Ce fut pour toy le plus grand des bonheurs.
Car ma foy, pour te rendre sage,
On t'eût fait commander dans ce chetif voyage
L'Arriére-Ban des Noleurs.

CLEOPATRE.

Venons au fait, veux-tu me reprendre pour femme?

MARC-

MARC-ANTOINE.

Nenny, ventre seingris, Madame.

CLEOPATRE.

Petit mouton d'amour, doux objet de mes vœux!

MARC-ANTOINE.

Je sens que je m'en vais retomber amoureux.
Marc-Antoine, point de foiblesse.

CLEOPATRE (*d'un ton héroïque.*)

Cleopatre, plus de tendresse.
Rentrons dans nos tombeaux. Adieu perfide, adieu.

MARC-ANTOINE.

Venez ça, petit boutte-feu.
qu'on m'aille chercher un Notaire.
La femme est un mal nécessaire.

CLEOPATRE.

Et l'homme est un foible animal.

MARC-ANTOINE.

Nouons à double nœud le lien conjugal,
Donne-moy la main, scélératte;

CLEOPATRE.

Mon cher Toinon, mets-là ta patte.

Me. JACQUEMARD (*à Arlequin & à Colombine qui se donnent la main.*)

Tout beau, s'il vous plaît, je mets empêchement à ce mariage-là, & j'ay hypothèque sur Marc Antoine.

Mr. JACQUEMARD (*à Colombine.*)

Comment donc, Mademoiselle, ne m'avez vous pas promis de m'épouser, quand ma femme seroit crevée?

Me. JACQUEMARD.

Comment, mercy de ma vie, quand je seray crevée? Je veux vivre cent ans pour te faire enrager, & pour t'empêcher d'épouser ta Demoisillon.

Mr. JACQUEMARD.

A la bonne heure; mais vous n'épouserez pas aussi votre Baron.

Me.

Me. JACQUEMARD.

Je ne l'épouseray pas ; mais je luy donneray tout mon bien. Tenez, Monsieur le Baron, voila déja un diamant que je vous donne. (*Elle tire un diamant de son doigt & le donne à Arlequin.*)

Mr. JACQUEMARD.

Je n'épouseray pas Leonore ; mais je luy donneray tout ce que j'ay. Tenez, Mademoiselle, voila une bourse de cent Loüis.

Me. JACQUEMARD (*à Arlequin.*)

Tenez. voilà un Colier de mille écus.

Mr. JACQUEMARD (*à Colombine.*)

Voila un petit Contract de cinq cens livres de rente.

Me. JACQUEMARD.

Et moy, je vous donne ma maison dans la rue de la Huchette.

Mr. JACQUEMARD.

Et moy, ma terre de la Pissotte, la maison de Paris, l'Etude, les quatre grands Clercs . . . Ah ! j'étouffe !

ARLEQUIN.

Et nous, nous vous donnons le bon soir. Presentement que nous tenons de quoy faire la nôce, il est bon de vous dire que Leonore s'appelle Colombine ; qu'elle est une friponne de sa profession, & que le Baron de Croupignac, autrement dit Marc-Antoine, est Arlequin, autre fourbe de son métier.

Me. JACQUEMARD.

Quoy . . . Il n'importe, je suis contente, pourveu que mon benêt de mary n'épouse pas sa grisette.

Mr. JACQUEMARD.

Ny vous votre Baron.

ARLEQUIN.

Puisque tout le monde est content, divertissons nous, & faisons la nôce de Marc-Antoine.

(*Osiris frappe, & le Théâtre se change, & repre-*
*sente*

*ſente des buffets de criſtal dans un jardin. Le tombeau de Marc-Antoine ſe change en table, & des Momies viennent ſervir. Monſieur Jacquemard lave ſes mains, ôte ſon manteau, ſa perruque, prend un petit bonnet, & ſe met le premier à table.*)

ARLEQUIN.

Comment ventrebleu, mon petit Praticien François, vous êtes bien hardy de vous mettre à table devant Marc-Antoine Romain!

(*Il le prend par le bras, luy donne un coup de pied, & chante:*)

Monſieur Jacquemard, faites Gilles.
Ce n'eſt point aux Procureurs
A donner des Cadeaux aux filles.
Prenez votre ſacq & vos quilles.
Faites Gilles, faites Gilles,
Allez chercher fortune ailleurs.

(*Monſieur Jacquemard veut faire le méchant. Deux Gardes de Marc-Antoine le mettent ſous la table, & le couchent en joue avec leurs Mouſquetons pendant tout le repas. Tout le monde mange Arlequin chante:*)

Monſieur Jacquemard eſt benin,
Docile & debonnaire.
Il nous fait boire de bon vin:
Mais il n'en boira guére.
Allons, Chorus?

LE CHOEUR. *Il nous fait, &c.*

ARLEQUIN.

Il plaide comme un Ciceron,
En procès c'eſt un Diable;
Mais quand il voit un mouſqueton,
Il plaide ſous la table.

LE CHOEUR. *Mais quand il voit, &c.*

ARLEQUIN.

Aux frais du Plaideur indiſcret,
Il boit à la Buvette;
Mais il defraye au Cabaret

Et

Et Plumet & Grisette.

LE CHOEUR. *Mais il defraye, &c.*

PIERROT (*suivi de plusieurs Garçons Limonadiers.*)

Messieurs, voila les liqueurs que vous avez demandées. Vin Muscat, vin de saint Laurent, des eaux de Cannelle, des eaux de Forges, des eaux de Bourbon.

ARLEQUIN.

Mets tout cela sur le buffet, mon amy.

LA SIBILLE (*chante:*)

Les Rois d'Egypte & de Sirie
Vouloient qu'on embaumât leurs corps,
Pour durer plus long-temps morts;
Quelle folie!
Avant que de nos corps notre ame soit partie,
Avec du vin embaumons-nous,
Que ce baume est doux!
Embaumons-nous, embaumons-nous,
Pour durer plus long-temps en vie.

PIERROT.

Messieurs, il faut que je m'en aille; mais avant que de partir, dites-moy, s'il vous plaît, qui me payera?

ARLEQUIN.

Cela est juste. Monsieur Jacquemard payera. Va, il répond de tout.

Mr. JACQUEMARD (*sous la table.*)

Moy, je ne réponds de rien, & je n'en payeray pas un sou.

ARLEQUIN.

Vous ne payerez pas? Mousquetaires, remettez-vous. Tirez.

Mr. JACQUEMARD.

Ne tirez pas, j'aime mieux payer; mais qu'on me laisse donc sortir.

ARLEQUIN.

Volontiers, laissez-le aller; après qu'il aura payé, s'entend.

(*Jacque-*

*(Jacquemard sort en donnant une bourse à Pierrot. Aussi-tôt tout le monde se leve, chacun tenant à la main un verre plein de vin. Un bruit de Trompettes se fait entendre, & sur ce bruit là chacun chante à son tour les couplets qui suivent )*

LA SIBILLE.

Verse-moy du vin dans mon verre.
Choquons, faisons un bruit de guerre
Qui puisse durer toûjours.
Répondez-moy, Trompettes & Tambours.
*( Les Trompettes & les Tambours. )*
Et tandis que Mars sur la terre
Ne fait point gronder son tonnerre,
Chantons le vin & nos amours.
Répondez-moy, Trompettes & Tambours.
*Les Trompettes, &c.*

MEZZETIN.

Si notre Piéce a sçû vous plaire,
Quoy qu'en Caréme encor, nous ferons bonne chére,
Le Carnaval pour nous va reprendre son cours.
Répondez-moy, Trompettes & Tambours.
*Les Trompettes, &c.*

ARLEQUIN.

A la santé du Parterre.
Le Ciel veuille allonger ses jours!
Et que dans notre Gibeciére,
Son argent foisonne toûjours!
Répondez-nous, Trompettes & Tambours.
*Les Trompettes, &c.*

*Fin de la Comédie.*

Les
Bains de la Porte
S.t Bernard

# LES BAINS DE LA PORTE S. BERNARD.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de Boisfran,

*Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le douziéme jour de Juillet* 1696.

# ACTEURS.

LE DOCTEUR.
LEANDRE, } fils & fille du Docteur.
ANGELIQUE. }
OCTAVE, Amant d'Angelique.
ARLEQUIN, } Valets d'Octave.
SCARAMOUCHE, }
PIERROT, Valet du Docteur.
COLOMBINE, Suivante d'Angelique.
Mad. DE LA FRÉDINDAILLERIE, Vieille Coquette, amoureuse de Leandre. *Arlequin.*
UN MEDECIN, } *Arlequin.*
UN PROCUREUR, }
UN TRITON, }
UN BROCANTEUR, } *Scaramouche.*
UN BATELLIER, }
PLUSIEURS BATELLIERS.
PLUSIEURS NAYADES.
PLUSIEURS TRITONS.

*La Scène est à Paris.*

LES

# LES BAINS DE LA PORTE S. BERNARD.

## ACTE I.

### SCENE I.

(*Le Théâtre repreſente l'Appartement d'Octave.*)

OCTAVE, SCARAMOUCHE, & ARLEQUIN (*qui ſurviennent.*)

OCTAVE (*ſeul.*)

O *Amore! o Angiola! o vigilanza del Dottore! quanto mi tormentate! amore redendomi amante idolatra della Signor' Angiola, mi toglie il ripoſo:* & la vigilance du Docteur ſon pere m'ôte tous les moyens de la voir. Cependant je ne puis plus vivre ſans luy faire connoître la violence de mon amour, & il faut que cette lettre luy découvre les ſentimens de mon cœur. (*Vers la Cantonade.*) *Scaramuzza?*

SCARAMOUCHE (*en dedans.*)

Plaît-il, Monſieur?

OCTAVE.

La difficulté eſt de la faire tenir. Le Docteur eſt un diable d'homme qui ne dort point. (*Il appelle encore.*) Scaramouche?

SCARAMOUCHE (*encore dedans.*)

Me voila, Monſieur. (*Il bâaille.*)

OC

OCTAVE.

Colombine eſt dans mes interêts, & je pourray par ſon moyen .... Mais cet animal de Scaramouche ne vient point. (*toûjours vers la Cantonade.*) *Hola hé, Scaramuccia? Se prendo un baſtone, ti farò ben io venire quando ti chiamo.* (*Il appelle de toute ſa force.*) Scaramouche?

SCARAMOUCHE (*en Robe de Chambre noire, un bas de chauſſe pour bonnet de nuit, dans le fond duquel eſt une bouteille de Ratafia.*)

*Scaramuzza! Scaramuzza! eh ben Signor*, me voila. Que diable me voulez-vous? Il n'y a pas deux heures que je ſuis couché, & il faut que je me lève: J'aimerois mieux ſervir le Diable qu'un *Patron Innamora.* (*Il dort tout debout.*)

OCTAVE.

*Che patienza biſogna aver con queſta beſtia! hei Scaramuccia? Il l'éveille.*)

SCARAMOUCHE (*en ſurſaut.*)

Je vais me lever, Monſieur.

OCTAVE (*tâtant le pied du bas de chauſſe qui ſert de bonnet à Scaramouche.*)

Qu'as-tu là? Je ſens quelque choſe de rond.

SCARAMOUCHE.

Ah Monſieur ce n'eſt rien, c'eſt un Livre.

OCTAVE.

Un Livre? Cela ne ſe peut pas.

SCARAMOUCHE.

Pardonnez moy, Monſieur, c'eſt que je ſuis fort ſtudieux; & la nuit quand je ne puis pas dormir, je lis toûjours cinq ou ſix chapitres de ce Livrelà.

OCTAVE.

Voyons un peu. (*Il luy ôte le bonnet de nuit, & en tire la bouteille de Ratafia.*) Tu appelles cela un Livre?

SCARAMOUCHE.

Ouy Monſieur, c'eſt un Livre de la Bibliothèque de Procope. Le ſtile en eſt doux, coulant, vif, plein

plein de feu. Dame, Monsieur, je tâche à me conserver, je ne veux pas devenir comme vous. Tenez depuis que vous aimez Angelique, vous n'avez que les os & la peau, & vous êtes plus sec & plus decharné qu'un gigot qu'on sert sur la table d'un Procureur.

OCTAVE.

*Taci impertinente; le tue buffonerie son fuor di stagione; altre cure mi sovrastano. Chiamo Arlicchino.*

SCARAMOUCHE (*appelle.*)

Arlequin?

ARLEQUIN (*en dedans.*)

*Chi è là?*

SCARAMOUCHE.

C'est moy, Arlequin.

ARLEQUIN.

Tournez la clef, je laisse toûjours la porte ouverte.

SCARAMOUCHE (*appelle encore.*)

Arlequin? debout, vîte?

ARLEQUIN (*toûjours dedans.*)

*Chi é là?*

SCARAMOUCHE.

Que le Diable t'emporte? C'est le Maître qui t'appelle.

ARLEQUIN.

Le Maître? Et bien, le Maître....est le maître d'appeller tant qu'il luy plaira.

OCTAVE.

*La mia patienza fa miracoli!* (*à Scaramouche.*) Otetoy de là. (*vers la Cantonade.*) Arlequin?

ARLEQUIN.

Quelle heure est il?

OCTAVE.

Il est six heures. Lève toy.

ARLEQUIN.

Six heures? Et bien, vous viendrez me reveiller à neuf.

OCTAVE.

Ce Coquin me met au desespoir! Si je prends un bâton, Maraut....

ARLEQUIN (*sortant en Robe de Chambre de piéces comme son habit, & en Cornettes jaunes de toile d'Ortie.*)

Je n'ay dormy que mes huit heures, je n'auray pas le tein clair aujourd'huy.

OCTAVE (*donnant une lettre à Scaramouche.*)

Tiens, Scaramouche, voila une lettre que j'abandonne à tes soins. Sers-toy d'Arlequin, & fais-la tenir promptement à Angelique. (*à Arlequin*) Et toy, fais tout ce que te dira Scaramouche. Adieu (*Il sort.*)

SCARAMOUCHE.

*Andè pur Signor, e lasseme far a mi.* (*à Arlequin.*) Ah! le paresseux!

ARLEQUIN (*à moitié endormy.*)

J'avois encore quelque chose à retoucher à mon dernier somme, & luy donner certains coups fins. Vois tu, Scaramouche, j'aime la perfection.

SCARAMOUCHE.

N'as-tu pas de honte de dormir plus que le Maître! Il ne s'est point couché de cette nuit.

ARLEQUIN.

Tant mieux, je n'auray pas la peine de faire son lit. Cela est bien commode; depuis qu'il est amoureux d'Angelique, il ne débride point

SCARAMOUCHE.

Il faut vîtement t'habiller, & faire tenir cette lettre à Colombine.

ARLEQUIN.

A Colombine? cela ne se peut, je n'ay pas dormy, j'ay le tein embrouillé, les yeux battus. Elle s'imagineroit.... Enfin vois-tu.... une femme....

je

je connois bien ces animaux-là, il m'en a assez passé par les mains.

SCARAMOUCHE.

Au contraire, moins on dort, & plus on a l'esprit léger, & je te trouve aujourd'huy d'un fleury qui charme.

ARLEQUIN.

Est-il possible ? (*Il se quarre.*)

SCARAMOUCHE.

Helas ! que n'es-tu une fille ! je t'aimerois à la folie.

ARLEQUIN.

Tu n'es pas la centiéme personne qui m'a fait ce compliment là.

SCARAMOUCHE.

Il y a pourtant des jours où tu es si laid, si laid.

ARLEQUIN.

C'est que les beautez sont journaliéres. (*Il crache amoureusement.*)

SCARAMOUCHE.

Mon Dieu ! que voila un crachat poussé de bonne grace !

ARLEQUIN.

Trouvez-vous cela ? C'est pourtant sans affectation, je vous jure. (*Il récrache, mais au lieu de cracher à terre, il crache au nez de Scaramouche, & s'en va.*)

SCARAMOUCHE (*le suivant.*)

Que la peste te créve, animal !

# SCENE II.

(*Le Théâtre repreſente l'Appartement d'Angelique.*)

COLOMBINE, ANGELIQUE. OCTAVE, & ARLEQUIN. (*qui ſurviennent.*)

COLOMBINE.

ON voit bien que vous n'êtes encore qu'une novice. Quoy, Mademoiſelle? Jeune, riche, belle, reſter ſeule tranquillement pendant deux jours de ſuite, & n'avoir pas le moindre empreſſement pour le plaiſir?

ANGELIQUE.

Ah, Colombine! Je ne me connois pas moy-même.

COLOMBINE.

Mais, que n'allez-vous paſſer l'après-midy, & joüer chez Mademoiſelle de la Fredindaillerie?

ANGELIQUE.

L'inſupportable plaiſir que le jeu! Quoy tu crois qu'on puiſſe ſe réjoüir à voir une foule de gens qui pour s'occuper ſont réduits à la néceſſité de ſe ruiner les uns les autres? Qui n'ont pour toute converſation que le ſon de l'argent qu'ils ſecouent dans leurs poches, ou le bruit d'un livre de Baſſette qu'ils remuent dans leurs mains?

COLOMBINE.

Que vous êtes peu reconnoiſſante, Mademoiſelle! Que feroit-on dans le monde de tous les lanterniers de quartier, ſi quelques femmes obligeantes n'avoient la bonté de faire de leurs maiſons comme une Académie pour les retirer? Que deviendroient tous ces Cadets de Magiſtrature, ces enfans dont on

ne

ne sçauroit que faire, si l'on ne faisoit du jeu comme un hochet pour les amuser ?

ANGELIQUE.

Non, Colombine, il ne faut plus regarder le jeu comme un amusement, c'est une liaison apparente de société, mais qui les divise toutes ; c'est l'ennemy mortel de la politesse, & le couteau fatal qui coupe les nœuds de l'amitié la plus étroite.

COLOMBINE.

Hé, que vous importe donc que Damis ait perdu au jeu ce magnifique équipage, & qu'il n'ait pour tous domestiques que les Oublieurs & les Crieurs d'eau de vie, si vous n'êtes pas sensible à sa perte ?

ANGELIQUE.

Que m'importe, Colombine ? Non, je ne puis me divertir à voir le Chevalier de la Vallée marquer avec un crayon rouge qu'il tient entre ses doigts les as noirs, & les manilles d'un jeu. D'un autre côté Clitandre qui déchire ou devore un jeu de Cartes.

COLOMBINE.

Quoy, Mademoiselle, vous ne trouvez pas que ce soit un spectacle fort plaisant ? Pour moy, rien ne me divertit tant que de voir Ergaste au premier coup contraire emporter en même temps les Amadis de deux femmes par une pirouette imprévue. La jeune Elise étendue sur un canapé, qu'une même carte prise pour la quatriéme fois fait pleurer à grosses larmes, & luy laisse une vapeur dans laquelle elle reproche à son mary ....

ANGELIQUE.

Hé, Colombine, ce sont des choses qu'il vaut mieux passer sous silence.

COLOMBINE.

Bon ! pour une gasconade conjugale qu'une femme reproche à son mary, voilà une bonne raison pour condamner le jeu ! Mademoiselle, ce n'est pas la passion la plus à craindre pour un mary.

ANGELIQUE.

N'appelles-tu rien contre un époux l'argent que Dorinde fournit tous les jours au jeune Daphnis ?

COLOMBINE.

Non, c'eſt une femme qui n'a pas la bourſe de ſon mary, & qui ne donne à Daphnis que l'argent de ſes menus plaiſirs. Et d'ailleurs, on ſçait bien que ce n'eſt point le jeu qui ruine les femmes ; au contraire elles aiment naturellement la dépenſe, & comme la plupart ne s'en tiennent pas à la dot conjugale, on ſe ſert du jeu comme d'un manteau qui couvre bien des dotes étrangéres. Mais je vois le fonds de votre chagrin. Vous dites que la promenade vous fait mal à la tête, qu'il fait trop chaud en Eté pour aller aux ſpectacles, que les viſites vous ennuyent à la mort, que le jeu vous eſt inſupportable ; je ne ſçais plus qu'un mary qui puiſſe vous rejoüir.

ANGELIQUE.

Ah, Colombine, ne m'en fais point reſſouvenir. Tu vois quel obſtacle mon Pere y apporte tous les jours ; il ne veut point ſe deffaire de ſon argent ; & pour me dégoûter du mariage, il me propoſe des partis qui me deſeſperent, juſques à reſter fille toute ma vie.

COLOMBINE.

Hé, mort de ma vie, vengez-vous.

ANGELIQUE.

Que dis-tu ?

COLOMBINE.

Epouſez le Conſeiller qu'il vous propoſe.

ANGELIQUE.

Ah, Colombine !

COLOMBINE.

Oh, Mademoiſelle, il n'eſt pas le ſeul dont le public a payé la Charge en payant des aunes de drap ; & d'ailleurs, c'eſt une grande reſſource pour une femme, que quatre ou cinq heures de Palais par jour.

Vous

Vous hochez la tête ? Hé bien que ne vous accommodez-vous de cet autre ....

ANGELIQUE.

Qui ? Ce jeune étourdy ?

COLOMBINE.

Non. Monsieur de la Buvette, cet Officier de la chambre.

ANGELIQUE.

Je serois bien-aise d'avoir un homme d'esprit.

COLOMBINE.

Comment ? c'est la pepiniére des plaisans de société ; & sans eux la plupart des compagnies seroient tout à fait raisonnables. Mais je vois votre but ; & Octave ....

ANGELIQUE.

Je n'ose plus rien esperer. Outre l'avarice de mon Pere, tu sçais ce que j'ay à craindre de ses visions poëtiques ; enfin je ne sçais à quelle extrémité il ne me réduit point.

OCTAVE & ARLEQUIN (*entrent.*)

OCTAVE (*bas à Arlequin.*)

Ouy, la voila. C'est Angelique.

ARLEQUIN.

C'est Colombine qui est avec elle.

OCTAVE.

Ah Ciel ! que sa presence jette de trouble dans mon ame !

ARLEQUIN.

Que sa presence cause d'irregularité dans toute ma figure !

ANGELIQUE (*appercevant Octave.*)

Hé, Colombine, voila Octave, retirons-nous.

COLOMBINE.

Comment, Mademoiselle, un homme vous fait-il peur ? He, jernie, ne faites point cet affront-là à notre sexe.

OCTAVE (*à Arlequin.*)

Il faut l'aborder, Arlequin.

ANGELIQUE (*à Colombine.*)

Il faut que je l'évite, Colombine. Si mon Pere me voyoit avec luy, toutes mes esperances seroient perdues, il faut que je cache le feu....

COLOMBINE.

Oh prenez y garde, Mademoiselle; le feu d'une fille est comme la poudre à canon; plus vous la serrez, plus elle fait de fracas.

OCTAVE (*arrêtant Angelique qui s'en va.*)

Vous me fuyez, cruelle.

ARLEQUIN (*arrêtant Colombine.*)

Vous m'évitez, barbare.

ANGELIQUE (*à Octave.*)

De grace, Octave, ne me retenez pas.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

De grace, faquin, ne me tiraillez pas.

OCTAVE (*à Angelique.*)

Ne m'ôtez pas le plaisir de vous voir.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Ne me raviſſez pas le plaisir de vous chifonner.

ANGELIQUE (*à Octave.*)

Laiſſez-moy la liberté de vous fuir.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Laiſſe-moy la liberté de te frotter les oreilles.

OCTAVE (*à Angelique.*)

*Arreſtate, o bella.*

ARLEQUIN (*à Colombine*)

Arrêtez-donc ſi vous voulez. Il n'y a pas moyen de vous ſuivre.

OCTAVE (*à Angelique.*)

*Soffrite chia voſtri piedi ...* (*Il met un genou en terre.*)

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Souffrez donc qu'à mon aiſe... (*Il s'aſſied à terre.*)

ANGELIQUE (*à Octave.*)

*Ma, ô Dio! che volete Ottavio?*

COLOMBINE (*à Angelique.*)

Mais que veux-tu, malheureux?

OC-

OCTAVE (*à Angelique.*)

Je veux vous dire, souveraine de mon cœur, que je veux vous aimer toute ma vie.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Je veux vous dire, souveraine de la cave & de la cuisine; charmante fricassatrice de poulets, pieds de mouton, andouillettes, cervelats, & saucissons....

ANGELIQUE (*amoureusement à Octave.*)

Ah, Octave, menagez ma pudeur.

COLOMBINE (*à Arlequin du même ton.*)

Ah, coquin, épargne ma vertu mourante.

ARLEQUIN.

Je n'épargne rien quand la rage me tient.

ANGELIQUE (*vers Colombine d'un ton passionné.*)

Colombine?

COLOMBINE (*du même ton.*)

Madame?

ANGELIQUE.

Que fais-tu là?

COLOMBINE.

Je capitule.

ARLEQUIN.

Elle fait bien, car j'allois tout mettre au pillage.

ANGELIQUE (*toute surprise.*)

Mais mon Pere vient, je l'entends, il m'appelle. Adieu, Octave. (*Elle s'en va, Colombine la suit.*)

OCTAVE.

Quoy? Sans m'écouter? Ne craignez rien, je ne veux de vous qu'un regard favorable.

ARLEQUIN (*vers Colombine.*)

Arrête, hé, Colombine. Je ne veux de toy qu'un, flon, flon, flon, la rira don daine, flon, flon, flon, la rira don don. (*Octave & Arlequin s'en vont.*)

## SCENE III.

LE DOCTEUR, ANGELIQUE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

OUais ! J'entends icy bien du bruit !

ANGELIQUE (*à Colombine.*)

Ah, Colombine, je suis perdue.

COLOMBINE.

Vous le méritez. Hé, mort de ma vie, que n'expédiez-vous ?

LE DOCTEUR.

Qui étoit là tout à l'heure avec vous ?

ANGELIQUE.

Que dites-vous, mon Pere ?

LE DOCTEUR.

Ouy, qui étoit là ?

COLOMBINE.

C'eſt un Porteur de lettres qui demandoit où eſt la rue ſaint Denis.

LE DOCTEUR.

C'étoit donc un Porteur de lettres Suiſſe. La bonne bête ! Je me ſuis un peu trop amuſé à compter mon argent. Ecoute, Angelique, j'ay une fort bonne nouvelle à te donner.

COLOMBINE.

Grace au Ciel, Mademoiſelle ſera mariée !

ANGELIQUE.

Moy, mon Pere ?

LE DOCTEUR.

Ouais ! que vous êtes vive ! Je penſe que vous devinez ce que j'ay à vous dire. L'étrange choſe que le naturel d'une fille ! Elle ne ſonge qu'au mariage.

COLOMBINE.

A quoy voulez-vous donc qu'elle ſonge ? Chacun ſent ſon mal, une fois. AN-

ANGELIQUE.

Quoy, mon Pere, ce n'eſt donc pas pour me marier que,...

LE DOCTEUR.

Voila qui eſt admirable! Je n'auray donc pas le temps de dire un mot?

COLOMBINE.

Au moins, Monſieur, ſongez que quand les filles ont atteint un certain âge; elles deviennent terriblement néceſſiteuſes.

LE DOCTEUR.

Je ſçais bien tout cela. Auſſi ne viens-je que pour vous dire que j'ay pourvû à toutes ces néceſſitez. J'ay ſongé à un party.

COLOMBINE.

Que je me veux de bien de l'avoir deviné?

ANGELIQUE.

Ah, mon Pere!

LE DOCTEUR.

Oh ouy, cela eſt fort divertiſſant, j'ay jetté les yeux ſur Monſieur Tricolor, homme fort riche, Doyen de notre Communauté, & fort conſommé dans les affaires.

ANGELIQUE.

Le Doyen de votre Communauté? Mon Pere, vous n'y penſez pas.

LE DOCTEUR.

Comment donc?

COLOMBINE.

Vraiment non, Monſieur, vous n'y penſez pas. Qui dit Doyen conſommé dans les affaires, preſuppoſe un homme qui a beaucoup d'expérience. Pour avoir beaucoup d'expérience, il faut avoir long-temps vêcu. Quand on a long temps vêcu, on n'a pas long-temps à vivre. Qui n'a pas long-temps à vivre ſe conſerve. Qui ſe conſerve fuit la nôce: Or eſt-il qu'il nous faut un homme qui donne tête baiſſée dans le mariage, & qui faſſe ſa principale affaire de ſa femme.

me. Par conſequent, vous voyez bien que Monſieur Tricolor ne nous accommode pas, & que vous ne ſçavez ce que vous dites quand vous nous le propoſez.

LE DOCTEUR.

Hé bien bien, je veux en agir en bon Pere. Je ſuis bien-aiſe de ne point contraindre ton inclination; & puis que Monſieur Tricolor ne t'accommode pas, j'ay ſongé au fils d'un de mes meilleurs amis.

ANGELIQUE.

Eſt-il conſommé dans les affaires?

LE DOCTEUR.

Non, c'eſt un jeune homme, riche, ſage, bien fait, & d'eſprit.

COLOMBINE.

Voila notre fait. Voyez-vous, Monſieur, en fait de mariage, un Clerc vaut toûjours mieux qu'un Doyen. Quel âge a-t-il?

LE DOCTEUR.

Je ne le ſçais pas au juſte, mais il eſt encore au Collége, & ſon Pere eſt après à luy faire avoir une Charge des plus conſiderables.

COLOMBINE.

Oh fy, oh fy, oh fy! Que les peres ſont des ſots, & qu'ils ſe connoiſſent mal en femme!

LE DOCTEUR.

Qu'eſt-ce à dire, inſolente?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Monſieur, qu'un homme eſt une bête lorſqu'il donne une Charge à ſon fils en le mariant.

LE DOCTEUR.

Et d'où vient cela, s'il vous plaît?

COLOMBINE.

C'eſt que lorſqu'un jeune homme veut remplir tous les devoirs du mariage, il trouve aſſez d'occupation chez luy pour n'avoir pas le temps de s'amuſer ailleurs.

LE DOCTEUR.

Bon bon! quand on a de l'eſprit, & qu'on veut bien tra-

travailler, on trouve du temps pour tout. Je me souviens que trois jours après mon mariage, outre le nombre infiny des affaires que j'avois, je ne laissay pas d'entrer encore dans le traité du Pied-Fourché.

COLOMBINE.

Ouy, mais je me souviens aussi, que revenant une fois du Bureau, vous trouvâtes Madame dans son Cabinet qui jouoit au pied de Bœuf avec votre Valet Picard; je ne vous ay jamais vû si en colére. Et cependant il y avoit de votre faute.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous.

COLOMBINE.

Oh dame, Monsieur, ce sont des exemples cela, qui nous doivent apprendre à vivre. Une femme veut avoir ses heures de recréation; & quand le mary n'est pas au logis, elle les prend avec le premier qui s'y trouve.

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, vous dis-je.

COLOMBINE.

Ce qui vous fit le plus de peine (à ce que vous nous dites depuis) ce fut lors qu'écoutant à la porte avant que de les surprendre, vous entendites Picard qui luy faisoit commandement comme le Roy fait à son Sergent, de luy dire qui est-ce qu'elle aimoit mieux de luy, ou de l'Abbé petit Oye.... helas.... cet Abbé qui venoit si souvent au logis.

LE DOCTEUR.

Encore? A la fin je perdray patience.

COLOMBINE.

C'étoit mes amitiez que cet Abbé-là. Le drôle de corps; le drôle de corps! Quand il étoit une fois à la Toilette de Madame, nous n'avions jamais fait, & nous y demeurions toûjours plus de trois heures.

LE DOCTEUR.

Ouais! je n'auray donc pas le pouvoir de vous faire taire?

COLOMBINE.

Ma foy c'étoit un vray bouffon que cet Abbé là. Il mettoit les cornettes de Madame, il se mettoit du rouge & des mouches, Madame mettoit sa perruque, son chapeau, & son manteau, puis elle luy cédoit son Fauteuil, & se mettoit à ses genoux contrefaisant l'Amant passionné. L'Abbé de son côté contrefaisoit la femme scrupuleuse qui ne veut rien entendre, & Madame luy faisoit des protestations, luy juroit une fidelité éternelle, luy prenoit les mains, les luy serroit, les luy baisoit.

LE DOCTEUR.

Sçavez-vous qu'à la fin je me lâsse de vos impertinences, & que si vous ne vous taisez, je vous donneray sur les oreilles.

ANGELIQUE.

Tais-toy donc, Colombine; ne vois-tu pas que tu fâches mon Pere?

COLOMBINE.

Si je le fâche, tant pis pour luy. Pourquoy entreprenoit-il tant d'affaires? S'il n'avoit songé qu'à son ménage, il n'auroit pas eu tous ces chagrins là. Hé mort de ma vie, une femme vaut bien peu si elle ne vaut pas toute l'occupation d'un homme.

LE DOCTEUR.

Je ne sçais à qui il tient que....

COLOMBINE.

Qui vous dit rien? mariez votre fille à qui il vous plaira, je ne m'en mêle plus. Que son mary ait vingt Charges au lieu d'une, je le veux bien moy, ce ne sont point là mes affaires. Mais lors qu'on vous viendra faire des plaintes de votre fille; que son mary vous dira qu'il l'a trouvée avec celuy-cy, avec celuy-là, ne vous en prenez qu'à vous-même, & dites que vous l'avez bien voulu. Si le pied de Bœuf de la defunte n'a pas été capable de vous rendre sage, tant pis pour vous.

LE

LE DOCTEUR.

A la fin... mais je feray mieux de laisser cette coquine ; allons, ma fille, suis-moy, rentrons.

COLOMBINE (*seule.*)

Rentrez tant qu'il vous plaira ; mais je vous réponds moy, que votre fille n'aura d'autre mary qu'Octave. Allons, Colombine, c'est icy qu'il faut employer ton sçavoir faire. Mettons en usage cette ruse si secourable dans les occasions périlleuses. Ecartons les vapeurs, les langueurs, les nonchalances, la jaunisse, & tous les desordres que cause à une fille l'ambition d'un Pere qui la marie à un homme qu'elle n'aime point. C'en est fait, il n'est plus question de raisonnemens. Le Docteur s'imagine qu'il y a des esprits familiers, profitons de ses visions pour seconder les justes intentions d'Octave, & le penchant de ma Maitresse. Octave m'a promis cent pistoles si je fais réussir son mariage. L'intérêt, & l'amour d'Arlequin son Valet que j'épouseray après cela m'y engagent. Courons à l'execution. Mais voicy Madame de la Fredindaillerie, elle vient bien souvent rendre visite à Angelique, Leandre n'y auroit-il point quelque part ? elle pourra servir à mes desseins, il faut la ménager.

## SCENE IV.

ARLEQUIN (*en Madame de la Fredindaillerie,*) COLOMBINE, LEANDRE (*qui survient.*)

ARLEQUIN.

LA cruelle chose que l'amour ! Il ne donne pas un moment de repos. Depuis que j'aime Leandre, je ne puis vivre un moment loin de chez luy. Cependant plus je tâche à luy faire connoître que je l'aime, & moins j'y reüssis. C'est un petit dissipé qui ne prend jamais garde à ce que je luy dis.

CO-

COLOMBINE.

Ah bon jour, Madame ! vous voila d'un air à ravir tous les cœurs.

ARLEQUIN.

Tu vois, ma Bichonne. Peut-on voir Angelique ?

COLOMBINE.

Ony, Madame. Helas ! vous la trouverez bien desolée. Son Pere....

ARLEQUIN.

Leandre n'eſt-il point au logis ?

COLOMBINE.

Non, Madame, il n'a pas couché à la maiſon. Mademoiſelle Angelique eſt d'un chagrin qui ne ſe comprend pas. Son Pere....

ARLEQUIN.

Il n'a pas couché au logis ? Ah le petit libertin ! c'eſt peut-être quelque amourette qui le gâte. Il faut avouer que le ſiécle eſt bien corrompu. Si l'on avoit pendu une douzaine de ces jeunes Mijaurées égrillardes, qui amuſent la jeuneſſe, les enfans de famille ne ſeroient pas ſi libertins.

COLOMBINE.

Ne nous embarraſſons pas de cela, Madame. Mademoiſelle Angelique aura bien du plaiſir de vous voir, car ſon Pere....

ARLEQUIN.

Si je pouvois decouvrir qui eſt la Coquine qui l'occupe, hu.... Et le Docteur ſouffre que ce jeune tendron découche ainſi la maiſon ? Quel Pere mauſſade ! Quel Pere mauſſade ! Je ne m'étonne plus que les jeunes gens ſoient ſi debaûchez, c'eſt que les Peres ne ſont que des ſots, des ſots ſont les Peres.

COLOMBINE.

Hé Madame, ſon Pere n'en ſçait rien, c'eſt Angelique qui a lieu....

ARLEQUIN.

Mais ce jeune homme va ſe perdre, il faudroit en avertir le Docteur.

CO-

COLOMBINE.

Ah, Madame, gardez-vous en bien, il feroit beau bruit, il croit qu'il va à la chaſſe.

ARLEQUIN.

Mais il faut donc laiſſer périr un jeune homme? En vérité, ma Petite, je ne te comprends pas.

LEANDRE (*derriére le Théâtre.*)

Tay, tay, Briffau, Gervau.

ARLEQUIN.

Je penſe que c'eſt luy.

LEANDRE (*paroiſſant.*)

Tay, Marquiſe, tay, tay.

COLOMBINE.

Vraiment, Monſieur, cela eſt fort joly!

ARLEQUIN.

Vous êtes bien fier, Monſieur! vous paſſez à la barbe des gens ſans les regarder.

LEANDRE (*bas.*)

Ah, Ciel! Madame de la Fredindaillerie! Je la rencontre toûjours chez ma ſœur, & j'ay toutes les peines du monde à me défaire d'elle. (*Haut*) N'auriez-vous point veu ma chienne, Madame?

COLOMBINE.

Voila, ma foy, un fort joly train! Si votre Pere le ſçavoit....

ARLEQUIN.

Le pauvre enfant! il revint peut-être hier au ſoir trop tard, & il n'aura pas voulu faire de bruit. Quand vous reviendrez tard, venez chez moy, mon cher Poulet, venez chez moy, il y aura toûjours un lit à votre ſervice.

LEANDRE.

Je vous ſuis obligé, Madame, je ne fais que d'arriver de la chaſſe.

COLOMBINE.

Hé ouy de la chaſſe. Mais mon Maître m'appelle, je vous laiſſe. (*Elle rentre.*)

AR-

ARLEQUIN.

De la chasse aux Poulettes, n'est-ce pas ? Ah, petit fripon, vous vous exposez trop.

LEANDRE.

Je vous assure, Madame, que je ne cours aucun risque. Je chasse sur les terres d'un de mes bons amis; & Pierrot qui me suit va vous faire voir mon gibier.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes guéres sage, mon pauvre enfant; vous prenez bien de la peine à poursuivre du gibier qui vous fuit, tandis que vous en avez qui est tout pris, & qui seroit ravy d'être dans votre charniére.

LEANDRE (*bas.*)

Je pense que cette vieille folle est amoureuse de moy! (*Haut*) Ah Ciel! Madame, tout le gibier ne m'accommode pas, & je ne goûte aucun plaisir que dans la difficulté que je trouve à le prendre.

ARLEQUIN.

Puisque vous aimez tant la fatigue, que ne venez-vous chasser sur nos terres ? C'est un pays fort conservé, & il n'y a que Monsieur de la Fredindaillerie qui y chasse.

LEANDRE.

Je vous suis bien obligé; mais comme je ne connois point votre garde, & que la plupart de ces gens-là sont brutaux, vous voulez bien que je ne m'expose point à avoir une affaire avec luy.

ARLEQUIN.

Oh, n'apprehendez rien; il n'y a point de garde qui soit moins garde que ce garde-là; & d'ailleurs je vous réponds de luy: J'irai même à la chasse avec vous. Mais n'avez-vous pas bien chaud ? (*Elle luy passe la main sur le visage.*)

LEANDRE.

Non, Madame, je vous assure que de ma vie, je n'ay eu si froid.

AR-

ARLEQUIN (*à part amoureusement.*)

Hélas ! qu'il est jeune & joly ! qu'il est jeune & joly ! qu'il est jeune & joly !

LEANDRE (*à part.*)

Que Pierrot est long-temps à venir ! jamais son absence ne m'a paru si rude.

ARLEQUIN (*vers Leandre.*)

Le petit cruel ! il ne m'écoute pas.

## SCENE V.

LEANDRE, MADAME LA FREDINDAILLERIE, PIERROT (*chargé de gibier.*)

PIERROT.

EN voilà pour le coup une bonne provision. Mais si vous me chargez de même une autre fois, il faudra avoir un mulet pour me porter, car mes jambes n'y sçauroient suffire. (*Appercevant Madame la Fredindaillerie.*) Bon jour Madame. N'est-il pas vray qu'il ne faut pas avoir la goutte pour attraper tout ce gibier-là ?

ARLEQUIN.

Non, assûrément. (*Vers Leandre.*) Mais, vous devez être bien las ? Venez vous délâsser dans votre chambre. (*Elle veut le prendre par le bras.*) Allons, mon petit poulet, allons, je vous tiendray compagnie.

LEANDRE.

Ah, Madame, vous me faites trop d'honneur ; je n'ay pas besoin de repos, je ne me lâsse jamais.

ARLEQUIN (*d'un ton gay.*)

Il ne se lâsse jamais ! ah, le joly homme ! qu'il est aimable ! Oh, mon petit homme, il faut se conserver.

LEAN-

LEANDRE.

Madame, vous avez pour moy trop de bontez, & je ne mérite pas tous les soins que vous prenez; Pierrot, porte ce gibier au logis, & fais sçavoir à mon Pere que je suis arrivé de la chasse. Madame va chez ma sœur apparemment, je crois qu'elle pourra être dans son appartement. Adieu, Madame. (*Il s'en va.*)

ARLEQUIN (*d'un ton triste.*)

Ah, le petit tigre! (*Elle entre chez le Docteur.*)

PIERROT.

Hé vive la Vallée! Ma foy, il n'y a rien tel. Mon maître m'a donné ordre d'acheter ce gibier; il a été à la chasse, & ouy, à la chasse; mais ce n'est point aux champs. Voila justement où en sont bien de nos gens, & il y en a qui courent une journée entiére, & qui ne tirent qu'avec cette poudre là. (*Il fait comme s'il comptoit de l'argent.*) Mais n'importe, il y aura de quoy faire bonne chére, & le Docteur en sera fort content, quand il verra qu'il ne luy en coûte rien, emportons notre provision.

(SCARAMOUCHE *arrive, qui rencontrant Pierrot chargé de gibier, conçoit aussi-tôt le dessein de le luy voler. Dans cette vue, il l'aborde, luy parle de la chasse, & veut luy montrer à tirer & à tuer trente perdrix à la fois en volant. Pierrot impatient d'apprendre cela, pose son gibier à terre; Scaramouche luy met un bâton sur l'épaule au lieu d'un fusil, & après l'avoir fait poster d'une maniére grotesque, le dos tourné à son gibier, Scaramouche le ramasse & s'en va. Pierrot n'entendant plus personne derriére luy, se tourne, & voyant qu'on luy a pris son gibier, s'en va en criant au voleur.*)

SCE-

## SCENE VI.

(*Le Théâtre repreſente l'Appartement du Docteur.*)

LE DOCTEUR (*aſſis, le coude appuyé ſur une table où ſont pluſieurs livres.*)

ARLEQUIN (*caché dans un livre.*)

LE DOCTEUR (*ſeul.*)

QUand un homme reſte veuf avec une fille nubile, il a dans ſa maiſon un petit animal bien embarraſſant. C'eſt une choſe étonnante, étant Docteur comme je ſuis, & ſçachant à fonds les plus grandes choſes, qu'une bagatelle me mette hors de gamme. Je voudrois que la fille d'un Docteur comme moy, fût deſtinée à quelque mary qui fût plus dégagé de la matiére; quelque eſſence maritale épurée. Mais je conſulte en vain les Auteurs des ſciences occultes, qui ont eu en leurs diſpoſitions des eſprits familiers, & je ne trouve rien qui me ſatisfaſſe. (*Il frappe ſur un livre.*)

ARLEQUIN (*en dedans.*)

Qui eſt là?

LE DOCTEUR.

*Hoime!* (*Il ſe lève.*) J'entends une voix qui ſort de ces livres. Ne ſeroit-ce point quelque démon familier qui voudroit faire amitié avec moy?

(*Un livre s'ouvre, & Arlequin déguiſé en eſprit familier paroît à moitié hors du livre.*)

LE DOCTEUR.

Je ne me trompe pas, c'eſt un eſprit familier, Courage, Docteur. Il tient ſon ſerieux, il faut que je luy parle le premier. Je ne ſçais comment l'appeller.... Monſieur....

A R-

ARLEQUIN.

Je vous entends, je vous entends.

LE DOCTEUR.

Il m'entend, & je ne luy ay encore rien demandé!

ARLEQUIN (*sortant entiérement hors du livre, & s'avançant vers le Docteur.*)

Je vous entends, vous dis-je. Vous voulez sçavoir qui je suis? Sçachez que je suis un esprit familier, dont la familiarité s'est tellement familiarisée, qu'il n'y a rien à present de plus commun que ma diablerie. Mais avant que de passer plus avant, je veux vous faire voir ma puissance, & tout mon équipage. (*Il fait plusieurs cercles, & plusieurs postures comiques, puis dit:*)

Pertubateurs de l'Univers,
Qui faites votre délice
De mettre tout à l'envers;
Esprits enclins à la malice,
Qui par un moyen sans pareil,
Pour aveugler autruy, vous creveriez un œil:
Vous qui par un trompeur office,
Feux follets, dangereux, Ardents,
Vous presentez à guider les passans,
Pour les conduire au precipice;
Lutins, Lemures, Farfadets,
Pans, Ægipans, Hamadriades,
Lares, Nimphes des Bois, Driades,
Dieux Chevrepieds, Esprits follets,
Que je tiens sous ma dépendance;
Quittez les corps inanimez,
Où vous vous tenez renfermez,
Et par l'effort de ma puissance
Dont les effets sont merveilleux,
Sortez, montrez-vous à nos yeux.

(*Tous les meubles de la chambre se changent en groupes de Lutins, qui forment une decoration grotesque sur un ornement percé à jour.*)

LE

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur le Diable ! Je meurs de peur.

ARLEQUIN.

Ne craignez rien, je suis un diable honnête homme. C'est moy qu'on trouve toûjours au fonds d'une poche vuide. Je soutiens la vertu chancellante de ces femmes que l'argent a sapé aux pieds, & qui est prête à tomber. J'ay inventé les arts, je pousse les gens à la vertu, je fais tous les ans retirer du monde quelque joueur de profession, & je fais le plus grand mérite des Cadets de Normandie, des Manceaux, & des Gascons.

LE DOCTEUR.

Voila qui est admirable ! J'avois de vous une plus méchante opinion.

ARLEQUIN.

Comment diable ! Donnez-vous bien de garde de me confondre. Vous voulez parler de mon petit coquin de frere. C'est le plus méchant petit Lutin ! il ne quitte jamais une femme à qui un homme a demandé la fleurette, qu'elle ne la luy ait accordée.

LE DOCTEUR.

La malepeste !

ARLEQUIN.

Bon ! il fait bien pis. Il fait prévenir par les femmes les besoins de leurs Amans. Vous souvient-il de ce que vous dît votre défunte, lorsque vous la surprîtes avec votre Quaissier ?

LE DOCTEUR.

Laissons cela, je vous prie, la pauvre femme est morte. Elle me dit que le Diable l'avoit tentée.

ARLEQUIN.

Justement, elle vous dit vray. C'étoit mon pendart de frere. Il la prit dans le temps qu'un Marchand la pressoit terriblement pour le payement de cent pistoles de galon d'or, qu'il avoit fourny par son ordre à un Petit-maître de ses amis. Si vous sçaviez ce qu'il est après à faire faire à votre fille.

LE

LE DOCTEUR.

Oh, là-dessus je ne crains rien, ma fille est sage, & elle a tout ce qu'il luy faut.

ARLEQUIN.

C'est justement parce qu'elle a tout ce qu'il luy faut, qu'il est après à luy faire avoir ce qu'il luy faudroit. (*Il se tourne vers la décoration.*) Voyez-vous ce Lutin qui tient une étrille d'une main, & un fouet de l'autre? C'est un Lutin qui ne s'attache qu'à étriller, & panser les Chevaux qu'on néglige. Voulez-vous que je le fasse descendre pour vous donner deux coups d'étrille?

LE DOCTEUR.

Non, non, il n'est pas nécessaire.

ARLEQUIN.

C'est aussi luy qui fait que la plupart des femmes dont les maris ne prennent pas autrement soin, ont quelque Farfadet qui veut bien s'en donner la peine; & si les maris s'étonnent de les voir propres sans sçavoir d'où viennent leurs braveries, elles en sont quittes pour dire: Oh dame, mon petit fils, c'est que je suis heureuse au jeu.

LE DOCTEUR (*regardant la décoration*)

Mais dites-moy, s'il vous plaît, d'où vient que ce Lutin-là est si bizarrement fait? il a un plumet, un chapeau, & une juppe? Qu'est-ce donc que cela?

ARLEQUIN.

C'est un Lutin Amphibie, c'est le lutin qui invente les modes, & qui établit les manéres du monde. Il a l'esprit aussi irrégulier que sa figure; il ne laisse rien dans sa simplicité naturelle, & il emprunte toûjours quelque chose d'étranger. C'est luy qui fait, par exemple, que les jeunes gens du bel air sont par les plaisirs, par les mines, par les promenades, par les mouches, & par les maniéres, moins hommes, que femmes; & que les femmes, pour avoir quelque chose de masculin, portent au lieu de Cravattes des Steinkerques,

&

& le poignard au bout ; qu'elles fouettent les bouteilles de vin comme des Suisses, le ratafia, & l'eau clairette comme nos jeunes Officiers, qu'elles prennent du tabac en poudre comme des Espagnols, & que dans peu elles fumeront comme des Suisses. C'est luy qui en faveur des jeunes Magistrats, a inventé les Rabats en Cravattes, qui n'étant ny l'un ny l'autre, sont en même temps tous les deux, & leur donne un air plus revolté. C'est luy qui a inventé les Papouches, les Perruques à l'Espagnole, qui ne sont ny cheveux naturels ny Perruques, & qui sont en même temps & l'un & l'autre. C'est luy enfin qui fait que certaines filles ne sont ny filles ny femmes, & qu'elles sont en même temps toutes les deux.

LE DOCTEUR.

A propos de fille, je voudrois bien vous consulter. J'en ay une dont je suis fort embaraſſé. Je voudrois bien sçavoir ce que j'en dois faire.

ARLEQUIN.

Que ne parlez-vous ? j'ay là une Salamandre qui vous tirera de peine.

LE DOCTEUR.

Qu'entendez-vous donc par une Salamandre ?

ARLEQUIN.

C'est un esprit qui vit toujours dans le feu, & qui devine l'avenir. Vous allez voir.. La voila qui vient. (*La Salamandre qui est la Chanteuse, entre.*) Vous voulez donc sçavoir ce que vous devez faire de votre fille? Ecoutez-la, elle va vous le dire en chantant.

LA SALAMANDRE (*chante.*)

On ne peut trop tôt s'engager
Dans le temps où l'on est aimable ;
La jeunesse est peu durable,
Rien n'est plus à ménager.
Les fleurs nouvelles
Qui parent nos champs,
N'ont qu'un temps

Pour être belles.
Les Amans sont dans les beaux ans,
Ce que les fleurs sont au Printemps.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, ce qu'elle dit là ne décide rien. Je voudrois sçavoir si je dois marier ma fille ?

LA SALAMANDRE (*chante.*)

Dès le premier âge
Fille songe au mariage ;
A quoy sert d'y resister ?
Sur une pante
Si glissante
Où le cœur se laisse emporter,
La sagesse est trebuchante
Pour peu qu'on veuille l'arrêter.

LE DOCTEUR.

Angelique est une fille sage, & je ne crains rien de sa vertu.

ARLEQUIN (*chante.*)

Quand un Pere est homme habile,
De crainte des accidens,
Il doit marier sa fille
Dès l'âge de quatorze ans.
Dans ce temps chacune crie :
Tôt, tôt, tôt, qu'on me marie.
Celle qu'on remet trop tard,
Est sujette au Cochemard.

LE DOCTEUR.

A propos de Cochemard, on dit que c'est un esprit familier.

ARLEQUIN.

Comment diable ! c'est un esprit des plus familiers qui se fassent. Il se plaît particuliérement à s'attacher aux personnes qui se couchent sur le dos. Voulez-vous que je vous le fasse voir ?

LE DOCTEUR.

Mais ne me fera-t-il point de mal ?

AR-

ARLEQUIN.

Oh que non ! au contraire, il vous divertira par ſes ſauts & ſes culebuttes.

LE DOCTEUR.

Voyons-le donc, je me ſens aſſez de réſolution pour me familiariſer avec les Eſprits.

ARLEQUIN.

Allons, Cochemard, & vous autres eſprits qui l'accompagnez, divertiſſez le Docteur.

SCARAMOUCHE (*en Cochemard ſort de la Décoration, tous les autres Eſprits en ſortent auſſi & l'accompagnent. Il ſe fait une danſe de poſtures, qui finit le premier Acte.*)

# ACTE II.

## SCENE I.

ANGELIQUE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

IL faut de la réſolution, Madame. C'eſt en vain qu'on ſe plaint, quand on ne veut point prendre de remèdes.

ANGELIQUE.

Mais, Colombine, quel remède à mon mal j'aime Octave, & mon Pere ne veut point entendre parler de luy.

COLOMBINE.

Voila bien de quoy ſe chagriner ! vous avez aimé Octave ſans conſulter votre Pere, n'eſt-ce pas ? Et bien, épouſez-le ſans la même conſultation. S'il s'en fâche, à la bonne-heure. Quand les Peres font les bêtes, tant pis pour eux.

ANGELIQUE.

Que me propoſes-tu là, Colombine ? Epouſer Octave

ſans le conſentement de mon Pere ? Tu te mocques.

COLOMBINE.

Il n'y a point de plaiſanterie à cela. Aux maladies violentes il faut des remèdes violens. Si votre mere n'avoit pas fait de même, peut-être ne ſeriez-vous pas encore au monde.

ANGELIQUE.

Mais, Colombine, ſont-ce là des exemples à ſuivre pour une fille bien née ?

COLOMBINE.

Oh non, il ſera bien plus glorieux pour vous, de vous plaindre toûjours comme vous faites, de perdre le boire & le manger, de ne point dormir les nuits, & de devenir à la fin plus ſéche qu'une allumette. Vous en avez déja d'aſſez beaux commencemens, & vous voila diminuée de plus de la moitié.

ANGELIQUE.

Mais, Colombine, que deviendray-je ſi après une action ſi hardie & ſi pleine d'éclat ; Octave me manque de parole ? Les hommes ſont des perfides, qui bien ſouvent ne nous aiment que pour leur propre ſatisfaction.

COLOMBINE.

Oh, Madame, en ce cas, on prend bien ſes meſures ; & au défaut d'un Contract en forme, on ſe fait faire une obligation qui porte promeſſe d'en paſſer Contract.

ANGELIQUE.

Mais....

COLOMBINE.

Mais, Madame, cela porte les mêmes intérêts. Que voulez-vous davantage ? D'ailleurs, Octave eſt Gentilhomme, & vous êtes tournée de maniére à ne pas faire un inconſtant.

ANGELIQUE.

Ah, Colombine ! Je ſuis tellement agitée que je ne me connois pas moy même. Fais tout ce que

tu

tu voudras de moy, je m'abandonne à ta conduite.

COLOMBINE.

Ah, voila parler, cela! Voyez-vous, les filles sont de certaines marchandises, ausquelles il faut un peu lâcher la main. Autrement, on est quelquefois obligé de s'en défaire à moitié de perte. Laissez-moy faire presentement, la journée ne se passera pas sans que vous soyez mariée à Octave. Dites seulement à votre Pere, que vous vous sentez aujourd'huy plus mal qu'à l'ordinaire, & qu'il envoye querir un Médecin, par lequel nous vous ferons ordonner le Bain, nous irons pour le prendre sur le soir à la Porte S. Bernard; de là....

ANGELIQUE.

Hé fy Colombine, que me dis-tu là. Aller à la Porte S. Bernard? tu n'y songes pas.

COLOMBINE.

Voila-t-il pas vos scrupules revenus? Hé, mort de ma vie, serez-vous la premiére qui aurez été là? Et ne sçavez-vous pas que c'est à present l'endroit où se promènent toutes les femmes de bon goût?

ANGELIQUE.

Mais on y voit....

COLOMBINE.

Hé bien, on y voit.... Quoy? Un homme dans l'eau? voila une belle affaire! Quand un homme est dans l'eau, on n'en voit pas le quart. Rentrez dans votre Appartement, & me laissez le soin du reste. (*Angelique rentre.*) Oh ça, voila l'affaire en bon train. Octave sera content, & j'auray les cent pistoles qu'il m'a promises. Scaramouche, Arlequin, fourbes devouez à mon service, où êtes-vous presentement?

## SCENE II.

SCARAMOUCHE, COLOMBINE, ARLEQUIN (*qui survient.*)

SCARAMOUCHE.

AH, *Colombina! senza il tuo soccorso il mio Padrone è morto*, Arlequin enterré, & Scaramouche à tous les Diables.

COLOMBINE.

*Ah, Scaramuzza! se non teneſſe ch'a me, hoggi Angiola ſarebbe Ottaviata, e Colombina, Arlicchinizzata. Hò conſigliato alla mia Padrona di fingerſi ammalata. Il Dottore farà far una conſulta di Medici, e noi faremo in ſorte di farle ordinar il Bagno. Anderemo poi ſtaſera per prenderlo alla Portà San Bernardo, e la ....*

SCARAMOUCHE (*fait des gramaces en ruminant.*)

Heu, heu, heu.

COLOMBINE.

*Come, come? Io credo che tu non approvi il mio conſiglio.*

SCARAMOUCHE.

*Tutto al contrario, sò che avete molta ſperienza*, & que dans une bataille amoureuſe vous êtes *una Marteſta*. Comment diable! vous parlez comme une fille qui auroit déja fait douze campagnes dans le Bois de Boulogne. Mais à ce que je comprends de tout ce que tu viens de me dire, il nous faut un Médecin qui ſoit à nous. Arlequin ſeroit bien notre affaire. Le voicy juſtement. Pour l'engager à faire le Médecin, il faudra.... (*Il luy parle à l'oreille, io non mi maritarò.*)

COLOMBINE.

Je le veux bien. Commençons. (*d'un ton de colére*) *Come, come, Signor Scaramuzza, io non mi maritarò?*

SCA-

SCARAMOUCHE.

Non, vous ne vous marierez pas.

COLOMBINE.

Si, je me marieray, malgré toy, encore.

ARLEQUIN (*se mettant entre deux.*)

Elle a raison, elle se mariera malgré vous, & malgré vos dents, entendez-vous? Cette fille-là est sous ma protection.

COLOMBINE (*d'un ton embarassé & chagrin.*)

Ecoute, Arlequin, c'est que mon pere & ma mere en mourant firent un Testament, & par ce Testament ils testerent qu'en cas que .... Scaramouche te dira tout cela, je m'en vais. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN (*à Scaramouche.*)

Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur, que ce Testament?

SCARAMOUCHE.

Oh, ce n'est rien. C'est que son pere & sa mere prirent la peine de se laisser mourir tous deux le même jour.

ARLEQUIN.

Et cette peine-là les a exemptez de mille autres peines.

SCARAMOUCHE.

Mais avant que de mourir ils firent leur Testament, par lequel ils ordonnerent que Colombine leur fille épouseroit un Médecin.

ARLEQUIN.

Un Médecin? Et a-t-elle du bien?

SCARAMOUCHE.

Non.

ARLEQUIN.

En vérité, quand les gens sont venus à un certain âge, il faudroit les assommer, pour les empêcher de faire des sottises. Comment diable veulent-ils qu'un Médecin épouse une saloppe qui n'a rien?

SCARAMOUCHE.

Qui vous a dit qu'elle n'a rien ?

ARLEQUIN.

Ne venez-vous pas de me dire qu'elle n'a point de bien ?

SCARAMOUCHE.

Ouy.

ARLEQUIN.

N'avoir point de bien, & n'avoir rien, sont deux choses qui se ressemblent bien.

SCARAMOUCHE.

D'accord, mais elle a une tante riche de quarante mille francs, dont elle est héritiére.

ARLEQUIN.

Ouy ? La malepeste ! C'est bien quelque chose cela ! Et cette tante, quel âge a-t-elle ?

SCARAMOUCHE.

Quatre-vingt dix-huit ans passez.

ARLEQUIN.

Bon. Il n'y aura pas long-temps à souffrir. Voila qui est fait, je me fais recevoir Médecin, & j'épouse Colombine.

SCARAMOUCHE.

Tu te mocques, tu es un ignorant qui ne sçais rien.

ARLEQUIN.

Cela est vray, mais je ne seray pas le seul, que cela ne t'embaraſſe pas. Revenons seulement à la tante. Après sa mort, Colombine heritera les quarante mille francs, n'est-ce pas ?

SCARAMOUCHE.

Qui en doute ? Cette tante a pourtant un fils.

ARLEQUIN.

*Hoime* ! Voila qui recule la succession.

SCARAMOUCHE.

Oh, pas beaucoup. C'est un fils qui a soixante & dix-huit ans.

AR-

ARLEQUIN.

N'importe. Les garçons tiennent des meres ? & ...

SCARAMOUCHE.

Oh, pour celuy-là, non. Les debaûches l'ont ruiné ; il eſt caſſé, debile, maigre, il eſt toûjours entre les mains des Médecins.

ARLEQUIN.

Voila le meilleur. Sur ce pied-là il ne la fera pas longue, & cela ne vaut pas la peine de changer de ſentimens. Si bien donc qu'après la mort de cette tante & de ce fils, Colombine aura les quarante mille francs ?

SCARAMOUCHE.

Ouy, mais ....

ARLEQUIN.

Quoy mais ?

SCARAMOUCHE.

Oh, ce n'eſt rien. C'eſt que ce fils s'eſt marié, & il a quatre enfans ; mais je les compte déja pour morts ; ils ont la maladie de leur pere, ils ſont fluets, pâles, debiles ....

ARLEQUIN.

Sont-ils entre les mains des Médecins,

SCARAMOUCHE.

Les Médecins ne les abandonnent jamais.

ARLEQUIN.

Il n'y a donc encore rien de deſeſperé. Mais auſſi, après la mort de cette tante, du fils, & des quatre enfans, j'auray donc les quarante mille francs ?

SCARAMOUCHE.

Ouy, mais il y a un de ces quatre enfans qui eſt veuf.

ARLEQUIN.

Oh, cela ne fait rien à la choſe, il n'en mourra pas moins.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raiſon, mais il a douze enfans de ſon mariage, qui ſont gros, gras, ſe portans bien.

ARLEQUIN.

Douze enfans, gros, gras, se portans bien, du même temperament que la tante; que cela est consolant? Voila une succession bien prochaine! Avant que la tante, le fils, les quatre enfans, le veuf, & les douze enfans soient morts, il se passera plus d'un siécle.

SCARAMOUCHE.

Cela est vray, mais après cela aussi vous serez héritier.

ARLEQUIN.

Ouy mais, avant cela je seray crevé il y aura plus de quatre-vingt ans. Va-t'en au Diable avec la tante, les enfans, la succession, & Colombine. Voila une fille bien riche vraiment! Que la peste te créve, adieu. (*Il s'en va.*)

SCARAMOUCHE.

Va dans ma chambre, tu y trouveras un habit. Habille-toy avec, & m'y attends, j'iray te dire ce qu'il faudra que tu fasses. Voicy le Docteur qui vient. Ecoutons-le.

## SCENE III.

LE DOCTEUR, SCARAMOUCHE, COLOMBINE, & ANGELIQUE (*qui surviennent l'une après l'autre.*)

LE DOCTEUR (*seul vers la Cantonade.*)

NOn, cela est absurde. Il y a des êtres invisibles, qui ne laissent pas d'exister. La couleur, l'odeur, la dureté, le goût ne sont que des accidens qui sont indépendans de la substance, &....

SCARAMOUCHE.

Vous avez raison, Monsieur, la substance.... dans un bon chapon, par exemple, il y a bien de la substance.

LE

LE DOCTEUR (*poursuivant.*)

*Sublatâ causâ tollitur effectus*, j'en demeure d'accord. Mais les effets peuvent être séparez de la substance, qui conservera toûjours ses trois dimensions, longueur, largeur & profondeur.

COLOMBINE (*arrivant d'un ton effrayé.*)

Hé Monsieur, avec votre longueur, largeur, & profondeur, vous ne songez pas à votre fille.

SCARAMOUCHE (*d'un ton plaintif.*)

*Povera creatura!*

LE DOCTEUR.

Hé bien, quoy? ma fille?

COLOMBINE.

*Ah Signor Dottor! frà poco la vostra figlia non sarà più ne figlia, ne maritata, ne vedova.*

LE DOCTEUR.

Comment donc? ny fille, ny femme, ny veuve? *che cosa vuol dir questo?*

SCARAMOUCHE (*toûjours triste.*)

*La cruda cosa ch' è la morte* de ne pas donner le temps à une fille de jouir de ses privilèges!

COLOMBINE.

A quoy l'avarice d'un pere ne pousse-t'elle point une fille trop fidèle à son devoir? Je ne sçais ce que je n'aurois point fait pour la soulager. Mais pauvre innocente! elle n'a jamais voulu profiter de mes conseils.

LE DOCTEUR.

Quoy? ma fille est malade? & qu'a-t'elle?

SCARAMOUCHE.

Ah Monsieur, elle a une dangereuse maladie, elle a, elle a, la la la la rirette, la la la la riré. (*Il pleure.*)

COLOMBINE.

Monsieur, il faut ordonner le deuil blanc; mais je ne crois pas qu'il y en ait d'assez blanc pour la vertu de votre fille.

SCARAMOUCHE.

Il faudra l'envoyer à la Blanchisseuse. L'innocente! du blanc à une fille de dix-huit ans!

LE DOCTEUR.

Un deuil pour ma fille? Ah ah ah! (*Ils pleurent tous trois.*)

ANGELIQUE (*arrivant.*)

*Qual sinistro accidente cagiona in voi tante lagrime?*

LE DOCTEUR.

Ah, ma pauvre enfant! (*Il pleure.*)

SCARAMOUCHE.

Ah, ah, ah, Monsieur, il ne faut pas l'épouventer. (*vers Angelique.*) Ce n'est rien, Mademoiselle, nous pleurons votre mort.

COLOMBINE (*vers Angelique.*)

La pauvre enfant! comme elle est maigrie!

LE DOCTEUR (*à Angelique.*)

Mais qu'as-tu! Comment te trouves-tu? où est ton mal?

SCARAMOUCHE.

Pour un Docteur vous êtes bien ignorant? Demander à une fille à marier où est son mal? un aveugle le trouveroit à tâtons.

ANGELIQUE.

Du mal, mon Pere? Je ne sçais ce que vous voulez dire, je ne sens rien.

SCARAMOUCHE.

Elle ne sent pas son mal? Elle est morte Monsieur. Ah, ah, ah! (*Il pleure.*)

COLOMBINE.

Mais, Monsieur, il faut songer vîtement à un Médecin, voila un mal plus dangereux qu'on ne pense, elle ne se sent pas.

LE DOCTEUR.

J'y avois déja pensé. Mais tous les Médecins que je connois sont des ignorans.

SCA-

SCARAMOUCHE.

Je deffie toute la Faculté de guérir le mal d'une fille nubile avec les drogues ordinaires. Mais, Monsieur, je connois un Etranger, qui a des remèdes étranges, qu'il donne d'une façon étrange, & qu'il vend étrangement.

LE DOCTEUR.

Cet homme-là est bien étrange!

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, j'en ay entendu parler. Sa maniére étrange guérit les maladies les plus étranges; il est Espagnol, Allemand, Suisse, selon l'exigence des cas; il vend une petite phiole de son remède cinquante pistoles. Ah, l'habile homme!

LE DOCTEUR.

Je ne plains point l'argent. Scaramouche, dites luy qu'il se donne la peine de venir icy.

SCARAMOUCHE.

Tout à l'heure. (*à Angelique*) Mademoiselle, tenez-vous bien, on va vous visiter. (*Il sort.*)

LE DOCTEUR.

Ma fille, on va remedier à vos indispositions.

ANGELIQUE.

Est-ce Octave, mon Pere? qui....

COLOMBINE (*l'interrompant.*)

Et non, Mademoiselle, c'est d'un Médecin dont on vous parle.

LE DOCTEUR.

J'attends icy un habile Médecin.

ANGELIQUE.

Moy, mon Pere, la femme d'un Médecin? Mais vous n'y songez pas.

LE DOCTEUR.

Et non, je dis que je vais faire venir un Médecin pour consulter sur ta maladie.

ANGELIQUE.

Moy malade? Si j'ay quelque maladie, c'est de me porter trop bien.

COLOMBINE.

Et si, Mademoiselle, vous êtes malade. (*bas*) Il faut que vous feigniez de l'être, parce que.... (*Elle luy parle bas.*)

LE DOCTEUR.

Non allons tout à l'heure y remedier.

PIERROT (*entrant.*)

Monsieur, il y a là-bas un Médecin qui traine un cheval dans une Chaise de poste. Vous plaît-il que je le fasse monter?

LE DOCTEUR.

Tu veux dire qu'il y a là-bas un Médecin dans une Chaise de poste, traîné par un cheval.

PIERROT.

L'un ne vaut-il pas l'autre? Mais le voila.

## SCENE IV.

ARLEQUIN (*déguisé en Médecin, dans une Chaise de poste, & en habit de Cavalier.*) LE DOCTEUR, ANGELIQUE, COLOMBINE, PIERROT.

ARLEQUIN (*dans une Chaise de poste, qui s'ouvre, & represente un Laboratoire de Chymiste, au milieu duquel Arlequin paroît assis, d'où il se lève, & vient vers le Docteur.*)

QUoy que je me serve ordinairement d'un Barbe, ou d'un Carrosse, pour aller voir mes malades, néanmoins dans une occasion aussi pressante comme on m'a dit être celle-cy, je me suis fait traîner chez vous, Monsieur, en Chaise de poste: car comme dit Aristote, *Medicus debet maladiam prevenire, & ubi maladia non invenitur, ibi Medicus debet totis viribus maladiam procurare.*

LE

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité.

ARLEQUIN.

Cela est vray : mais s'il est nécessaire qu'il y ait des Médecins pour les besoins des malades, il est nécessaire aussi qu'il y ait des malades pour les besoins des Médecins.

LE DOCTEUR.

Qui suivez-vous, Monsieur ? Hypocrate ? Galien ? Paracelse ? Avicenne ?

ARLEQUIN.

Pour Gallére, non ; c'est un Auteur fatiguant ; je l'ay suivy trois ans, je sçais ce qui en est. Mais pour Vincennes, ouy ; Vincennes, Bagnolet, Charonne, tous ces Auteurs ont des charmes pour moy, je m'en suis toûjours bien trouvé ; aussi je les suis aveuglément, & je ne trouve point de meilleures Ordonnances que les leurs.

LE DOCTEUR.

Vous voulez rire, Monsieur, avec votre Vincennes & Bagnolet.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit, Docteur : *quando maladus planget, Medicus ridet.* Mais de bonne foy, le malade est-il mort ?

LE DOCTEUR.

S'il étoit mort, nous n'aurions plus besoin de vous.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas, j'en fais tous les jours revenir de plus loin ; c'est moy qui ay ordonné les fomentations & les bandages à la Tour de Mont-l'hery ; je suis après à guerir le Mont-Vesuve de ses mouvemens convulsifs. Je voudrois que vous eussiez la rogne, la galle, la teigne ou la peste, vous connoîtriez la force de mes remèdes, & l'habileté de Monsieur Charlatantius. C'est le nom de votre petit serviteur.

LE

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur, & je ne mérite pas tous les soins que vous voudriez prendre de moy.

PIERROT.

Monsieur le Médecin, puisque vous êtes si habile, n'auriez-vous point quelque cataplasme pour notre Tourne-broche ? Il y a six mois qu'il ne va point.

ARLEQUIN.

Animal ! j'en ay un pour t'envoyer la fiévre continue, qui te rongera jusqu'aux os. Mais expedions. Monsieur le Docteur, où est le patient ?

LE DOCTEUR.

C'est ma fille, Monsieur, la voila à côté de vous ; elle vous dira mieux que personne où est son mal.

ARLEQUIN.

Il est aisé de déviner où est le mal d'une fille nubile ; & pour peu que je la tâte, je m'en vais d'abord le découvrir. (*vers Angelique*) Otez votre gand, Mademoiselle. Voila déja une fort belle rondeur de bras & une fort grande douceur de peau. (*vers le Docteur.*) Docteur, il y a plaisir à travailler sur de pareils sujets. Vous avez pris plaisir à former cette fille-là, hé ? Vous avez l'air d'avoir été un compere ? Mais comme *melius est insanire cum multis, quàm sapere solus* ; avant de rien entreprendre, consultons un peu un de mes Confréres.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous, Monsieur, que j'envoye prendre quelque Docteur de la Faculté ?

ARLEQUIN.

Donnez-vous-en bien de garde. La plupart de ces gens-là nous mépriſent, & nous les mépriſons tous. Mais je ne marche jamais ſans mener un de mes Confréres avec moy, qui eſt un illuſtre, & qui ne ſe trompe jamais dans ſes conjectures. Hola, faites avancer mon ancien. (*Le cheval qui traîne la Chaiſe s'avance.*)

LE

LE DOCTEUR.

Vous vous moquez, Monsieur le Médecin, il n'y a point de raison à un cheval, comment voulez-vous le consulter ?

PIERROT (*au Docteur.*)

Patience, Monsieur, il ne vous en coûtera qu'un picotin d'avoine de plus.

ARLEQUIN.

Docteur mon amy, vous n'êtes qu'un sot en trois lettres. Et la Médecine ne l'avons-nous pas apprise des animaux ? Donc pour ne se pas tromper, il faut toûjours consulter ses Maîtres. (*vers le cheval après avoir ôté son chapeau*) *Quid judicas, sapientissime Domine Magister, de maladia filiarum istarum pulcherrimarum bellarum.* (*Le cheval hannit en se remuant.*) L'avez-vous entendu, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Non, je vous assure.

ARLEQUIN.

Cela est étonnant, que parmy vous autres Docteurs vous ne vous entendiez point ! Il dit que la maladie de votre fille s'appelle en Grec, *Mariagibilis potentia, & impatientia.*

COLOMBINE.

Je crois que Monseigneur l'illustrissime cheval l'a deviné.

ANGELIQUE.

Voila une maladie bien longue, Monsieur.

ARLEQUIN (*vers Angelique.*)

N'apprehendez rien, nous vous ferons passer cette maladie là avant qu'il soit vingt quatre heures. Nous allons préparer toutes choses pour cela. (*au Docteur.*) Monsieur le Docteur, comment voulez-vous traiter cette maladie-là ? à la tâche, ou en bloc ?

LE DOCTEUR.

Qu'appellez-vous, Monsieur, à la tâche ou en bloc ? Est-ce que vous prenez ma fille pour un bâtiment ?

A R-

ARLEQUIN.

C'eſt à dire, ſi vous voulez que je traite Mademoiſelle par viſites, ou ſi vous voulez que je vous la rende la clef à la main?

LE DOCTEUR.

Rendez-la moy comme vous voudrez, pourvû que vous me la rendiez ſe portant bien.

COLOMBINE (*bas à Arlequin.*)

Souviens-toy d'ordonner le bain.

ARLEQUIN (*bas.*)

J'y ſuis. (*haut.*) Or comme, nous tenons parmy nous pour maxime certaine, que le bain eſt humide, que ce qui eſt humide mouille, & que ce qui mouille mollifie; je ſoutiens que pour adoucir la dureté des nerfs, qui tourmentent les membranes affectueuſes de Mademoiſelle votre fille, je ſoutiens, dis-je, que le bain luy ſera très bon. Hypocrate dit que l'eau purifie le ſang.

PIERROT.

L'Hypocrate en a menty, c'eſt le vin.

ARLEQUIN.

Ouvre les pores, fortifie les parties.

PIERROT.

Hé non, Monſieur, vous dis-je, c'eſt le vin. Je ne ſuis pas Philoſophe, mais je ſuis Praticien; & ſi-je pouvois ſeulement m'enyvrer une fois par jour....

LE DOCTEUR.

Veux-tu te taire, animal?

ARLEQUIN.

Laiſſez-le parler, dans peu je luy feray perdre la parole.

PIERROT.

Oh, Monſieur, je vous remercie de vos remèdes.

ARLEQUIN.

Je vous diſois donc que le Bain ne ſçauroit luy être que très ſalutaire; & comme de toutes les eaux celle de la Seine eſt la meilleure, la Riviére de la Seine étant

étant appellée Seine *à salute*, je conclus qu'il faut que votre fille s'y aille baigner. Et afin que le Bain soit plus detersif, mollificatif, refrigeratif, lenitif, & aperitif; il faudra l'aller prendre au dessus de la Porte S. Bernard, parce que la chaleur homogène de quantité de Tritons qui s'y baignent tout le jour, venant à corriger la crudité de la frigidité naturelle de l'eau, cela penètre mieux les pores, & ouvrant les parties se porte avec plus de ferveur aux lieux morbifères qui affligent la nature, laquelle se sentant aidée par ce secours éterogène, expulse ces humeurs peccantes, qui font que la circulation de la rate ne pouvant passer par les conduits de la fermentation, cause ordinairement les desordres que nous appellons communément.... Quel heure est-il bien à present?

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, il est huit heures passées.

ARLEQUIN.

La malepeste! il n'y a pas de temps à perdre. Il faut que votre fille soit guérie avant onze heures, ou je la garantis morte. Vite, qu'on prepare toutes choses pour cela? Je m'en vais vous ordonner une drogue que vous luy ferez prendre dans le Bain. (*Il entre dans son Laboratoire, qui aussi tôt reprend la forme de sa Chaise de poste.*) Au moins, ne vous étonnez pas de voir en moy un Médecin, un Chirurgien, & un Apotiquaire, car pour être plus seur de mes remèdes, & pour éviter le *qui pro quo*, je les fais tous moy même. (*Il écrit en marmotant*) *Recipe manipulum unum.... & si maladia non sanatur* deux ou trois fois *reiteretur* soir & matin *quotidie*. Tenez, Monsieur. (*Il luy presente l'Ordonnance.*)

LE DOCTEUR (*prenant l'Ordonnance.*)

Combien vous faut-il, Monsieur?

ARLEQUIN.

Pour cette premiére visite-là, & pour mon Ordonnance, vous me donnerez trente pistoles.

LE

LE DOCTEUR (*tirant une bourse.*)

Tenez, Monsieur, voila trente pistoles.

ARLEQUIN (*les prenant.*)

Y a-t'il encore de l'argent dans votre bourse ?

LE DOCTEUR.

Il y a encore vingt pistoles.

ARLEQUIN.

Ne les empochez pas, il vous faut une autre drogue. Ce que je viens de vous ordonner n'est que pour mettre les humeurs en mouvement ; mais je vais vous donner un remède pour les expulser. (*Il écrit.*) *Recipe corallorum, ambrorum, perlarum candidarum, diamantis calcinati, & operabitur secundum artem.* Tenez, Mr, voila une autre recette, & ma petite Phiole. La Phiole seule je la vends ordinairement cinquante pistoles, je vous donne le tout pour vingt.

LE DOCTEUR (*luy donnant la bourse*)

Je vous suis bien obligé, Monsieur.

ARLEQUIN (*prenant la bourse.*)

Vous n'avez plus d'argent sur vous ?

LE DOCTEUR.

Non, Monsieur.

ARLEQUIN.

Cela étant *recipe*..... Touche Cocher. Serviteur. *La Chaise s'en va.*)

LE DOCTEUR.

Allez, ma fille, allez tout disposer pour votre Bain. (*Angelique & Colombine s'en vont.*)

PIERROT.

Mais, Monsieur, vous n'y songez pas. Quoy ? vous laissez aller Mademoiselle Angelique à la Porte S. Bernard ?

LE DOCTEUR.

Mais ne vois-tu pas que c'est par Ordonnance du Médecin ?

PIERROT.

Le Médecin & vous, Monsieur, vous êtes deux bê-

bêtes. Et si, quand votre fille sera là, il se trouve quelque Baigneur de ma taille, & de mon air? hem? une jeune fille a bien-tôt pris feu.

LE DOCTEUR.

Je ne crains rien d'Angelique, c'est une fille bien née.

PIERROT.

Tant pis! A cette promenade-là on ne regarde guéres du côté des champs; & pourvû qu'on jette la vue du côté de l'eau, il ne faut qu'un coup de prunelle pour causer bien des reflexions à une jeune fille, qui n'a jamais vû cela. On va ensuite se recueillir au Port à l'Anglois. Ma foy, Monsieur, je dis que cette promenade-là ne vaut rien, c'est pis que le Moulin de Javelle.

LE DOCTEUR.

Ma fille n'ira point au Port à l'Anglois.

PIERROT.

Fort bien: mais elle ira se baigner?

LE DOCTEUR.

Oh, pour cela, ouy.

PIERROT.

Et bien, il en est d'une fille.... N'avez-vous jamais été à la chasse du Cerf.

LE DOCTEUR.

Quelquefois, mais il y a long-temps.

PIERROT.

Tenez, il en est d'une fille comme d'un Cerf quand il a été chassé. Dès qu'il se jette dans l'eau, la bête est bien-tôt prise.

LE DOCTEUR.

Angelique sera dans une tente bien fermée.

PIERROT.

Bien fermée? Et le plongeon?

LE DOCTEUR.

Comment le plongeon?

PIER-

PIERROT.

Vraiment ouy, le plongeon. Tenez, Monsieur, une tente dans le Bain est tout comme le moyeu d'une roue de Charette, ou de Carrosse, il n'importe. Il y a tout au tour, au lieu de rayes, de petits chemins sous l'eau; de sorte que si l'on ouvroit la plupart de ces tentes, on seroit bien étonné d'y trouver bien des Tritons.

LE DOCTEUR.

Mais que veux-tu que j'y fasse? ma fille est malade, & le Bain la rafraîchira.

PIERROT.

C'est un mary qu'il luy faut pour la rafraîchir, & un mary qui ne soit pas d'eau douce. Les remèdes d'eau douce ne servent que pour éclaircir le tein, & j'ay servy une Dame à qui j'en donnois également six par jour.

LE DOCTEUR.

J'avois bien songé à un mary; mais elle aime ce Breteur d'Octave, & je n'aime pas le party de l'Epée.

PIERROT.

Ny moy celuy de la Robe.

LE DOCTEUR.

A qui veux-tu donc que je la donne?

PIERROT.

A moy, Monsieur, je ne suis ny de l'un ny de l'autre. (*Il s'en va.*)

LE DOCTEUR (*courant après.*)

Coquin! Angelique à un Laquais! Je t'apprendray le respect que tu dois à ma fille.

PIERROT (*se retournant.*)

Oh, Monsieur, je sçais bien ce qu'on doit à un fille. (*Pierrot & le Docteur entrent dans la maison.*)

SCE-

## SCENE V.

SCARAMOUCHE (*déguisé en Brocanteur.*)
LE DOCTEUR (*qui revient.*)

SCARAMOUCHE (*seul.*)

JE me suis déguisé de la sorte pour tâcher par une machime dont je me suis avisé, de faire entrer Octave chez le Docteur, & de luy faire parler à Angelique tout à son aise sans qu'il puisse être interrompu, ny reconnu de personne du logis. Appellons le Docteur. (*Il frappe à la porte*) *O di Casa?* (*Au Docteur qui paroît*) *Servitor humilissimo, Signor.*

LE DOCTEUR.

Monsieur, je suis le votre, que demandez-vous?

SCARAMOUCHE.

*Signor, fatemi la grazia d'insegnarmi la casa del Signor Dottor Grazian Baluardo.*

LE DOCTEUR.

La maison du Docteur Balouard? La voila. (*Il luy montre sa maison.*)

SCARAMOUCHE (*frappant à la porte.*)

Hola quelqu'un? n'y a-t-il personne?

LE DOCTEUR (*vers Scaramouche.*)

Monsieur, que demandez-vous?

SCARAMOUCHE (*à part.*)

Cet homme-là est curieux! (*frappant encore à la porte*) Hola quelqu'un?

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, que demandez-vous, encore une fois?

SCARAMOUCHE.

Je demande le Docteur, qu'avez-vous à dire?

LE DOCTEUR.

J'ay à dire que c'est moy qui suis le Docteur.

SCA-

SCARAMOUCHE.

*Eh che diavolo! perche non me l'havete detto?*

LE DOCTEUR.

Vous me demandez la maiſon du Docteur, je vous la montre; ſi vous m'aviez demandé le Docteur, je vous l'aurois montré de même. Mais qu'y a-t'il? Que voulez-vous me dire?

SCARAMOUCHE.

Je ne ſçais ſi j'ay l'honneur d'être connu de vous; mais comme ma reputation s'étend dans toutes les galleries, chambres, ſalles, ſalons, garderobes, cabinets, caves, greniers & cuiſines, vous aurez ſans doute entendu parler *del Signor Furbagnani?*

LE DOCTEUR.

*Del Signor Furbagnani?*

SCARAMOUCHE.

*Si Signor; del Signor Furbagnani, Italiano di natione*, & pour le ſervice public, Brocanteur *di profeſſione.*

LE DOCTEUR.

Ah, Monſieur Furbagnani, je ſuis ravy de vous voir. Je ne me ſuis jamais trouvé à d'inventaire que je n'y aye toûjours entendu parler *della voſtra Furbanita.*

SCARAMOUCHE.

Il eſt vray que les inventaires étoient autrefois mon tripot, j'y triomphois: mais depuis que quatre ou cinq petits collets lardez de Cordonniers & de Frippiers, s'en ſont rendus les Furets, il n'y a pas de l'eau à boire.

LE DOCTEUR.

Cependant votre négoce eſt toûjours ſur le bon pied.

SCARAMOUCHE.

Ouy graces aux Ecumeurs des Toilettes des vieilles femmes, qui ſe ſont faits les Courtiers de mon commerce. Et quand on a un Magazin aſſorty comme

me le mien de Porcellaines, de Tableaux, de Medailles, de Marbres, Bronzes, Meubles, Pommades, Liqueurs, Pantoufles... Jambons, Mortadelles, & Sauciſſons; les Curieux de Colifichets, & ſur tout les Dames me rendent des viſites fort aſſidues.

LE DOCTEUR.

Vous êtes, à ce qu'on m'a dit, un grand Troqueur, & dans le temps où nous ſommes vous devez faire de bons coups; car rien n'eſt plus à la mode que de troquer.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raiſon, on ne voit autre choſe. Celuy-cy troque ſa livrée contre une Commiſſion; cet autre une Commiſſion contre une Ferme. Ce Fermier troque ſa liberté contre une femme; & ſon argent n'eſt pas plutôt troqué contre des meubles, des perles & des bijoux, que les meubles & les bijoux de ſa femme ſe troquent contre des équipages d'Officiers. Ce Gentilhomme chicaneur troque ſon Château contre des ſacs à procès, & le Procureur troque ſon encre & ſon papier contre le Château; enfin c'eſt un troq perpetuel.

LE DOCTEUR.

J'ay envie de donner à ma fille quelque bijou; mais je voudrois un bon hazard.

SCARAMOUCHE.

Avez-vous de l'argent comptant; c'eſt le chauſſe-pied du hazard, & le paſſe-partout des bonnes rencontres. Voyez-vous cette groſſe agraffe de diamans? J'en ay tiré de bonnes nippes d'une groſſe Fermiére à qui je la vendis cher ſur la fin de l'Automne, & je l'ay eue à très bon marché d'un Petit-Maître à l'ouverture de la campagne.

LE DOCTEUR.

Mais n'auriez-vous point quelque joly meuble?

SCARAMOUCHE.

J'ay un canapé de brocard d'or le plus beau du monde, & hier je le troquay avec une Opératrice. Il n'y a pas trois mois qu'il eſt fait, mais il eſt un peu uſé.

LE DOCTEUR.

Comment diable ! un canapé qui doit être un meuble immortel, eſt uſé en trois mois !

SCARAMOUCHE.

Ah, Monſieur, vous ne ſçauriez croire le peu de temps qu'on met à uſer un canapé. C'eſt le meuble le plus fatigué de la maiſon.

LE DOCTEUR.

Vous l'a-t-elle vendu cher ?

SCARAMOUCHE.

Ah, Monſieur, elle à gagné d'un côté, j'ay gagné de l'autre ; enfin nous nous ſommes accommodez.

LE DOCTEUR.

Si vous êtes demain à votre Boutique, je verray ce que vous avez de curieux.

SCARAMOUCHE.

Vous ne ſçavez donc pas que je ſuis tout à la fois & le Brocanteur, & la Boutique ? Je ne marche point ſans mon équipage, & je vais vous ouvrir mes Magazins. (*Il retourne ſon manteau, & fait voir un Magazin de Brocanteur.*)

LE DOCTEUR.

Mais les grands meubles ne ſont pas-là ?

SCARAMOUCHE.

Tout à l'heure, Monſieur, je les ay icy près ; je vais les faire apporter.

(*On apporte un Globe Celeſte. Le Docteur fait venir Angelique & Colombine. Arlequin & Octave qui ſont dans le Globe leur parlent, pendant que le Docteur eſt occupé par Scaramouche.*)

LE DOCTEUR (*montrant avec le doigt la tête d'Arlequin.*)

Qu'eſt-ce que cela ?

SCA-

SCARAMOUCHE.

C'eſt le pays des Négres.

ARLEQUIN (*bas.*)

Ouy, c'eſt la Morée.

(*Octave de l'autre côté donne la main à Angelique.*)

LE DOCTEUR (*voyant la tête & le bras d'Octave.*)

Qu'eſt ce que ce bras-là?

SCARAMOUCHE.

C'eſt un bras de la mer Méditerannée. (*Octave retire ſon bras.*)

LE DOCTEUR (*voyant que le bras n'y eſt plus.*)

Mais il n'y eſt plus?

SCARAMOUCHE.

Le flux l'avoit apporté, & le reflux l'a fait retirer.

LE DOCTEUR.

N'avez-vous que ce Globe-là?

SCARAMOUCHE.

Pardonnez-moy, j'ay une curioſité toute des plus curieuſes, une Pagode qui chante.

LE DOCTEUR.

L'avez-vous là?

SCARAMOUCHE.

Je m'en vais vous la faire voir, faites apporter le Globe dans votre chambre.

LE DOCTEUR.

Il vaut mieux que ce ſoit dans la chambre de ma fille; ca. il ne pourroit pas tenir dans la mienne, il y a trop de meubles.

SCARAMOUCHE.

Vous avez raiſon, & votre fille d'ailleurs s'y divertira en le parcourant.

(*On emporte la Mappemonde, & l'on voit la Chanteuſe en Pagode, ſur un Trône à la Chinoiſe, deux petites Pagodes à ſes côtez tenant des flûtes à leur bouche. On joue une ritournelle, les petites Pagodes y mêlent leurs flûtes, & la Chanteuſe ſortant du Thrône, chante l'air Italien qui ſuit.*)

*Costanza, o mio core.*
*Amor mi predice*
*Che sarà felice*
*Il nostro dolore.*
*Costanza, &c.*

*Donzella che niega,*
*E mostra rigore,*
*Ben spesso si piega,*
*E cangia d'humore.*
*Costanza, &c.*

Fin du second Acte.

# ACTE III.

## SCENE I.

ANGELIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN (*en Madame de la Fredindaillerie,*) LEANDRE (*qui survient.*)

ANGELIQUE.

JE vous dis, Madame, que ce Médecin est un homme fort habile, & que j'en suis très satisfaite.

ARLEQUIN.

Pour moy, j'ay le plus joly Médecin du monde. Quand je me sens un peu embaraſſée, une bonne bouteille de vin de Champagne me remet tout aussi-tôt. Fy! je ne sçaurois me trouver bec à bec de ceux qui n'ordonnent que des bouillons, & des remèdes, & je suis seure que le votre ne fait pas autrement.

COLOMBINE.

Il a ordonné le Bain à Mademoiselle.

ARLEQUIN.

Le Bain, ma Petite? en vérité j'en suis ravie! Je veux y aller avec vous? Nous avons fait ces jours pas-

sez

ſez dans notre ſociété quelque petite debaûche, & à quatre femmes que nous étions nous bûmes vingt-quatre bouteilles de vin de Champagne, ſans le ratafia, l'eau clairette, la fenouillette, le café, & les autres liqueurs; & contre mon ordinaire je m'en ſens un peu échauffée, je crois que le Bain me rafraîchira.

COLOMBINE.

Mais, Madame, n'y a-t'il rien à craindre pour vous?

ARLEQUIN.

Oh pour cela non, je vous aſſure. Monſieur de la Fredindaillerie mon petit mary, c'eſt bien le plus joly homme du monde; c'eſt une choſe étonnante que la conſolation qu'il me donne tous les jours. Il y avoit long-temps que j'avois envie de me baigner: mais il me diſoit toûjours, par-cy par-là; que j'étois ſi jolie, ſi mignonne.... Ah fy donc, Monſieur de la Fredindaillerie! que vous êtes inſupportable! mon Dieu, que vous êtes jeune! arrêtez-vous donc. Enfin juſqu'à preſent il m'a été impoſſible de le reſoûdre à me laiſſer aller au Bain: mais pour cet Eté, il m'a donné liberté toute entiére. Ainſi nous irons de compagnie. Vous verrez comme je ſçais nager, & comme je fais la folle dans l'eau. Je nage ſur le dos, ſur le ventre, je fais la grenouille, le plongeon, le.... Ah! que nous rirons! Je voudrois déja que nous y fuſſions.

ANGELIQUE.

Hé bien, Madame, vous me faites un vray plaiſir de vouloir bien m'y accompagner; & puiſque cela eſt, nous irons dans votre Carroſſe.

ARLEQUIN.

Volontiers, ma chére. (*vers Colombine*) Je veux t'y donner ta chemiſe.

COLOMBINE.

Oh, Madame, à moy n'appartient pas tant d'honneur.

ARLEQUIN.

Et, tu me donneras la mienne. Tu verras que je ſuis un vray petit peloton.

LEANDRE (*en arrivant vers la Cantonade.*)

Hola, ho, l'Appetit, Farinelle? Je vais à l'Opéra, de là au Cours, ensuite jouer chez la Marquise de Plume-Oyson, & delà souper chez la Comtesse de la Dupardiére, pour sçavoir si elle m'a fait trouver les quarante pistoles qu'elle m'a promis. Mais comme il ne faut pas se fier à la parole des femmes, ne manque pas d'aller chez mon Marchand prendre ces six aulnes de drap d'or, & de les porter chez le Chevalier de Bon-rencontre.

LE LAQUAIS.

Mais, Monsieur, vous sçavez que le Chevalier n'en veut donner que vingt écus de l'aune, & votre Marchand en veut quarante. Vous y perdrez donc la moitié?

LEANDRE.

Ce ne sont point là tes affaires. Apporte-moy de l'argent comptant, mon Pere ménage assez pour nous deux.

COLOMBINE.

Voila la conduite de nos jeunes gens!

LEANDRE (*appercevant Angelique.*)

Ah, ma sœur! je vous croyois au Bain,

ANGELIQUE.

Nous y allons tout à l'heure dans le Carrosse de Madame.

ARLEQUIN.

Et vous, Monsieur, y viendrez-vous? il y a encore une place.

LEANDRE.

Oh, Madame, il fait trop chaud, vous y seriez trop pressées.

ARLEQUIN.

Que cela ne vous empêche pas, j'aime mieux monter sur le siége.

PIERROT.

Mesdames, les chevaux sont prêts, on n'attend plus qu'après vous.

CO-

COLOMBINE.

Et bien, Pierrot, as-tu là tout l'équipage pour le Bain? les Cornettes? les Chemises? les Draps? les Frottoirs? la Robbe de Chambre? les Pantoufles?

PIERROT.

Il faut plus d'attirail à une fille qui va au Bain, qu'à un Capitaine de Dragons qui se met en campagne! Oh vraiment je n'y fais pas tant de façons quand je mène mes chevaux à la Riviére.

COLOMBINE.

Comment donc? que veux-tu faire de cette housse de cheval?

PIERROT.

C'est ma Robbe de Chambre. Voila mes Pantoufles, (*il montre des Sabots*) & voicy pour me frotter quand je sortiray de l'eau, (*Il montre un bouchon de paille.*)

COLOMBINE.

Cela est fort bien. Allons, Mesdames, montons, (*elle donne la main à Angelique, & elles s'en vont, Leandre & Madame de la Fredindaillerie restent seuls.*)

LEANDRE (*voulant s'en aller.*)

Madame, je vous laisse, rafraîchissez-vous bien.

ARLEQUIN.

Quoy, Monsieur, tout de bon? vous n'y venez pas?

LEANDRE.

Non, Madame, je dois y aller avec mon Pere, & cela me fait ressouvenir qu'il faut que je rompe toutes les parties que j'ay faites aujourd'huy.

ARLEQUIN.

Au moins, ne vous approchez pas de notre Batteau.

LEANDRE.

Madame, je n'ay garde.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas que je me défie de votre discretion; & quoy que d'ailleurs je n'aye rien que je ne puisse bien montrer. Mais vous sçavez que la pudeur, la pudeur....

LEANDRE.

Ah, Madame, je ſçais le reſpect que je vous dois.

ARLEQUIN.

Vous nagez apparemment? Vous autres jeunes gens vous êtes ſujets à faire le plongeon, & à venir tirer les femmes par les pieds. Au moins ne vous aviſez pas de cela; car j'ay peur, j'ay peur.

LEANDRE.

Madame, ce n'eſt pas avec vous que je voudrois m'émanciper, & d'ailleurs je crains fort l'eau.

ARLEQUIN.

Tant pis, il ne faut donc pas vous y expoſer. Venez-vous baigner dans notre Batteau, venez. Nous n'aurons de l'eau qu'à mi-jambe.

LEANDRE.

Ah, Madame, la pudeur, le monde qui...

ARLEQUIN.

Ah, pour cela il n'y a rien à craindre, perſonne ne nous verra, nous irons dans un Bain couvert. Venez mon petit Poulet, venez.

LEANDRE.

Vous n'y penſez pas, Madame. Mais voila ma ſœur qui vous attend.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien qui preſſe. Donnez-moy donc la main juſques à mon Carroſſe. (*Leandre luy preſente la main, & elle le prend ſous le bras, & le ſerre amoureuſement en s'en allant.*)

SCE-

## SCENE II.

(*On ouvre la Ferme, le Théâtre repreſente la Riviére de Seine au deſſus de la Porte ſaint Bernard. On y voit pluſieurs Batteaux couverts, & des Tentes pour les Bains, avec une longue file de Carroſſes ſur les bords de la Riviére. Pluſieurs Batelliers ſe diſent des injures à leur maniére, & tiennent quelque temps la Scéne.*)

PIERROT, UN BATELIER, ANGELIQUE, ARLEQUIN (*en Madame de la Fredindaillerie.*)

PIERROT (*vers la Cantonade.*)

UN peu de patience, Meſdames, attendez, ne deſcendez pas, je vais vous chercher un Baquiau, mais un Baquiau d'honneur. Hei, Batelier? Jaquot, Charlot, o, o o, (*Il crie de toute ſa force.*)

UN BATELIER (*ſe levant du fond de ſon Batteau.*) Quel égueulé! Voila bien du bruit! Qu'y a,t'il!

PIERROT.

Vîte, vîte, allerte, voila des Dames qui viennent.

LE BATELIER.

Des Dames? Eſt-ce qu'il n'y a point d'hommes avec elles?

PIERROT.

Non.

LE BATELIER (*ſe recouchant.*)

Pauvre pratique!

PIERROT.

La peſte ſoit du Coquin! lève toy donc hay: ce ſont pargué des filles & des femmes, & à leur mine il y a quelque choſe à gagner avec elles.

ANGELIQUE.

Avouez, Madame, que la promenade n'a jamais été ſi belle.

COLOMBINE.

Jamais il n'y a eu plus de monde, & l'on diroit que c'est icy le Marché aux Maris, comme celuy aux Chevaux se tient de l'autre côté.

ARLEQUIN.

Il ne seroit pas mauvais, qu'il y eût à Paris un pareil Marché aux Maris. Ce sont des pestes d'animaux, où l'on est plus trompé qu'à tout le reste de l'équipage. On iroit-là les examiner, on les mettroit au pas, à l'entre-pas, on les feroit troter, galopper, & sans s'amuser à la belle encolure, qui souvent attrappe les sottes, on ne prendroit que ceux qui ont bon pied, bon œil, & dont on pourroit tirer un bon service.

COLOMBINE.

Il est vray que c'est une marchandise bien perilleuse.

ARLEQUIN.

Du moins devroit on sur cette matiére établir une Chambre des Assurances en faveur de ces Veuves riches & surannées, qui mettent tout leur bien à l'avanture sur la cape & l'épée d'un jeune homme. Car c'est une chose étonnante, qu'on ne veuille pas prendre à son service un petit Laquais sans répondant; & qu'on fasse une affaire de cette importance, où l'on voit tous les jours tant de banqueroutes, sans avoir une bonne & solvable caution. Mais, ma Petite, songeons à notre Bain,

LE BATELIER.

Mesdames, voulez-vous un Bacheau?

ANGELIQUE.

Ouy, mais nous voudrions une femme pour nous mener.

ARLEQUIN.

Hé, Madame, vous n'y entendez rien, prenons celuy-cy, croyez moy, un homme est toûjours plus seur, & ce Batelier me paroît d'une honnête physionomie.

LE

LE BATELIER.

L'on voit palsangué bien qu'en fait d'hommes, Madame eſt bonne connoiſſeuſe. Entrez dans mon Bacheau, il eſt marguoy plus clos ſous la banne, qu'un Fiacre avec ſes vîtres de bois. Où voulez-vous aller? Eſt-ce aux Carriéres? à l'épée Royale? au Port à l'Anglois? à....

COLOMBINE.

Non, mon amy, mene nous baigner, c'eſt tout ce que nous voulons.

LE BATELIER.

Vous voulez donc vous baigner?

ANGELIQUE.

Ouy.

LE BATELIER.

Vous baigner dans la Riviére?

COLOMBINE.

L'innocent! Où veux-tu donc qu'on ſe baigne?

LE BATELIER.

Hé pargué, ne vous y trompez pas. J'avons tous les jours des gens qui viennent tout exprès dans nos Bacheaux pour ſe baigner, & qui n'entront pas dans la Riviére. (*vers Arlequin*) Avez-vous la galle Mademoiſelle?

ARLEQUIN.

La gale? hé fy donc!

LE BATELIER.

La colique? des maux de cœur?

ARLEQUIN.

Non.

LE BATELIER.

La gravelle?

ARLEQUIN.

Non, non, tout au contraire; & même mon Médecin me defend le Bain: mais une femme habile, appelle toûjours de l'Ordonnance de ſon Médecin à celle de ſon plaiſir; & quoy qu'on en diſe je veux me baigner.

LE BATELIER.

Ho bian, bian, laiſſez-moy faire, je vous bouteray ſur le biau ſable.

ARLEQUIN.

Allons, Madame, ce Batelier me réjouit.

LE BATELIER.

J'en ay pargué réjouy bien d'autres. Entrez, bouttez-vous là tretoutes; & pour vous deſennuyer pendant le voyage, je vais toûjours vous chanter un chant nouveau. (*Elles entrent dans le Bateau, s'aſſeyent, & le Batelier en les conduiſant chante:*)

Venez, venez dans mon Bacheau,
Fillettes, ſi vous êtes ſage;
Car la vertu toûjours ſurnage,
Et va ſur l'iau,
Ho, ho, ho, ho, ho, & va ſur l'iau.
Vous ne devez point craindre l'iau,
Mais les Baigneurs qu'on voit ſans ceſſe.
Beautez, craignez que la ſageſſe
N'aille à vau-l'iau,
Ho, ho, ho, ho, ho, n'aille à vau-l'iau.

## SCENE III.

OCTAVE, ARLEQUIN (*qui ſurvient.*)

OCTAVE (*ſeul.*)

L'Inſupportable plaiſir que celuy des promenades publiques! Je ne vois ici qu'une foule de gens, qui n'étant occupez de rien, croient me faire honnêteté de m'aborder; & pour comble d'importunité, je ne vois point ce Maraut d'Arlequin, à qui j'ay ordonné de ſe trouver icy. Le temps me preſſe, Angelique doit être arrivée, je crains de manquer le moment.

ARLEQUIN (*yvre vers la Cantonade.*)

Vous en avez menty, canailles, je ne ſuis point un

un debaûché. Il eſt vray que j'ay bû, mais quand je ſerois yvre, ce n'eſt point un accident, c'eſt une habitude; toute habitude eſt nature, ce qui vient de la nature eſt bon; donc je ne ſuis pas à blâmer, ſi je ſuis yvre; c'eſt ma nature; & vous êtes des canailles, & des ignorans. Et d'ailleurs, ne faut-il pas ſe rafraîchir? il fait une chaleur inſupportable. Je crois que pendant que l'Eté eſt icy, l'Hyver eſt au pays du Soleil; car jamais il n'a été ſi brûlant. Apparemment qu'il eſt à preſent en robe fourée dans quelque poële d'Allemagne; & quand nous aurons l'Hyver, l'Eté commencera chez luy, & il ſe mettra à la glace dans quelque gros Carafon, afin de nous faire geler de froid. Mais je ne m'en ſoucie guéres. Je prends les remèdes ſelon les maladies. Quand j'ay trop chaud, je bois beaucoup pour me rafraîchir, *ſimilia ſimilibus curantur* .... (*Appercevant Octave*) Ah, ah, vous voila!

OCTAVE (*en colére.*)

A la fin te voila arrivé?

ARLEQUIN.

Fort joly garçon, ma foy, fort joly.

OCTAVE.

Comment, Maraut?

ARLEQUIN.

Fort joly, vous dis-je, fort joly. Il y a deux heures que je vous attends. Ho, fort joly. Ponctuel, la malepeſte!

OCTAVE.

Et où m'as-tu attendu, puiſqu'il y a une heure que je ſuis icy?

ARLEQUIN.

Ah, fort bien! vous êtes icy? Hé bien demeurez icy, je ne m'y oppoſe pas.

OCTAVE.

Mais ne t'avois-je pas dit de m'y attendre, avec la collation?

ARLEQUIN.

Ouy, & je vous y ay attendu auſſi.

OCTAVE.

Et où ?

ARLEQUIN.

Au Cabaret.

OCTAVE.

Et t'avois-je dit au Cabaret, moy ?

ARLEQUIN.

Non, mais chacun a ſes inclinations. Vous aimez à attendre dans les rues, & moy j'aime à attendre dans les Cabarets.

OCTAVE.

Oh ça, venons au fait. Où eſt la colation ?

ARLEQUIN.

Elle eſt icy.

OCTAVE.

Et où ? je ne la vois pas. Où eſt le panier ?

ARLEQUIN.

Le panier ? il eſt au Cabaret.

OCTAVE.

Quelle patience ! j'enrage. Quoy, la colation eſt icy, & le panier eſt au Cabaret ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur.

OCTAVE.

Voyons-la tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois vous la faire voir que dans deux heures.

OCTAVE.

Je crève ! Dans deux heures, Coquin ? Et Angelique....

ARLEQUIN.

Angelique la verra auſſi ſi elle veut, mais pas plutôt.

OCTAVE.

Mais d'où vient cela ? où l'as tu miſe

AR-

ARLEQUIN.

C'eſt que je l'ay mangée, & qu'il faut que je la digére. Comme j'ay vu que vous ne veniez pas, j'ay apprehendé que les viandes ne ſe gâtaſſent, & ....

OCTAVE.

Quoy ? ces deux Poulardes graſſes ....

ARLEQUIN.

Je les ay mangées.

OCTAVE.

Ces ſix Ortolans ....

ARLEQUIN.

Ils étoient bons ceux-là. Le bon manger !

OCTAVE.

Ces ſix Perdrix ....

ARLEQUIN.

Six Perdrix ! (*Il rêve*) Ah, ouy, ouy, ſix Perdrix. Je les ay mangé toutes les ſix.

OCTAVE.

Ah, Ciel ! Et ce Jambon ....

ARLEQUIN.

Et pour le Jambon .... il m'a bien fait de la peine; je ne croyois jamais pouvoir en venir à bout; j'ay penſé en crever.

OCTAVE.

Vit-on jamais un Coquin plus effronté ! Tu me la payeras.

ARLEQUIN.

Voila-t-il pas le remerciement ! Et morbleu, Monſieur, n'eſt-ce pas à moy à me plaindre ? Vous faites faire une proviſion pour douze perſonnes, Aucun ne ſe trouve. De crainte que les viandes ne ſe gâtent, je les mange, je m'expoſe au hazard de me faire crever, & voila comme vous m'en remerciez ? Fy ! cela eſt vilain.

OCTAVE.

Quel impudent ! Voyons le reſte. Où eſt le vin ?

ARLEQUIN.

Où eſt le vin ! Belle demande ! à votre avis, mange-t'on ſans boire ?

OC-

OCTAVE.

Quoy ? ces six bouteilles de vin de Champagne.....

ARLEQUIN.

Je l'ay bû celuy-là le premier.

OCTAVE.

Et les six bouteilles de Bourgogne ?

ARLEQUIN.

Sans cela, jamais je n'aurois achevé le Jambon.

OCTAVE.

Et ces deux bouteilles de Canaries ....

ARLEQUIN.

Oh, pour celuy-là je ne l'ay bû, que pour aider à la digestion.

OCTAVE.

Et ces liqueurs, la fenouillette, l'eau de cannelle, le vaté....

ARLEQUIN.

Tout cela a passé. Mais admirez la fidélité d'Arlequin ! Au milieu de la bonne chére, il n'a jamais oublié son cher maître. A chaque rasade que je beuvois, toûjours à la santé de Monsieur Octave, mon digne Maître ; aux inclinations de Monsieur Octave, mon très honoré Maître ; à tout ce qui fait plaisir à Mr. Octave, mon....

OCTAVE.

Va-t'en au diable, avec ton souvenir. Cachons notre colére jusques à ce qu'il ait fait la fourberie que j'ay concertée tantôt. Oh ça, oublions la colation, & revenons à mes affaires. Tu sçais ce que je t'ay dit ? T'en souviens-tu ? & pourras-tu l'executer ?

ARLEQUIN.

Laissez-moy faire, je me souviens de tout, & la colation que j'ay mangée me rend l'esprit net, ne vous mettez pas en peine.

OCTAVE.

Il faut se mettre en état d'executer toutes choses. Angelique est arrivée, ou je suis fort trompé.

AR-

ARLEQUIN.

Angelique eſt arrivée? Diable! Colombine ſera avec elle. (*Il ſe deshabille*) Elle me verra tout nud, la beauté de mon corps, la.... (*Il met ſes habits à terre*) Monſieur, gardez mes habits.

OCTAVE.

Impertinent, la patience m'échapera....

ARLEQUIN.

Gardez les ſi vous voulez. Ils ſont à vous, & ſi on les prend, je n'en réponds pas. (*Il veut ſe jetter dans l'eau.*)

OCTAVE (*l'arrêtant.*)

Entre dans ce Batteau, ou cent coups de bâton....

ARLEQUIN (*entrant dans le batteau.*)

Colombine ne me verras pas nud. Ah, ah, ah! (*Il pleure.*)

(*Octave entre dans le batteau avec Arlequin.*)

## SCENE IV.

LE DOCTEUR, LEANDRE, PIERROT.

LEANDRE.

NOn, je ne comprends pas votre entêtement; & ſur votre raiſonnement je ne doute pas que vous ne vous imaginiez que la Seine eſt pleine de Nayades, de Sireines, & de Tritons.

LE DOCTEUR.

Mais pourquoy ne voulez-vous pas que ces Nayades, & ces Tritons ſoient de ces êtres qui exiſtent, mais qui ſe découvrent rarement à nos ſens? Nous liſons dans de bons Auteurs, que pluſieurs perſonnes ont eu avec ces eſprits, des liaiſons très étroites....

PIERROT (*tout effaré.*)

Au ſecours, au ſecours!

LEAN-

LEANDRE.

Mais que veut Pierrot ?

PIERROT (*vers le Docteur.*)

Ah, Monsieur, je vous cherchois. J'ay regardé parmy tous les chevaux de Carrosse, pour voir si je ne vous verrois point.

LE DOCTEUR.

Hé bien, qu'y a-t'il ?

PIERROT.

Vous sçaurez donc, Monsieur, pour ne vous point faire attendre ; car, voyez-vous, je viens au fait. (*Appercevant Leandre*) Oh, Monsieur Leandre, que je suis aise que vous soyez icy ! Vous consolerez Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Et dis donc, animal, qu'y a-t'il ?

PIERROT.

Ce qu'il y a, Monsieur ? Il y a.... il y a..... Mais revenons à Mademoiselle Angelique.

LE DOCTEUR.

Pourquoy y revenir ? tu n'en as point parlé encore.

PIERROT.

Je vais donc vous en parler ; car c'est elle qui fait le sujet de mon discours.

LE DOCTEUR.

Hé bien, que luy est-il arrivé ?

LEANDRE.

Seroit-elle noyée ?

PIERROT.

Oh que nenny, Monsieur, c'est pis que tout cela. Vous sçaurez donc que nous sommes venus sur le bord de la Riviére. C'est un peu plus bas ... Tenez tout vis à vis ce Train de bois. Elle a monté dans le Batteau pour se baigner ; j'ay mis le paquet dans le Batteau .... Non, attendez, c'est que je me trompe, je n'ay pas mis le paquet dans le Batteau, je l'ay donné

donné à Colombine, qui l'a mis dans le Batteau. Ouy, justement, voila ce que c'est.

LE DOCTEUR.

Hé achéve donc, tu fais des pauses à tout moment.

PIERROT.

Oh dame, c'est qu'on ne peut pas se ressouvenir de tout. Si bien donc que le Batelier les a menez pour se baigner, & moy cependant j'ay resté sur le bord de l'eau. A propos, ce Batelier, je le connois, c'est luy qui a épousé la fille de ma Cousine la grande Barbe, qui avoit épousé en cinquiéme nôce Martin Criquet; à telle enseigne qu'il gagna une pleuresie le premier jour des nôces: car voyez-vous, je n'avance rien qui ne soit vray, & il me semble que je le vois encore, car il demeuroit au bout de la rue.

LEANDRE.

Hé finis donc, Maraut. Qu'ay-je affaire de la grande Barbe, & de Martin Criquet? Il s'agit de sçavoir ce que tu nous veux.

PIERROT.

Ah, cela est vray, vous avez raison, & il me semble que je voulois vous dire quelque chose.

LEANDRE.

Qu'est-il arrivé à Angelique?

PIERROT.

Vous m'y remettez, c'est justement cela. Oh! m'y voila fort bien. Messieurs, pour revenir à Angelique, elle a été enlevée?

LE DOCTEUR.

On a enlevé ma fille?

LEANDRE.

Et qui est l'insolent?

PIERROT.

Tenez, Monsieur, il est venu tout d'un coup quatre ou cinq hommes bleux qui avoient de grandes queues, de grandes queues.

LEAN-

LEANDRE.

Mais ne voyez-vous pas qu'il ne sçait ce qu'il dit ?

PIERROT.

Oh, Monsieur, je sçavons bien ce que nous disons ; à telle enseigne qu'il y avoit avec ces hommes bleux à grande queue, deux carpes, deux solles, deux anguilles .... Mais Monsieur les voila qui viennent.

## SCENE V.

ARLEQUIN (*en Triton conduisant Angelique sur l'eau dans un Char fait d'une Coquille.*) TROUPE DE TRITONS, LE DOCTEUR, LEANDRE, PIERROT.

LE DOCTEUR (*vers Leandre.*)

HE non, non, il n'y a pas de Tritons ?

ARLEQUIN (*vers le Docteur.*)

Beau-pere (car quoy que demy-Dieu je veux bien vous honorer de mon fray.)

LE DOCTEUR.

Ils parlent !

ARLEQUIN.

L'amour & la question sont semblables, l'un & l'autre font parler les muets ; & la rondeur de Mademoiselle Angelique, qui a tant de rapport à celle qui cause notre liquidité, m'a tellement fait bouillir la cervelle depuis quelque temps, que si vous n'y mettez ordre, je deviendray tout en courbouillon.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur le Triton, avant que de rien arrêter, je serois bien-aise de sçavoir qui vous êtes

ARLEQUIN.

Il est aisé de vous satisfaire. Les gens de bonne maison comme moy ne se font point prier deux fois pour dire leur Généalogie.

Je

Je suis natif de ce lieu cy,
Dans une Ile près de Bercy.
La Nymphe de Marne ma mere . . . .

LE DOCTEUR.

Comment? parmy vous on fait des vers?

ARLEQUIN.

Bon! j'ay servy pendant trois ans à Nevers un Gentilhomme Verrier.

La Nymphe de Marne ma mere,
Le Dieu de la Seine mon pere . . . .

LE DOCTEUR.

Mais, s'il vous plaît, la Seine votre pere? j'ay toûjours cru que la Seine étoit une Nymphe.

ARLEQUIN.

Oh, non, non, elle est laittée, & d'ailleurs nous autres Tritons nous avons cela de commun avec vous autres mortels, que sur notre naissance, nous nous en tenons toûjours à ce qu'on nous en dit.

La Nymphe de Marne ma mere,
Le Dieu de la Seine mon pere,
Après avoir roulé leurs eaux,
Entre les fertiles côtêaux
Et de Bourgogne & de Champagne,
Sur un lit de jaune sablon,
S'unissent dans cette campagne
Auprès du Bourg de Charenton,
Où le Dieu qui sur un pied trotte,
Vulcain le premier des tortus,
Dieu des Boiteux & des Cocus,
Qui porte corne à sa Calotte:
Seigneur des trois quarts de Paris,
Quand femmes vont en matelotte,
Tient Registre de leur Marys.
C'est dans ce lieu là que mon pere
La premiére fois vit ma mere.
Ses longs cheveux de peupliers,
Ses sourcils de saulx & d'oziers,

Sont

Son tein plus transparent qu'un verre,
Les émeraudes de ses yeux,
Ses bras plus souples que le lierre,
Son air & simple & gracieux,
L'embraserent d'amour si forte,
Que sans se souvenir que la jeune beauté,
En suivant l'onde qui l'emporte,
D'un cours vif & precipité,
Viendroit à son but d'elle-même,
Voulut en forme dire, J'aime;
Et se tournant de son côté:
Dieu vous gard, luy dit-il, la belle.
Qui demandez-vous, s'il vous plaît,
Monsieur le fleuve, luy dit-elle?
Sçavez-vous point quelle heure il est?
Luy repliqua t-il. Mais ma mere
Reconnut d'abord le mystére;
Et comme aux Amans empressez
Toutes les belles d'ordinaire
Ne montrent que des cœurs glacez;
D'une course prompte & subtile
Elle s'enfuit derriére une Ile:
Mais exprès pour tarder son cours
Elle heurta contre une Roche:
(Malice ordinaire aux amours.)
Mon pere aussi-tôt s'en approche,
Et l'enferme en un tourbillon;
Mêle ses eaux avec son onde;
Si bien que de cette façon,
Neuf mois après je vins au monde,
Où j'ay dans le Bain cocqueté
Maintes Belles pendant l'Eté.
Mais las d'un amour infidelle,
Uny d'une chaîne éternelle,
Je veux tritoniser avec cette Beauté.

LE DOCTEUR (*vers Leandre.*)

Hé non, il n'y a pas de Tritons, hé non.

LEAN-

LEANDRE.

Mais, en vérité, mon pere, vous n'êtes pas raisonnable.

ARLEQUIN (*bas à Leandre.*)

C'eſt une fourberie pour faire épouſer votre ſœur à Octave. Secondez nos deſſeins.

LE DOCTEUR (*au Triton.*)

Vous me faites beaucoup d'honneur, & je vous donne volontiers ma fille en mariage. Mais il y a une petite difficulté. Je ne penſe pas que ma fille puiſſe vivre dans l'eau.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous embaraſſe pas, Beau pere; j'iray demeurer chez vous, & j'ay marqué dans le Contract cinq années de nourriture.

LE DOCTEUR.

Comment vivrez vous hors de l'eau?

ARLEQUIN (*à part.*)

Il a raiſon, je n'avois pas ſongé à cela.

LEANDRE (*bas à Arlequin.*)

Comment vas-tu raccommoder cela, animal?

ARLEQUIN (*haut.*)

Attendez, j'y ſuis. (*vers le Docteur.*) Vous avez un puits chez vous?

LE DOCTEUR.

Ouy.

ARLEQUIN.

De l'eau de la Seine?

LE DOCTEUR.

Apparemment, puiſque je demeure rue Thibaut-aux-dez.

ARLEQUIN.

Voilà-t-il pas mon affaire? J'iray demeurer dans votre puits; & afin de reſſembler à bien d'autres, pour vivre en honnête homme, & ne rien faire, vous m'achèterez une Charge.

LE

LE DOCTEUR.

Volontiers, mais entendez-vous les affaires ?

ARLEQUIN.

Non.

LE DOCTEUR.

Vous sçavez bien lire & écrire ?

ARLEQUIN.

Non ; mais si vous voulez m'acheter une Charge de Maître és Eaux & Forêts, je sçais fort bien ce que c'est que *bois mort & mort bois.*

LE DOCTEUR.

Je le veux bien, achevons donc la cérémonie.

ARLEQUIN.

Monsieur le Docteur a raison. Divertissons-nous Chantons.

(*Les Violons jouent un Menuet en rondeau. Plusieurs Batelliers se mêlant avec les Nayades & les Tritons qui sont de la suite d'Arlequin, dansent & chantent ce qui suit.*)

ARLEQUIN.

Dans ce jour de réjouïssance
Rions, chantons, & dansons tous.
Venez, poissons, entrer en danse,
Venez chanter avecque nous.

(*Tous les Tritons sortent de l'eau, & font Chorus.*)

Dans ce jour de réjouïssance.
Rions, chantons, & dansons tous.

ARLEQUIN (*vers Angelique.*)

Un Amant près de sa Maitresse
Est plus gay qu'un poïsson dans l'eau.

TOUS (*repetent.*)

Un Amant, &c.

ARLEQUIN.

Bien heureux, quand la soif le presse,
Qui se trouve près du tonneau.

TOUS.

Un amant, &c.

AR-

ARLEQUIN.

Un peu d'amoureuſe tendreſſe.
La rend plus douce qu'un batteau.

TOUS.

Un Amant, &c.

(*Les Violons jouent une Gavotte en Rondeau ſur laquelle les Batteliers & les Batteliéres danſent. Après quoy Arlequin chante ſur le même air.*)

Tout Paris eſt à la nage
Le long de ce rivage;
Tout Paris eſt à la nage,
Ah! que de corps nuds!

(*Tous reprennent ces quatre vers à la fin de chaque couplet.*)

UN TRITON (*chante le ſecond couplet.*)

Icy les cœurs ſont émus.
Quand les yeux vont au fourage,
Quand les belles vont au pillage,
Que les traits d'amour ſont drus!

TOUS ENSEMBLE.

Tout Paris, &c.

AUTRE TRITON.

La Coquette la plus ſage
N'y revient pas davantage,
Quand les Baigneurs n'y ſont plus,
Ces bords ſont peu connus.

TOUS.

Tout Paris, &c.

LA CHANTEUSE (*en Nayade chante ſur le même air.*)

Beautez, qu'avez-vous à craindre?
Voyez ſans vous contraindre.
Beautez, qu'avez-vous à craindre
Des tendres Amours?

TOUS.

Beautez, &c.

LA NAYADE.

Les maux qu'ils font tous les jours

Le long de cette riviére
Ne ſont pas une grande affaire,
On y peut donner ſecours.

TOUS.

Beautez, &c.

LA NAYADE.

On ſe plaint que l'Amour bleſſe,
Que ce n'eſt qu'une foibleſſe,
Mais ce ſont de vains diſcours,
On y revient toûjours.

TOUS.

Beautez, &c.

(*On joue une Sarabande, Arlequin danſe ſeul. Après qu'il a danſé, la Nayade ſur l'air de la Sarabande, chante.*)

En vain dans le Bain on eſpére
Trouver un remède à ſes maux,
Mille objets dans cette onde claire
En cauſent de nouveaux,
Dont on ne guerit guére.

(*On continue de jouer l'air, Arlequin danſe encore; après quoy la Nayade continue.*)

Si-tôt qu'on commence à ſe plaindre
De l'inſupportable chaleur,
Sur ces bords l'Amour eſt à craindre;
Il cauſe plus d'ardeur
Que l'eau n'en peut éteindre.

(*On reprend le Menuet du commencement, ſur lequel Arlequin chante.*)

Quand on veut ſe mettre en ménage,
C'eſt icy qu'il faut faire un choix;
Le long de ce charmant rivage,
Chacun ſe montre tel qu'il eſt.

TOUS.

Quand on veut, &c.

COLOMBINE (*chante.*)

Quelque meſure que l'on prenne
Pour ſe bien choiſir un Epoux,

La

La réuſſite eſt incertaine,
Avouez la dette, entre nous.
Maris qu'on croit de bonne miſe,
Ne ſervent qu'à nous abuſer;
Helas! c'eſt une marchandiſe
Qu'on ne connoît bien qu'à l'uſer.

TOUS.

Helas, c'eſt une, &c.

ARLEQUIN (*luy replique.*)

On a peine à vous bien connoître,
Vous ſçavez trop bien vous cacher,
Peu, ſont ce qu'on les voit paroître.
N'ayons rien à nous reprocher.
De tous ceux que l'Hymen attroupe,
Plus des trois quarts ſeroient garçons,
Si l'on prenoit femme à la coupe,
De même qu'on fait les melons.

## SCENE AJOUTE'E.

(*SUr ce que certain Procureur traitant d'une Charge de Greffier en Chef, ſur les eſperances qu'on luy avoit données de luy faire trouver les ſommes néceſſaires pour cela, avoit déja fait faire ſon portrait en Robe rouge, & l'avoit envoyé à une fille très riche qu'il recherchoit en mariage. Mais comme les bourſes luy manquerent & qu'il ne put plus acheter la Charge, il ne voulut pas payer ſon portrait au Peintre, diſant qu'il l'avoit peint en Greffier, & qu'il n'étoit que Procureur; ce qui donna lieu à la Scêne qui ſuit.*)

## SCENE DU PROCUREUR EN ROBE ROUGE.

ANGELIQUE, COLOMBINE, ARLEQUIN, (*en Procureur.*) UN PEINTRE, UN PRETEUR *ſur gages.* UN LAQUAIS.

ANGELIQUE.

AH, Colombine! que me dis-tu? Quoy? Monſieur Griffon que j'ay tant de fois rebuté, eſt preſente-

ſentement avec mon pere, & il luy parle de mariage ?

COLOMBINE.

Il n'eſt que trop vray, Madame ; & le pis de l'affaire, c'eſt que votre Pere l'écoute, parce qu'il dit qu'il n'eſt plus Procureur. Je l'ay vû entrer d'un air des plus Magiſtrats : une Perruque flotante, le Rabat en Cravatte, les bras en ziguezague, une Robe trouſſée juſqu'au quatriéme bouton, dont un grand Laquais portoit la queue *cum comento* ; enfin avec tous les airs d'un Petit-Maître de Palais.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! Je ſuis perdue ſi mon pere l'écoute.

COLOMBINE.

Ouy, c'eſt un terrible contre-temps, votre affaire étoit en bon train avec Octave. Mais ne deſeſperons encore de rien. Voicy l'homme.

ARLEQUIN (*en Monſieur Griffon.*)

Tortille, tortille ma queuë ; tortille, tortille ; tortille.

LE LAQUAIS.

Mais, Monſieur, c'eſt encore votre Robe de Procureur, & elle eſt trop courte de cinq quartiers.

ARLEQUIN.

Tortille, tortille.

LE LAQUAIS.

Mais, Monſieur, je tortille tant que je puis.

ARLEQUIN.

Tortille, tortille encore, il ne faut pas qu'elle ſoit plus groſſe qu'une ſauciſſe, cela a l'air Magiſtrat. (*appercevant Angelique*) Ah, ma Princeſſe ! (*vers ſon Laquais*) Etale, étale. (*vers Angelique*) Vous voyez, Madame. (*vers le Laquais*) Etale ma queue, étale, étale. (*vers Angelique.*) Excuſez, Madame ; c'eſt que ce Maraut-là n'eſt pas encore ſtilé à l'exercice de la Robe. Vous voyez, charmante Angelique, un échapé de la chicane, que le deſir de vous plaire a fait voler à un rang où il ſemble qu'un Procureur n'eût jamais

mais osé pretendre. Je vous pardonne, belle Mignonne, dont je voudrois faire maintes expeditions, je vous pardonne tous les contredits que vous avez fait à ma passion. C'étoit trop peu pour vous qu'un Procureur (quoy qu'il y ait des femmes de Procureur qui, au sac d'or, & au carreau près, le portent aussi haut que les plus huppées de la Robe.) Mais on peut dire, charmant tiret qui enfilez tous les rôles de mon amour, que quand on n'a pas ce que l'on aime, le Diable emporte ce qu'on a.

COLOMBINE.

Comment, Monsieur? vous pouvez donc donner le sac d'or & le carreau à Madame votre Epouse? Oh, pour cela c'est un grand avantage d'avoir le droit de se laisser tomber de son haut sur les genoux, sans être en risque de se blesser.

ARLEQUIN.

Ce n'est rien que tout cela. J'ay le droit de porter la Robe rouge.

ANGELIQUE, & COLOMBINE (*ensemble.*)

La Robe rouge!

ARLEQUIN.

Ah, ma foy, c'est une jolie chose. Je n'avois jusques à present connu que les plaisirs que causent les profits d'une bonne Etude; mais les honneurs chatouillent le cœur de bien près. Mon Marchand m'a apporté pour ma Robe le plus beau drap écarlatte rouge qu'on ait jamais vu. C'est du même dont sont habillez les Mousquetaires gris & noirs.

COLOMBINE.

Mais, Monsieur, êtes-vous déja en possession de votre Charge?

ARLEQUIN.

Non pas tout à fait, il y manque encore quelques petites formalitez, qu'il faut terminer. Mais comme tous les plaisirs ne sont que dans la jouissance, je les prends toûjours par *interim*. Et à vous dire le vray,

je ne me fais encore porter la queuë que chez mes bons amis, & dans les rues detournées ; j'ay auſſi fait faire par avance mon portrait, que je feray graver au burin au premier jour.

COLOMBINE.

Comment, Monſieur Griffon gravé au burin ? Sçavez-vous bien qu'il n'y a que les hommes Illuſtres qui ſe faſſent graver.

ARLEQUIN.

Oh ! je ne ſeray pas le premier Greffier, qui ſe ſeroit fait graver en Robe Magiſtrale ; & d'un bon original on ne peut en trop multiplier les copies. Sçavez-vous comme j'y ſuis repreſenté ? En Robe rouge, ma Princeſſe, en Robe rouge. Ma foy on a beau avoir du mérite, il faut pour l'indiquer mettre une Enſeigne à ſa porte.

COLOMBINE.

Monſieur Griffon, les emplois ſont juſtement comme ces lierres qui ruinent ſouvent les murailles qu'ils parent.

ARLEQUIN.

J'ay du crédit, ma Bonne, j'ay du crédit, & un Procureur adroit, qui exerce une Charge de Greffier, a de grandes reſſources. Voulez-vous voir mon portrait ?

ANGELIQUE.

L'avez-vous icy ?

ARLEQUIN.

Je fais venir toûjours mon Peintre avec moy. Car comme j'y ſuis peint *in Magiſtralibus*, je ſuis bienaiſe de le faire voir à tout le monde pour en avoir leur avis. Entrez, Monſieur, le Peintre. Vous allez voir un portrait achevé, il me reſſemble parfaitement.

(*Le Peintre entre & expoſe le portrait en veuë.*)

ARLEQUIN (*vers Angelique.*)

Hé bien Madame ! que vous ſemble de la Robe ?

LE PEINTRE.

Monſieur, je l'ay fait voir à toutes les perſonnes chez

chez qui vous m'avez envoyé, & il n'y a personne qui n'ait dit qu'il n'y manquoit que la parole, & que ce n'étoit pas ce qui en étoit de plus mauvais. On vous a, à cela près, fort bien reconnu.

ARLEQUIN.

Avec cette Robe? mais cela est admirable que cette affaire-là ait déja fait un si grand bruit dans le monde! Elle me fera honneur. Oh, ma foy, il faut avouer que cela distingue bien un homme.

ANGELIQUE.

Il me semble que vous êtes peint un peu trop jeune.

ARLEQUIN.

Point, point, ma Princesse, c'est la Robe rouge qui le fait paroître; ce n'est pas que depuis que je suis à traiter de cette affaire je me sens rajeuny de plus de dix ans. COLOMBINE.

Il me semble aussi que vous avez les yeux plus petits, & plus éraillez. Le nez plus épaté, le menton plus long, la bouche plus ouverte, & tout le reste du visage un peu plus baroque que votre portrait.

ARLEQUIN.

C'est ce diable d'habit noir qui fait cela; & quoy que ma Charge revienne à trois cent mille livres, je donnerois volontiers cent mille francs davantage, si je pouvois avoir le reste de l'équipage aussi rouge que la Robe. Mais, Monsieur le Peintre, vous avez mis du noir à ma Robe rouge?

LE PEINTRE.

C'est l'ombre, Monsieur.

ARLEQUIN.

C'est tout ce qu'il vous plaira, il faudra l'ôter. Je ne veux point de noir, je veux du rouge.

LE PEINTRE.

Mais, Monsieur, permettez-moy de vous dire que ce qui est de relief doit être dans sa couleur naturelle, & que ce qui est dans le fond doit être obscurcy par l'ombre. Ce sont-là les principes.

ARLEQUIN.

Oh, Monsieur, les principes en ont menty, & il ne sera pas dit que je seray Magistrat dans le relief, & Procureur dans le fond. Il ne faudroit, pour l'achever, que luy mettre sur les bras trois ou quatre sacs à procès, tout le monde diroit : Voila Monsieur Griffon le Procureur, qui va au Châtelet obtenir une Sentence par defaut. Je veux me distinguer, entendez-vous, Monsieur le Peintre? Ainsi ôtez moy tout ce noir là, & m'y mettez du rouge, & bien rouge.

LE PEINTRE.

Mais, Monsieur, la Peinture....

ARLEQUIN.

Oh, Monsieur, Peinture, Peinture.... Mais cet homme-là me feroit perdre l'esprit. C'est que vous autres vous n'entrez pas dans toutes les beautez d'une Robe rouge; & afin que vous le sçachiez, il n'y a rien de si beau que le rouge, car le rouge est une couleur.... Enfin rien ne distingue tant que le rouge, & quand on peut avoir du rouge, il faut être du dernier fou, pour ne pas prendre du rouge.

MONSIEUR GRAPILLE (*entrant, bas à Monsieur Griffon.*)

Monsieur, j'ay trouvé Monsieur Grippe-sous, il dit comme cela que votre affaire est rompue, & que les bourses sur lesquelles il avoit comté luy ont manqué de parole.

ARLEQUIN.

Cet homme vient icy bien mal à propos. (*Il le tire à quartier.*) Mais, Monsieur Grapille, d'où vient donc ce changement? Ne leur a-t-il pas fait entendre que je prendrois les précautions pour leur en faire une constitution sur le pied que les gens d'affaire font leurs billets?

GRA-

GRAPILLE.

Ouy, Monsieur, mais ils disent qu'il n'y a point de seureté pour l'employ.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas de seureté pour l'employ! Sur une Charge de Greffier qui est entre les mains d'un Procureur? d'un Procureur qui hypotèque les gages de sa Charge, & même le tour du bâton qu'il pretend faire valoir à cent pour cinq.

GRAPILLE.

Cependant ils n'en ont voulu rien faire. Il leur a même fait entendre (quoy que sans fondement) mais c'étoit pour les résoudre plutôt, que vous étiez sans-quartier, inflexible, sans pitié, & il leur a même promis, que vous seriez sans justice.

ARLEQUIN.

Et avec tout cela?

GRAPILLE.

Ils n'en ont voulu rien faire.

ARLEQUIN.

Les Marauts! Ils veulent me tenir le pied sur la gorge; mais je leur feray bien connoître.... Serviteur, Mesdames. (*Il veut s'en aller.*)

LE PEINTRE.

Et votre portrait, Monsieur?

ARLEQUIN.

J'ay autre chose en tête presentement que mon portrait. Adieu.

LE PEINTRE.

Comment, Monsieur? Je prétends que vous me payiez. Le portrait vaut trente pistoles en Robe rouge, c'est un prix fait.

ARLEQUIN.

Je n'ay plus besoin de la Robe rouge; je n'ay plus la Charge, & je ne regarde plus cela comme mon portrait.

GRAPILLE.

Pourquoy, Monsieur? il vous ressemble si bien. Faites-y mettre une Robe noire.

LE PEINTRE.

Cela ne se pourroit pas, la tête est faite pour une Robe rouge, & il faudroit refaire un autre portrait.

ARLEQUIN.

Hé bien, gardez votre portrait, je n'en ay que faire. Quand une paire de souliers ne m'accommode pas, je la laisse au Cordonnier, & il la vend à un autre.

LE PEINTRE.

Il n'en est pas de même d'un portrait, Monsieur. Tous les visages ne se ressemblent pas; & d'ailleurs un Procureur en Robe rouge ne seroit point de defaite, & il me faut de l'argent.

ARLEQUIN.

De l'argent, de l'argent! mais voyez donc cet impertinent! Traiter ainsi un homme qui a pensé être de qualité! Sçavez-vous bien, mon petit amy, que si je prens mon Ecritoire....

LE PEINTRE.

Sçavez-vous bien, Monsieur le Procureur, que je veux être payé, & en Justice même.

ARLEQUIN.

Ouy dea, en Justice, c'est où je t'attends, en Justice.

LE PEINTRE.

Ouy, morbleu, nous plaiderons, & je feray voir à l'Audience un Procureur en robe Rouge. (*Il se jette sur Arlequin, luy prend sa perruque, & s'enfuit.*)

ARLEQUIN.

Ah, Coquin, je te feray manger tes couleurs, ta toile, ta palette, tes pinceaux. (*à son Laquais*) Tortille, tortille mon amy vîte.... ton chevalet, tes.... (*Il s'en va, & finit la Scène.*)

*Fin de la Comédie.*

A R-

Arlequin
Misantrope

# ARLEQUIN MISANTROPE.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

MISE AU THEATRE

Par Monsieur de B***,

*Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le vingt deuxiéme jour de Decembre* 1696.

# ACTEURS.

ARLEQUIN.
OCTAVE, Amant de Colombine.
COLOMBINE.
LE DOCTEUR, Pere d'Octave.
SCARAMOUCHE, Valet d'Octave.
PIERROT, Valet d'Arlequin.
Mr. DISANVRAY, Philoſophe.
Mad. DE L'ARCHITRAVE, Architecte.
MEZZETIN, Intriguant.
LA COMTESSE.
LE CHEVALIER.
UN VIEILLARD & ſa femme.
DEUX GASCONNES.
UN PEINTRE.
UN LIBRAIRE.
Mr. DE COLAFON, Maître à Danſer.
LE FILS ET LA FILLE du Docteur.
JAQUET, Payſan.
MACINE, Payſane.
Mr. DE GERESOL, Maître à Chanter.
Mr. DE LA CABRIOLE, Maître à Danſer.

*La Scène eſt dans un Bois.*

# ARLEQUIN MISANTROPE.

## PROLOGUE.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

NOn, te dis-je, je ne la joüeray pas.

COLOMBINE.

Mais tu te moques.

ARLEQUIN.

Il n'y a point de plaisanterie à cela, & j'aimerois mieux être Arlequin Cochon, Arlequin Dogue, Cigne, Taureau, & tout ce qu'il te plaira, que d'être Arlequin Misantrope.

COLOMBINE.

Et bien, il faut donc se résoudre à faire rendre l'argent. Quoy? renvoyer tout ce beau monde-là? Il faut avoir le cœur bien dur. Ah! ah!

ARLEQUIN.

Oh, je te connois, tu es tout comme les autres femmes; il n'y a que l'intérêt qui te gouverne. Quand tu déplores ce beau monde-là, tu le regardes bien moins au visage qu'à la bourse.

COLOMBINE.

Mais sérieusement, crois-tu ne pouvoir être Misantrope, sans déroger à ton Arlequinisme?

ARLEQUIN.

Non vrayment, un Misantrope est un homme d'esprit, une fois, & tout le monde sçait que je ne suis qu'un sot.

COLOMBINE.

Tu n'es pas glorieux, à ce que je vois.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, si tous les sots rougissoient de l'être, on ne rencontreroit dans les rues que des visages d'écarlate.

COLOMBINE.

Parlons un peu raison.

ARLEQUIN.

Parlons plutôt un langage que tout le monde entende : mais s'il s'agit d'argumenter, me voila sur mes bancs. Allons.

COLOMBINE.

Vous êtes un sot, dites-vous ?

ARLEQUIN.

*Concedo majorem.*

COLOMBINE.

Or est il qu'il y a plusieurs piéces où vous faites l'homme d'esprit : donc pour être un sot vous ne laissez pas de pouvoir fort bien jouer le Misantrope.

ARLEQUIN.

*Nego consequentiam, & retorqueo argumentum.* Vous êtes une salope : il y a des piéces où vous faites la femme d'importance : *Ergo* vous n'êtes pas une salope. Voila un beau raisonnement !

COLOMBINE.

Mais ne fais-tu pas l'Apoticaire dans l'Empereur de la Lune ?

ARLEQUIN.

Il est vray qu'il faut un esprit bien profond, pour mettre adroitement un lavement en place !

COLOMBINE.

Ne fais-tu pas l'Avocat, le Procureur, le Baron, le Marquis ?

ARLEQUIN.

Et parmy les Avocats, les Procureurs, les Barons, les Marquis, n'y a-t-il point de sots ? Tiens, ma pau-

pauvre Colombine, ne nous abusons point. Feuilletons toutes les Annales Arliquiniques, repassons sur les faits & gestes de tous les Arlequins du monde, je te defie d'en trouver un Misantrope. Nous sommes de bons petits hommes, qui faisons gracieusement une cullebutte, nous soupirons tendrement pour une belle marmitonne comme toy, nous faisons éloquemment le panegyrique d'une bonne soupe, & deplorons avec énergie la cherté du vin & du fromage de Milan. Mais n'en demande pas davantage: c'est là le *non plus ultra* de notre sçavoir faire.

COLOMBINE.

Trêve de modestie. Je te répons moy que tu te tireras fort bien du rôle qu'on t'a donné.

ARLEQUIN (*vers le Parterre.*)

Il faudroit pour ma sureté que ces Messieurs m'en répondissent solidairement avec toy. Mais supposons que je veuille jouer cette piéce, qui l'annoncera? Tu sçais bien qu'Octave ne veut pas s'en mêler, & qu'aujourd'huy une piéce ne sçauroit reüssir si elle n'est annoncée, & si l'Auteur ne vient demander humblement quartier aux Auditeurs, les prevenir sur les defauts, & les prier de ne chercher pas plus d'esprit & de raison dans la prose que de rime & de mesure dans les vers.

COLOMBINE.

Est-ce là ce qui t'embarasse. Je l'annonceray, moy.

ARLEQUIN.

En ce cas, j'en augure bien; car on ne parvient aujourd'huy que par le Canal des femmes.

COLOMBINE (*annonce.*)

Quelque liberté que donne notre Théâtre de grossir les traits & de changer les idées; vous sçavez bien, Messieurs, qu'il y a une extrême difference entre un Arlequin & un Philosophe. Ainsi, si vous nous trouvez dans quelques endroits un peu au dessus de notre Jeu ordinaire, n'en accusez que le desir ardent que

nous

nous avons de vous plaire : c'est luy qui nous a fait choisir le plan de Satire que nous allons vous donner, dans lequel nous avons néanmoins si bien mêlé toutes les gentillesses du Théâtre Italien, que si le goût du siécle étoit un peu moins difficile, nous oserions nous flatter d'y avoir mis de quoy contenter tout le monde. Heureux si nous avions pû atteindre à ce but qui doit être la seule fin de la Comédie, de corriger les mœurs en divertissant l'esprit : plus heureux encore, si à la fin de notre Piéce, que nous vous supplions d'écouter jusqu'au bout, vous nous donnez des marques que vous sortez contents.

# ACTE I.

## SCENE I.

ARLEQUIN (*dans un bois parmi des animaux qu'il salue.*)

BOn jour camarade. Ah, de tout mon cœur ! Je suis votre très humble serviteur. Votre valet de toute mon âme. Ma foy il n'est point de pire animal que l'homme, & il n'en est pas de moins humain. Hé quoy, ces pauvres petites bêtes ne me disent pas le moindre mot : Je ne vois point icy de ces esprits aigres, qui se font un point d'honneur de ne convenir jamais. Je vis à ma fantaisie, & les Lions qui sont Seigneurs hauts-Justiciers & Magistrats en dernier ressort de ces Bois, n'exigent point de moy que j'aille me morfondre sur leur escalier, ou m'ennuyer dans leur anti-chambre. Je ne suis point éclabousé par un parvenu, qui à la faveur d'une métamorphose qu'il a peine à concevoir luy même, se trouve dans un Carrosse que son pere menoit jadis. Je n'essuye rien de la polissonnerie des petits Maîtres, & ne suis point obligé de me récrier sur les fadaises d'un

d'un mauvais plaisant de qualité, qui fait vingt fois par jour passer en revue cinq ou six mauvais contes qu'il a pillé dans l'Espiégle ou dans le Tombeau de la mélancolie. Je ne vais point faire ma Cour à un Grand de nouvelle édition, qui embarassé de sa personne, & plus droit qu'un échalas, semble avoir perdu l'usage des mouvemens de son corps; qui jette à peine les yeux sur la foule d'adulateurs qui l'environne, & croiroit m'honorer beaucoup, s'il pouvoit prendre sur sa paralitique gravité un mouvement de Pagode pour faire voir qu'il m'a remarqué. Je ne prête point icy une attention de trois heures au recit burlesque des prouesses d'un Fanfaron qui ne s'est jamais montré aux ennemis que par la croupe de son Cheval. Nulle complaisance ne m'engage de répondre aux mines enfantines d'une beauté surannée qui oublie qu'elle n'a pas une dent dans la bouche, sur laquelle Carmeline n'ait une hypothèque speciale. Je me promène seul, & ne gobe point la nuée de poudre, qu'excite dans la grande allée des Thuilleries, le superflu du manteau des Coquettes à taille équivoque. Je n'y vois point de ces Marquises de contrebande qui en gourgandine & en petites mules, portent répandue sur toute leur personne une idée d'occasion prochaine. Enfin je suis icy à couvert des impertinences dont Paris est remply, & je trouve que ce n'est qu'avec les animaux qu'on se défait de la ferocité qu'on a contractée avec les hommes. Ouy, mes chers camarades, c'est avec vous seuls qu'on peut vivre en repos. Je hais les hommes, je les deteste, ils sont faux, doubles, hipocrites, mépriſables.

*Bien entendu, qu'en ceci,*
*La femme est compriſe auſſi.*

Ouy, si j'en trouvois quelqu'une, je me ferois un plaisir de la traiter comme elle mérite. Je la... (*Il apperçoit Colombine.*) *Hoime!*

SCE-

## SCENE II.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

AH, Monsieur, que je suis heureuse de trouver une figure d'homme dans un lieu où je ne vois que des Bêtes !

ARLEQUIN (*à part.*)

Figure d'homme ? Elle est toute jolie. Je me défie furieusement de moy-même.

COLOMBINE.

Monsieur, ne pourriez-vous point me dire des nouvelles de ce que je cherche ?

ARLEQUIN (*à part.*)

Tenons bon.

COLOMBINE.

Il me tourne le dos. Que je suis malheureuse !

ARLEQUIN (*à part.*)

La charmante pleureuse ! Que je crains pour la Misantropie !

COLOMBINE.

Monsieur, ne me rebuttez pas, je vous en conjure.

ARLEQUIN (*allant & revenant.*)

Non .... Ce sexe est fait pour tromper tout le monde.

COLOMBINE.

Ah, craignez-vous quelque chose d'une malheureuse qui implore votre secours ?

ARLEQUIN.

Vous êtes plus à craindre pour moy que toutes les bêtes de ces Bois.

COLOMBINE.

Mais qu'apprehendez-vous ?

ARLEQUIN.

Mais que demandez-vous ?

CO-

COLOMBINE.

Que vous ayez la bonté de m'écouter & de me répondre.

ARLEQUIN.

Dites : car c'est folie de vouloir empêcher une femme de parler.

COLOMBINE.

Il y a huit jours, Monsieur, que je suis sortie de Paris, pour chercher un scélérat, un parjure, un perfide....

ARLEQUIN.

Quoy, ma mie, vous partez exprès de Paris, pour chercher un malhonnête homme ? Hé fy, vous n'y pensez pas ? Si j'avois à chercher un perfide, un parjure, un scélérat, sans aucun frais de quête j'irois tout droit à Paris.

COLOMBINE.

N'insultez-point une malheureuse, & si vous êtes insensible à mes maux, ne les rendez pas plus cuisans par vos railleries.

ARLEQUIN.

Hé bien, la Belle enfant, quelle est la cause de votre douleur ?

COLOMBINE.

Monsieur, il y a environ quatre ans que ma mere est veuve.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour elle, & tant pis pour vous.

COLOMBINE.

Comme mon pere n'avoit pas laissé beaucoup de bien, elle fut obligée de se servir de ses meubles pour gagner sa vie.

ARLEQUIN.

C'est un expédient dont bien des femmes s'avisent.

COLOMBINE.

Je veux dire, qu'elle meubla une maison où venoient loger beaucoup de gens de qualité, & sur tout grand nombre d'Etrangers.

ARLEQUIN.

C'est à dire souvent, grand nombre de dupes.

COLOMBINE.

Ma mere qui n'avoit que moy d'enfans, me donnoit la meilleure éducation qu'il luy étoit possible, & tâchoit de m'inspirer les airs d'une personne de condition.

ARLEQUIN.

Education bien conditionnée.

COLOMBINE.

A vous dire le vray je me suis toûjours senti une furieuse inclination d'être grande Dame.

ARLEQUIN.

La pauvre petite!

COLOMBINE.

Je n'avois que douze ans, quand ma mere fit tirer mon horoscope. On dit que ma beauté feroit ma fortune; & on assure même que j'ay dans la main une couronne fort bien marquée.

ARLEQUIN.

Pronostic pour la tête du futur.

COLOMBINE.

Parmy les Etrangers qui logeoient chez nous, il y avoit un jeune Prince Allemand fait à peindre & beau comme les amours; nous apprenions à chanter du même Maître, & lisions les Romans ensemble.

ARLEQUIN.

Suite du pronostic. C'est icy le voyage de l'Ile d'Amour? Et bien, comment vous embarquâtes-vous?

COLOMBINE.

Un jour que nous étions dans le Jardin, il me fit une declaration d'amour toute prise du troisiéme tome de Cyrus.

ARLEQUIN.

L'habile Homme!

COLOMBINE.

Dame, comme j'avois les idées fraîches aussi bien que luy, je le payay sur le champ en même monnoye.

ARLEQUIN.

La belle presence d'esprit!

COLOMBINE.

Depuis ce temps-là, il ne me quittoit presque plus, ils s'ennuyoit par tout où je n'étois point, & me disoit cent fois le jour qu'il m'aimoit plus que luy-même.

ARLEQUIN.

Et votre mere vous prêtoit ses meubles?

COLOMBINE.

Oh! elle se défia de cette grande familiarité, elle sçavoit par expérience .... Enfin elle me défendit de le voir, & me mit en pension chez une de mes tantes.

ARLEQUIN.

De sorte que vous ne vîtes plus le godelureau, vous ne sçutes plus de ses nouvelles!

COLOMBINE.

Bon! à quoy nous auroit donc servi le Maître à chanter? Le Prince le mit si bien dans nos intérêts, qu'il me donnoit tous les jours un billet de sa part, & luy en reportoit la réponse.

ARLEQUIN.

Il est vray que ces Messieurs les Maîtres à chanter ont un furieux tendre pour les Amans persecutez.

COLOMBINE.

Ce n'est pas tout. Comme le Prince ne pouvoit pas me voir chez ma tante, le Maître à chanter obtint d'elle qu'elle me permettroit d'aller à un Concert où il y auroit beaucoup de gens Qualité.

ARLEQUIN.

Vous y futes sous le bon plaisir de la bonne tante?

COLOMBINE.

Ouy, j'y fus avec une fille du voisinage; mais au lieu

lieu de Concert nous ne trouvâmes que le Prince : j'entray dans la Chambre où il étoit, pendant que le Musicien entretenoit notre voisine.

ARLEQUIN.

Ouf ! maudit ménétrier ! Hé bien, hé bien, que fites-vous là ?

COLOMBINE.

Oh Dame, Monsieur, quand on s'aime bien, qu'un Maître à chanter conduit l'intrigue, & qu'on a une si belle occasion de vérifier les prédictions.... je songeay à mon Horoscope, & mon jeune Prince me fit une Promesse de Mariage.

ARLEQUIN.

Voila le dénouement.

COLOMBINE.

Nous nous vîmes encore plusieurs fois chez le Musicien sous le même pretexte de Concert.

ARLEQUIN.

Eh, que ces Concerts déconcertent de jolies filles ! mais enfin ?

COLOMBINE.

Mais enfin, il y a aujourd'huy six jours que j'appris par un bruit de Ville, que le Prince avoit disparu. Je vous laisse à penser si cette nouvelle me perça le cœur ; mais sans m'amuser à pleurer, je pris tout ce que j'avois d'argent, & quelques pierreries que ma mere m'avoit données, & je montay à Cheval, resolue de chercher mon infidelle par tout le monde, & de le suivre jusqu'aux extrémitez de la terre.

ARLEQUIN.

Voila un beau dessein.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je le trouveray, ou je mourray à la peine, il y a deux ans que je l'aime.

ARLEQUIN.

Comment donc, deux ans ? & je ne croyois pas que depuis feue Artemise de constante mémoire, aucune

cune femme eût aimé plus de vingt-quatre heures.

COLOMBINE.

Je l'aimeray jusqu'à la mort.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas bien seûr. Mais aussi, n'est-ce point la Principauté que vous courez plutôt que l'Amant? Ce que les femmes de ce temps-cy ne mettent pas en amour, elles le dépensent bien & au de la en ambition.

COLOMBINE.

Quelle injure vous faites à la sincérité de mes sentimens! Ouy, quand mon amant seroit le dernier des hommes, je ne l'en aimerois pas moins.

ARLEQUIN (*à part.*)

Une fille qui n'aime, ni par ambition ni par intérêt? quelle merveille! voila mon fait. Mettons-nous bien dans son esprit. Mademoiselle, je vous plains, & vous offre tout ce qui dépend de moy. Venez vous reposer, nous tâcherons de sçavoir des nouvelles de ce que vous cherchez.

COLOMBINE.

Ce n'est pas un médiocre avantage, de trouver en l'état où je suis quelqu'un qui prenne part à mes disgraces.

## SCENE III.

OCTAVE, SCARAMOUCHE, (*en habit de livrée.*)

OCTAVE.

O Ciel! dans quelle étrange situation me trouvé-je? Je suis Colombine, & mon cœur court après elle; depuis six jours que je l'ay quittée, j'ay souffert tout ce que .... Mais ne vois-je pas Scaramouche que j'avois laissé à Paris pour m'en apporter des nouvelles?

SCA-

SCARAMOUCHE.

Gare, Monsieur, gare, prenez garde, hem, n'est-elle pas là?

OCTAVE.

Qui?

SCARAMOUCHE.

Colombine.

OCTAVE.

Colombine?

SCARAMOUCHE.

Ouy Colombine, elle doit être icy.

OCTAVE.

Mais comment veux-tu qu'elle soit icy, puisque je l'ay laissée à Paris?

SCARAMOUCHE.

Diable, une fille de Paris un peu jolie, fait bien du chemin en peu de temps.

OCTAVE.

Je n'entends rien à ton peste de galimathias.

SCARAMOUCHE.

Cela veut dire, Monsieur, que le lendemain de votre départ de Paris, Colombine monta à Cheval pour vous suivre.

OCTAVE.

Hé bien, Scaramouche.

SCARAMOUCHE.

Hé bien, il y a cinq jours qu'elle vous suit, elle vous doit avoir joint.

OCTAVE.

Mais ne sçachant pas où je suis, comment veux-tu qu'elle me trouve?

SCARAMOUCHE.

Oh Diable, Monsieur, une fille amoureuse a bon nez, & un Amant aimé est un gibier dont il n'est pas mal-aisé de suivre la piste. Je vous dis encore un coup, que si Colombine n'est pas icy, elle y sera bien-tôt.

O C-

OCTAVE.

Mais, dis-moy, Scaramouche, lors que Colombine apprit mon départ, que fit-elle? que dit-elle de mon absence?

SCARAMOUCHE (*pleurant.*)

Ah, Monsieur, c'est une chose déplorable. La pauvre fille! Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer, car je suis tendre aussi.

OCTAVE.

Helas!

SCARAMOUCHE (*riant.*)

C'étoit la plus drôle de chose; quand j'y songe, je ne puis m'empêcher de rire.

OCTAVE.

Et de quoy ris-tu, Coquin?

SCARAMOUCHE.

De la mine qu'elle fit quand vous futes party.

OCTAVE.

Maraut!

SCARAMOUCHE.

J'entray dans sa chambre, & je la trouvay sur son lit, toute en pleurs, qui s'arrachoit les cheveux. C'est donc ainsi, disoit-elle qu'il m'abandonne, qu'il me .... (*Il pleure.*) Ah, ah, cela fait crever le cœur.

OCTAVE.

Pouvois je faire autrement?

SCARAMOUCHE.

Hé bien, Scaramouche, ajoutoit-elle, tu vois comme me traite un Prince que j'aime à l'adoration.

OCTAVE.

Elle ne sçait donc pas qui je suis, & elle me croit toûjours un Prince Allemand.

SCARAMOUCHE.

Vraiment, elle se donneroit à tous les Diables, que vous êtes le plus grand Prince de toute la Princerie; on n'auroit qu'à luy dire que vous êtes un Comédien, ma foy!

OCTAVE.

Tant pis Scaramouche, tant pis. Quand Colombine sçaura que je ne suis qu'un Comédien, quelle chute! elle en mourra de douleur.

SCARAMOUCHE.

S'il faloit trépaner toutes les femmes qui font de ces chutes-là, les Chirurgiens gagneroient trop d'argent.

OCTAVE.

Continue ton recit.

SCARAMOUCHE.

Traître, infame, scélérat .... c'est elle qui parle.

OCTAVE.

Supprime ces épithètes.

SCARAMOUCHE.

Je suis Historien exact. Je mourray. Ouy, dit-elle, je mourray de douleur. (*Il pleure.*) Ah, ah, cela m'arrache les larmes.

OCTAVE.

Helas!

SCARAMOUCHE.

Et sur le champ elle se lève du lit. Oh pour celuy-là il est trop plaisant, (*Il rit*) prend les porcellaines de sa cheminée, les jette à terre, prin; rompt les tableaux, crac; renverse les meubles, ouvre la fenêtre, & se jette....

OCTAVE.

Où, Scaramouche?

SCARAMOUCHE.

Dans un Fauteuil.

OCTAVE.

Enfin?

SCARAMOUCHE.

Je n'en vis pas davantage, & je m'en allay.

OCTAVE.

Et pourquoy, Coquin?

SCARAMOUCHE.

Diable, Monsieur, une fille amoureuse qui a perdu son Amant se prend où elle peut! Que sçait-on? je ne suis pas dégoûtant, & elle n'étoit pas dégoûtée, sur ma parole.

OCTAVE.

Taisez-vous, Monsieur le mauvais plaisant. Mais comment sçais-tu donc qu'elle est partie?

SCARAMOUCHE.

C'est que le lendemain, je la vis sortir à cheval par la porte saint Honoré, & je conjecture de là qu'elle vous suit.

OCTAVE.

Me voila plus inquiet & plus embaraſſé que jamais.

SCARAMOUCHE.

Pour moy, il y a environ deux heures que je me suis mis au service d'un nommé Arlequin.

OCTAVE.

Ce Philosophe qui s'est retiré icy?

SCARAMOUCHE.

Justement, j'ay mes raisons pour cela.

OCTAVE.

Et quelles raisons encore?

SCARAMOUCHE.

De bonnes raisons pour vos intérêts & pour les miens. Mais retirez-vous, j'ay peur qu'on ne nous surprenne.

## SCENE IV.

ARLEQUIN, M. DISANVRAY.

ARLEQUIN.

HE' bien, Monsieur Disanvray, qu'y a-t-il de nouveau à Paris?

M. DISANVRAY.

Quoy! vous ennuyez-vous déja dans votre retraite?

A quel changement vous attendez-vous depuis un mois que vous êtes hors de Paris ?

ARLEQUIN.

Un mois, Monsieur Disanvray ? vous n'y pensez pas. Faut-il un mois pour changer du blanc au noir une Ville qui est le mouvement perpetuel. Allez, allez, ma curiosité seroit bien satisfaite si je pouvois sçavoir combien il s'y fait de changemens en vingt quatre heures.

M. DISANVRAY.

Qu'est-ce à dire ?

ARLEQUIN.

Hé, faut-il plus d'une nuit pour faire d'une fille une femme, un Gentil-homme d'un roturier, & d'un roturier & d'un faquin, un homme d'importance ?

M. DISANVRAY.

Vous avez raison ; mais il seroit diantrement difficile de tenir un registre exact de ces changemens, tant ils sont frequens. Mais sans entrer dans un si grand détail ; Paris est à peu près de même que vous l'avez laissé ; les hommes y sont fourbes, avides, âpres à l'argent, peu sensibles aux loix de l'honneur, & sacrifiant tout à leur intérêt. Les femmes sont prudes au dehors, & galantes au dedans ; les vieilles se fardent, les jeunes minaudent. Il y a moins de jaloux que de Cocus.

ARLEQUIN.

Et les Coquettes comment se Gouvernent-elles ?

M. DISANVRAY.

Les Coquettes ? Il n'y en a plus.

ARLEQUIN.

Oh oh, point de Coquette à Paris ?

M. DISANVRAY.

Non. Une Coquette n'est-ce pas une femme qui a plusieurs Amans ?

ARLEQUIN.

Ouy.

M. DI-

M. DISANVRAY.

Et bien ; il n'y a donc plus de Coquettes. Car loin qu'une seule femme ait plusieurs Amans, bien heureuse celle qui en a un à elle seule. Il y a tel homme sur qui dix ou douze femmes mettent l'enchére tout à la fois.

ARLEQUIN.

C'est comme de mon temps. Car j'ay connu autrefois une fort jolie personne intéressée pour un septiéme sur un Capitaine de Dragons, qu'elle ne voyoit pas six fois dans tout un quartier d'Hyver.

M. DISANVRAY.

C'est une chose déplorable que de voir la disette d'hommes qui régne à Paris, & la cherté dont ils sont. Aussi une femme de bon sens, disoit-elle ces jours passez, que dans une année abondante, la nature devroit produire pour le soulagement du pauvre sexe feminin, une certaine quantité d'hommes, comme elle produit du vin & du bled.

ARLEQUIN.

Bon! & quand cette année il seroit né autant d'hommes qu'il s'est cueilli de grains de bled, de quelle utilité pourroient-ils être aux Coquettes. Elles seroient passées avant qu'ils fussent meurs. Mais, Monsieur Disanvray, comment vivent les beaux Esprits à Paris? font-ils toûjours corps de Communauté, & n'ont-ils qu'un même Syndic avec les Fripiers?

M. DISANVRAY.

Comment donc?

ARLEQUIN.

C'est que de mon temps il leur étoit défendu de travailler de la besogne neuve, & ils ne s'occupoient qu'à rajuster ce qui avoit été fait par les autres.

M. DISANVRAY.

C'est donc toûjours de même. Car quand vous allez acheter des Livres, vous entendez annoncer comme dans une friperie: Monsieur, une petite pensée

d'Horace bien proprement retournée. Monsieur, une Satyre de Juvenal doublée de neuf. Une Comédie de Terence à grandes manches & grosses boutonières. Des Dialogues de rencontre. Les Oraisons de Ciceron à la piéce.

ARLEQUIN.

De sorte qu'il ne paroit plus de nouveautez ?

M. DISANVRAY.

Bon ! On n'en a jamais tant vû. La rage possède les Auteurs pour imprimer ; & si le grand flegme & la retenue du Public qui n'achète plus rien ne moderoit ce grand feu, il n'y auroit pas assez de papier en France. Tel qui n'a pas seulement appris à lire, fait des Poëmes Dramatiques en Vers & en cinq Actes, qu'on joue cinq fois la semaine. Voila la liste des Livres qui furent affichez Mardy passé.

ARLEQUIN (*lit.*)

*Relation véritable & remarquable de la sanglante défaite des Anciens par les Modernes, avec la Liste des morts & des blessez.*

A la fin, ces maroufles ont donc été battus ?

M. DISANVRAY.

Et comme il faut. Il n'y en a pas un qui n'ait quelque vilain coup qui le défigure.

ARLEQUIN.

C'est donc par derriére, car nos braves Modernes ne regardent pas face à face ces poltrons-là.

*Topografie exacte du visage d'une femme, ou l'Art d'y placer les mouches réguliérement ; avec une Dissertation sur les différentes maniéres de rire de bonne grace. Le tout composé par un jeune Abbé de qualité.*

M. DISANVRAY.

Oh, nos jeunes Abbez se distinguent par leur érudition.

ARLEQUIN.

*L'Art d'aimer, réduit en abregé par un Ancien Fermier Général. Ouvrage enrichi de plusieurs Medailles d'or.*

M. DI-

M. DISANVRAY.

Celuy-là est fort rare. On n'en trouve presque plus de la bonne édition.

ARLEQUIN.

*Projet d'un Dictionnaire de Mines. Ouvrage fort utile aux Lorgneurs, pour l'intelligence des grimaces des Coquettes.*

M. DISANVRAY.

Celuy-là ne sera pas dur à la vente.

ARLEQUIN.

*Traduction des Instituts de Justinien en langue vulgaire, pour le soulagement des Magistrats qui n'entendent pas le latin.*

Je répons du débit de celuy-là.

M. DISANVRAY.

Il enrichira l'Imprimeur, si tous ceux qui en ont besoin en achetent un exemplaire.

ARLEQUIN.

Monsieur Disanvray, voila de nouveaux visages qui me viennent; laissez-moy un moment, je vais vous rejoindre tout à l'heure.

## SCENE V.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN, LEANDRE, UNE FILLE, SCARAMOUCHE.

LE DOCTEUR (*faisant de grandes révérences.*)

Monsieur....

ARLEQUIN.

Sans compliment.

LE DOCTEUR.

Monsieur....

ARLEQUIN.

Hé, sans façon.

LE DOCTEUR.

Monsieur....

ARLEQUIN.

Sans cérémonie, ou je vous plante là.

LE DOCTEUR.

Monsieur, la haute réputation que vous avez dans le monde, & l'estime générale que vous vous êtes acquise.... ARLEQUIN.

Moy, de l'estime? Si je croyois être bien dans l'esprit de quelqu'un des hommes d'aujourd'huy, je m'irois pendre tout-à-l'heure.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur....

ARLEQUIN.

Ouy, je veux que les hommes me haïssent, me mépriſent, & me regardent à peu près du même œil que je les vois. De l'estime? Je voudrois bien voir quelqu'un m'estimer! je les y attens!

LE DOCTEUR.

Mais, souffrez que je vous dise....

ARLEQUIN.

Souffrez que je vous dise moy, que le caractére du peu de mérite, est d'être estimé des hommes d'aujourd'huy, & que la vraye marque qu'on vaut quelque chose, est d'en être mépriſé. Je veux qu'ils me mépriſent, entendez-vous?

LE DOCTEUR.

Soit.

ARLEQUIN.

Sans préambule, de quoy est-il question?

LE DOCTEUR.

Monsieur, comme vous sçavez qu'on ne fait plus rien dans les Provinces, & que Paris est le seul Théâtre où l'on peut paroître un peu à l'avantage, je vais m'y établir avec ma famille, & je n'ay pas voulu passer par ces lieux, sans voir un Philosophe qui fait autant de bruit que vous, Monsieur.

AR-

ARLEQUIN.

Vous auriez pû retrancher plûs de la moitié de votre longue periode, aussi bien que les frequens, *Monsieur*, dont vous entrelardez vos longues phrases? Mais qui êtes-vous pour aller à Paris avec tant de confiance?

LE DOCTEUR.

Je suis, Monsieur, un homme de lettres, dont le nom fait du bruit parmi les Sçavans.

ARLEQUIN.

Je m'en suis douté en vous voyant si jargoneur. Vous allez donc à Paris faire fortune, vous courez après quelque établissement considérable?

LE DOCTEUR.

Je ne suis guéres embarrassé là-dessus. J'ay deux ou trois Ouvrages fins, prêts à mettre sous la Presse, & je ne seray pas plutôt arrivé à Paris, que les Libraires de ce païs-là, qui sont connoisseurs, riches & honnêtes gens, viendront au devant de moy m'offrir tout ce que je voudray de mes Livres.

ARLEQUIN (*riant.*)

Ah, ah, les Libraires connoisseurs, riches & honnêtes gens. Cet homme-là connoît la Librairie!

LE DOCTEUR.

Et la jeunesse de la Cour, qui est généreuse & délicate, sera ravie de m'avoir, & l'argent pleuvra chez moy. Dieu sçait!

ARLEQUIN (*riant.*)

Ouy, ouy, la jeunesse de la Cour généreuse & délicate? Ah, que voila un homme bien instruit!

LE DOCTEUR.

Outre cela, comme je sçay bien des sortes de choses, & que les jeunes Magistrats sont curieux, appliquez & bien faisans, ce sera un plaisir de voir comme je seray couru.

ARLEQUIN (*riant.*)

Les jeunes Magistrats appliquez, bien-faisans!

Il connoît aussi bien la Robe que l'Epée. Hé, mon ami, quand vous serez à Paris, que les choses vous paroîtront différentes de ce que vous les avez vûes de votre Province! Les fortunes des gens de Lettres sont de belles perspectives, qui ne brillent que de loin. Mais qui sont ces gens-là!

LE DOCTEUR.

C'est ma famille, Monsieur, & j'ay encore un fils à Paris, qui est à ce qu'on m'a dit, dans un poste fort éclatant.

ARLEQUIN.

Ce jeune garçon-là, est-il votre fils?

LE DOCTEUR.

Ouy, Monsieur, mon cadet.

ARLEQUIN.

Va-t-il aussi faire fortune?

LEANDRE.

Je l'espére, Monsieur.

ARLEQUIN.

Et comment cela, Monsieur?

LEANDRE.

Monsieur, j'ay comme vous voyez, un extérieur assez souffrable; j'ay bien fait mes exercices; je manie bien un Cheval, je danse passablement; je sçais un peu les Langues Etrangéres, Monsieur.

ARLEQUIN.

Et avec tout cela vous pretendez, Monsieur....

LEANDRE.

M'attacher à quelque grand Seigneur, qui m'avancera à l'Armée, & prendra soin de ma fortune.

ARLEQUIN.

Chimére, mon ami, chimére toute pure. Si, fait comme vous voila, vous parliez de vous faire Valet de Chambre, ou premier Laquais de quelque Vieille, passe.

LEANDRE.

Hé, fy Monsieur, je n'ay pas l'esprit assez bas.

AR-

ARLEQUIN.

A quel étage croyez vous donc qu'il faille avoir l'esprit pour faire fortune? Mais dites-moy, cette grande fille est-elle votre sœur? Elle n'est pas mal bâtie.

LEANDRE.

Monsieur, elle danse bien, & a la voix assez jolie.

LE DOCTEUR.

Je luy ay donné la meilleure éducation que j'ay pû. Je voudrois la mettre auprès de quelque femme de qualité, qui après l'avoir gardée quelque temps chez elle, la mariât avantageusement.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas bien seur. On ne trouve presque plus d'épouseurs pour les filles qui sortent des grandes maisons.

LE DOCTEUR.

Et pourquoy cela?

ARLEQUIN.

Mon Dieu, c'est que les médisans jasent toûjours, & qu'on ne sçauroit ôter de la tête de certaines gens, qu'une jolie fille qui rend ses soins à Madame, reçoit souvent ceux de Monsieur. Mais puis qu'elle chante, sçavez-vous ce qu'il en faudroit faire?

LE DOCTEUR.

Et quoy?

ARLEQUIN.

La mettre à l'Opéra.

LE DOCTEUR.

A l'Opéra?

ARLEQUIN.

Ouy, à l'Opéra; si elle peut-y être reçue, s'entend. Car la presse y est diablement, depuis quelque temps. On pourra toûjours par faveur la faire recevoir surnumeraire.

LE DOCTEUR.

Si vous vouliez, vous nous rendriez ce bon office.

ARLEQUIN.

Attendez, que j'examine votre fille. Dans le fonds, elle n'eſt pas propre à l'Opéra, elle n'a pas cet air ouvert.... là.... cette hardieſſe... Je ne ſçay même ſi elle ſe tireroit bien d'un *Duo*, & vous ſçavez pourtant que c'eſt le *Duo* qui place une fille à l'Opéra.

LE DOCTEUR.

De ſorte que....

ARLEQUIN.

De ſorte que, ſi vous & votre famille n'avez pas de meilleure reſſource, vous pouvez à coup ſur épargner les frais du voyage. Croyez-moy, retournez-vous-en chez vous.

LE DOCTEUR.

Nous reſterions volontiers avec vous, ſi vous y conſentiez.

ARLEQUIN.

Oh, c'eſt une autre affaire; un Solitaire craint d'être trop accompagné.

SCARAMOUCHE (*ſe met à pleurer.*)

ARLEQUIN.

Hé, qu'as-tu donc, mon amy, qu'eſt-ce qui t'affige? parle, que veux-tu?

SCARAMOUCHE.

Ah, Monſieur, ſi tous ces bonnes gens qui ont du mérite, qui ſçavent tant de choſes, ne peuvent pas faire fortune à Paris, que feray-je donc, moy?

ARLEQUIN.

Comment?

SCARAMOUCHE.

Ouy, qu'eſt ce que je feray, moy qui ne ſuis bon à rien, qui ne fais que de la bagatelle, qui ne ſçais que la bagatelle, & qui ne ſuis moy-même qu'une bagatelle.

ARLEQUIN.

Tu ſçais la bagatelle?

SCARAMOUCHE.

Ouy.

ARLEQUIN.

Tu fais la bagatelle ?

SCARAMOUCHE.

Helas ouy.

ARLEQUIN.

Et tu es la bagatelle ? Ah, mon cher, viens que je t'embrasse ; tu es né pour Paris, tu es né pour une grande fortune ? Avec une si belle disposition, tu peux aspirer à tout. La bagatelle ? Ah ! mon amy, si j'avois eu un noble penchant pour la bagatelle, je ne serois pas icy, je serois à Paris dans une fortune éclatante.

SCARAMOUCHE.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Pars hardiment, pars, va, tu n'y seras pas plutôt, que tout le monde courra après toy.

SCARAMOUCHE.

Mais, pourtant....

ARLEQUIN.

C'est un pays où l'on ne respire que bagatelle, le sérieux y est marchandise de contrebande, & la bagatelle y est si universellement répandüe, qu'on peut dire qu'à proprement parler, Paris n'est qu'une grande bagatelle.

SCARAMOUCHE.

Ainsi avec beaucoup de bagatelle je puis faire un peu de fortune ?

ARLEQUIN.

Telle que tu voudras. La bagatelle est aujourd'huy la porte des honneurs & des richesses. L'un a épousé une vieille qui l'a rendu gros Seigneur pour avoir dit une bagatelle de bonne grace ; celuy-cy a donné dans l'œil à une femme du premier rang pour avoir fait un saut perilleux d'un air robuste ; cet autre possède une Charge de Judicature qui ne luy coûte qu'un petit tour de poignet, dans une rafle de six amenée à propos ; & j'en connois un élevé à de grandes dignitez

qui n'a qu'une jolie femme pour tout mérite. Conte en un mot, que je te réponds de ta fortune, & que je te prie de m'en mettre de moitié.

SCARAMOUCHE.

Volontiers. Voila des bagatelles de ma façon.

(*On ouvre, & on voit un grand Cabinet illuminé. Il est soutenu par quatre Mores vêtus de gaze d'or Il y a dans chaque niche, des figures richement vêtues. Les Violons jouent une Chaconne.*)

(*Quatre Biscayens danſent.*)

UN ESPAGNOL (*chante.*)

Il ne faut qu'une bagatelle
Pour être heureux ou malheureux ;
Pour faire un infidelle
De l'Amant le plus amoureux,
Il ne faut qu'une bagatelle.

(*Un autre Espagnol danſe ſeul.*)

UN ESPAGNOL (*chante.*)

Pour reduire une belle
A bien payer nos feux ;
Pour troubler la cervelle
Du mary le moins ſoupçonneux,
Il ne faut qu'une bagatelle.
Pour le faire riche ou gueux,
Pour rendre ſon nom fameux,
Par un Croiſſant de bon modèle,
Il ne faut qu'une bagatelle.

(*Le ſecond Eſpagnol & l'Eſpagnolette danſent.*)

L'ESPAGNOLETTE (*chante.*)

Sans un peu de bagatelle
Tout le monde finiroit.
Qu'eſt-ce qu'on diroit ?
Qu'eſt-ce qu'on feroit ?
On craindroit une ruelle,
On s'ennuyeroit,
On s'enfuiroit,
Rien ne plairoit

Sans

Sans un peu de bagatelle.

(*Les quatre Biscayens dansent.*)

L'ESPAGNOLETTE (*chante*)

Qui se marieroit?
Qui nous voudroit?
Que serviroit d'être belle?
On nous morgueroit;
On s'en passeroit
Sans un peu de bagatelle.

(*Les figures du Cabinet se détachent, & font une danse de postures,*)

Fin du premier Acte.

# ACTE II.

## SCENE I.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, ARLEQUIN.

LA COMTESSE (*à Arlequin.*)

OH ça, Monsieur, en deux mots comme en mille, qu'il se mette à la raison, où je le quitte.

ARLEQUIN.

Que veut-elle dire!

LA COMTESSE.

Ouy, ouy, je sçay comme on se separe. A quelque Tribunal que nous plaidions, il y aura plus de la moitié de nos Juges qui seront de jeunes gens, & ces Messieurs-là rendent bonne justice aux femmes qui cherchent à rompre un nœud, auquel ils sont les premiers à donner de furieuses entorses.

ARLEQUIN.

Mais, Madame, parlez plus intelligiblement. Je n'entens rien à tout ce galimathias de séparations, de jeunes Juges, d'entorses à la foy conjugale. Que daintre veut dire tout cela? LE

LE CHEVALIER.

Quoy, Monsieur, vous ne comprenez pas que Madame a toutes les raisons du monde de se plaindre de Monsieur son Epoux, qui la tient dans une terre d'où il ne veut pas qu'elle parte sans son ordre.

ARLEQUIN.

Il est vray qu'il y a près de huit jours que votre mary vous a laissée icy.

LA COMTESSE.

Hé bien, Monsieur, huit jours? comptez-vous huit jours pour rien? Scavez-vous ce que c'est pour une jolie femme, d'être huit jours hors de Paris? Une femme comme moy hors de Paris, c'est un poisson hors de l'eau. Entendez-vous, Monsieur, huit jours? Si je n'avois trouvé le Chevalier icy, que serois-je devenue?

LE CHEVALIER.

En vérité, Monsieur une jeune Dame comme Madame la Comtesse, est elle faite pour demeurer à la campagne? Tant d'appas doivent-ils demeurer cachez, ou n'être vûs que par des gens qui ne leur rendent pas l'hommage que leur doivent toutes les personnes de bon goût.

ARLEQUIN.

Hé, le godelureau! comme il fait le doucereux! Depuis que les femmes affectent les airs cavaliers, les jeunes gens ont pris toutes les maniéres feminines.

LE CHEVALIER.

Mais, Monsieur, vous êtes homme judicieux, mettez la main sur la conscience, que voulez-vous que Madame fasse dans cette maudite Gentilhommiére?

ARLEQUIN.

Qu'elle commence par vous en bannir, & vive ensuite comme les autres femmes.

LA COMTESSE.

Fort bien ! Vivre comme les autres femmes ! C'eſt parler d'or, ſi cela ſe pouvoit.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non ?

LA COMTESSE.

Puis-je, dites moy, dans une ſolitude, me levant à midy, être juſqu'à deux heures à ma toilette, parmy mille nuances de juſt'au-corps rouges & bleus qui me réjouiroient la veüe.

ARLEQUIN.

Vraiment, on ſçait bien que vous ne pourrez pas comme certaines femmes, deſtiner les differens jours de la ſemaine aux differentes profeſſions, & donner le Lundy aux gens de Robe, le Mardy aux Abbez, le Mecredy aux Etrangers, & le reſte de la ſemaine au public.

LE CHEVALIER.

Vous voyez donc bien, Monſieur, que Madame a raiſon, & que vous n'avez rien à repondre ?

ARLEQUIN.

Il eſt vray, j'en ſuis ſur la négative.

LA COMTESSE.

Hé, que répondroit-il ? Me fera-t-il comprendre que ſi je donne à jouer dans un vieux Château qui menace ruine, & qui eſt à vingt lieuës de Paris, j'auray tous les jours vingt coupeurs aux quatre piſtoles ?

ARLEQUIN.

Difficilement les rondes d'un ſeul hyver vous vaudroient icy dequoy faire la fortune d'un joly homme.

LE CHEVALIER.

En vérité, Madame la Comteſſe raiſonne comme un charme, & je vois bien que Monſieur ne ſçauroit réſiſter à la force de ſon raiſonnement.

ARLEQUIN.

Hé le petit butor ! Il ne ſçait pas que la raiſon n'a rien à faire dans le raiſonnement des femmes.

LA

LA COMTESSE.

Dans un maudit pays comme celuy-cy, a-t-on le moindre plaisir ? & celuy de la promenade, tout innocent qu'il est, ne vous est-il pas luy-même interdit ?

LE CHEVALIER.

Ho pour cela, Madame, on vous a donné de mauvais Mémoires, nous avons icy aux environs les plus belles promenades du monde.

LA COMTESSE.

Hé fy ! de quoy me parlez-vous ?

ARLEQUIN.

Ne voyez-vous pas que Madame ne veut se promener que dans les rues de Paris ?

LA COMTESSE.

Non. Mais, vous n'avez icy ny Cours, ny Thuilleries, ny Vincennes.

LE CHEVALIER.

Il est vray, Mais nous avons des promenades qui ne valent guéres moins.

ARLEQUIN.

Madame a raison. Dans nos promenades on n'a pas le plaisir de contrôler. Peut-on dire par exemple, voila une telle qui est dans le Carrosse de son Amant. Cette maigre échigne qui est dans le fond leur sert de commode. Mon Dieu, que Celimène est mal coëffée aujourd'huy ! Ne se corrigera-t-elle jamais de mettre si peu de rouge sur deux doigts de blanc ? Votre grand Président ne veut-il pas avoir un autre équipage ? je crois qu'il a acheté le sien à la Vallée de Misére ! Non, il n'y a point de Carrosse de remise qui ne donnât quinze & bisque à ce vilain Fiacre-là.

LA COMTESSE.

Ce sont toutes ces gentillesses qui font l'âme de la conversation du Cours & des Thuilleries.

LE CHEVALIER.

Madame dit cela d'un air malicieux qui enchante.

LA

LA COMTESSE.

Oh point, on a tous les torts du monde de dire que je suis médisante, je suis la meilleure pâte de femme qui fut jamais.

ARLEQUIN.

La bonne pâte de femme! On n'y a pas épargné la farine & le levain.

LA COMTESSE.

Enfin, Monsieur, pour trancher court, je suis venue vous prier d'écrire à mon mary, que s'il ne me retire au plûtot d'ici, je m'en retireray moy-même; qu'il prenne ses mesures là-dessus. Allons Chevalier, allons.

ARLEQUIN.

L'extravagante créature! Mais quel est cet homme-là?

## SCENE III.

OCTAVE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

MOnsieur, vous êtes un homme illustre, au dedans, je suis un homme illustre au dehors. Vous faites le sage quand il vous plaît, & je ne fais le fou que quand je veux. Vous vous cachez, & l'on vous suit. Je m'expose en public, & l'on ne me suit pas autant que je voudrois: Enfin Monsieur, vous êtes Philosophe, & je suis Comédien?

ARLEQUIN.

Ah, Comédien? je ne m'étonne plus s'il est gaillard. Hé, bien Monsieur, que cherche icy votre personne Comique?

OCTAVE.

Hé, Monsieur, dès que je suis Comédien, je cherche de l'argent, du plaisir & de la gloire.

ARLEQUIN.

Il n'y a guére icy de tout cela. OC-

OCTAVE.

Monsieur, nous ne faisons plus rien dans les grandes Villes. Le public ne court plus après nous, nous avons songé dans notre Compagnie que la nouveauté de voir des Comédiens dans un desert nous feroit suivre par cette multitude qui ne s'étonnoit pas de nous voir bien solitaires dans une Ville.

ARLEQUIN.

Mais sçavez-vous que cela est bien pensé? Moy qui ay souvent vû avec chagrin, la Comédie bien solitaire à Paris, je sens que je serois ravy de la voir bien frequentée dans ce desert.

OCTAVE.

Cela ne peut pas manquer pour peu que vous soyez de la partie. Tous les grands hommes sont d'excellens Comédiens, & on ne se distingue qu'à mesure qu'on joue mieux son personnage.

ARLEQUIN.

Hé comment! Cecy est rare. On disoit que les gens de plaisir n'avoient bien de l'esprit que le verre à la main, & celuy-cy raisonne de sens froid.

OCTAVE.

Monsieur, je m'ouvre à vous. Les gens de ma profession ont besoin d'un peu de solitude pour se connoître. Nous faisons si souvent les Princes & les Rois. que nous sommes comme ces menteurs de profession, qui à force d'en imposer, se trompent eux-mêmes, & prennent leurs impostures pour des véritez.

ARLEQUIN.

Vous êtes riche dans vos comparaisons.

OCTAVE.

Je vous avoue donc, Monsieur, qu'en mon particulier, je ne sçaurois vivre dans une grande Ville sans y faire le Prince.

ARLEQUIN.

Ah, ah, cecy seroit plaisant. Le Prince de Colombine seroit-il Prince du sang de ce Souverain-cy. Mais elle vient.

SCE-

## SCENE IV.

### OCTAVE, COLOMBINE, ARLEQUIN.

OCTAVE.

Ciel! qu'est-ce que je vois? Colombine en ce desert! Elle me surprend après que je me suis découvert.

ARLEQUIN.

Bon jour, la belle affligée. Venez, levez les yeux. Je vous presente icy un Prince qui pourra vous donner des nouvelles de celuy que vous cherchez.

COLOMBINE (*s'évanouit.*)

O Dieux! Octave....

ARLEQUIN.

Elle s'évanouit? Quoy entre mes bras? adieu ma Philosophie.

OCTAVE.

Tout mon amour se r'allume.

ARLEQUIN.

Que veut dire cecy? C'est tout de bon, je crois. Allons donc, réveillez vous, voicy votre Prince. Il n'y a pas de meilleur antidote que le retour d'un Amant; pour r'animer une Belle évanouie.

OCTAVE.

Souffrez, Monsieur....

ARLEQUIN.

Je ne souffre rien.

OCTAVE.

Mais, encore....

ARLEQUIN.

Mais retirez-vous de là; vous dis-je.

(*Octave veut secourir Colombine, Arlequin l'en empêche & emmène Colombine, Octave reste fort embarrassé. Le Docteur vient, qui le reconnoît pour son fils.*

*Octave*

*Octave feint de ne pas le connoître & s'échape. Le Docteur le suit. Après cette Scène ; qui est toute en Italien, Arlequin revient sur le Théâtre.)*

## SCENE V.

### ARLEQUIN, PIERROT.

ARLEQUIN (*à part.*)

NOtre évanouie est enfin revenue ; & je comprends bien qu'elle pourroit faire le bonheur de quelqu'un qui vaudroit mieux que son Prince comique. Mais à qui en veut Pierrot ?

PIERROT.

Oh dame, en voila bien d'un autre ! le Coche de Paris veut vous voir, le feray-je entrer ?

ARLEQUIN.

Le Coche de Paris ?

PIERROT.

Ouy le Coche de Paris ? C'est à dire, non pas celuy de Paris, mais qui va à Paris ; & ce n'est pas le Coche qui prétend avoir l'honneur de vous parler, ce sont les gens qui sont dedans ? Je m'entends bien, une fois.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait. Mais quelles gens sont-ce ?

PIERROT.

Oh, il y en a de toutes les façons, des hommes, des femmes.

ARLEQUIN.

Des femmes !

PIERROT.

Ouy, des femmes. Il y en a de jeunes & de vieilles. Il y en a de pinpantes comme des poupées de Palais, & d'autres qui ont l'air sainte-n'y touche. Il y a encore des Abbez.

AR-

ARLEQUIN.

Des Abbez ?

PIERROT.

Oh, pour ceux-là, ils m'ont bien fait rire. Il y avoit un petit rougeau qui se plaignoit de vapeurs, & un autre endèvoit d'avoir perdu sa boëte à mouches.

ARLEQUIN.

Et je de meurerois icy ! Non, deussé-je.....Mais non, fais les entrer ; si la sagesse me fait suivre, sans doute l'impertinence me fera fuir. Reprenons nos airs d'homme du monde, faisons le fat & le ridicule.

## SCENE VI.

LE VIEILLARD, SA FEMME, ARLEQUIN.

LE VIEILLARD.

HE bien, Monsieur, n'est-ce pas dommage, belle comme la voila, à vingt ans, ne pouvoir avoir d'enfans ?

ARLEQUIN.

Et de quel tempérament êtes-vous la belle ? Mélancolique, bilieuse ?

LA FEMME (*riant.*)

Mélancolique moy, melancolique ? Ah, ah !

ARLEQUIN.

Quel tempérament donc ?

LA FEMME.

Je n'en sçais rien. Je dance, je chante, je bois le petit coup, je prens du tabac, & si j'avois un mary qui me fournît de l'argent & du plaisir autant que j'en voudrois, je ne m'inquiéterois jamais de rien.

ARLEQUIN (*au Vieillard.*)

Vous êtes son pere, apparemment ?

LE VIEILLARD.

Non, Monsieur. Je n'ay l'honneur d'être pere de personne. Je suis son mary. AR-

ARLEQUIN.

Son mary ? Et quel âge, de grace ?

LE VIEILLARD.

Soixante & dix-sept, au 19. Avril.

ARLEQUIN.

Soixante & dix-sept ? (*à la femme.*) Et comment vous accommodez-vous de cela ?

LA FEMME.

Moy ? Le mieux du monde. Mon petit mary a vingt mille livres de rente, il m'en a déja donné la moitié, & l'usufruit du tout si j'ay un enfant. Oh, je n'oublie rien pour empêcher notre bien de passer en des mains étrangéres.

LE VIEILLARD.

Quel malheur si je laissois mon bien à des cousins au huitiéme degré. ARLEQUIN.

Ces cousins-là vous sont peut-être plus proches que ne seront les enfans de votre femme.

LE VIEILLARD.

Ils ont beau rire, nos cousins, ils ont beau rire ; dans neuf mois je leur livre un héritier.

ARLEQUIN.

C'est parler bien positivement.

LE VIEILLARD.

Oh, je sçay la recepte presentement.

LA FEMME.

On nous a apris le remède. Si nous l'avions sçu d'abord, vrayment vrayment !

ARLEQUIN.

Vous avez été jusqu'à soixante & dix-sept ans, sans trouver le remède ! Ma foy le mal est incurable. Mais peut-on sçavoir quel est ce remède ?

LA FEMME.

Bon ! Il n'y a point de femme qui ne s'en serve.

ARLEQUIN.

Pour cette cure-là, certaines femmes employen des remèdes qui ne sont guére approuvez des marist

LA

LA FEMME.

Oh, c'eſt un remède innocent, celuy-là.

LE VIEILLARD.

Innocentiſſime. Les eaux de Forges....

ARLEQUIN.

J'y ſuis.

LE VIEILLARD.

Croyez-vous bien qu'un Gentilhomme de mes voiſins n'avoit pû avoir d'enfans en vingt-quatre ans de Mariage ?

ARLEQUIN.

Hé bien !

LA FEMME.

L'eau de Forges luy en a donné.

ARLEQUIN.

Entendons-nous. Sa femme a bû les Eaux de Forges ?

LE VIEILLARD.

Ouy.

ARLEQUIN.

Chez elle ?

LA FEMME.

Vrayment, cela n'opére que ſur les lieux.

ARLEQUIN.

Son mary y fut avec elle ?

LE VIEILLARD.

Non. Il luy donna ſeulement ſon valet de Chambre pour l'accompagner.

ARLEQUIN.

Fort bien. Remède innocentiſſime. Allez, bon homme, retournez vous-en chez vous ſi vous m'en croyez, & laiſſez là des Eaux qui ne ſont propres qu'à remettre la poitrine des Actrices de l'Opéra, & à pallier l'hydropiſie de quelques filles de mauvais aloy.

LA FEMME.

Mais, Monſieur....

ARLEQUIN.

Adieu. Dénichez.

LE VIEILLARD.

Cependant....

ARLEQUIN.

Que de raisons ! Allons, à d'autres. Qu'est-ce que ces figures-là ?

## SCENE VII.

DEUX GASCONNES (*dont il y en a une chantante.*) ARLEQUIN.

GASCONE (*chantante.*)

Bergé se vou m'aimas un pau,
Plaigni m'un pau, peccaïre,
Jo ne souffrissi tant de mau,
Qu'io ne sabi que faire,
Se sets à ma plaço, jamay,
Bergé cossi vous plaigneray.

ARLEQUIN.

En voila d'un autre ! voyons où cela ira.

II. GASCONE.

Ah Moussu craigno joio ai de vous veyre ! Vostre servente de bon cor.

ARLEQUIN (*à part.*)

Diable ! elle est servante des bons corps ? Mademoiselle, j'en suis fort aise, mon corps se porte bien à votre service.

II. GASCONE.

Ah, Moussu, vous souits pla oubligeado, me fasets trop d'ounou.

ARLEQUIN (*à part.*)

Elle est fatiguée de trop d'honneur ? Que Diable de gens sont-celà ? Vrayment Mademoiselle, on sçait bien que les gens d'au delà de la Loire se fatiguent

guent aisément de trop d'honneur, mais je n'en croyois pas les femmes tout-à-fait si rebuttées.

II. GASCONE.

Mouſſu, acos quiconque ravis, que d'entendre tout ce que diſon de vous, peccaïre.

ARLEQUIN (*la contrefaisant.*)

Diſon de vous, peccaïre. De moy on dit que je ſuis un pécheur? C'eſt ſelon, il y a telle femme pour qui je ne voudrois pas avoir fait la moindre petite faute. Mais pour des minois Gaſcons comme le votre, on ne me trouvera jamais Normand.

II. GASCONE.

Ah, peccaïre! que vous raiſonnats pla!

ARLEQUIN.

Oh ouy, fort bien, je raiſonne au plat.

II. GASCONE.

Ah, Mouſſu, non diſi pas acco.

ARLEQUIN.

Je ne paye pas mon écot? Qui vous a dit cela?

II. GASCONE.

Couſino, creſi que ſe truffo.

ARLEQUIN.

Comment des Truffes? eſt-ce que vous m'en apportez? Où ſont vos Truffes, Couſine? Allons donc. Mais vous reculez? Depuis quand les femmes de votre pays ont-elles appris à reculer?

I. GASCONE (*chante.*)

Aro que ſoui grandetto,
Jo ne reculi plus,
Ay conneſcut l'abus,
Cal eſtre doucetto,
Et per poudé charma
Me cal aima.

ARLEQUIN.

Diable! c'eſt chanter cela! Et voila une chanſon que je trouverois fort jolie, ſi je l'entendois.

II. GASCONE.

Es plats jantio, Mouſſu, aquello cançonetto. Mai faſés ſemblant de ne nou pas entendre.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, les ſemblants ſont plus de votre pays que du mien. Ce n'eſt pas qu'autrefois j'ay ſçu un couplet de chanſon, qui diſoit:

Quand io eri pichotto,
Boulié pas far l'amour;
Aro que ſoui grandotto,
Boudrié la fa toûjours. Flon flon, &c.

Mais qu'allez-vous chercher toutes deux à Paris?

II. GASCONE.

Fortuno, Mouſſu, fortuno. Diſon que las gens de notre païs, la fan tant vîte.

ARLEQUIN.

Mais, fortune pour une femme, c'eſt un mary.

II. GASCONE.

Ah, Mouſſu, vous venez tout d'un ſaut à l'eſſentiel. Hé donc?

ARLEQUIN.

Hé donc. C'eſt bien dit. Mais apprenez en votre patois, ce que vous trouverez où vous allez.

*Il chante ſur un Vaudeville.*

Filettes qu'anas à Paris
Per cerca amans & maris;
Troubarez prou fringaires, aubé:
Mai guaire d'eſpouſaires,
Vous m'entendez bé.

II. GASCONE.

Anen, Couſino, anen, ſe truffo per ma ſe de nautres.

## SCENE VIII.

Mr. DE COLAFON, (*Maître à Danser,*)
ARLEQUIN.

(*Monsieur de Colafon à une jambe de bois, deux Fleurets sur les épaules, un Livre de Musique, & un Violon.*)

M. DE COLAFON.

Serviteur très-humble, Monsieur.

ARLEQUIN.

Bon jour, bon jour.

M. DE COLAFON.

Avez-vous, Monsieur, besoin d'une petite leçon?

ARLEQUIN.

Avec tout cet équipage, vous m'avez l'air de montrer le plus court chemin de l'Hôpital Général.

M. DE COLAFON.

Non, Monsieur, ce n'est pas cela.

ARLEQUIN.

Mais, que voulez-vous, & qui êtes vous?

M. DE COLAFON.

Helas, Monsieur, sans exagerer, je puis me vanter d'avoir couru la fortune au galop; mais à present....

ARLEQUIN.

A present je vous defie d'aller au pas.

M. DE COLAFON.

Si vous connoissiez mon talent, mon habileté, ma soupleſſe....

ARLEQUIN.

Et quelle est votre profession?

M. DE COLAFON.

J'étois Maître à Danser à l'Opéra de Lyon, mais comme l'Opéra est tombé....

ARLEQUIN.

Il vous est tombé sur le corps, & vous voila tout estropié?

M. DE COLAFON.

Comme l'Opéra est tombé, j'ay trouvé à propos de quitter la Ville. Je n'avois pas beaucoup d'Ecoliers, car mon fort est dans la Danse haute, je n'ay pas la patience, de montrer la danse basse.

ARLEQUIN.

Hé, qui diable auroit la patience d'apprendre de vous? On disoit bien que la danse étoit mal à cheval, mais je ne la croyois pas si mal à pied.

M. DE COLAFON.

Oh, Monsieur, j'ay renoncé à la danse.

ARLEQUIN.

C'est bien fait.

M. DE COLAFON.

Je me suis jetté dans le Fleuret....

ARLEQUIN.

Tant pis, diable, tant pis!

M. DE COLAFON.

Bon! je suis le premier homme du monde, pour escrimer. C'est moy qui ay eu l'honneur de mettre les armes à la main aux trois quarts de la petite Gendarmerie de la rue Au-fer *, & de la rue saint Denys.

ARLEQUIN.

Tudieu! quels écoliers!

M. DE COLAFON.

Vous allez voir ce que je sçay faire. Allons, faites assaut contre moy.

(*Le Maître à danser presente un Fleuret à Arlequin qui le refuse d'abord, & le prend enfin. Après avoir escrimé quelques momens, le Maître à danser sort un pistolet, & fait rendre la bourse à Arlequin, & s'en va en disant,*) voila une de mes bottes franches.

AR-

* Ce sont les garsons de Boutique de ces rues là, dont il y a nombre.

ARLEQUIN.

Au voleur, au voleur ? Mais voicy peut-être quelqu'un de ses camarades. Taisons-nous, de peur qu'il ne nous en coûte la vie.

## SCENE IX.

### ARLEQUIN, MADAME DE L'ARCHITRAVE.

(*Madame de l'Architrave accompagnée de plusieurs Massons avec leurs outils, salue Arlequin.*)

ARLEQUIN.

HE' bien, Madame, qu'est ce ? Qu'y a-t-il ? Quoy plus? De quoy est-il question? Que demandez-vous ? & que veulent tous ces visages de plâtre ? Venez-vous me montrer quelque autre botte franche ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Monsieur, je suis une fabricatrice de niches humaines, un antidote contre les injures du temps, un repertoire de la commodité des saisons, un alambic des aises de la vie ; Architecte à votre service, commandant pour l'honneur de vos commandemens, une escouade de Limousins.

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, du repertoire, de l'alambic, & de l'escouade Limousine, de quoy est-il question ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

D'une petite affaire de rien touchant notre métier ; de bâtir une Ville.

ARLEQUIN.

Une Ville ? Il n'y en a déja que trop. Quand les hommes logeoient dans les Bois, ils étoient humains, & ne se mangeoient pas les uns les autres. Le séjour des Villes les a gâtez, les a rendus feroces, & plus Ours & plus Tigres que les Ours & les Tigres qu'ils ont laissez dans les Forêts.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Oh, cela est vray ; & cependant nombre de gens qui veulent profiter de votre Philosophie, viendront s'établir icy, & vivre avec vous sous vos loix.

ARLEQUIN.

Une Ville ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Sans doute, une Ville pour les Mécontens ; elle sera peuplée dans un instant. Vous aurez d'abord tous ces importans d'office, qui se plaignent éternellement que la Cour, qui ne les connoît pas, ne fait rien pour eux. Ces meres Coquettes desesperées du mauvais goût des hommes, qui les quittent pour leurs filles. Ces Grisettes de consequence, qui croyent que les privautez d'un Duc ou d'un Marquis, leur ont acquis des droits incontestables sur le Carrosse & le nombre de Laquais. Ces gens de Lettres pestans éternellement contre l'injustice de la fortune, & la dureté du siécle, & sur-tout ce nombre presque infiny d'Auteurs altérez, dont tous les Théâtres regorgent.

ARLEQUIN.

Voila une Architecte qui a du bon. Vous êtes de belle humeur, Madame ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Pour vous servir, Monsieur. L'air joyeux, est la premiére partie d'un Architecte. Si nos bâtimens ne sont rians, je n'en donnerois pas une néfle. La joye, la joye, par tout ? Il faut de l'air dans les maisons, la vue libre, l'abord aisé, l'aspect gracieux, les avenues faciles, les faux-fuyans commodes, & les sorties borgnes & à discrétion.

ARLEQUIN.

Voicy une femme rare ! Vous êtes donc bien employée, Madame ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Ouy ! Mais je n'aime à travailler que pour de jeunes veuves, & pour des gens d'affaires ; ce sont là les gens

gens de bon goût, il faut primer avec eux. Ils ont plus d'invention & de goût pour placer une chaise percée, que les autres pour arranger un cabinet.

ARLEQUIN.

Les Abbez ne sont-ils pas de ce nombre? Vous les oubliez?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Oh point, ce sont des goûts différens. Les Abbez appuyent sur la Cuisine, sur la Cave, & les fausses portes des ruelles.

ARLEQUIN.

Vous avez raison. Diable! cette femme l'entend! Est-ce vous qui avez inventé de mettre toutes les fenêtres en portes, sur-tout du côté des Jardins?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Je n'ay pas trouvé cette invention, mais je l'ay perfectionnée? Vous allez voir icy dequoy je suis capable.

ARLEQUIN.

Je vois bien qu'il faut s'y resoudre, il faut bien loger tant de gens qui viennent icy. C'a dequoy est-il question? Je vous avertis par avance que je veux une Ville, qui ne ressemble en rien à Paris, où l'on ne paye point de Boues ny de Lanternes, & dont les rues ne servent que pour les Chevaux, les Mulets, les Crochereurs, & les autres bêtes de Voiture.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Je suis votre fait. Voicy comme je m'y prendray. Je feray qu'il y aura par-tout des Balcons publics qui régneront sans interruption de maison en maison, & qui feront un saut par dessus les rues qu'ils traversent; les lumiéres qui éclairent les chambres éclaireront les Balcons; toutes les fenêtres seront des portes pour la commodité du public, & après cela ce sera la faute des particuliers s'ils ne se rendent pas visite.

ARLEQUIN.

Ouy, mais cette commodité me paroît trop commode. L'occasion fait le larron. Ces Balcons & ces

fenêtres de communication sont cause que l'on communique plus qu'il ne faut. Tenez, depuis que vous avez inventé à Paris & à la Campagne, ces larges goutiéres en forme de Coridor autour des Mansardes, les jolies femmes ne logent plus qu'au grenier, & les hommes comme des chats passent la nuit sur les goutiéres.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Oh, Monsieur, c'est un abus que de s'abuser sur cela, les chats suivront toûjours les chattes, & les femmes trouveront toûjours des matous qui les suivront.

ARLEQUIN.

Je pense qu'elle a raison, c'est un mal sans remède. Mais revenons à notre Ville.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Nous pourrons fort bien la bâtir sur cette Riviére qui est icy près : cela sera fort commode.

ARLEQUIN.

Peste ! gardez-vous en bien. Une Riviére ? Et nous y verrions dans rien établir des Moulins de Javelles, des Charentons, des Ports à l'Anglois, des Iles.... Enfin je ne veux point de Riviére.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Soit, soit ; je suis accommodante. Il faudra donc la bâtir icy, & ce grand espace nous servira pour faire un beau Jardin public, précédé d'une grande avenue d'arbres.

ARLEQUIN.

Hé ouy, ouy, un Jardin ! voila-t-il pas Paris tout revenu ? Je ne veux ny Cours ny Thuilleries, entendez-vous, parce que je veux bannir de notre Ville la coquetterie & la médisance.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

J'ay tout prevû, je m'en vais commander mon Escouade & placer mon monde dans les postes convenables.

(*Madame de l'Architrave se retire, & en même temps tous*

*tous les Massons qui l'accompagnoient bâtissent en dansant, un magnifique Palais.*)

ARLEQUIN.

Diantre ! c'est bâtir bien gayement ! Mais pour qui destinez-vous cette habitation superbe ?

UN MASSON.

Superbe, Monsieur ? Bon ! c'est la maison de campagne d'une fille de l'Opéra. Ce n'est rien que cela ; si vous voyez comme elle est meublée !

ARLEQUIN.

Est-ce que vos maisons se meublent à mesure qu'on les bâtit ?

LE MASSON.

Elles sont faites, meublées, & occupées tout à la fois. Tenez, voila l'Opératrice en question, sans doute elle veut repeter quelque chose.

(*La Chanteuse sort du Palais, avance sur le Théâtre, & chante :*)

*Miei spirti amorosi,*
*Brillatem' in sen :*
*Amor vuol ch' io posi*
*In braccio al mio ben.*
*Miei spirti, &c.*

ARLEQUIN.

Mais voila qui est étonnant ! je n'aurois jamais cru une fille d'Opéra si magnifiquement logée.

LE MASSON.

Il y a quinze jours qu'elle occupoit un grenier, & il n'est pas bien décidé si elle ne retournera pas à son premier gîte. En un mot, si vous voulez voir les fortunes de Théâtre, les voila. Un moment les élève, un moment les détruit. (*Tout le Palais se détruit.*)

# ACTE III.

## SCENE I.

### ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE ne fais pas l'amour, Madame, en jeune sot
Et ne sçay pas long-temps tourner autour du pot,
Je vais d'abord au fait. Je vous aime, ma Reine,
Vos yeux comme un Forçat me tiennent à la chaîne;
Mais sans perdre le temps en fades compliments,
Songez que les deserts sont faits pour les Amants,
Profitons-en.

COLOMBINE.

Jamais d'une si brusque flâme
Le petulant aveu ne touchera mon âme;
Mais helas! suis-je encor maitresse de mon cœur?
Vous le sçavez, Octave....

ARLEQUIN.

Oh ma foy, serviteur,
Pour donner là dedans je sçay trop bien l'usage;
Ma Mignonne, il n'est plus de Novice à votre âge:
A dix-huit ans passez quand on a de l'esprit,
Le changement d'amant reveille l'appetit.
Du lieu d'où vous venez oubliez-vous la mode?
Voulez-vous des Romans pratiquer la méthode?
A lorgner dans un bois croyez-vous m'obliger?
En Celadon moderne allez-vous m'ériger?
Un héros de Cyrus sans crainte de foiblesse,
Pouvoit impunément enlever sa Maitresse;
Avec luy sans façon la belle s'embarquoit,
Il ne luy baisoit pas le petit bout du doigt.
Ces braves Chevaliers par combats & prouesses,

En-

Envers & contre tous défendoient leurs Princesses ;
Mais tout bien compassé, ces valeureux Nigauds
N'étoient de leur honneur que les *Custodinos*.
Comme ce temps n'est plus, un autre a pris sa place,
Les choses aujourd'huy se font de bonne grace,
Et dès qu'en pareil cas l'Amant sçait demander,
De son côté la belle est prête d'accorder.
Vous connoissez l'amour, je le connois de même,
Nous sommes seuls icy, Madame, & je vous aime.

COLOMBINE.

L'ay-je bien entendu ? quelle surprise, ô Dieux !
Que me proposez-vous ? Ah trop funestes lieux !
A de pareils propos me serois-je attendue ?
Seigneur, rendez le calme à mon ame éperdue.
Voulez-vous tout de bon .... Non c'est pour m'éprouver.

ARLEQUIN.

Madame, en mes panneaux je n'iray pas crever.
Quelque sot !

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous êtes Philosophe ?

ARLEQUIN.

Bon bon ! nous sommes tous faits de la même étoffe ;
Et Philosophe, ou non, Madame, il est écrit,
Que l'on a de l'amour, quand on a de l'esprit.
Cet esprit voit en vous de quoy me satisfaire,
Vos petites façons ont le secret de plaire,
Et le sort me donnant femme & lieux à mon choix,
Je crois qu'il ne faut pas que j'en fasse à deux fois.

COLOMBINE.

Vous ne rougissez pas d'avoir tant de foiblesse,
Vous que l'on voit prêcher une austére sagesse ?
Vous qui vous gendarmez sur les défauts d'autruy ?

ARLEQUIN.

C'est là le grand talent du sage d'aujourd'huy,
Loup-garou, fier, hargneux, farouche, impratiquable,

Sur les moindres défauts toûjours inexorable,
Regardant les plaisirs d'un œil indifférent,
Voila comme il se montre au vulgaire ignorant.
Mais quand se dérobant aux yeux de tout le monde,
En un réduit rustique il peut mener sa blonde,
Qu'il sçait bien au milieu des plaisirs les plus doux,
Epuiser de l'amour les plus exquis ragoûts!
Tout cela ne nuit pas à l'austére sagesse,
Et la vertu ne gît qu'à cacher sa foiblesse,
Ne vous entêtez point d'un chimérique honneur,
Croyez-moy.

COLOMBINE.

Je ne puis en revenir, Seigneur.
Quoy vous, qui déteſtant tous les mauvais usages;
Cherchez de la vertu dans ces antres sauvages,
Qui voyez en pitié le reste des humains,
Osez faire éclater de criminels desseins?
Mais quand il seroit vray que votre âme enflamée,
De mes foibles attraits se sentiroit charmée,
Faut-il presser les gens, faut-il brusquer les cœurs?
Si vous avez pour moy de sincéres ardeurs,
D'un air moins violent faites-le moy paroître.

ARLEQUIN.

La mode est aujourd'huy d'aimer en Petit-Maître,
C'est le goût général, Madame, & les Abbez
Même avant les Robins y sont enfin tombez.
Tous nos hommes ont l'art d'attaquer & de prendre.
Mais nos femmes n'ont pas celuy de se défendre.

COLOMBINE.

Mais nous voyons pourtant de graves Magistrats.
Des Abbez reservez...

ARLEQUIN.

Ne voux y fiez pas,
Tel qu'on voit en public faire le bon Apôtre,
Sous deux doigts de verrouil, est homme comme un autre,
La différence enfin du Rabat au Plumet,

Se

Se réduit à cecy : L'un dit plus qu'il ne fait,
L'autre en ses actions tout remply de mystére,
Sçait chercher son plaisir, en jouir & se taire.
Mais qui vient nous troubler en ce doux entretien ?
Examinons si c'est ou quelque chose, ou rien.
Vous fuyez mes transports, en Amante discrète ?
Allez, j'iray bien-tôt être leur interprète.

## SCENE II.

ARLEQUIN, Mr. DE LA CABRIOLE (*Maître à Danser.*) Mr. DE GERESOL (*Maître à Chanter.*) (*Ils font plusieurs révérences.*)

ARLEQUIN.

QUelle révérence ! Encore .... Ouf. Je n'y sçaurois durer.

M. DE GERESOL.

Je ne sçay, Monsieur, si vous nous connoissez.

ARLEQUIN.

Non, & je n'en ay même aucune envie.

M. DE GERESOL.

Nous venons vous assurer de nos respects.

M. DE LA CABRIOLE.

Nous n'avons pas voulu manquer cette occasion de vous faire la révérence.

ARLEQUIN.

En voila déja plus de quinze de faites.

M. DE GERESOL.

Vous voyez, Monsieur, dans Monsieur de la Cabriole, les meilleurs pieds & la plus belle jambe du monde. C'est le Héros des Chaconnes & des Rigodons.

M. DE LA CABRIOLE.

Monsieur de Géresol est de mes amis, il me flatte; mais

mais il parleroit plus sincérement, s'il vous disoit qu'il est le Lulli de quatre-vingt seize.

ARLEQUIN.

A vous la balle, Monsieur.

M. DE GERESOL.

Monsieur de la Cabriole est le Coriphée des Danseurs.

M. DE LA CABRIOLE.

Monsieur de Géresol est la fleur, & la crême des Musiciens.

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur le Coriphée, & vous Monsieur la Crême, que voulez-vous ?

M. DE GERESOL.

Vous faire une proposition que vous ne pouvez refuser.

M. DE LA CABRIOLE.

Vous donner des moyens assurez de joindre l'agréable à l'utile.

ARLEQUIN.

Promesses de Musicien !

M. DE GERESOL.

Dites un mot, & nous vous faisons trente mille livres de rente.

M. DE LA CABRIOLE.

Vous vous enrichirez sans appauvrir personne.

ARLEQUIN.

Ce n'est guéres la maniére de ce temps-cy. Mais enfin ?

M. DE LA CABRIOLE.

Mais enfin, si vous voulez nous croire, vous ferez dans votre nouvelle Ville, une Académie de Danse & de Musique.

M. DE GERESOL.

Il n'y a pas de divertissement plus agréable au public, ny plus utile aux particuliers.

ARLEQUIN.

Il est vray que personne ne se plaint de l'Opéra, & que tout le monde y trouve son compte.

M. DE LA CABRIOLE.

Son compte! Et sans l'Opéra que deviendroient les bons airs, les pieds bien tournez, les visages plâtrez, & les jolis gosiers?

ARLEQUIN.

Il est vray. Sans l'Opéra comment subsisteroient tant d'honnêtes faineants? que deviendroient tant de beautez, qui tirent tout leur mérite de l'Orquestre?

M. DE LA CABRIOLE.

L'Opéra est un tresor inépuisable dont on ne voit jamais le fonds.

M. DE GERESOL.

C'est un abîme, un labyrinthe de ressources qu'on ne connoît qu'à mesure qu'on les creuse.

M. DE LA CABRIOLE.

Tout y rapporte son revenu jusqu'aux rides d'une Coquette surannée.

M. DE GERESOL.

C'est une terre où on séme des sons & des gambades pour recueillir des pistoles.

ARLEQUIN.

Mais encore, sur quoy assignez-vous ses trente mille livres de rente que vous avez proposées?

M. DE LA CABRIOLE.

Sur la souplesse de mon jarret. (*Il saute.*)

M. DE GERESOL.

Sur la douceur de mon gosier. (*Il fredonne.*)

M. DE LA CABRIOLE.

Sur la fraîcheur d'Oriane.

M. DE GERESOL.

Sur les petites façons de Corisande.

M. DE LA CABRIOLE.

Sur les minauderies des Chanteuses.

M. DE

M. DE GERESOL.

Sur le blanc & le rouge des Danseuses.

ARLEQUIN.

Sur les brouillards de la riviére de Seine, & sur la constance de l'amour. Je ne vois point mes seuretez là-dedans, & il me semble qu'une Chaconne, & une Sarabande ne sont pas des Marchandises de bon débit.

M. DE LA CABRIOLE.

Hé, morbleu, si vous êtes si délicat, tant pis pour vous; mais sçachez qu'aujourd'huy dans le commerce, les meilleures Lettres de Change sont celles qu'on tire sur l'Opéra.

M. DE GERESOL.

Et qu'un créancier remet toûjours le tiers de la dette, pour une rescription sur la Caisse de l'Académie Royale de Danse & de Musique.

ARLEQUIN.

Je le crois. Mais je ne suis point tenté; je ne veux dans la Ville que je bâtis, ny Musiciens, ny Danseurs, il n'y aura que des gens sobres.

M. DE LA CABRIOLE.

Ma foy, Monsieur le petit fondateur, nous y perdrons beaucoup! la menace est terrible, mais l'Opéra de Lyon nous tend les bras.

M. DE GERESOL.

Et en tout cas, il ne tiendra qu'à nous d'assister au rétablissement de celuy de Rouen.

ARLEQUIN.

A la bonne heure.

M. DE LA CABRIOLE.

Pour votre petite Bicoque, tout y sera de travers; & puisque vous en excluez les Maîtres à Danser, jamais rien n'y sera sur le bon pied.

ARLEQUIN.

Soit.

M. DE

M. DE GERESOL.

Que les Habitans de cette Ville ne puissent jamais ouvrir la bouche sans détonner.

M. DE LA CABRIOLE.

Que quand ils voudront danser la Courante, ils dansent le Rigodon.

M. DE GERESOL.

Qu'ils chantent par becarre les airs de bemol.

M. DE LA CABRIOLE (*en s'en allant.*)

En un mot, qu'ils soient impolis, mal-faits, & sans goût, comme des gens qui mépriſent la Danse & la Musique.

M. DE GERESOL (*en s'en allant.*)

Que les femmes y ayent des maris jaloux, & soupirent inutilement après un Maître à Chanter, pour rendre leurs Billets.

ARLEQUIN.

Quelles imprécations! Mais voicy mon Architecte.

## SCENE III.

MADAME DE L'ARCHITRAVE, ARLEQUIN.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

MA foy, Monsieur, voila qui ne va point mal, j'ay mis bien des gens en besogne, la Ville s'avance, & nos Ouvriers travaillent comme il faut.

ARLEQUIN.

Comment, travaillent? A peine avez-vous eu le temps de faire le plan de ce que vous avez à bâtir?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Bon! vous me prenez donc pour un Architecte d'eau-douce? j'ay déja fait mettre des Ecriteaux pour attirer des Acheteurs & des Locataires.

ARLEQUIN.

Elle est folle? Quoy, des maisons qui ne sont pas encore faites.... Me.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Vous voila bien nouveau ! Et ne sçavez-vous pas qu'il est à present du bel usage de vendre les maisons dix ans avant d'en jetter les premiers fondemens ?

ARLEQUIN.

D'accord. Mais il faut....

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Et, que diriez-vous donc, si je vous montrois à present les troisiémes étages tout faits ?

ARLEQUIN.

Je dirois, je dirois.... morbleu, je ne dirois rien, & je dis que vous êtes une extravagante.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Mais sérieusement je vous dis, que c'est là ma maniére, je commence toûjours par le haut, on travaille ensuite au reste.

ARLEQUIN.

La folle ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Chacun a son humeur, les uns bâtissent sur la terre, d'autres sur la mer : pour moy l'air est mon élement ; je bâtis toûjours en l'air. Mais parlons d'autre chose. Ces trois filles, ou soy-disant telles, qui ont deux doigts de plâtre sur le nez, & qui sont arrivées avec un vieux Commandeur dans un Carrosse, dont les Chevaux semblolent prêts à rendre l'âme....

ARLEQUIN.

Hé bien ?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Hé bien, elles disent qu'elles s'accommoderont du troisiéme étage de la maison qui fera le coin auprès du Marché, à condition que vous leur ferez faire une allée à part, & une porte de derriére sur la petite rue.

ARLEQUIN.

Les allées à part, & les portes de derriére sont merveilleuses, pour donner de l'air à l'honneur d'une femme. Mais gare le serein.

Me. DE

Me. DE L'ARCHITRAVE.

C'eſt de l'argent comptant, elles payeront le premier quartier d'avance.

ARLEQUIN.

Elles feront bien. Tout le monde n'eſt pas en humeur de ſe payer par ſes mains comme leur dernier Hôte.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Il eſt encore venu un Procureur qui prendra la maiſon la plus élevée de la grande rue: mais il luy faut cinq piéces parquetées au premier étage. C'eſt pour loger ſa femme.

ARLEQUIN.

Un Procureur? Je ne veux point de cette vermine dans l'enceinte des murs. Aux Fauxbourgs, aux Fauxbourgs.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Ah, Monſieur, gardez-vous en bien; il feroit payer à ſes Parties ce qu'il luy en coûteroit pour ſe faire voiturer au Palais. Nous ne ſommes pas dans un temps où les Procureurs puiſſent aller à pied.

ARLEQUIN.

Madame de l'Architrave?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Monſieur?

ARLEQUIN.

Avez-vous fait le plan des petites maiſons?

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Des petites maiſons? & vous ne voulez, dites-vous, que des gens raiſonnables.

ARLEQUIN.

Il me faut des petites maiſons, vous dis-je. Mais je les voudrois petites, petites.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Hé pourquoy ſi petites, dès qu'il vous en faut?

ARLEQUIN.

C'eſt que j'y veux enfermer les gens raiſonnables, de

de peur que le commerce des autres ne les gâte. Vous voyez qu'il ne faut pas pour cela grand espace.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

A propos, que voulez-vous faire de ce grand Hôpital d'Incurables ?

ARLEQUIN.

Diable, faites le grand. Je le destine pour loger les Marchands qui vendent à crédit aux gens de Cour, les vieilles qui épousent de jeunes gens: s'il y avoit place, j'y logerois aussi les Amants contemplatifs & les filles qui s'embarquent sur la parole des épouseurs.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

On y travaille déja, il sera au coin de la grande place vis à vis l'horloge.

ARLEQUIN.

Comment l'horloge ? Je ne veux dans ma Ville ny horloge ny cadran.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Point d'horloge ?

ARLEQUIN.

Non, sans doute, je veux qu'on fasse toutes choses selon l'occasion, & l'opportunité, & qu'on ne se règle pas sur un coup de marteau. D'ailleurs, les femmes des gens de Robe n'entendant pas sonner les heures, ne se precautionneront pas contre l'arrivée du mary, qui trouvera au retour du Palais, les Galants à la toilette de sa femme.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Quelle malice ?

ARLEQUIN.

Et les écornifleurs n'entendant jamais sonner midy, ne se précautionneront pas pour dîner en Ville.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Oh, pour cela, précaution inutile, je vous garantis les parasites suffisamment avertis par l'acide de leur estomach, & assez réveillez par l'odeur des viandes. Mais qui est cet homme qui vient ? ne seroit-ce point quelque futur habitant ?

A R-

ARLEQUIN.

Nous allons voir.

Me. DE L'ARCHITRAVE.

Pour moy je vais donner ordre à tout, afin que les choses s'avancent.

## SCENE IV.

LE LIBRAIRE, ARLEQUIN.

LE LIBRAIRE.

VOus voyez, Monsieur, un homme qui, si la fortune luy en avoit dit, se seroit tenu en Carrosse aussi bien qu'un autre. Je n'ay jamais manqué de cœur, Dieu mercy, & j'ay bien autant d'ambition qu'aucun Libraire de Paris.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas peu.

LE LIBRAIRE.

Quand à moy, je crus en m'établissant, qu'une belle femme étoit le premier ornement d'une Bibliothèque, & qu'un joly minois faisoit plus d'effet derriére un comptoir, que cent *In folio* sur des tablettes.

ARLEQUIN.

Il y a du vray à cela, au moins; & je connois plus d'un Marchand dont l'étalage vaut mieux que le fonds.

LE LIBRAIRE.

Je choisis pour épouse une jeune personne, belle, bien faite, de bon air, & par dessus cela, bel esprit, & bel esprit juré.

ARLEQUIN.

Ce dernier point n'est pas tout-à-fait décisif pour la paix du ménage, & pour la douceur du commerce. Mais enfin, votre moitié vous attiroit-elle bien des chalans?

LE

LE LIBRAIRE.

Mon heureuse Boutique ne desemplissoit point : à quelque heure qu'on y vînt, on y trouvoit gens d'Epée, de Robe, de Finance, Abbez, & sur tout grand nombre de Provinciaux.

ARLEQUIN.

Tous ces gens-là attirez bien plus par les agrémens du tendron que par l'envie d'acheter des Livres ?

LE LIBRAIRE.

C'est ce que n'ay jamais bien pû décider ; car quoy qu'ils parussent fort empressez auprès de ma femme, & qu'il n'y en eût pas un, qui par cy par là, ne luy décochât quelque fleurette ; ils ne laissoient pas d'acheter fort cher les bagatelles que me fournissoient trois grands diseurs de rien, & un Auteur femelle, dont la plume avoit encore plus de rapidité que la langue.

ARLEQUIN.

Je ne m'étonne pas si elle a fait tant de Volumes.

LE LIBRAIRE.

C'étoit une aimable femme. Elle faisoit un Livre en une nuit.

ARLEQUIN.

Les jolies femmes de ce temps-cy, n'employent pas si mal les leurs. Mais comment en usoit la votre.

LE LIBRAIRE.

Le mieux du monde, & je n'ay jamais vû personne se plaindre d'elle.

ARLEQUIN.

Femme si accommodante accommode pour l'ordinaire un mary de toutes piéces.

LE LIBRAIRE.

Oh, pour moy j'ay cela de bon, je ne suis point sujet au mal de tête. Il est vray que quelques contrôleurs de profession remarquoient que de mes enfans aucun ne me ressembloit, & qu'ils avoient de l'air,

l'air, l'un d'un Colonel, l'autre d'un jeune Magistrat, à qui j'ay dressé une Bibliothèque de Romans.

ARLEQUIN.

C'est à dire qu'il en étoit de vos enfans comme de ces Livres dont l'Epître dédicatoire est sous votre nom? Vous faisiez les honneurs de l'ouvrage d'autruy.

LE LIBRAIRE.

Ma foy, si on regardoit de si près, on trouveroit autant de plagiaires dans les familles que dans la République des Lettres. Heureux qui sçait s'accommoder de sa femme? Je me trouvois fort bien de la mienne; & tant qu'elle a été jeune & jolie, j'ay triomphé. Mais à present qu'elle n'est que jolie sans être jeune....

ARLEQUIN.

Vous n'avez plus cette affluence dans votre Boutique?

LE LIBRAIRE.

Pardonnez-moy, j'ay encore assez de gens chez moy. Mais, Monsieur, ma femme a plus de quarante ans.

ARLEQUIN.

Ainsi ils n'y viennent que pour la conversation?

LE LIBRAIRE.

Justement. Ils ont fait de ma Boutique une Académie de beaux esprits, où ma femme régente parmi les Historiens, les Poëtes, & les-diseurs de bons mots.

ARLEQUIN.

Il faut bien de ces gens-là pour échauffer une Cuisine.

LE LIBRAIRE.

Que voulez-vous, j'ay duppé le public, & le public m'a duppé; chacun à son tour.... Je luy troquois d'abord des bagatelles pour de bon argent, il les prenoit avidement; je crus qu'il se laisseroit tromper plus long-temps, & me donneroit celuy de faire une fortune complette.

ARLEQUIN.

Le public est un compére capricieux dont il faut brusquer le goût : pendant qu'il vous en disoit que n'en profitiez-vous mieux ?

LE LIBRAIRE.

Si je puis revenir sur l'eau, que je profiteray de vos avis ! Plus de Romans, ny d'Historiettes, j'y renonce ....de bons Livres de Maximes, & de caractéres. Ce sont ceux-là dont on voit en quatre mois doubler le prix, & multiplier les Editions. Voila ce qui fait rouler un Libraire en Carosse.

ARLEQUIN.

Cela n'est pas tout à fait seur, le goût change là-dessus ; & on se replonge dans la bagatelle. Ainsi, si vous voulez avoir de l'argent du public, il faut l'endormir par des contes de Fées, & le réveiller par des rapsodies, ou l'amuser par de petits jeux, comme le Gage-touché, Cachemitoulas, & Colin-Maillard. Voila des titres cela !

LE LIBRAIRE.

Ah, Monsieur, si vous me permettez de m'établir dans votre Ville, voila les Livres par où je débuteray. *Le Gage-touché* ! quel effet dans une Affiche !

ARLEQUIN.

Fort bien, nous penserons à cela une autre fois ; laissez-moy un moment en repos.

LE LIBRAIRE.

Je vais en écrire à ma femme. Qu'elle sera aise de venir débiter icy ses Romans en stile coupé ! Pour peu que vous y donniez la main, notre fortune est faite.

ARLEQUIN.

Adieu, bon soir, & bonne nuit.

LE LIBRAIRE (*en s'en allant.*)

L'heureuse rencontre ! l'heureuse rencontre !

SCE-

## SCENE V.

### UN PEINTRE, ARLEQUIN.

LE PEINTRE.

COmme tout ce qu'il y a d'illustres dans le monde, semble s'être donné rendez-vous pour venir peupler votre nouvelle Ville où vous ne voulez rien de commun, agréez que je vous presente un homme en sa maniére des plus extraordinaires qui se fassent.

ARLEQUIN.

Où est-il ?

LE PEINTRE.

Le voila.

ARLEQUIN.

Je le croy. Mais qui êtes-vous ?

LE PEINTRE.

Monsieur, je suis un original sans copie, un Poëte muet, un imposteur de bonne foy, un beau morceau moderne qui ne deviendra que trop antique avec le temps.

ARLEQUIN.

Et avec tout cela, vous êtes gueux comme un Peintre ?

LE PEINTRE.

Il est vray qu'un Peintre ne va pas si-tôt en carrosse qu'un Caissier ; mais enfin, on ne laisse pas de se tirer d'intrigue ; & depuis que les gens d'affaires se sont jettez dans le goût des tableaux, notre profession est un peu reconciliée avec la fortune. D'ailleurs, j'ay un talent merveilleux pour le portrait.

ARLEQUIN.

Et attrapez-vous bien l'air des gens ? Faites-vous ressembler ?

LE PEINTRE.

A merveille.... j'attrape cela.... le tour du visage, le feu des yeux, le coloris du tein.... Il n'y a pas un de mes portraits qui ne ressemble parfaitement.

ARLEQUIN.

Et avec ce beau talent, peignez-vous bien des femmes?

LE PEINTRE.

Ouy dea.

ARLEQUIN.

Vous peignez des femmes, & vous faites ressembler? Poursuivez, mon amy, poursuivez, vous êtes dans le grand chemin de l'Hôpital. Un bon Peintre de femmes doit être un imposteur de profession.

LE PEINTRE.

Cela est vray. Il y a quelque temps qu'une vieille Marquise me pria de faire son portrait, je fus assez sot pour me piquer de sincérité, je la peignis comme deux goutes d'eau.

ARLEQUIN.

Hé bien?

LE PEINTRE.

Elle ne se vit pas plutôt comme la nature l'avoit faite, qu'elle voulut me faire jetter par les fenêtres, disant que je la rendois hideuse. A huit jours de là, je luy portay un Portrait que j'avois fait d'une jolie petite personne de dix-huit ans. Je luy dis que c'étoit le sien que j'avois raccommodé, elle me fit donner cinquante pistoles, & publie par-tout, que je suis le premier homme du monde.

ARLEQUIN.

Bon! si l'on peignoit les gens tels qu'ils sont, ils se feroient peur les uns aux autres.

LE PEINTRE.

A vous parler naturellement, mon grand gain n'est pas de faire des Portraits.

AR-

ARLEQUIN.

A quoy donc gagnez-vous davantage ?

LE PEINTRE.

A retoucher les anciens originaux.

ARLEQUIN.

Quoy, vous vous mêlez de barbouiller ce qui nous reste de l'Antiquité ?

LE PEINTRE.

Vous ne m'entendez pas. Je dis que je travaille sur les vieux Originaux naturels.

ARLEQUIN.

Encore moins.

LE PEINTRE.

N'avez-vous jamais vu un visage sur lequel les années ou la petite verolle ont filloné des trous, où les amours à coup seur ne joüent plus à la fossette.... tac.... tac.... je vous remplis cela, & rétablis à une face sexagenaire un embonpoint de dix-huit ans.

ARLEQUIN.

Ah, vous êtes fort intelligible à present.

LE PEINTRE.

Je répans sur des joüës décrepites un incarnat.... Oh, ma foy, cinq ou six coups de pinceau touchez à propos, donnent un terrible soufflet à l'Extrait baptistaire le mieux collationé.

ARLEQUIN.

La malepeste ! vous devez être à votre aise avec un si beau talent. Mais ne s'apperçoit-on pas que ce n'est que de la peinture ?

LE PEINTRE.

Bon ! si vous aviez vû une paire de sourcils que j'ay livré il y a huit jours à une vieille Présidente, vous y seriez trompé vous même. Son mary ne s'en apperçut qu'en y regardant avec ses lunettes.

ARLEQUIN.

Monsieur le Peintre, ne pourriez-vous pas me montrer quelque chose de votre façon ?

LE PEINTRE.

Volontiers. J'ay une piéce curieuse.... Hola, ho, apportez ce tableau.

(*On apporte un Tableau qui represente un Abbé avec un habit brodé, & une cravatte en Steinkerque.*)

LE PEINTRE.

Voyez cela. Est-ce bien peint? Tenez, pour qui prendriez-vous cet homme-là?

ARLEQUIN.

Pour un Colonel, s'il avoit une épée.

LE PEINTRE.

Bon! c'est un Abbé qui a voulu se faire peindre dans cet habit là. C'est son habit d'occasion, & celuy-là même dans lequel il fut ces jours passez volé, & battu, en faisant porter son souper en ville. Mais ce seroit bien pis si vous le voyez à sa toilette.

ARLEQUIN.

Comment donc?

LE PEINTRE.

Il a voulu que je le peignisse en deshabillé. Voulez-vous le voir?

ARLEQUIN.

Est-ce que vous l'avez-là?

LE PEINTRE.

Et n'ay-je pas le secret de changer ce tableau comme il me plaît? Voyez, voyez.

(*Le Tableau change, & l'Abbé paroît devant une toilette pleine de quarrez, de pots de pommade, & de rouge.*)

ARLEQUIN.

Oh parbleu, Monsieur le Peintre, vous vous moquez de moy. C'est une femme.

LE PEINTRE.

Ouy vrayment une femme! Les femmes de ce temps-cy y sont bien plus cavaliérement. Tenez, voila une toilette de femme.

(*Le Tableau change. Une femme paroît devant une table pleine de bouteilles de ratafia. Elle a une pipe à la bouche & un verre à la main.*)

A R-

ARLEQUIN.

Oh, pour celuy-là, je ne m'y attendois pas.

LE PEINTRE.

Voulez-vous voir votre portrait en petit? J'ay tous les gens illustres. Voyez. Cela vous ressemble-t-il?

(*On voit un petit Arlequin dans le tableau qui salue, descend, danse & s'en va.*)

## SCENE VI.

OCTAVE, SCARAMOUCHE, COLOMBINE (*cachée.*)

COLOMBINE.

VOila l'homme que j'ay vu tantôt avec mon Prince, cachons nous, & écoutons ce qu'il dit.

SCARAMOUCHE.

Ah, amour, amour, petit scélérat, que tu fais faire de folies! Il n'y a pas jusqu'au cerveau d'un Comédien que tu ne t'aviſes de déranger. Octave étoit habile, goûté de tous ceux qui l'écoutoient, il s'eſt aviſé de devenir amoureux, & n'eſt plus qu'un.... Ma foy, Monſieur, Octave, ce n'eſt pas là votre métier, & pour un Comédien qui s'eſt enrichy à faire l'amour, j'en connois trente qui s'y ruinent. Mais le voila. Comme il eſt fait! le pauvre garçon me fait pitié. Hé bien, comment va le cœur?

OCTAVE.

Ah! mon pauvre Scaramouche, je ſuis le plus malheureux de tous les hommes, j'adore Colombine.

SCARAMOUCHE.

Le grand malheur! ſi vous l'aimez, elle ne vous hait pas; & je ſuis bien trompé ſi elle ne vous cherche.

OCTAVE.

Et c'eſt ce qui me confond. Elle me croit un homme de grande qualité, elle ne s'eſt embarquée que ſur cette eſperance, & je dois mourir de honte d'avoir abuſé de ſa crédulité.

SCARAMOUCHE.

Allez, allez, nous sommes dans un temps où l'on ne meurt pas plus de honte que d'amour.

OCTAVE.

Admire la cruauté de ma destinée ! je fuyois Colombine, je commençois à sentir que je guérissois, lors que quelque démon ennemy de mon repos me la fait trouver en ces lieux, comme par enchantement, & redonne à mon cœur toute sa premiére sensibilité.

SCARAMOUCHE.

Vous l'aimez, elle vous aime.... hem ? y a-t-il tant de façons ? épousez-la.

OCTAVE.

Que je luy donne un Comédien, après luy avoir promis un Prince ?

SCARAMOUCHE.

Elle ne seroit pas la premiére qui auroit fait succeder à un grand Seigneur, un homme de moindre étoffe. De tout temps la Comédie s'est faufilée avec les gens du beau monde.

OCTAVE.

Je ne puis me pardonner de l'avoir trompée.

SCARAMOUCHE.

Tarare, pardonner ! les femmes sont plus indulgentes que vous ne pensez, pourveu que....

OCTAVE.

Mon cher Scaramouche, je t'ouvre mon cœur. Quelqu'envie que j'eusse de rester en ces lieux, il faut absolument que je m'en arrache, j'iray me cacher quelque part au bout du monde, où je ne verray jamais....

COLOMBINE (*paroît.*)

Tu ne me verras jamais, traître ! tu m'as trompée, & tu veux me fuir ?

OCTAVE.

Ah, Ciel !

CO-

COLOMBINE.

Vous m'aimez, Octave? Vous m'aimez? Quelle preuve vous m'en donnez! partir sans me dire adieu!

SCARAMOUCHE.

Voicy bien une autre histoire!

OCTAVE.

Vous vous abusez, Madame, je ne suis pas....

COLOMBINE.

J'ay tout entendu, j'ay appris ce que vous êtes de votre propre bouche, & mon cœur a raison de se plaindre du peu de confiance que vous avez en mon amour. Vous ne sçavez pas aimer, Octave. Avez-vous pû croire que je n'aimasse en vous que la grandeur qui paroissoit à mes yeux? Desabusez-vous, rendez-moy justice, & contez que ce n'est pas le Prince, mais Octave que je suis venu chercher icy.

SCARAMOUCHE.

La peste, qu'une fille amoureuse a d'esprit!

OCTAVE.

Ah! trop généreuse Colombine, par où pourray-je vous exprimer....

COLOMBINE.

Voicy Arlequin. Vous sçavez les raisons que j'ay de le ménager, c'est un homme de poids, & qui malgré ses caprices, pourra nous être d'une grande utilité: retirez-vous, que je luy parle seule, je luy feray mieux entendre mes raisons.

## SCENE VII.

ARLEQUIN, COLOMBINE, SCARAMOUCHE.

ARLEQUIN (*à Scaramouche.*)

AH, bon jour, Seigneur Bagatelle. Quoy, vous êtes encore icy?

SCARAMOUCHE.

*Signor sì, con tutte le mie Bagatelle, al servitio di V.S.*

ARLEQUIN.

Je vous rends graces, je vous ay déja dit que vous pouvez les porter à Paris.

SCARAMOUCHE.

*Hò sentito dire, che V. S.* bâtissoit une grande Ville, *una famosissima città; e così*, je venois avec toutes mes bagatelles, pour divertir votre femme & vos petits enfans.

ARLEQUIN.

A Paris, à Paris. Je ne veux point de fadaises chez moy, & la bagatelle en sera bannie aussi sévérement, que l'amour l'est du mariage.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur Arlequin, seriez-vous de l'opinion de ceux qui croyent que le premier jour de l'Hymen, est le dernier de l'amour, & du bon temps?

ARLEQUIN.

De l'amour, ouï. Pour du bon temps, c'est selon. Certaines femmes ne commencent à en prendre, que lors qu'elles commencent à être épouses; d'autres ne le goûtent qu'au veuvage, tout cela est très bien partagé. Mais à propos de femme, sçavez-vous que dans ma Ville nouvelle, pour épargner aux Plaideurs la moitié de ce qui leur en coûte, les femmes rendront la justice?

SCARAMOUCHE.

Des femmes Juges! Que de prises de corps!

ARLEQUIN.

J'ay remarqué, que presque tous les Plaideurs payent leurs Arrêts aux Belles qui font bien dans l'esprit du Juge.

COLOMBINE.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Cependant, il n'en est pas moins inexorable sur les Epices; de sorte que le pauvre diable de plaideur paye des deux côtez.

COLOMBINE.

J'entends.

ARLEQUIN.

Vous voyez bien, que si les femmes rendoient la justice en leur nom, on en seroit quitte pour ce qu'on leur donne.

COLOMBINE.

Il y a même en cela un autre avantage. Car, une belle Magistrale qui trouvera quelque plaideur de bonne déguaîne, luy fera gratis des Epices.

ARLEQUIN.

Justement, comme il arrive tous les jours à nos vieux Magistrats avec de jeunes Soliciteuses.

COLOMBINE.

Ma foy, je croy qu'il fera beau voir un Sénat feminin; toutes ces femmes auront bonne grace en robe, & en bonnet! Cela sera bien leste!

ARLEQUIN.

Hé, je les défie d'être plus poupines & plus musquées, que quelques-uns de nos jeunes Sénateurs de Paris.

COLOMBINE.

Je vous avoue que ce dessein m'enchante, & que je brûle de le voir executé.

ARLEQUIN.

Pourquoy?

COLOMBINE.

Je me figure avec plaisir, une trentaine de femmes aux opinions. Le bruyant Tribunal! il faut convenir que toutes vos Loix sont admirables!

ARLEQUIN.

Vous sçavez bien que tous les ans je marieray trente filles aux dépens du Public.

SCARAMOUCHE.

Belle réparation!

COLOMBINE.

Et qui fera grand plaisir à quantité de jeunes personnes qui n'ont pas assez de bien.

ARLEQUIN.

Comment donc jeunes ? Marier de jeunes filles ? Je n'employe pas si mal mon argent ? Les jeunes & jolies personnes se marient assez gratis. Je destine ce fonds pour ces vieilles filles de dur débit, qui ont resté trente ans dans une arriére-boutique, dont on ne se charge qu'à bonnes enseignes, & qui demeureroient éternellement à la porte de l'Hymen, si l'argent ne leur servoit de véhicule.

## SCENE VIII.

JAQUET, MACINE, ARLEQUIN. COLOMBINE.

JAQUET.

MOnsieur, je venons vous prier de nous donner un petit brin d'avis, en payant, s'entend, comme de raison.

MACINE.

Ouy, Monsieur, je voulons faire les choses de bonne grace; & s'il n'y a pas assez de quinze sols, j'irons jusqu'à la piéce neuve.

ARLEQUIN.

Ces gens-là me prennent pour un Avocat ou un Médecin. Allez mes enfans, je ne vends pas mes paroles; mais de quoy s'agit-il ?

JACQUET.

De boutre la paix dans notre ménage.

ARLEQUIN.

Vous êtes donc mariez ?

MACINE.

Pas encore; mais je pourons l'être sans miracle avant jour failly.

ARLEQUIN.

Vous n'êtes pas encore mariez, & il vous faut un tiers pour terminer vos differens ? Ah, ah ! Hé, comment ferez-vous donc si vous l'êtes une fois ?

M. A-

MACINE.

C'est que Jaquet est un entêté, un vilain.

JAQUET.

C'est que Macine est une éventée, & une glorieuse. Elle me donne cent dix livres en mariage, & elle veut que de cet argent-là je luy en fasse un habit.

ARLEQUIN.

Metre sa dot en habits & en bijoux de nôces, c'est à present le grand usage.

COLOMBINE.

Heureux le mary quand cela n'excéde pas!

MACINE.

C'a n'est-il pas juste, Monsieur? Il dit luy qu'il en veut acheter deux arpens de tarre.

JAQUET.

Ouy, qui me rapporteront un bon revenu, au lieu qu'un habit, ça n'est que de l'argent mort.

MACINE.

De l'argent mort dea! J'ay pourtant ouï dire à une Madame de Paris, qu'une Procureuse de ses amies avoit un habit de velours verd cramoisi, dont alle retiroit cinq cent bonnes livres de rente, bon an mal-an.

ARLEQUIN.

Et j'ay connu, moy, une femme qui faisoit valoir de simples grisetres à un denier bien plus haut.

MACINE.

Oh, je sçay un peu vivre. Va Jaquet, compte qu'une jolie femme un peu ajustée vaut toûjours son prix, & rapporte son revenu.

COLOMBINE.

Je trouve que Macine a raison, il faut toûjours suivre la grande route, & faire comme les autres.

JAQUET.

Quoy; tout notre bien en un guenillon?

ARLEQUIN.

Ouy; que comme les autres femmes, elle se mette sa dot sur le corps: dût-elle à leur exemple mettre dans quinze jours ses habits en gage.

JAQUET

Puisque vous le trouvez bon, qu'alle fricasse comme alle l'entendra, j'auray le plaisir de voir ma femme brave. Adieu, Monsieur, & grand mercy.

MACINE.

Bon soir, Monsieur.

ARLEQUIN.

Bon soir.

MACINE (*revenant.*)

Mettray-je de l'or sur cet habit, Monsieur?

ARLEQUIN.

Ouy, des diamans même, si vous en trouvez à crédit.

MACINE.

Pour les Cornettes, je les prendray de papier? ça ne dure guéres, mais ça reluit beaucoup. Votre servante. (*Ils sortent.*)

ARLEQUIN.

Voila qui prouve bien que la vanité est de par tout. Mais, Madame, parlons d'autre chose, je vous aime, je vous l'ay déja dit. Je vous offre icy un établissement: faites mon bonheur, je tâcheray de faire le votre.

COLOMBINE.

Je vous ay déja répondu que mon cœur ne se donnoit pas deux fois. J'aime Octave.

ARLEQUIN.

Qui? ce Prince là....

COLOMBINE.

N'insultez point.... Mais le voicy avec un homme que je ne connois pas.

## SCENE IX.

LE DOCTEUR, OCTAVE. COLOMBINE, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

MOnsieur, Monsieur, voila par le plus grand bonheur du monde, ce fils dont je vous ay parlé tantôt.

AR-

ARLEQUIN.

Qui étoit dans un poste si éclatant? Vous aviez raison, il brille trois fois la semaine parmy des lustres & des chandelles.

OCTAVE.

Ouy, Monsieur, je suis Comédien. Mais votre Philosophie n'est pas fort éloignée de la mienne, ma profession comme la votre, est de corriger les hommes en les rendant ridicules.

ARLEQUIN.

C'est bien fait. Mais Docteur, sçavez-vous que voila une personne qui aspire à être votre bru?

LE DOCTEUR.

On m'a tout conté; & je la prie de recevoir mon fils pour son mary.

COLOMBINE (*à Arlequin.*)

Consentez à notre mariage, & souffrez que nous nous établissions ici avec vous. J'ay eu toute ma vie un furieux penchant pour la Comédie: La belle occasion de le satisfaire! Nous composerons une Troupe admirable.

ARLEQUIN.

Je consens à tout, à condition que dans vos Piéces, vous ne louerez jamais personne, & que vous ne ferez pas quartier à la moindre impertinence. Outre cela, vous observerez, s'il vous plaît, les Loix que je prescris à mes Citoyens. Je les ay mises par écrit, écoutez. (*Il lit.*)

I.

Que toute Charge s'abolisse,
Dans ma Ville nouvelle une seule me plaît,
Et je ne veux pour tout Office,
Qu'un bon prêteur sans intérêt.

II.

Qu'avec mépris on regarde les biens,
Qu'un coffre fort, une grosse marmite,
Ne fasse point tout le mérite,

De

De mes nouveaux Concitoyens.

COLOMBINE.

Adieu les Abbez bien nourris !

ARLEQUIN.

Je ne veux point de faineans. (*Il lit.*)

III.

Qu'un fat ne régle point son estime grossiére,
Sur le dehors pompeux des Carosses brillants.
Et quiconque a monté derriére,
Qu'il soit exclus d'entrer dedans.

COLOMBINE.

Si cette loy s'observoit à Paris, les deux tiers des Carosses resteroient sous la remise.

ARLEQUIN (*lit.*)

IV.

Je bannis ces Docteurs qui de mots assassins
Ont pour toute science, une longue tirade,
Et veux comme à Chaudray que tous mes Médecins,
Sçachent & ne rien prendre, & guérir un malade.

COLOMBINE.

Oh, pour celuy-là, il est directement contre les Statuts de la Faculté.

ARLEQUIN (*lit.*)

V.

Qu'en intrigue à vingt ans toute fille soit neuve,
Fût-ce un tendron aux coulisses nourry :
Mais je deffens à riche & vieille veuve,
D'épouser un jeune mary.

VI.

Sortez de mes Etats, brelandiéres coquettes,
Qui rassemblez joueurs & galans confondus,
Et chez qui tous les jours Lansquenets & Bassettes ;
Sont les jeux les moins deffendus.

COLOMBINE.

Vous acheverez une autre fois le reste. Voyons à present la nôce de Jaquet & de Macine.

(*Le Théâtre represente un fort beau boccage. On voit plu-*

*plusieurs Bergers assis auprès de leurs Bergéres qui joüent de différens instrumens. Un Berger & une Bergére héroïques chantent ce Duo Italien.*)

*Mia luce, mio core,*
*Mia vita, mia spene,*
*Quando sià che trionsi il nostro amore*
*Su queste spiaggie amene?*

(*Quatre Payſans danſent une entrée. Une Bergére chante.*)

Nous ne brillons jamais d'un éclat emprunté.
Notre beauté
Doit toute ſa parure
A la ſeule nature;
Notre teint n'eſt point frelatté,
Nous n'y mettons point de peinture;
Et quand le hâle l'a gâté,
C'eſt avec de l'eau toute pure,
Que revient ſa vivacité.

(*Un Sabbotier danſe tout ſeul. Octave chante.*)

Le ſeul amour eſt inutile,
Parmy les Amans de la Ville.
Il faut par les preſens exprimer ſon ardeur.
Pour attendrir une inhumaine;
Il faut avec de l'or que l'on forme la chaîne,
Dont on veut arrêter ſon cœur.

(*Un Payſan & une Payſane danſent.*)

OCTAVE.

Mais, Monſieur, le Philoſophe, ne voulez-vous pas auſſi vous réjoüir? Allons chantons & danſons en rond.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. A la charge que chacun chantera ſon couplet, & y mettra une comparaiſon.

OCTAVE.

Volontiers. Commencez.

ARLEQUIN (*chante.*)

Comme l'hyver a des roupies,
Cerès des bleds, Flore des fleurs;

Ainſi

Ainſi Paris a des harpies,
Greffiers, Sergens, & Procureurs.

OCTAVE (*chante.*)

Comme on voit pancher la balance
Du côté du poids le plus fort;
Ainſi femme à qui plus finance,
Se livre ſans aucun effort.

COLOMBINE (*chante*)

Comme au Soleil cedent la place,
Les nuages les plus épais;
Ainſi l'éclat du plumet chaſſe
Les grands & les petits collets.

LEANDRE (*chante.*)

Comme on voit que la pleine Lune
Par degrez monte au Firmament;
Ainſi j'en ſçay dont la fortune
A commencé par le croiſſant.

MEZZETIN (*chante.*)

Comme les Abeilles habiles
Puiſent des fleurs les ſucs nouveaux,
Ainſi les Coquettes ſubtiles
Sucent la bourſe des nigauts.

SCARAMOUCHE (*chante.*)

Le fêtu d'abord pirouette
Qu'il eſt auprès de l'ambre chaud;
L'Ambre à Paris c'eſt la Griſette.
Et le fêtu c'eſt le Courtaut.

ARLEQUIN (*chante.*)

Comme un Coucou que l'amour preſſe,
Prend un nid qui n'eſt point à luy;
Ainſi l'Officier a l'adreſſe,
De pondre dans le nid d'autruy.

(*Ils danſent tous en rond; & la Comédie finit.*)

PAS-

Pasquin
et
Marphorio

# PASQUIN
## ET
# MARFORIO
## MEDECINS
## DES MOEURS.

*COMEDIE EN TROIS ACTES.*

MISE AU THEATRE

Par Messieurs du F **, & du B **,

*Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le troisiéme jour de Fevrier* 1697.

A C-

# ACTEURS.

LE DOCTEUR.
ANGELIQUE, } filles du Docteur.
JULIE, }
LEONORE, Niéce du Docteur.
LEANDRE, Amant de Julie.
OCTAVE, Amant d'Angelique.
SCARAMOUCHE, Valet d'Octave.
PIERROT, Valet du Docteur.
ARLEQUIN, *Pasquin.*
MEZZETIN, *Marforio.*
LA VERITE'.
LA MEDISANCE.
UN CUISINIER.
UN JALOUX.
UNE IMPATIENTE.

*La Scène est à Paris.*

PAS-

# PASQUIN ET MARFORIO.

## ACTE I.

### SCENE I.

PASQUIN (*seul, en Voyageur.*)

AH fortune, fortune! feras-tu toûjours faire la pirouette aux Pasquinades du malheureux Pasquin, & n'embourberas-tu jamais la roue de ton inconstance dans l'ornière de mon mérite? *Partito di Roma* à coups de pieds au cul, *son venuto trenando* la savatte d'hôtellerie en hôtellerie, n'ayant d'autre monnoye pour payer mon écot, que de médire libéralement de ceux qui me donnoient à manger. Enfin, j'arrive icy sans argent, mais avec une faim canine, sans pouvoir appaiser les murmures affamez de mes languissans boyaux. O vous, *Cara Olivetta*, ma chére maitresse, dont les gentillesses & les minauderies coquettes me faisoient si souvent trouver crédit dans les hôtelleries, vous deviez rétablir ma fortune: mais comme tout est variable, votre beauté ne faisant plus que blanchir auprès de l'inhumanité des hôtelliers, j'ay été obligé de vous laisser là pour les gages. Que diriez-vous, belle abandonnée, si vous voyiez le tendre Pasquin le ventre aussi creux que la bourse, vous qui l'avez trouvé cent fois regorgeant de vin sur le pas de votre porte, comme sur un lit molet dont les Amours auroient remué la paillasse?

C'est

C'est là qu'en venant me relever, vous sçaviez distinguer avec tant d'adresse, les hoquets de ma plenitude vineuse, d'avec les soupirs de mon ardent amour. Ouf! Cuisine, retraite charmante & délicieuse! azile favorable autrefois à mon appetit; vous qui faites le sejour ordinaire de ma charmante Olivette! Heureuses & tranquilles marmittes qui êtes écurées par ses belles mains! broches, chaudrons, poêles, & lichefrittes, instrumens guerriers de la machoire, qui servez de trophée ordinaire à ma belle maitresse! helas! *per pietà* revoltez-vous contre tous les rôtis, & les ragoûts dont vous tous êtes les causes secondes; & par un cliquetis universel & harmonieusement funèbre, apprenez *alla mia cara Olivetta*, qu'une faim desesperée est prête à rompre les ressorts du tourne-broche de ses inclinations. Mais la perte de ma maitresse m'est encore moins sensible que celle de mon cher Camarade Marforio. Ses prudens conseils & son ingenieuse industrie seroient capables de me tirer de la misére où je suis. Mais la fortune qui a résolu ma perte, l'a fait noyer dans le naufrage, que nous avons fait sur mer. Si je trouvois encore quelque compagnon dans cette Ville, je me consolerois de ma mauvaise fortune; car, comme dit le Philosophe: *Solatium est miseris socios habere pœnarum.*

*(Scaramouche vient en roulant un quarteau de vin d'Italie, qu'il dit avoir adroitement volé sur le Port. Pasquin qui l'a observé, feint d'être un des Commis aux Aydes, qui réclame le quarteau. Scaramouche épouvanté s'enfuit, & en s'en allant laisse tomber un forêt. Pasquin ramasse le forêt, & perce le tonneau qui ne rend rien. Pasquin croyant que le tonneau n'a pas assez d'évent, en ôte un cerceau, & aussi-tôt toutes les douves tombent, & Marforio sort du tonneau. Pasquin le reconnoît, & ils s'embrassent. Scaramouche revient, qui après les avoir reconnus, les console, & leur dit qu'Octave & Leandre ses Maîtres sçachant qu'ils devoient*

*voient arriver, ont fait préparer un magnifique repas pour les régaler, & en attendant il appelle le Cuisinier, & luy ordonne de leur donner tout ce qu'ils demandent, & s'en va.*)

## SCENE II.

### PASQUIN, MARFORIO, LE CUISINIER.

MARFORIO.

VOus avez entendu l'ordre, Monsieur, le Cuisinier ? C'est nous que vous devez régaler.

LE CUISINIER (*d'un ton de colére.*)

Le mal-adroit ! le brutal !

PASQUIN.

Monsieur, si vous êtes en colére contre quelqu'un, abregez, car nos dents s'allongent.

LE CUISINIER.

Je veux aller chercher un bâton, & employer quatre heures d'horloge à battre ce Maraut-là. Il en mourra.

MARFORIO.

Mais qu'a-t-il fait pour mériter la mort ?

LE CUISINIER.

Je vous en fais Juges.

PASQUIN.

Pour bien juger, il faut avoir été à la Buvette.

LE CUISINIER.

Le scélérat ! il choisit une belle nape, fine, blanche, & parfumée. Le traître ; il met le couvert d'une propreté.... Le Coquin ! Il sert sur table des soupes succulentes, des ragoûts friands, un rôt rissolé, cuit à propos....

PASQUIN.

Monsieur, n'allez pas si vîte. Vous servez le rôty, & je n'ay pas encore tâté des ragoûts.

MAR-

MARFORIO.

Mais je ne vois encore rien là qui mérite la mort.

LE CUISINIER.

Moy, qui suis d'une exactitude, je lève un coin de la nape, & j'apperçois que la table est d'un vilain bois vermoulu, tout pourry. Aussi-tôt de rage je renverse la table, je jette les plats par les fenêtres....

MARFORIO.

*Hoime!* Nous voila ruinez!

PASQUIN.

Monsieur, ne pourriez-vous pas m'enseigner l'endroit où vous avez jetté toutes ces viandes?

LE CUISINIER.

Hé sy, Monsieur! quand vous devriez mourir de faim, il faut attendre de la viande neuve. J'ay envoyé acheter un Bœuf à Sceaux, un Mouton à Beauvais, & des Poulardes au Maine.

PASQUIN.

Et du fromage à Milan.

LE CUISINIER.

J'ay envoyé chez le Menuisier faire faire une table neuve; & dès que cela sera venu, on vous servira.

PASQUIN.

Cela ne sera pas nécessaire, nous serons déja morts; & au lieu d'une table il n'aura qu'à apporter une Biére.

LE CUISINIER.

Des gens comme vous ne se traittent pas sans cérémonie.

MARFORIO.

Les cérémonies sont mortelles à jeun, mais n'avez-vous rien de cuit?

LE CUISINIER.

Non, si ce n'est deux œufs frais cuits d'avanthier, & cela viendra fort à propos, car vous voila deux.

PASQUIN.

Donnez, nous les avalerons avec la coquille.

LE

LE CUISINIER.

Je le veux bien, venez. Où mettra-t-on le couvert? dans la salle? le salon? la chambre? la cour? le garde....

MARFORIO.

Dans la Riviére, Cuisinier au Diable.

LE CUISINIER.

Vous servira-t-on en vaisselle d'or? d'argent? de vermeil? de cuivre? d'étain? de métail de Prince....

PASQUIN.

Et sers-nous en terre à Potier si tu veux, pourveu que nous mangions. (*Ils le chassent en le battant, & le suivent.*)

## SCENE III.

LE DOCTEUR.

C'Est une profession bien fatigante que celle d'un Médecin; il est toûjours embarassé pour les affaires des autres, & n'a pas le temps de veiller aux siennes. Voila une lettre que j'ay reçue de mon gendre futur, je vais avertir Angelique de se disposer à le recevoir. Angelique, Angelique?

## SCENE IV.

ANGELIQUE, LE DOCTEUR.

ANGELIQUE.

AH mon Pere! que vous êtes injuste & incommode, d'interrompre le seul plaisir auquel je sois sensible; je ne me suis encore regardée que deux heures, & j'ay trouvé une maniére de soûrire toute nouvelle, dont je ne m'étois pas encore avisée.

LE DOCTEUR.

Un beau plaisir vraiment, de faire des grimaces de-

vant un miroir ! Je veux te donner un mary, afin que tu ayes autre chose que toy à regarder.

ANGELIQUE.

Moy, mon pere, j'épouserois un homme, qui deux jours après mon mariage ne sçauroit pas si je suis belle ?

LE DOCTEUR.

On a bien affaire de beauté vraiment dans une famille ! c'est la beauté qui le plus souvent deshonore une maison. Je veux dans la mienne de la vertu, & de la noblesse : Il y a plus de trente ans que j'ay la rage d'être noble, & je veux que ce soit toy qui m'annobliſſe.

## SCENE V.

### LEONOR, ANGELIQUE, LE DOCTEUR.

LEONOR.

AH ma Cousine ! sauvons-nous, sauvons-nous. Qu'on mette les chevaux au Carrosse.

LE DOCTEUR.

A qui en veut cette folle-là ?

ANGELIQUE.

Mais, ma Cousine, qui vous oblige à un départ si précipité ?

LEONOR.

Une femme comme moy peut-elle partir trop promptement de Paris, quand Pasquin & Marforio y arrivent ? On dit qu'ils amènent de Rome la Médisance, que je hais beaucoup, & la Vérité, que je crains encore davantage. Mais, ma Cousine, sçavez-vous bien ce qu'on dit ? ils affichent, Cousine, ils affichent. Une femme affichée est une femme perdue. Ils disent tout ce qu'ils sçavent ; je n'aime point les caquets, je n'aime point les caquets.

ANGELIQUE.

Ils disent tout ce qu'ils sçavent ? Oh tant mieux ; je les

les attends de pied ferme. Ils sçauront à quel degré je suis sage, ils le publieront par tout, & cela me distinguera de la multitude. Ils disent tout ce qu'ils sçavent.

LEONOR.

Et sçavent tout ce qui se fait, c'est le pis que j'y trouve. Ces esprits penetrans sont dangereux pour la réputation des femmes. Mais en vérité, Cousine, j'admire votre tranquillité. Quoy ? tant de sang froid à l'approche de ces vilaines gens-là ? Pour moy, je n'ay point assez de hardiesse pour les attendre ; & si toutes les femmes entre deux réputations veulent me suivre, j'auray bonne compagnie.

ANGELIQUE.

C'est fort bien fait à vous. Vous craignez la médisance ; pour moy je vous conseille d'aller établir en Amérique une Colonie de femmes craintives.

LEONOR.

Votre tranquillité me feroit soupçonner quelque chose... En cas d'honneur, Cousine, celle qui craint le moins est celle qui n'a rien à perdre.

ANGELIQUE.

Mais encore, expliquez-nous les raisons qui vous obligent à partir si promptement ?

LEONOR.

Des raisons ! j'en ay mille pour une, Pasquin ira dire au Conseiller ce que le Banquier me donne ; au Banquier ce que je donne à mon Maître à Danser ; au Maître à Danser que je reçois du vin d'un premier Commis ; au Commis que je le bois avec le Colonel, & le Colonel les espiegleries de l'Académiste. Or le Banquier ne prêtera plus d'argent au Conseiller ; le Commis fera manquer le Banquier ; l'Académiste ferraillera avec le Colonel ; & le Colonel fera sauter le Maître à Danser. Et voila une guerre civile dans l'œconomie de mon ménage.

LE DOCTEUR.

Quel pot-pourry de galanterie !

LEONOR.

Vous voyez bien que j'ay mille raisons pour une.

ANGELIQUE.

J'entens, vous avez autant d'Amans que de raisons.

LEONOR.

Vous ne voulez pas venir ? Pour moy je vous declare que je m'en vais. Qu'entens-je ? tout me paroît Pasquin. Fuyons, fuyons ces vilaines gens-là. Mon équipage, un Fiacre, un Fiacre ? (*Elle sort.*)

LE DOCTEUR.

Or sus, ma fille, recommençons le discours que nous tenions. Ce Gentilhomme doit venir aujourd'huy, & je pretens que vous l'épousiez.

ANGELIQUE.

Quoy, mon Pere, vous voulez me parler encore de mariage ? Si vous n'aviez pas autre chose à me dire, falloit-il me donner la peine de descendre ? Adieu, je vais achever de me mirer.

LE DOCTEUR.

Et moy j'acheveray de te marier. Que je suis malheureux ! J'ay deux filles, je ne sçaurois me défaire de celle que je n'aime point, & l'autre me fait enrager.

## SCENE VI.

PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT.

QUe diantre, Monsieur, faites donc taire votre fille ? Elle veut que je la serve en Musique ; elle me chante toûjours aux oreilles : (*Il chante.*)

(*Pierrot, je veux sortir, baille moy mon écharpe. As-tu décroté mes souliers ?*)

Je crois pour moy qu'elle a le démon de l'Opéra dans le ventre.

LE

LE DOCTEUR.

Quoy ? sa manie chantante ne la quitte point ?

PIERROT.

Sa chanterie l'a prise depuis que vous luy avez refusé ce petit Leandre, qui luy venoit tous les jours chanter mille faligoteries sous ses fenêtres. Et franchement, si vous la mariez, cela la feroit bien déchanter ; car ce qui cause la chanterie, c'est lors que la joye surmonte : Or la surmontation ne vient que quand on a envie de rire : si bien qu'un mary qui est un animal triste, empêche toûjours sa femme de rire ; & voila ce qui suffoque la démangeaison de chanter.

LE DOCTEUR.

Je l'aime trop pour la donner à un mary.

PIERROT.

Parce que vous l'aimez, vous ne voulez pas la marier ? Elle aimeroit bien mieux que vous la haïssiez, la pauvre fille.

LE DOCTEUR.

Mais, Pierrot, toy qui es son confident, tu devrois bien luy remontrer qu'il y a de la folie à chanter toûjours.

PIERROT.

J'y ay fait mes cinq ou six sens de nature ; & je l'ay avertie plusieurs fois, que plus une fille chantoit, plus on croyoit qu'elle faisoit pis. Sçavez-vous bien ce qu'elle me répond à tout cela ? (*Il chante.*)

*Tais toy tu n'es qu'un sot.*

Dame, Monsieur, je ne suis pas accoutumé qu'on me dise des injures en Musique.

LE DOCTEUR.

Suffit, je tâcheray de ramener celle cy par la raison, & je me serviray de mon autorité envers l'autre pour luy faire épouser le Gentilhomme à qui je l'ay promise. Il faudra bien qu'elle m'obeïsse.

PIERROT.

Oh, il faudra, il faudra! ça est bien aisé à dire! Mais quand je luy en ay parlé, elle m'a dit que vous n'aviez rien à luy commander.

LE DOCTEUR.

Comment donc? Est-ce que je ne suis pas son Pere?

PIERROT.

Faut bien qu'elle repugne à cela: car si elle y trouvoit la moindre apparence dans son instinct, elle vous obéiroit.

LE DOCTEUR.

Je luy feray bien connoître que je le suis. Mais voicy ces Godelureaux qui lorgnent mes filles; j'ay envie de leur aller dire qu'ils aillent au diable. Mais non, retirons-nous plutôt, Mars ne s'accorde pas avec Hypocrate.

PIERROT.

Sauvons-nous avec Hypocrate.

(*Octave & Leandre viennent avec Scaramouche, & le prient de recommander leurs intérêts à Pasquin & à Marforio. Après qu'ils se sont retirez, Pasquin arrive. Scaramouche luy annonce l'arrivée de la Vérité & de la Médisance qui le cherchent.*)

## SCENE VII.

(*Le Théâtre represente une Riviére. On voit la Vérité dans une magnifique Gondole, qui avance jusqu'au bord du Théâtre, au son des instrumens.*)

PASQUIN, MARFORIO, LA VERITE, LA MEDISANCE.

PASQUIN.

QUoy? c'est la Vérité, ma fidelle compagne? Quel dessein vous oblige à battre la campagne? Je ne vous croyois pas si proche de Paris.

Mais

Mais quel éclat frappe ma vue ?
Depuis quand portez-vous de si riches habits ?
Je comptois de vous voir arriver toute nue.

LA VERITE'.

Des hommes d'aujourd'huy je serois mal reçue,
Et s'ils aiment la nudité,
Ce n'est pas dans la vérité.
Pour me conformer à l'usage
Des femmes de ce pays-cy,
J'ay cru que c'étoit peu de masquer mon visage,
Je masque ma parole aussi.

PASQUIN.

Vous êtes effrontée, indiscrète fieffée ;
Je puis en parler sçavamment.
Je vous ay mainte fois servy de truchement,
Et ma peau de cent coup s'en trouve paraphée.
Bref, vous m'avez toûjours porté guignon
Aussi-bien qu'à mon compagnon.
Cependant près de moy soyez la bien venue.
Vous trouverez à critiquer
Dans ce pays beaucoup plus qu'à croquer,
Point d'argent sur votre parole ;
Car jamais Vérité chez les foibles humains,
Malgré ses charmes tout divins,
Ne trouva crédit d'une obole.

LA VERITE'.

Mes habits m'ont fait subsister.
C'est souvent par l'habit qu'on se fait écouter.
Femme n'est en crédit que selon ses parures ;
C'est là le fondement des grandes avantures.
Telle qui dans son bavolet
Ecoutoit volontiers les soupirs d'un valet ;
Si-tôt qu'elle a changé d'habits & de coëffures,
D'un riche adorateur elle devient l'objet.

PASQUIN.

Il est de ces beautez comme de la Musique.
Sur un Théâtre magnifique

Un grand air de Lully se vend
Un Louis d'or ; c'est le prix courant.
Mais quand il court la pretentaine
Au tour de la Samaritaine,
Le livre & la feuille, six blancs.

LA VERITE'.

A propos de Théâtre & de Scêne comique,
Sçais-tu le party que je prens ?

PASQUIN.

Non.

LA VERITE'.

Devine.

PASQUIN.

J'entens.
Auprès des Courtisans tu vas chercher pratique ?
A dire vray chez eux l'on gagne peu de biens.

LA VERITE'.

Non, je vais m'établir chez des Comédiens.
Nous verrons comme le Parterre
Sur la Scêne me recevra.

PASQUIN.

Selon l'humeur dont il sera.
Mais quel sera ton ministére ?

LA VERITE'.

Sans rien craindre j'annonceray,
Des piéces je decideray,
J'en feray le rapport fidelle.

PASQUIN.

On ne voit point chez eux tant de sincérité :
Car en fait de piéce nouvelle,
Jamais Comédien n'a dit la vérité.

LA VERITE'.

Bon ! c'est justement sur la Scêne
Que je décide en Souveraine.
Chez eux en ce métier je reussis si bien,
Que les Originaux que dépeint ma satyre
Sont charmez du Comédien

Qui

Qui les corrige & les fait rire.
De ma protection tu te trouveras bien.
Tu sçais qu'à Rome en pleine rue
Je t'ay fait élever jadis une Statue.

PASQUIN.

Je sçay qu'au bout d'un funeste chevron
On mit mon portrait & mon nom,
Et ce portrait en diligence
Fit décamper l'Original.

LA VERITE'.

Je ne t'ay jamais fait de mal.
Tu sçais que c'est la médisance.

PASQUIN.

Ne fut-ce pas la Vérité,
Qui contre ce vieillard d'Hymen trop entêté
Me fit faire cette satyre :
Harpagon se marie ! O ciel ! il signera :
Mais du reste, *non plus ultra*.

LA VERITE.

Ouy, mais quand tu fis dire
A son Voisin:
*J'iray plus loin;*
Ce fut je pense
La Médisance.
C'est elle enfin qui me détruit,
Par tout elle me suit.
Je l'entens, elle vient me faire une querelle.
Je suis, si tu l'en crois, bien plus méchante qu'elle.
(*La Gondole se change en un antre affreux, d'où sort la Médisance, qui chante :*)
Non, ce n'est point la Médisance ;
C'est la Vérité qui nous offense.
La Coquette se rit
Du médisant qui dit
Qu'elle n'est pas cruelle
Au troupeau d'Amans qui la suit:
Mais on feroit rougir la Belle,

En luy nommant tout bas
Le seul qu'on voit entrer chez elle
Quand tous les autres n'y sont pas.
Non, ce n'est pas la Médisance,
C'est la Vérité qui nous offense.

PASQUIN.

Mais ne pourroit-on point sçavoir la difference qu'il y a entre vous deux ?

LA MEDISANCE (*chante.*)

On dit qu'en festins Iris
Ruineroit quatre maris,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sans repugnance,
Aux dépens de sa beauté,
Son sot Epoux fait bombance,
C'est la pure vérité.

MARFORIO (*chante.*)

On dit que Madame Anroux
Vit mal avec son Epoux,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que sa complaisance,
N'est qu'un amour affecté,
Pour cacher sa manigance,
C'est la pure vérité.

PASQUIN (*chante.*)

On dit que la jeune Alis,
Voudroit avoir un mary,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'un Maître de Danse,
Loin de la formalité,
En secret l'en récompense,
C'est la pure vérité.

LA MEDISANCE (*chante.*)

On dit que le Médecin,
Par malice est assassin,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit que son ignorance,

Cause

Cause la mortalité,
Plus que guerre & pestilence,
C'est la pure vérité.

MARFORIO (*chante.*)

On dit que d'un Bas Normand,
Un Juge a pris de l'argent,
Ce n'est qu'une médisance,
On dit qu'avant l'Audience,
Sa femme a sollicité,
Et fait pancher la balance,
C'est la pure vérité.

PASQUIN (*chante.*)

On dit que Jeannot chez luy,
Nourrit les enfans d'autruy,
Ce ne sont que médisances.
On dit que de leurs dépenses,
Son Epouse par bonté,
Veut bien faire les avances,
C'est la pure vérité.

MARFORIO (*chante.*)

On dit que ce Carnaval,
Maints Cocus iront au Bal,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit aussi qu'en cadence,
Leurs femmes de leur côté,
Danseront la contre-danse,
C'est la pure vérité.

PASQUIN (*chante.*)

On dit que les Officiers,
Vont payer leurs créanciers,
Ce n'est qu'une médisance.
On dit qu'ils ont la prudence,
Sans aucun compte arrêté,
De partir en diligence,
C'est la pure vérité.

LA MEDISANCE (*chante.*)

On dit qu'un certain Gascon,

Fait grande chére en poiſſon,
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit que par indigence,
Sans crédit d'aucun côté,
Il fait ſouvent abſtinence,
C'eſt la pure vérité.

MARFORIO (*chante.*)

On dit qu'avec ſon Amant,
Iris perdit ſon argent,
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit qu'après la ſéance,
A un jeu mieux concerté,
Il luy rendit ſa finance,
C'eſt la pure vérité.

PASQUIN (*chante.*)

On dit que Jeannin Carton
N'eſt pas bon Tabellion,
Ce n'eſt qu'une médiſance.
On dit qu'il a la ſcience
De voler de tout côté;
Et d'éviter la Potence,
C'eſt la pure vérité.

MARFORIO (*chante.*)

On dit que l'Abbé Friquet
Eſt toûjours au Cabaret,
Ce n'eſt qu'une médiſance:
On dit que de l'Alliance,
On l'a ſouvent rapporté
Sans raiſon ny connoiſſance,
C'eſt la pure vérité.

*Fin du premier Acte.*

ACTE

# ACTE II.

## SCENE I.

PASQUIN, MARFORIO.

PASQUIN.

VOyons un peu les Pasquinades qu'on a affichées à notre porte ce matin.

MARFORIO.

Je le veux. (*Il lit.*)
Pourquoy cet homme d'importance,
Superbe & bouffi d'arrogance,
Fait-il si bien claquer son foüet ?

PASQUIN (*lit.*)

C'est qu'il est fils d'un Cocher fort adroit.

MARFORIO (*lit.*)

Pourquoy la jeune Lingére,
Sans Rudiment ny Grammaire,
Apprend-elle à parler Flamand,
Italien, Suisse, Allemand ?
Dis-nous quel est son manége.

PASQUIN (*lit.*)

La friponne pendant ses recreations
Etudie au Collége
Des quatre Nations.

MARFORIO (*lit.*)

Pourquoy ce Gardenotte a-t-il fait de grands gains,
Quoi qu'il soit toûjours en débauche ?

PASQUIN (*lit.*)

C'est qu'il signe à droit & à gauche,
Et sçait écrire des deux mains.

MARFORIO (*lit.*)

Pourquoy ce gros Caissier, qui chemine avec peine,
Pour charger de lauriers son ancien écusson,
En ôte-t-il & le gland & le chêne ?

PASQUIN (*lit.*)

C'est qu'il est trop gras, le cochon.

MARFORIO (*lit.*)

Pourquoy cette beauté charmante,
Cherchant l'épouseur qui la suit,
Languit-elle d'ennuy d'être pierre d'attente ?

PASQUIN (*lit.*)

On voit secher sur pied la plante
Qui trop jeune a porté du fruit.

## SCENE II.

OCTAVE, LEANDRE, PASQUIN, MARFORIO.

OCTAVE.

HE bien, mon pauvre Pasquin, songeras-tu à nos affaires ?

PASQUIN.

Nous vous servirons mon camarade & moy, pourveu que vous ne nous obligiez point à sortir de notre caractére. S'il s'agit de découvrir les vices cachez, d'en faire trouver même où il n'y en a point, d'estropier la sagesse, & de redresser la folie, nous sommes vos gens.

LEANDRE.

Il ne s'agit que de cela. Par exemple, il faut redresser la folie du vieux Docteur, qui ne veut point marier sa fille.

PASQUIN.

Pasquinisons là dessus.
A deux ou trois Docteurs j'ay dit plus de cent fois
Qu'il faut sans différer conclure l'Hymenée
D'une fille à friand minois.
Pour un époux complet qu'on refuse à son choix
On la trouve souvent à demy mariée
A deux ou trois.

OCTAVE.

Ce même Docteur est entêté d'un Gentil-homme de campagne, qu'il me préfére, à moy qui ne me pique point du tout de noblesse.

MARFORIO.

Marforisons. (*Il chante.*)

Noblesse n'est que vetille,
Jean Gille, Gille joly Jean,
Un Roturier pour la fille,
Jean Gille, Gille joly Gille,
Gille joly Jean,
Joly Jean, Jean Gille,
Gille joly Jean.
Un Roturier pour la fille,
Jean Gille, Gille joly Jean;
Rend la moisson plus fertile,
Jean Gille, Gille, joly Gille,
Gille joly Jean,
Joly Jean, Jean Gille,
Filles prenez-en.

OCTAVE.

Angelique que j'aime, est si entêtée de sa beauté, qu'elle ne veut pas m'entendre.

PASQUIN.

Employer ses beaux jours à vaincre des cruelles,
C'est un métier bien ennuyant.
A des Soldats poltrons je compare les belles,
On les fait fuir en courant après elles,
On les attire en les fuyant.

LEANDRE.

Comme le pere de Julie hait la musique à mort, j'ay conseillé à sa fille de chanter toûjours.

MARFORIO.

A moy. (*Il chante.*)

Fille qui chante est habile,
Jean Gille, Gille joly Jean;
Fille qui chante est docile,

Jean

Jean Gille, Gille joly Gille
Gille joly Jean,
Joly Jean, Jean Gille,
Gille joly Jean.
Fille qui chante eſt docile,
Jean Gille, Gille joly Jean,
Mais par fois un peu fragile,
Jean Gille, Gille joly Gille,
Gille joly Jean;
Joly Jean, Jean Gille
Defiez-vous en.

Allez, Monſieur Octave, ne vous mettez pas en peine, je vous répons de deſabuſer Angelique de ſa beauté, & de la rendre bien raiſonnable là-deſſus. Nous allons nous déguiſer mon camarade & moy, & nous agirons comme il faut pour vos intérêts.

(*Ils ſortent enſemble. Scaramouche arrive qui trouve le ſécret de preſenter une lettre à Julie en preſence du Docteur. Après qu'ils ſont ſortis, Paſquin & Marforio arrivent deguiſez l'un en Petit Maître, l'autre en Page.*)

## SCENE III.

OCTAVE, LEANDRE, PASQUIN (*en Petit Maître.*) MARFORIO (*en Page,*) SCARAMOUCHE, JULIE (*qui ſurvient.*)

OCTAVE.

AH, bon jour, Monſieur Paſquin! Je ſuis votre ſerviteur de toute mon ame.

PASQUIN (*luy donnant un coup de pied.*)

Serviteur. Voila un échantillon de mon rôle de jeune Seigneur; je vous aborde moitié careſſes tendres & moitié coups de pied au cul; j'entre aſſez bien dans le caractére, comme vous voyez.

O C-

OCTAVE.

Un peu trop.

MARFORIO (*faisant tomber Scaramouche.*)

Excusez ma familiarité impertinente. Les caresses des Petis-Maîtres, & les malices des Pages sont assez sur le même ton.

OCTAVE.

Je vous laisse. Je souffrirois trop des duretez. que vous allez dire à Angelique. Adieu. (*Il sort avec Leandre & Scaramouche.*)

PASQUIN.

Oh ça, copions tic pour tic les grimaces des jeunes Seigneurs. Suis-je bien ainsi? ma figure est-elle assez déreglée?

MARFORIO.

Te voila assez bien sur tes jambes. Mais c'est dans un fauteuil ou sur un canapé qu'il faut t'achever de peindre.

PASQUIN.

Page, donne-moy un Fauteuil.

MARFORIO (*apportant un Fauteuil.*)

Le bon air, au moins, n'est pas de s'asseoir dans le milieu.

PASQUIN.

Oh je sçay qu'il faut se précipiter sur l'un des bras du Fauteuil, comme si on jouoit au cheval fondu. (*Il se jette sur un bras du Fauteuil.*)

MARFORIO.

Fort bien. Mets ton chapeau sur ton genou, & l'autre jambe sur le chapeau, Plus haut, plus haut.

PASQUIN.

J'entens. Il faut avec le bout du pied crotter les cornettes de la Dame.

MARFORIO.

Debraille toy.

PASQUIN.

Et où est la pudeur?

MAR-

MARFORIO.

La pudeur est chez les Pages. Jette un côté de ta Perruque, fredonne une Courante, bats la mesure d'un Rigodon, enfonce-toy dans le Fauteuil, fais-en une balançoire. Mais voila Angelique; je vais luy faire l'Ambassade (*à Angelique qui arrive.*) Madame, votre beauté fait plus de bruit que toutes les cloches de Paris. Voila mon Maître, qui est un jeune Seigneur, qui est accouru au carillon de vos charmes.

ANGELIQUE.

Je ne puis refuser à sa curiosité le plaisir qu'il se propose en me voyant; cela me vengera des mépris d'Octave. Mais se connoît-il en beauté?

MARFORIO.

Comment? c'est un des plus fins gourmets de beauté qui soit dans le vignoble de la galanterie. (*à Pasquin*) Allons, Monsieur, saluez Madame.

PASQUIN (*chantant sans regarder Angelique.*) Robin ture lure lure. (*regardant Angelique.*) Ah! vous voila, la Belle. (*à Marforio*) Page, qu'on luy donne un siége, s'il y en a.

MARFORIO.

Il n'y en a point.

PASQUIN (*à Angelique.*)

Je vous offrirois bien le mien; mais vous seriez peut-être assez incivile pour le prendre.

ANGELIQUE.

Quelle brutalité!

PASQUIN.

Approchez, approchez, ne faites point tant la timide. On dit que vous êtes belle?

ANGELIQUE.

Je ne puis souffrir plus long-tems son extravagance. Helas! les hommes d'aujourd'huy ressemblent à ces décorations de Théâtre qui paroissent de loin, & ne sont rien quand on les approche.

PAS-

PASQUIN.

Quel monologue faites vous là (*à Marforio*) Page? le cheval poil de souris souffle-t-il toûjours beaucoup? (*vers Angelique.*) Il a une difficulté de respirer qui l'empêche de parler. C'est une fort bonne bête, je serois fâché qu'il en vînt faute.

ANGELIQUE.

Je n'y puis rien comprendre. Vous êtes venu icy pour me voir; ma beauté dont on vous a parlé vous y a attiré: Ne sçauray-je point comment vous me trouvez?

PASQUIN.

Ah! c'est de cela que vous êtes en peine? Anatomisons votre beauté grain pour grain. Est-ce bien-là votre vray visage?

ANGELIQUE.

Mon visage & mon cœur ne sont jamais fardez.

PASQUIN.

Cela étant, il n'est pas trop joly. Page, parcours-moy ce visage-là d'un bout à l'autre, après tu m'en feras le rapport. (*à Angelique.*) Laissez-le faire, Madame, il s'y connoît.

MARFORIO (*après avoir regardé Angelique sous le nez, chante:*)

On ne peut trop admirer
De ce teint la bigarrure;
Faudroit pour le reparer,
Ture lure,
Le remettre à la teinture,
Robin, ture lure.

ANGELIQUE (*à Pasquin.*)

Mais quoy? ne sçauray-je point ce que vous pensez de ma beauté?

PASQUIN.

Quelle fatigue! Hé fy, fy! voila des dents d'un blanc si fade, un petit nez & des narines à dépenser deux livres de tabac par jour. Hé fy, fy!

MAR-

MARFORIO.

Ce n'eſt là que de la piquette.

ANGELIQUE.

Que manque-t-il donc à la proportion de mes traits?

PASQUIN.

Je gage que votre nez n'eſt pas dans le centre de la circonference de votre viſage... Page, va me chercher mon Compas, pour voir ſi Madame a toutes les proportions qu'elle s'imagine. Mais non, cela n'en vaut pas la peine. Adieu.

ANGELIQUE.

Quoy mon air, ma taille, mon viſage?

PASQUIN (*chante en s'en allant.*)

De vos yeux en rond percez
La caverne eſt trop obſcure,
Et vous avez ſous le nez,
Ture lure,
Une trop grande ouverture,
Robin, ture lure lure.

MARFORIO.

Il a raiſon. Vous ne ſeriez pas même aſſez belle pour un Page. (*Ils s'en vont.*)

## SCENE IV.

LE DOCTEUR, JULIE (*qui chante toûjours.*)

LE DOCTEUR.

Julie, Julie?

JULIE (*en dedans.*)

La la la lire lire la.

LE DOCTEUR.

Et où es-tu donc? Ne viendras-tu pas?

JULIE (*en ſortant.*)

La la la lire, me voila.

LE DOCTEUR.

Ne t'avois-je pas deffendu de parler à Leandre? Que luy disois-tu?

JULIE.

Vraiment j'avois à luy dire, la,
La la lire lire la.

LE DOCTEUR.

Quoy tu chanteras toûjours, & tu me feras toûjours enrager?

JULIE.

En tout je cherche à vous plaire, la
La la lire lire la.

LE DOCTEUR.

Ecoute, si tu m'échauffes les oreilles, je pourrois bien.... Prens-y garde, mon bras est tout prêt.

JULIE.

La la la frappez, mon pere, la
La la lire, me voila.

LE DOCTEUR.

Ouf! Tu te fies à ma tendresse paternelle. Mais ma chére fille, ne pourray-je rien obtenir sur toy par la raison? Ne sçais-tu pas que les Docteurs haïssent autant la musique, que les Musiciens haïssent la science? J'ay beau te questionner, tu me répons toûjours en chantant. Parle donc, je t'en conjure, parle donc.

JULIE.

Ah ne me faites point parler.
Fille qui dit ce qu'elle pense
En dit toûjours trop, j'aime mieux chanter,
Une chansonnette est sans consequence.
Ah ne me faites point parler.
Si je parlois, je vous dirois peut-être
Que lâsse d'être fille, je veux être....
Ah ne me faites point parler!

(*Elle s'en va.*)

SCE-

## SCENE V.

### LE DOCTEUR, PIERROT, PASQUIN.

PIERROT.

MOnsieur, voila la noblesse de votre Gendre futur, qui demande à vous parler.

LE DOCTEUR.

Ah j'entends, c'est le Généalogiste que mon Gendre m'envoye. Fais-le entrer.

PIERROT.

Entrez, Monsieur le Généalogiste.

PASQUIN.

Je suis, Monsieur, un radoubeur de noblesse, qui sçais calfeutrer les crevasses que les alliances roturiéres ont fait dans les familles. Je suis un Jardinier qui greffe sur un sauvageon des branches nobles, & je sçay me servir si adroitement des avantages de ma science, que sur un parchemin nouvellement corroyé, je fais paroître des titres dattez de la veille du déluge.

LE DOCTEUR.

Je suis persuadé de votre capacité. Mais Monsieur, il y a fort long-temps que j'ay la demangeaison d'être noble, combien me coûteroit une noblesse de votre façon, dont vous feriez la Généalogie?

PASQUIN.

Pour trente pistoles je vous rendray noble comme le grand Turc.

LE DOCTEUR.

C'est bien de l'argent, Monsieur, vos Généalogies sont bien chéres.

PASQUIN.

Mais elles sont chéres à proportion de l'étoffe qu'on y met. En cas d'ancêtres, les plus anciens sont les meilleurs. PIER-

PIERROT.

Oh, point d'ancienneté, nous ne voulons rien qui soit à la vieille mode.

PASQUIN.

Je feray entrer dans votre Généalogie douze Sénateurs Romains à un Louis d'or par tête. Vous voyez bien que des Sénateurs ne peuvent pas moins payer.

LE DOCTEUR.

Ne pourriez-vous pas, à cause que je suis un Docteur....

PASQUIN.

Je n'en puis rien rabattre, si vous voulez une Généalogie neuve.

PIERROT.

Oh neuve, neuve! quand elle ne seroit que retournée, elle seroit assez bonne pour un Médecin.

LE DOCTEUR.

Je n'en puis donner que vingt pistoles.

PASQUIN.

Mais pour l'argent que vous m'offrez, on peut vous faire échaper de quelque République morte sans enfans.

LE DOCTEUR.

Oh non, les Républiques sont trop connues. Je voudrois quelque chose, là, qui vint comme un champignon.

PASQUIN.

Si à Paris tous les nobles semez sur couche poussoient chacun une branche verte, on iroit à l'ombre dans les rues comme dans le bois de Boulogne. Vous voudriez apparemment quelque Noblesse sécrette, dont on n'eût point entendu parler, afin qu'elle fût à couvert de la chronique medisante de Pasquin & de Marforio.

LE DOCTEUR.

Voila mon affaire.

PASQUIN.

Entrez dans ma Manufacture. Je m'en vais vous faire voir tous les Ancêtres de votre Gendre fautur.

(*On*

(*On ouvre, & on voit un Arbre généalogique chargé de plusieurs Medaillons qui representent des Héros. La Généalogie s'avance, & chante.*)

Dans cet Arbre chargé d'une noble chimére
Pourquoy veux-tu fonder ton fabuleux destin
Sur un pere incertain,
Sans avoir égard à la mere ?
On connoît mieux ce que l'Arbre produit
Par la branche femelle,
Puisque c'est elle
Qui porte le fruit.

PASQUIN.

Vous ne voyez là que l'écorce de cette Généalogie, je vais vous en faire pénétrer le fond.

(*Les Médaillons changent & representent des Artisans.*)

PASQUIN.

Vous voyez cela ? La souche de tous ces gens-là, c'est un Pêcheur de harangs.
Ce Pêcheur honnête homme, & sans aucun talent
Eut un fils vertueux, mais sans maille ni double
Ce fils eût été riche & noble à l'avenant.
Si son pere eût eu l'art de pêcher en eau trouble.

Tenez voila Monsieur de l'Escarpin Maître à Danser.

Monsieur de l'Escarpin
Trépassa de chagrin
Sur sa trentiéme année,
Pour avoir été mal payé
D'une Ecoliére surannée.
Il ne fut jamais marié,
Et s'il ne laissa pas d'avoir grande lignée.

A côté c'est Monsieur de Machefer Forgeron.

Ce Forgeron borgne & vilain
D'un Cyclope vouloit tirer son parentage,
Mais sa femme croyant l'illustrer davantage,
Le fit descendre de Vulcain.

Celuy

Celuy que vous voyez plus bas, c'eſt Monſieur Raffle Procureur.

Ce Doyen à quatre vingts ans
Voulut tâter du mariage;
L'Hiſtoire nous apprend que ſa femme fut ſage;
Cependant il eut quatre enfans,
Qui n'étoient preſque pas parens.

Voila Monſieur du Meurtre, Médecin.

Ce Docteur qui ſçavoit l'art de donner la mort,
D'engendrer des enfans n'eut pas la moindre envie;
Ne croyant pas qu'il fût de ſon reſſort
De donner à quelqu'un la vie.

LE DOCTEUR.

Mais Monſieur, qui eſt ce viſage effeminé tout au milieu?

PASQUIN.

C'eſt un Muſicien Italien à voix claire. Or vous ſçavez que les Muſiciens Italiens à voix claire ſont l'écueil des Généalogies. Je vais le faire avancer, & il vous chantera ſa Généalogie luy-même.

(*Marforio ſort d'une Médaille, & chante.*)

Mon pere étoit fils
D'un pere qui fut fils
D'un pere,
Qui fut tant ingrat,
Qu'il ne voulut pas être pere
Par un Contract.
Ma mere étoit fille
De la fille d'une fille,
Qui cheriſſoit ſi fort
L'honneur d'être fille,
Qu'elle fut fille
Juſqu'à la mort.

*Fin du ſecond Acte.*

# ACTE III.

## SCENE I.

ANGELIQUE, PASQUIN, MARFORIO.

ANGELIQUE.

VOus passez pour gens si fins & si connoisseurs, qu'on peut se croire sans défauts, quand on échape aux traits de votre satire. J'ay eu jusqu'à preprefent tant d'aversion pour les hommes, que je n'ay pu me resoudre à épouser un Gentilhomme que mon pere m'a proposé.

PASQUIN.

C'est à dire que vous êtes encore fille: Tant pis, c'est le plus méchant métier qu'on puisse faire à votre âge. La moitié tout au moins des filles de nos jours,

Sont des espèces altérées,
Qui ne laissent pas d'avoir cours,
Quoy qu'elles soient souvent rognées.

MARFORIO.

Il y a bien de cette fausse monnoye-là, qu'on donne en mariage pour de bon argent comptant.

ANGELIQUE.

Vous êtes si éclairez, vous avez tant d'esprit, & vous dites les choses si galamment....

PASQUIN.

Ah Madame! vous me confusez, vous me vermillonnez les joues, vous me mettez de la litiére jusqu'au ventre.

ANGELIQUE.

Enseignez-moy de grace le secret de plaire & de paroître aimable.

PASQUIN.

Fy donc je ne veux pas

Décou-

Découvrir le secret qui donne des appas,
Il vous feroit ma foy trop rire.
Cependant je veux bien vous le dire tout bas:
Pour plaire il ne faut jamais dire:
Fy donc je ne veux pas.

MARFORIO.

En effet la coquetterie pour plaire est plus utile que la beauté, & je vous le prouve. (*Il chante.*)

Mere dont la fille est jeunetre,
Et qui veut la, landerira,
Qui veut voir sa fortune faite,
Doit un peu la, landerirette,
Doit un peu la, landerira.
Doit un peu la rendre coquette:
Car avec la, landerira,
Avec la vertu la plus nette,
Il faut de la, landerirette,
Il faut de la, landerira.
Il faut de l'attrape-minette,
C'est de cela, landerira,
Qu'on doit instruire la fillette,
Pour prendre la, landerirette,
Pour prendre la, landerira.
Pour prendre l'amant qui la guette,
Et voudroit la, landerira,
Mais ma langue un peu trop caquette,
Finissons, la landerirette,
Finissons, la landerira.

ANGELIQUE.

Et bien, s'il ne faut que de la coquetterie pour plaire, je deviendray coquette.

PASQUIN.

Oh ouy, il faut un peu de landerira.

ANGELIQUE.

Mais de grace dites-moy comment vous me trouvez?

PASQUIN.

Nous ne sçaurions vous rien dire là-dessus, mais nous allons vous montrer des glaces qui ne flattent point. Hola, ho, qu'on apporte un miroir.

(*On apporte un grand Miroir, Angelique s'y voit fort laide, & s'en va toute fâchée.*)

## SCENE II.

### PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT.

MOnsieur réjouissez-vous, vous n'aviez qu'une fille folle; à present vous avez deux filles & une niéce qui ont perdu l'esprit. Cela fera bien la symétrie avec vous.

LE DOCTEUR.

Comment donc, ma niéce est devenue folle?

PIERROT.

Ouy, Monsieur, elle cherche par tout un certain Pasquin, qui a découvert ses fredaines. C'est la plus drôle de chose du monde. Elle se jette à son cou d'un air.... & luy dit des douceurs, & puis tout d'un coup elle prend le grand couteau de Cuisine pour le poignarder; quand elle est dans le poignardement, elle prend votre Robe rouge de Médecin pour le faire mourir plus vîte; en prenant votre Robe de Médecin rouge, elle a trouvé trois mots de Latin dans la doublure, & elle en a fait un Rondeau.

LE DOCTEUR.

Comment feray-je donc?

PIERROT.

Et que n'allez-vous consulter Pasquin & Marforio? On dit qu'ils guérissent la folie, vous en avez autant de besoin qu'elles. Tenez, voila Pasquin qui vient.

SCE-

## SCENE III.

PASQUIN, LE DOCTEUR, PIERROT.

(*Pasquin se promène à grands pas sans regarder personne.*)

LE DOCTEUR.

MOnsieur Pasquin, écoutez moy.

PASQUIN.

Je ne m'appelle plus Pasquin, j'ay changé de nom.

LE DOCTEUR.

Changé de nom! & pourquoy?

PASQUIN.

Pour faire fortune.

PIERROT.

Quoy? le changement de nom fait faire fortune? Je vous declare, Monsieur, que je ne m'appelle plus Pierrot.

PASQUIN.

Mortels, foibles mortels, ignorans & superficiels, qui jugez des choses par les noms, des hommes par les habits, & de la seringue par l'étuy.

LE DOCTEUR.

Voila bien des moralitez à contre-temps!

PASQUIN.

Que de changemens, que de révolutions subites dans la fortune & dans la qualité par le seul changement de nom! Voyez cette coquette illustre. Pendant qu'elle s'appelloit Toinette, à peine ses charmes naissans luy produisoient-ils de quoy se vêtir d'une simple Grisette, à present qu'on l'appelle Madame la Marquise de la noble avanture, la rue des Bourdonnois ne fournit point d'étoffes assez riches pour elle. Elle dispose des emplois; & tandis que le chien au grand collier est de garde chez elle, elle ne laisse pas d'écouter les petits aboyans Buralistes, & de les employer par commission.

LE DOCTEUR.

Mais Monsieur....

PASQUIN.

Que dirons-nous de ce rare génie, qui en moins de huit ans a appris l'ortographe, & à écrire la lettre bâtarde. Tandis qu'il s'appelloit Champagne, il se contentoit d'un écu, pour écrire cent rôles de grosse dans une antichambre ; à present qu'on l'appelle Monsieur de la Folle-enchére, on luy donne cent mille écus seulement pour signer son nom ; encore dit-il qu'il y perd, encore dit-il qu'il y perd.

A l'application. Pendant que je me suis appellé Pasquin, mes Pasquinades m'ont attiré force coups & peu d'argent ; à present que je me fais appeller le Médecin des Mœurs, je m'assure que toute la France malade va fondre chez moy. J'ay acheté pour cet effet cinquante piéces de vin de Mante, dans lequel je feray accroire qu'il y a une vertu qui guérit la folie. La nouveauté de ce remède m'attirera tous les fous du Royaume, & si je suis obligé d'en distribuer un demi-septier à chacun, mes cinquante piéces n'iront pas loin

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, croyez-vous pouvoir vous établir en si peu de temps ?

PASQUIN.

Bon, il en est des Médecins comme des Almanachs, plus ils sont nouveaux, plus ils sont consultez. La nouveauté fait la folie des François. Ils préférent les pois verds aux pois secs, la Gazette nouvelle à la vieille, & les filles de quinze ans aux meres les plus experimentées. De Médecin des Mœurs, je prens aujourd'huy le caractére.

LE DOCTEUR.

Monsieur, si vous vouliez commencer par guérir une niéce que j'ay qui est folle. La voila qui vient.

SCE-

## SCENE IV.

LEONOR (*en Médecin, avec une Robe rouge.*) LE DOCTEUR, PASQUIN, PIERROT.

LEONOR.

*Quò fugiam? Medicus sum, non fœmina.*

PIERROT.

Monsieur, voila le rondeau, guérissez-la. (*Le Docteur & Pierrot s'en vont.*)

LEONOR.

*Quò fugiam?* Où fuiray-je? Pasquin & Marforio ont affiché mes fredaines. Où fuir pour les éviter? Tout le monde caquette. Je vois celuy-cy, je vois celuy-là; elle fait par cy, elle fait par là? *Quò fugiam?*

PASQUIN.

*Fuge* dans ma chambre.

LEONOR.

Où sont-ils ces calomniateurs, qui m'ont mis en mauvaise odeur dans mon quartier, dont ma vertu étoit la cassolette? Que de Vaudevilles, que de *Robins turelure* sur moy! Que de *Vous m'entendez bien!* Il faut que je me venge de tous ces Chansonniers. Ils ne Mourront jamais que de ma main; car *Medicus sum.*

PASQUIN.

La consequence est juste.

LEONOR.

Mais non, je ne veux point me venger. *Non fœmina.* Dans le fonds, quel mal m'ont-ils fait?

PASQUIN.

Bon! Ils vous ont mise en réputation.

LEONOR.

Ils disent que je mets ma beauté à profit.

PASQUIN.

C'est être ménagére.

LEONOR.

Que je répans mes graces avec profusion.

PASQUIN.

C'est être libérale.

LEONOR.

Que j'ay nombre d'Amans.

PASQUIN.

Est-ce votre faute ? Les hommes sont si changeans, que pour en avoir toûjours un, il faut toûjours en avoir douze.

LEONOR.

Mais mettez-vous à ma place, Mesdames les épilogueuses. Si vous vous trouviez assiégées d'un Régiment de jolis hommes.... Ah ! les voicy qui m'environnent ? *Quò fugiam* ? Où fuiray-je ? Celuy-cy s'évanouit à mes pieds, *Medicus sum*. Je ne suis point de marbre, *sum fœmina*.

PASQUIN.

Ah vous êtes femme.

LEONOR.

*Non fœmina, non fœmina*. Non, Monsieur Pasquin, ce n'est pas moy, c'est ma voisine, je ne suis point traitable, *Medicus sum*. Et une marque de mon habileté en Médecine, c'est que je guéris de la folie.

PASQUIN.

Guérissez vous donc.

LEONOR.

Mais vous qui parlez, répondez-moy. Qu'est-ce que la folie ? De quelle couleur est la Folie ?

PASQUIN.

La folie ? La folie est habillée de rouge.

LEONOR.

Ecoutez ce qu'en disent Hypocrate & Galien. Premiérement, Hypocrate dans son Traité de la folie, n'en parle point du tout.

PASQUIN.

C'est un Traité en papier blanc.

LEO-

LEONOR.

Pour Galien, je ne l'ay jamais lû, mais je soutiens moy, que la folie peut proceder de deux causes opposées. Evaporation & obstruction. Evaporation, lorsque la bouteille est débouchée, le vin s'évente. Obstruction, lorsque le tuyau de la cheminée est bouché. Folie blanche, folie noire, folie haute, folie basse, folie gaye, folie mélancolique, folie du cerveau, folie de la rate. Distinguons la folie en deux tomes. Evaporation, dans nos jeunes éventez, leur cervelle est toûjours en l'air, & leur raison au vent. Obstruction, mere nourrice des vapeurs; étrange folie qu'on ne sçauroit guérir que par d'autres folies!

Parlez aux femmes de sagesse & de morale, du soin de leur ménage & de l'amour conjugal, la vapeur s'élève, l'humeur s'obscurcit, le caprice les surmonte, & vous ne tirez d'elles que des baaillemens & des égratignures. Parlez-leur de colifichets, chansonnettes équivoques, avantures galantes, caquets du quartier, modes nouvelles, nôces prématurées, mariage suranné, l'enjouement succède, la vapeur se dissipe; & vous faites d'elles tout ce que vous voulez.

PASQUIN.

Et voila comme je les veux.

LEONOR.

Mais plus je parle, & plus je deviens folle.

PASQUIN.

*Fœmina.*

LEONOR.

Plus je deviens folle, & plus je veux parler.

PASQUIN.

*Fœmina*, vous dis-je.

LEONOR.

*Non fœmina, Medicus sum, quò fugiam?*

PASQUIN.

Aux Petites-Maisons.

## SCENE V.

### LE DOCTEUR, PASQUIN.

LE DOCTEUR.

HE' bien, avez-vous parlé à ma niéce ?

PASQUIN.

Ouy, nous avons raisonné à fonds de la folie. Nous l'avons distinguée en deux tomes. Si vous aviez été icy nous l'eussions divisée en trois.

LE DOCTEUR.

Mais son mal ?

PASQUIN.

A l'égard de son mal, nous avons vû ce qu'en disoient Hypocrate & Galien.

LE DOCTEUR.

Hé bien ?

PASQUIN.

Hé bien ? Hypocrate n'en parle point du tout, & pour Galien nous ne l'avons jamais lû ny l'un ny l'autre.

LE DOCTEUR.

Ce n'est pas ma niéce qui m'inquiéte le plus. Il est vray que ma fille Angelique est revenue dans son bon sens. Mais Julie a toûjours sa folie de chanter, je vous prie de travailler à la guérir, au cas que nous puissions la trouver ; car elle a pris la fuite avec Leandre son Amant.

PASQUIN.

Je vais faire ouvrir ma Boutique, peut-être y seront-ils avec les autres.

(*On ouvre, & on voit une Boutique d'Apotiquaire remplie de muids & de bouteilles de vin.*)

SCE-

## SCENE VI.

LEANDRE, JULIE, LE DOCTEUR, PASQUIN.

LE DOCTEUR.

VOila justement ma fille.

JULIE (*chante.*)

Craignez, Peres, craignez les périls du fillage;
La vertu souvent
Fait naufrage,
Avant que d'arriver au port du mariage.
Prevenez l'orage,
Du tempérament.
Craignez, Peres, craignez les perils du fillage.

LE DOCTEUR.

Mais ne sçauroit-on la guérir de sa manie chantante?

PASQUIN.

Je vais vous dire par un apologue, ce qu'il faut faire pour l'empêcher de chanter.

*FABLE.*

Un jeune Rossignol & sa Rossignolette,
Par mainte & mainte chansonnette,
Naïvement s'entrecontoient,
Ce que l'un pour l'autre ils sentoient,
Ny plus ny moins selon la Gauloise métode.
Comme nous, les oiseaux ne changent point de mode,
Toûjours même plumage, & toûjours même amour.
Ils chantoient jour & nuit; les échos d'alentour;
Retentissoient du son de leur vive cadence.
Sur un buisson voisin faisoit sa residence
Un vieux Merle, grand radoteur
Noir & bourru comme un Docteur.
Le chant des Rossignols luy donnoit la migraine,

Eussent-ils comme moy l'asthme & la courte haleine.
Disoit le caduc animal :
Au diable l'amour musical :
Morbleu je les feray bien taire.
Il médita sur cette affaire,
Comme un fin Merle qu'il étoit,
C'est ainsi qu'il argumentoit :
Rossignol sans amour est bientôt sans ramage,
L'amour ne peut durer que jusqu'au mariage.
Oh marions-les donc. Le grand nœud se noua.
Dès la premiére nuit, Rossignol s'enroua.
La femelle forte en ramage,
Se maintint un peu davantage ;
Mais tous deux eurent le bec clos
En voyant leurs petits éclos.
C'est ainsi parmy nous que le cours d'une année,
Finit la tendresse & les chants
De nos plus folâtres Amants.
On voit même souvent naître dans l'Hymenée
Les chagrins avant les enfans.

Ainsi, si vous avez envie que votre fille parle, vous n'avez qu'à la marier.

LE DOCTEUR.

Puisque vous m'assurez que le mariage la guérira, je consens qu'elle épouse Leandre.

JULIE.

Ah mon Pere !

PASQUIN.

Voyez-vous comme le remède opére. Ce sera tout autre chose quand le mariage sera fait. Hola, s'il y a des gens qui me viennent consulter, qu'on les fasse entrer.

SCE-

## SCENE VII.

LE JALOUX, PASQUIN, MARFORIO.

LE JALOUX (*l'épée à la main.*)

OU est-elle ? Rendez-là moy, ou morbleu....

PASQUIN.

Qui donc ?

MARFORIO.

Prenez garde à moy.

LE JALOUX.

Ouï, rendez-la moy tout à l'heure.

PASQUIN.

Mais qui cherchez-vous ?

LE JALOUX.

Ma femme. Furetons par tout. Mais non, attendez. Je me souviens que je l'ay enfermée dans sa chambre, & justement voila la clef que j'ay dans ma poche.

MARFORIO.

Voilà qui est bien Italien !

LE JALOUX.

Monsieur, je suis malade. Je suis jaloux.

PASQUIN.

Et avez-vous quelque raison pour cela : Auriez-vous trouvé votre femme en flagrant délit ?

LE JALOUX.

Non, Monsieur, ma femme est fort sage, mais je suis jaloux de tout ce qui l'approche, un oyseau, un souffle de vent, tout me rend jaloux.

PASQUIN.

Diable, si vous êtes jaloux des vents, empêchez votre femme de manger des châtaignes.

LE JALOUX.

J'étois derniérement avec ma femme devant un grand miroir, je la caressois, je l'embrassois ten-

drement, & venant à regarder dans la glace, je fus si fâché de voir embrasser ma femme par un homme, que je rompis le miroir en mille piéces.

PASQUIN.

Si tous ceux qui voyent embrasser leurs femmes par un homme, cassoient chacun un miroir, la Manufacture des grandes glaces n'y suffiroit pas.

MARFORIO (*chante.*)

Mary qui fait sentinelle
Pour garder sa Peronnelle,
Y perd son latin,
Qu'en dis-tu, Pasquin?

PASQUIN (*chante.*)

Pendant qu'il veille elle est sage,
Mais elle se dédommage,
Mon amy Marforio,
Pendant qu'il fait dodo.

Oh ça, pour guerir votre jalousie il ne s'agit que de vous empêcher de penser à votre femme; & pour vous empêcher d'y penser, vous n'avez qu'à boire de demi-heure en demi-heure pinte de mon vin de Mante. Allons, qu'on luy donne du vin.

## SCENE VIII.

L'IMPATIENTE, PASQUIN, MARFORIO.

L'IMPATIENTE.

HE vîte, Monsieur, vîte, dépêchez-vous de me guérir.

PASQUIN.

En voila une bien pressée!

L'IMPATIENTE.

Dépêchez-vous donc, vous dis-je, car je me meurs d'impatience.

PAS-

PASQUIN.

D'impatience, dequoy faire?

L'IMPATIENTE.

D'impatience, Monsieur, d'impatience, c'est mon vice que l'impatience. Il n'y a pas trois mois que l'impatience me prit de me marier, & vrest, me voila mariée.

PASQUIN.

Je vous entens. A present l'impatience d'être veuve vous a pris, & tac, vous voudriez déja l'être.

L'IMPATIENTE.

Oh vraiment non! J'aime trop mon mary pour cela. Et je l'aime si fort, que je brûle d'impatience d'avoir famille; car je suis enceinte, Monsieur.

PASQUIN.

Ah! c'est à dire que vous avez peur que votre enfant ne tienne de vous, & que l'impatience qu'il a de voir son papa ne précipite son arrivée.

L'IMPATIENTE.

Justement.

MARFORIO (*chante.*)

D'une femme impatiente,
Brusque, vive & petulante,
L'amour est mesquin,
Qu'en dis-tu, Pasquin?

PASQUIN (*chante.*)

D'une femme volatile,
Dont le sang si fort petille,
Mon ami Marforio,
J'en dis du mirliro.

Pour empêcher votre enfant de sortir, prenez de demi-heure en demi heure chopine de mon vin de Mante.

L'IMPATIENTE.

Chopine, Monsieur!

PASQUIN.

Ouy chopine. Tant que vous fournirez du bon vin à votre enfant, il n'aura pas l'impatience de sortir.

tir. J'en juge par moy-même : tant que je trouve, de bon vin dans un Cabaret, je n'ay pas l'impatience d'en aller chercher ailleurs.

LA CHANTEUSE (*chante*)

Le Médecin plein de science,
Qui veut que nous nous portions bien ;
Quand il a cité Galien,
Ressemble au sot Epoux, qui par son éloquence,
Veut exhorter sa femme au bien.
Maris & Médecins,
C'est moy qui vous l'assure,
Votre éloquence ne peut rien,
Laissez agir la nature.

Si le malade & la coquette,
N'ont pas encor le fonds mal-sain ;
Ils gueriront sans Médecin :
S'ils ont le cœur mauvais ou la tête mal-faite,
Vous y perdrez votre latin.
Maris & Médecins,
Votre art n'est qu'imposture,
On ne peut forcer les destins ;
Laissez agir la nature.

MARFORIO (*chante.*)

La nature a dit
A notre appetit,
Fy des drogues de Médecine,
Pilons donc pour la Cuisine.
Point de Quinquina,
*D'assa fœtida*,
Ny d'autre guenille,
Pilez la morille,
Truffe & champignons ;
Pilez Compagnons,
Pilez la poudre delectable,
Qui fait si bien piler à table.

LA

LA CHANTEUSE (*chante.*)

Si de quelque humeur affligeante,
Votre cœur est environné,
Ahi, ahi, ouf, ohime!
Notre émétique vous presente,
Un joyeux secours,
Venez en prendre tous les jours,
Dans du sirop de Mante.

LE JALOUX (*chante.*)

Lorsqu'un Plumet d'humeur bouillante,
Fait à ma femme l'œil pâmé,
Ahi, ahi, ouf, ohimé!
Si son air guerrier m'épouvante,
Je l'enyvreray,
Luy faisant rouler le degré,
Avec du vin de Mante.

L'IMPATIENTE (*chante.*)

Si mon Poupon veut que je chante,
Avant le terme accoutumé,
Ahi, ahi, ouf, ohimé!
Et si mon Epoux se tourmente,
Comptant par ses doigts,
Nous luy ferons voir neuf pour trois,
Avec du vin de Mante.

MARFORIO (*chante.*)

Si celuy que le jeu tourmente,
D'emprunter sur gage est forcé,
Ahi, ahi, ouf, ohimé!
Notre Cabaret luy presente,
Sur ces murs écrit,
Le beau nom de Pilot Bouffi,
Grand Usurier de Mante.

PAS-

PASQUIN (*chante.*)

Si par notre piéce naissante,
Votre goût n'est point chatouillé,
Ahi, ahi, ouf, ohimé!
Mais si secondant notre attente,
Vous sortez contens,
Nous irons boire à vos dépens,
Du bon sirop de Mante.

*Fin de la Comédie.*

Les Fées ou les Contes
de ma Mere l'Oye

# LES FÉES

OU

# LES CONTES

# DE MA MERE L'OYE.

*COMEDIE EN UN ACTE,*

## MISE AU THEATRE

Par Meſſieurs du F**, & B**,

*Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy dans leur Hôtel de Bourgogne, le deuxiéme jour de Mars* 1697.

A C-

# ACTEURS.

CROQUIGNOLET, Roy.

ISMENIE, Fille du Roy. *Marinette.*

OCTAVE, Prince, Amant d'Ismenie.

ARLEQUIN, Valet d'Octave.

LA NOURRICE d'Ismenie. *Mezzetin.*

LA FE'E, Conservatrice de l'honneur des Filles. *Colombine.*

PIERROT, Valet de la Fée.

SCARAMOUCHE, Prince des Ogres.

UNE FE'E chantante.

TROUPE D'OGRES.

UNE NIMPHE changée en Papillon. *La Chanteuse.*

UN BERGER changé en Lanterne. *Leandre.*

UN VIEUX changé en Limaçon. *Mezzetin.*

UNE DAME changée en Pendule. *Colombine.*

*La Scène est dans une Caverne d'Ogres.*

# LES FÉES
## OU
# LES CONTES
## DE MA MERE L'OYE.

### SCENE I.

PIERROT, OCTAVE.

(*Pierrot conduit Octave dans un Chariot volant. Après qu'ils ont mis pied à terre, il dit :*)

PIERROT.

HE' bien, Monsieur, ne vous ay-je pas bien conduit ? La Fée qui m'a chargé de vous mener, m'a ordonné de vous laisser icy. Vous y serez fort bien, & vous n'y manquerez que de quoy boire & manger ; mais vous faites métier de Héros de Roman, & vous sçavez bien qu'il n'y a jamais eu d'Etape pour la nourriture des Héros de Roman. Adieu, Monsieur.

OCTAVE.

Adieu, mon enfant, je te remercie.

PIERROT.

Bon soir, Monsieur, je m'en vas.

OCTAVE.

Adieu mon enfant.

PIERROT.

N'avez-vous plus rien à me dire ? Je m'en vas, au moins.

OCTAVE.

Adieu, adieu.

PIER-

PIERROT.

A propos, Monsieur, ma Maitresse m'a dit comme ça, que si vous vouliez me donner quelque chose, je ne prisse rien.

OCTAVE.

J'entens le François, voila un Louis pour boire à ma santé.

PIERROT.

Grand-mercy, Monsieur.

OCTAVE.

Mais parle donc, mon ami, tu dis que ta Maitresse t'a défendu de rien prendre.

PIERROT.

Oh, c'est de la main gauche. Bon soir, Monsieur.

## SCENE II.

(*Le Théâtre represente une Caverne. On voit la Princesse Ismenie enchaînée, & environnée d'Ogres qui la gardent.*)

OCTAVE, ISMENIE.

OCTAVE.

LA Fée qui m'a envoyé icy m'a promis que j'y apprendrois des nouvelles de la Princesse que j'aime; cependant je suis dans une solitude affreuse, & je n'y découvre rien. Le peu de courage d'Arlequin, & les enchantemens des Fées l'ont sans doute empêché de me suivre. Mais que vois-je! Ismenie enchaînée! Courons la délivrer. Mais, par quel funeste lien me sens-je arrêté? je ne puis avancer.

ISMENIE (*sans appercevoir Octave.*)

O mort, funeste mort, ne viendras-tu pas finir le triste cours de mes infortunes? Mais, que vois-je, Octave? Ah! Octave, mon cher Prince, est-ce vous?

OCTAVE.

Ah, ma Princesse! ISME-

ISMENIE.

Quoy ! vous n'avancez point ; mes malheurs vous inſpirent-ils du mépris pour moy ? mais vous allez être devoré par les Ogres. Voila celuy qui me garde qui s'éveille.

UN OGRE (*en s'éveillant.*)

Ah ! qu'eſt-ce que j'entens ? mais je ſens la chair fraîche, qu'on la faiſiſſe. (*Les Ogres prennent Octave.*)

ISMENIE.

Arrêtez, barbares, arrêtez : Que voulez-vous faire, reſpectez un Prince que j'aime plus que ma vie.

L'OGRE.

Allons, allons, qu'on le mène au Cuiſinier, & qu'on le mette au courbouillon ; & pour vous, Madame, ſi vous l'aymez tant, on vous en ſervira un quartier à votre ſouper. (*Les Ogres emmènent Octave.*)

ISMENIE.

Ah ! cruel, pouvez-vous....

L'OGRE.

Bon ; bon, voila bien du fracas pour un petit homme à demi formé. A ſa place vous aurez un mary double, triple, quadruple, un Ogre, enfin. Oh ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que l'amour d'un Ogre ! L'Ogre mon Maître vous épouſera, & vous ſerez la Sultane Ogrine.

## SCENE III.

ARLEQUIN, L'OGRE, ISMENIE, UNE FE'E.

ARLEQUIN.

O Himé ! je ne ſçay où je ſuis ? je viens de rouler de ce Rocher en bas : Où trouveray-je mon Maître.

L'OGRE.

Bon, bon, voicy encore de la chair fraîche. Vîte, qu'on

qu'on le saisisse, & qu'on le fasse embrocher avec l'autre.

(*Comme les Ogres se jettent sur Arlequin, une Fée paroît qui les en empêche.*)

UNE FE'E.

Arrêtez, malheureux, arrêtez.

ARLEQUIN.

Ouy, arrêtez, arrêtez-vous donc.

L'OGRE (*en s'en allant.*)

Allez, Madame la Fée, vous avez beau faire le diable à quatre, votre pouvoir expire aujourd'huy.

(*Les Ogres & Ismenie s'en vont.*)

ARLEQUIN.

Ah, Madame la Fée, que je vous suis obligé! Sans vous on m'alloit embrocher. Mais ne pourriez-vous point me dire des nouvelles de ce que je cherche?

LA FE'E.

Et que cherches-tu?

ARLEQUIN.

Je cherche mon camarade que j'ay perdu en l'air.

LA FE'E.

Et qui est ton camarade?

ARLEQUIN.

C'est un Prince de mes amis dont je porte les couleurs.

LA FE'E.

J'entens. Mais que venez-vous chercher dans ces lieux!

ARLEQUIN.

Helas! j'y viens chercher l'honneur de mon infante,
Je le demande en vain aux échos de ces bois,
Ils sont sourds à ma voix:
Oh! ma Maitresse étoit une fille prudente!
Elle l'aura perdu sans doute sans crier,
De peur que les échos n'aillent le publier.

Mais vous, Madame, qui êtes-vous?

LA

LA FE'E.

Je suis Fée de ma vacation. Je cours le pays sans bouger d'une place ; je vuide les coffres sans les ouvrir ; je fais perdre la honte aux débiteurs, & la mémoire aux creanciers ; je dors toute éveillée, & je me nourris d'air ; mais ma principale occupation est de voler incessemment au secours de l'honneur des filles.

ARLEQUIN.

Et vous arrivez quelquefois un peu trop tard, n'est-ce pas ? Pour moy je cours après celuy de ma Maitresse qui a été enlevée par un Ogre.

LA FE'E.

Conte-moy un peu cette histoire-là.

ARLEQUIN.

Volontiers, vous allez apprendre ses avantures. Il étoit un Prince d'une coudée & demie de haut, qu'on surnommoit Croquignollet, à cause de quantité de Batailles qu'il avoit gagnées à coups de Croquignolles. Il avoit épousé l'Infante Bichette, surnommée l'œil poché, à cause d'un coup de poing qu'il luy donna le premier jour de ses nôces. L'Infante Bichette étoit héritiére presomptive d'un Royaume que son pere avoit envie de conquerir. Croquignollet eut de l'Infante une fille belle comme le jour, & dont il étoit si affollé, qu'il passoit les jours & les nuits à la bercer, en chantant : *Do do, l'enfant dort.* Car c'étoit le premier Prince du monde, & qui avoit les plus beaux talens pour endormir les petits enfans.

LA FE'E.

Continuë, j'ay entendu parler de cette histoire.

ARLEQUIN.

Il arriva qu'un jour Croquignollet allant à la chasse aux Dindons, il en prit un par la barbe : mais il fut tout surpris d'y voir une Fée à cheval qui luy parla ainsi :

Grand Prince mirmidon,

Je te jure par ce Dindon,
Qui ne fut onques mis en broche,
Que le moment fatal approche,
Qu'un Ogre te derobera
Ta fille, & puis *& cætera.*
Qu'au Prince qui la guette, au plutôt on la laisse,
Ou bien l'Ogre en aura les gands,
A moins que la jeune Princesse,
Pour son Liberateur, à l'âge de quinze ans,
N'ait un homme de toute piéce.

LA FE'E (*regardant Arlequin.*)

Un homme de toute piéce ?

ARLEQUIN.

Ouy un homme de toute piéce. Croquignollet épouvanté de la prediction de la Fée, fit enfermer sa fille dans une grande Tour de fer ; mais un Ogre qui en étoit éperdument amoureux, sçachant cela se fit faire d'abord une bague d'une pierre d'aiman, avec laquelle il attiroit la Tour, & la faisoit suivre après luy comme un petit chien barbet, & prit des bottes de sept lieuës pour n'être point attrapé. Des bottes de sept lieuës à un Ravisseur de filles, le font aller bon train. Il y a cinq ans que nous suivons l'honneur de ma Maitresse à la piste ; mais Madame, un honneur qui chemine depuis cinq ans avec des bottes de sept lieuës, met bien des fois des lévriers en defaut.

LA FE'E.

Je t'ay déja dit, que je protége l'honneur des filles ; mais mon pouvoir est limité, & je ne puis le conserver que jusques à l'âge de quinze ans & six minuttes, & si c'est bien tiré.

ARLEQUIN (*regardant sa montre.*)

Quinze ans & six minuttes ? Helas, il ne s'en faut qu'une demie-heure que ma Maitresse n'ait cet âge-là ! L'honneur de ma Maitresse n'a plus qu'une demie-heure à vivre, & l'éguille avance toûjours ? Ah malheureuse Ismenie !

LA

LA FE'E.

Quoy ? c'eſt la Princeſſe Iſmenie que tu cherches.

ARLEQUIN.

Ouy, Madame.

LA FE'E.

Je t'apprens qu'elle eſt dans cette caverne ; que je ſauveray ſon honneur, & que tu es l'homme de toutes piéces qui doit la délivrer.

ARLEQUIN.

Tout de bon !

LA FE'E.

Je puis bien faire cela, puiſque j'ay bien pû ſauver la vie au Prince Octave, que j'ay changé en Rocher dans le temps qu'il alloit être devoré par les Ogres.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, vous m'avez ruiné ! Il ſera ſourd à ma voix, quand je luy demanderay mes gages.

LA FE'E.

C'eſt une Fée plus puiſſante que moy, à qui je vais te preſenter, je te donneray un habit miſtérieux, & & une Baguette enchantée pour délivrer ta Princeſſe. Tu la changeras en Rocher quand l'Ogre voudra l'épouſer, & tu luy rendras ſa premiére forme quand tu verras arriver une Urne d'or. Mais voila la Fée.

## SCENE IV.

UNE FE'E (*chantante*,) ARLEQUIN.

LA FE'E (*chante.*)

Con la bellezza
L'anime vince Donna volgar.
Con la fortezza,
Io che ſon grande vo' trionfar.
Arco di ciglia, laccio di chiome,
In me non hanno altro ch'il nome,
Per piagar alme, e incatenar.

Con la bellezza,
L'anime vince Donna volgar.
Con la fortezza,
Io che son grande vo' trionfar.
(*Arlequin rentre avec la Fée.*)

## SCENE V.

UN OGRE, ISMENIE, LA NOURRICE.

L'OGRE.

ALlons, Madame, voila la Nourrice qui va vous faire un Conte pour vous endormir. Nourrice faites-luy un Conte.

LA NOURRICE.

Madame, écoutez-moy, s'il vous plaît. Il étoit une fois un Prince nommé Brutalin, il avoit une fille qui s'appelloit Petille: or Petille vouloit se marier, parce qu'elle en avoit envie; & elle disoit toûjours tout cy tout çà, par cy par là, je suis déja grande, ma mere le fut, je voudrois bien l'être. Or Brutalin avoit pris la Principauté d'un autre Prince qui s'appelloit Bonbenin, Bonbenêt, Bonbeninguet. Bonbeninguette sa femme, en fut si fâchée qu'elle en mourut de douleur en accouchant, & Bonbeninguet prit le Poupard entre ses bras, & s'en alla dans un bois en pleurant. Il y trouva une vieille Fée, qui luy dit en marmottant, Bonbenin, Bonbenêt, Bonbeninguet, donne-moy ton Poupard, & dans neuf mois d'icy je te feray trouver ta Principauté, une belle fille, & ton Poupard encore avec. Bonbeninguet luy donna le Poupard, & la Fée le rendit si petit, si petit, qu'elle le fit entrer dans un œuf de Poulette par le trou d'une éguille, & puis elle porta cet œuf à la belle Petille, en luy disant: Ma belle Petille, prens cet œuf de Poulette, & porte le neuf mois dans ton sein sans le casser; quand tu l'auras porté neuf mois dans ton sein, tu t'en

t'en iras dans le jardinet de ton pere, & tu chanteras ce refrain.

Plutôt que plus tard
Petille veut l'être,
Plutôt que plus tard.

Si bien donc que Petille s'en alla dans le jardinet de son pere chanter, *Plutôt que plus tard Petille veut l'être, plutôt que plus tard.* Et Brutalin son pere qui étoit à la fenêtre, disoit de son côté :

Vaut mieux tard que jamais,
Dans cent ans tu auras le Benêt,
Vaut mieux tard que jamais.

Or Brutalin fit un grand Bal où il convia tous ceux qui la demandoient en mariage. La Fée y amena Bonbeninguet déguisé en invisible ; & la premiére chose qu'il fit, fut d'aller batifoller à l'entour du sein de Petille, qui se mit à dire : Fy donc, ôtez-vous de là, arrêtez-vous, vous casserez mon œuf. Tant y a que l'œuf cassa, & une coquille piqua le sein de Petille qui se mit à crier, ahi, ahi, ahi ! & le Poupard en sortit, qui cria de son côté, eh, eh, eh, eh ! (*Il contrefait les cris d'un enfant.*) Les Epouseurs dirent tous : Je n'en veux plus, je n'en veux plus. Brutalin rendit le Royaume à Bonbeninguet qui reconnut le Poupard, & épousa Petille. On rit, on dança, & Bonbeninguet chanta cette chanson.

Bonbeninguet a dit : Le Poupard est à moy.
Les railleurs ont dit : Ah, ah, ah, je le croy !
Messieurs les railleurs, pareil cas vous est hoc,
Et pis encore,
Car tel de vous voit l'œuf éclore,
Dont il ne fut jamais le Coq.

## SCENE VI.

LE GRAND OGRE, ISMENIE.

(*Plusieurs Ogres qui les accompagnent.*)

LE GRAND OGRE.

Bon jour, ma Mignonne. Il faut que je t'épouse, ou que je te devore. Choisis.

ISMENIE.

Quel choix !

LE GRAND OGRE.

Mariage, ou carnage, carnage.

ISMENIE.

Si tu n'as point d'égard pour la pitié, du moins respecte l'amour.

LE GRAND OGRE.

L'amour ! ah, ah ! l'amour ! Je frissonne d'amour ; mais j'enrage de faim. Si tu veux je seray un Ours affamé, un Tigre en fureur, ou bien un Bichon caressant, un petit Mouton.

ISMENIE.

Ah ! je n'ay point d'autre choix à faire, devore-moy, monstre horrible.

LE GRAND OGRE.

Tu me trouves horrible ! Hé de grace trouve moy beau ! Ah ! si tu te connoissois en grimaces ; tiens, (*Il fait des grimaces*) mes yeux, mon nez, ma bouche, ce ton de voix moëlleux. Admire ma force, admire mon agilité. (*Il danse.*)

(*D'un coup de massue il jette plusieurs Ogres à terre, Ismenie prend la fuite. Comme l'Ogre la poursuit, Arlequin survient avec la baguette enchantée, & la charge en Rocher.*)

SCE-

## SCENE VII.

ARLEQUIN, ISMENIE & OCTAVE (*changez en Rocher.*)

ARLEQUIN.

VOila mon Maître & la Princesse, tous deux en Rochers! Ah! qu'ils sont bien en état de se faire l'amour à present! Allons, contez-vous donc des douceurs, allons donc. (*Il chante.*)

Rochers, vous êtes sourds & plus froids que citroüilles,
Et sans vous approcher vous demeurez icy,
Huit jours après l'Hymen, vous serez froids aussi,
Et vous n'aurez de feux que pour vous chanter pouilles.

Je voudrois bien pouvoir leur rendre leur premiére figure; mais je ne le puis faire que quand je verray une Urne d'or, à ce que m'a dit la Fée. (*Une Urne d'or sort de dessous le Théâtre.*) Ah! voila justement l'Urne. Allons. (*Il donne un coup de baguette, & Octave & Ismenie reprennent leur premiére figure.*)

OCTAVE.

Ah, ma Princesse!

ISMENIE.

Ah, mon Prince!

ARLEQUIN.

Vîte, vîte, mariez-vous pendant que la tendresse est toute chaude.

OCTAVE.

Mais il faudroit le consentement du Roy Croquignollet son pere.

ARLEQUIN.

Hé, mariez-vous toûjours, le consentement viendra ensuite. Mais voila justement Monsieur Croquignollet luy-même. (*Croquignollet armé sort de l'Urne.*)

ISMENIE.

C'eſt mon pere.

ARLEQUIN.

Monſieur Croquignollet, ces deux Amans vous attendent pour donner votre conſentement à leur mariage.

CROQUIGNOLET (*chante.*)

Le conſeil d'un vieux Barbon
Eſt toûjours bon,
Eſt toûjours bon.
Mais en fait de mariage,
Une fille de votre âge,
En ſçait plus, ma foy,
Qu'un Pere comme moy.

ARLEQUIN.

Puiſque voila le conſentement, réjouiſſons-nous. Je m'en vais changer cette Grotte en un Palais magnifique, le Palais des Fées.

(*Arlequin donne un coup de ſa baguette, & le Théâtre ſe change en un Palais magnifique. On y voit une Pendule, un Limaçon, un Papillon & une Lanterne.*)

ARLEQUIN.

Tout ce que vous voyez-là, ce ſont des gens que les Fées ont ainſi métamorphoſez pour ſe divertir, mais je m'en vais leur rendre leur premiére forme.

(*Arlequin frappe une ſeconde fois de ſa baguette, & le Papillon devient une Nimphe, la Lanterne un Berger, le Limaçon un Vieillard, & la Pendule une Dame.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, vous qui étiez Papillon tout à l'heure, contez-nous un peu la raiſon pourquoy les Fées vous avoient ainſi métamorphoſée.

LA NIMPHE (*chante.*)

Un jeune inconſtant
Brûloit pour moy d'une flâme nouvelle.
Son feu me parut ſi brillant,
Que je fus légérement,

Me

Me brûler à la chandelle.

ARLEQUIN.

Tout Papillon qui le laisse attirer,
A la lueur d'une chandelle,
A beau voler, tourner, virer,
Tôt ou tard il en a dans l'aîle.

Mais vous, voudriez-vous bien nous dire par quelle raison on vous avoit changé en Lanterne ?

LE BERGER.

La Fée qui m'a ainsi métamorphosé avoit de la bonne volonté pour moy, je crus qu'il faloit filer le parfait amour, je débutay par les soupirs, les soins, les respects, enfin je m'amusay à lanterner l'amour. La Fée fut si rebutée de mon lanternage romanesque, qu'elle me changea comme vous avez vû.

ARLEQUIN.

Le lanternage des Amans
Lanterne fort l'oreille aux femmes de bon sens,
Il faut mener tambour battant
Une beauté moderne,
Et pour entrer la nuit chez elle sans lanterne,
Il faut, sans lanterner, parler d'argent comptant.

LE BERGER (*chante.*)

Il ne faut point lanterner,
En amour aimons à la moderne:
Qui s'amuse à la baliverne
N'est bon qu'à berner,
Il ne faut point lanterner.

Et lors qu'une Bergere aimable
Nous donne un moment favorable,
Il ne faut point lanterner,
Il ne faut point lanterner.

ARLEQUIN.

Et vous qui gardez encore quelque chose du Limaçon que vous étiez tout à l'heure, contez-nous votre avanture.

LE VIEILLARD (*chante.*)

Vieux & bossu,
Je voulus
Avec la jeune Fée, ébaucher l'avanture,
Elle en eut le frisson,
Voyant mon encolure,
Et d'un froid Limaçon
Me donna la figure.

Tout Limaçon que j'étois,
Je voulois,
La voyant gentille,
Rire & folâtrer,
Elle me fit rentrer,
Dans ma coquille.

ARLEQUIN.

Oh vous n'êtes pas le premier Limaçon qu'on a fait rentrer dans sa coquille, après luy avoir fait montrer les cornes. Mais vous, Madame la Pendule, pourroit-on sçavoir votre histoire ?

LA DAME.

C'est une Fée de mes voisines qui me changea en Pendule, parce que ma conduite étoit trop bien réglée.

ARLEQUIN.

Ce Trop bien, n'est pas dans la nature.

LA DAME.

Oh, Monsieur, c'est une chose avérée, toutes mes voisines se régloient sur moy, & on m'appelloit la Pendule du quartier, parce que tout étoit si bien ordonné chez moy, qu'on n'y perdoit pas un moment, & que le jeu, la conversation galante, & les autres occupations des femmes se succédoient réguliérement.

ARLEQUIN.

Le jeu & la conversation galante faisoient vos occupa-

cupations sérieuses ? A quoy passiez-vous donc vos heures de récréation ?

LA DAME.

Tout étoit si bien distribué, qu'on ne s'ennuyoit jamais. Toutes les heures étoient marquées sur mon *Agenda* de coquetterie, l'heure du Joueur, l'heure du Musicien, l'heure du Bel-Esprit....

ARLEQUIN.

L'heure du Berger ? Mais dites-moy, comment marquiez-vous l'heure des Importuns, car les Importuns sont des animaux qui viennent à toutes les heures ?

LA DAME.

Ah, Monsieur, on ne sçauroit trop importuner une femme d'esprit. Elle se sert de l'un pour chasser l'autre, & elle tire de chaque caractére d'homme tout ce qu'on en peut tirer. Elle oblige, par exemple, ce fade Adorateur qui ne sçait dire que *gano* & *sans prendre*, à perdre son argent contre ce Galant malaisé qui en sçait faire un meilleur usage ; & quand la reprise d'ombre est finie, il faut bien que le Sot céde le terrein au Bel-Esprit.

ARLEQUIN.

J'entens. C'est à dire que les Amans se succédent chez vous comme les heures dans les Pendules. Et comme un clou chasse l'autre, le jeune Héritier commence où la Duppe ruinée finit. Ceux qui payent la collation sont relevez par ceux qui la mangent, & quand le Colonel entre par la porte, le Sous-traitant sort par la fenêtre. Voila assurément une belle Police. Vous êtes une Pendule à répetion. Vous sonnez toutes les heures ; mais vous sonnez très irrégulièrement. Voicy la Fée qui vient mener le branle.

LA FE'E (*chante.*)

Tout dans la nature,
Change de figure,

Quand nous commandons,
En faisant tac tac, avec nos baguettes,
Nous changeons
Les vieilles Coquettes
En jeunes tendrons.

LA DAME (*chante.*)

Sans être sorciéres,
En mille maniéres
Nous nous transformons,
Sans faire tac, tac, nous autres Coquettes,
Nous changeons
De simples Grisettes
En riches Jupons.

LE VIEILLARD (*chante.*)

Malgré nos grimaces,
Nos rides, nos glaces,
Souvent nous charmons:
En faisant tac, tac, en belles espèces,
Nous changeons
Les siéres tigresses
En petits moutons.

ARLEQUIN (*chante.*)

Pour vous satisfaire,
De toute maniére
Nous nous déguisons,
En faisant tac, tac, par nos fariboles,
Nous changeons
En bonnes pistoles
Nos gayes chansons.

*Fin de la Comédie.*

# AMUSEMENS
# SERIEUX
# ET
# COMIQUES.

*Cinquiéme Edition Augmentée.*

AMU-

# AMUSEMENS SERIEUX ET COMIQUES.

## PREMIER AMUSEMENT.

### *PREFACE.*

LE Titre que j'ay choisi me met en droit de faire une Préface aussi longue qu'il me plaira, car une longue Préface est un véritable amusement.

J'ay ay pourtant vu de très-nécessaires pour l'intelligence du Livre; mais la plupart, au lieu de mettre l'Ouvrage aujour, n'y mettent que la vanité de l'Ouvrier.

Un bon Général d'Armée est moins embarrassé à la tête de ses Troupes, qu'un mauvais Auteur à la tête de ses Ecrits. Celuy cy ne sçait quelle contenance tenir: s'il fait le fier, on se plaît à rabatre sa fierte; s'il affecte de l'humilité, on le mepriſe: s'il dit que son sujet est merveilleux, on n'en croit rien; s'il dit que c'est peu de chose, on le croit sur sa parole: Ne parlera-t'il point du tout de son Ouvrage; La dure nécessité pour un Auteur!

Je ne sçay si mon Livre réüssira; mais si on s'amuse à le critiquer, on se sera amusé à le lire, & mon dessein aura réüssi.

J'ay donné aux idées qui me sont venuës, le nom d'Amu-

d'Amusemens : Ils seront sérieux & comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant : & selon l'humeur où vous serez en les lisant, ils pourront vous divertir, vous instruire, ou vous ennuyer.

L'autre jour un de ces esprits-forts qui croyent que c'est une foiblesse de rire, trouva un de mes Exemplaires sous sa main : à l'ouverture du Livre, il fronça le sourcil : Que je suis indigné de ce Titre, s'écria-t-il d'un ton chagrin ! N'est-ce pas profaner le sérieux, que de le mêler avec du comique ? Quelle bigarure !

Cette bigarure, lui répondis-je, me paroît assez naturelle : si l'on examine bien les actions & les discours des hommes, on trouvera que le sérieux & le comique y sont fort proches voisins. On voit sortir de la bouche d'un bon Comique les Maximes les plus sérieuses ; & tel qui affecte d'être toûjours sérieux, est plus comique qu'il ne pense.

Mon Homme poussa plus loin sa remontrance : N'avez-vous point de honte, continua-t-il, de faire imprimer des amusemens ? Ne sçavez-vous pas que l'Homme est fait pour s'occuper, & non pas pour s'amuser ? A cela voicy ma réponse.

Tout est amusement dans la vie ; la vertu seule mérite d'être appellée occupation : S'il n'y a que ceux qui la pratiquent qui se puissent dire véritablement occupez, qu'il y a de gens oisifs dans le monde !

Les uns s'amusent par l'ambition, les autres par l'intérêt, les autres par l'amour ; les hommes du commun par les plaisirs, les grands Hommes par la gloire, & moy je m'amuse à considérer que tout cela n'est qu'amusement.

Encore une fois, tout est amusement dans la vie ; la vie même n'est qu'un amusement, en attendant la mort.

Voilà du sérieux, j'en ai promis ; mais passons vîte au comique.

Je

Je voudrois écrire, & je voudrois être original : Voilà une idée vraiment comique, me dira ce sçavant Traducteur & je trouve fort plaisant que vous vous aviſiez de vouloir être original en ce tems-cy : Il falloit vous y prendre dès le tems des Grecs : les Latins même n'ont été que des copies.

Ce discours me décourage. Est-il donc vray qu'on ne puisse plus rien inventer de nouveau ? Plusieurs Auteurs me le disent : si Monsieur de la Roche Foucaut & Monsieur Pascal me l'eussent dit, je le croirois.

Celuy qui peut imaginer vivement, & qui pense juste, est original dans les choses mêmes qu'un autre a pensées avant luy, par le tour naturel qu'il y donne, & par l'application nouvelle qu'il en fait, on juge qu'il les eût pensées avant les autres, si les autres ne fussent venus qu'après luy.

Les pensées de Monsieur de la Roche-Foucaut & de Monsieur Pascal, sont autant de brillans d'esprit mis en œuvre par le bon goût & par la raison : à force de les retailler pour les déguiser, les petits ouvriers les terniſſent ; mais tout ternis qu'ils sont, on ne laisse pas de les reconnoître ; & ils effacent encore tous les faux brillans qui les environnent.

Ceux qui dérobent chez les Modernes, s'étudient à cacher leurs larcins ; ceux qui dérobent chez les Anciens, en font gloire. Mais pourquoy ces derniers mépriſent-ils tant les autres ? Il faut encore plus d'esprit pour bien déguiser une pensée de Pascal, que pour bien traduire un passage d'Horace.

Après cela, je conviens que quelque génie qu'on ait, il est impossible de bien écrire, pour son siécle, qu'après s'être formé l'esprit sur les Anciens, & le goût sur les Modernes.

Cela ne suffit pas, s'écrie mon Scavant, il faut être tout plein de l'antiquité, il faut travailler à force d'érudition ; il faut puiser dans les sources. Je vous en-

entens, il faut piller, vous ne l'osez dire; hé-bien, je le dis pour vous, il faut piller; mais je ne pilleray ni dans les Livres anciens, ni dans les Livres modernes; je ne veux piller que dans le Livre du Monde.

Le monde est un Livre ancien & nouveau: de tous tems l'homme & ses passions en ont fait le sujet; ces passions y sont toûjours les mêmes: mais elles y sont écrites différemment, selon la différence des siécles; & dans un même siécle chacun les lit différemment, selon le caractére de son esprit, & l'étenduë de son génie.

Ceux qui ont assez de talent pour bien lire dans le Livre du Monde, peuvent être utiles au Public, en luy communiquant le fruit de leur lecture, mais ceux qui ne sçavent le monde que par les Livres, ne le sçavent point assez pour en faire des leçons aux autres.

Quelle différence entre ce que les Livres disent des hommes, & ce que les hommes font!

Si le monde est un Livre qu'il faut lire en original, on peut dire aussi que c'est un païs, qu'on ne peut ni connoître ni faire connoître aux autres, sans y avoir voyagé bien jeune; j'ay toûjours aimé à faire des réflexions sur tout ce que j'y ay vû: Je me suis amusé à faire ces réflexions, je m'amuse à les écrire; je souhaite que vous vous amusiez à les lire.

# AMUSEMENT SECOND

# LE VOYAGE *DU MONDE.*

IL n'y a guére d'amusement plus agréable, ni plus utile que le voyage. Si quelqu'un veut voyager avec

avec moy par le monde, c'eſt-à-dire parcourir à peu près tous les états de la vie, qu'il me ſuive, je vais en faire une relation en ſtile de voyage: cette figure m'eſt venuë naturellement, je la ſuivray.

Par où commencer ce grand voyage? Que de païs ſe préſentent à mon imagination! Celuy de tous qui peut donner les plus fines leçons de la ſcience du monde, c'eſt la Cour: arrêtons nous y un moment.

*LA COUR.*

La Cour eſt un païs très amuſant. On y reſpire le bon air; les avenuës en ſont riantes, d'un abord agréable, & aboutiſſent toutes à un ſeul point.

La Fortune de Cour paroît nous attendre au bout d'un grand chemin ouvert à tout le monde; il ſemble qu'on n'ait qu'à y mettre le pied pour parvenir; cependant on n'arrive à ſes fins que par des chemins couverts & de traverſe, diſpoſez de maniére que la voye la plus droite n'eſt pas toûjours la plus courte.

Je ne ſçai ſi le terrain de la Cour eſt bien ſolide; j'ay vu de nouveaux débarquez y marcher avec confiance, & de vieux routiers n'y marcher qu'en tremblant.

C'eſt un terrain haut & bas, où tout le monde cherche l'élévation: Mais pour y arriver, il n'y a qu'un ſeul ſentier; & ce ſentier eſt ſi étroit, qu'un ambitieux ne ſçauroit y faire ſon chemin ſans renverſer l'autre.

Le malheur eſt que ceux qui ſont ſur leurs pieds, ne relévent guére ceux qui ſont tombez: car le Génie des Courtiſans, c'eſt de ne rien donner à ceux qui ont beſoin de tout, & de donner tout a ceux qui n'ont beſoin de rien.

Malgré les difficultez qui ſe rencontrent en ce païs, on y va loin quand on eſt conduit par le vray mérite; la difficulté, c'eſt de le faire diſtinguer. Il y en a tant de faux! Celuy même qui s'y connoît le mieux, s'y trouve quelquefois bien embarraſſé; tel pour échaper à ſon diſcernement, ſe couvre d'une recom-

man-

mandation étrangére, & ne paroît qu'à l'abry d'un patron ; en sorte qu'un homme est toûjours caché derriére un autre homme.

On annonce un nouveau venu, on le prône, on dispose tout pour luy & sans luy : il n'agit ni ne parle ; c'est un homme sage, dit-on. En effet, il y a de la sagesse dans sa modestie & dans son silence ; car pour peu qu'il eût agi ou parlé, on eût connu qu'il n'est qu'un sot.

C'est ainsi que l'habileté des uns fait la fortune des autres : Et si quelqu'un brille par son propre mérite, aussi-tôt pour en offusquer l'éclat, la médisance éléve ses plus épais nuages, & l'envie ses plus noires vapeurs ; en sorte que la vertu ne paroît plus vertu, le vice ne paroît plus vice, tout est confondu. Dans cette affreuse obscurité le Soleil paroît, pénètre tout, voit & fait voir les objets tels qu'ils sont : c'est alors que l'on rend justice : c'est alors qu'on peut dire que l'honnête homme est heureux quand on se ressouvient de luy, & le scélérat quand on l'oublie.

En voyageant dans le païs de la Cour, j'ay remarqué que l'oisiveté régne parmi ses habitans ; je ne parle que du peuple, car les Grands & ceux qui travaillent à le devenir, ont des affaires de reste ; le manége de Courtisan est un travail plus pénible qu'il ne paroît.

A l'égard des subalternes, ramper & demander, c'est tout leur manége, & leurs longs services font tout leur mérite.

J'excèpte quelques Officiers, qui sans bassesse & sans manége, bornent leur ambition à bien servir le Maître, & vivent tranquilles dans cette médiocrité d'état où l'on trouve ordinairement le vray mérite.

Dans cet état médiocre que je mets entre le peuple & les grands Seigneurs, on peut être poli sans fourberie, & franc sans grossiéreté : on peut n'avoir ni la bassesse du peuple ni la hauteur des Grands ; en

un

un mot, on peut être ce qu'on appelle un galant homme.

En faiſant le portrait d'un galant homme de condition médiocre, je ferois inſenſiblement celui d'un grand Seigneur aimable; tant il eſt vray que malgré la différence du rang, un honnête homme reſſemble toûjours à un honnête homme.

Les Courtiſans de la premiére claſſe, ſacrifient tous également leur vie & leur repos; les uns, par principe d'honneur & de vertu, ſe ſacrifient parce qu'ils ſont utiles à la Cour; les autres, parce que la Cour leur eſt utile.

Ces derniers ſont les plus acharnez à la fortune: J'en ay connu un, qui à ſoixante & quinze ans commençoit à prendre des meſures pour ſe retirer. J'ay beaucoup travaillé diſoit-il & je n'ay travaillé que pour avoir le moyen de vivre en repos; j'eſpére bien me repoſer dans quelques années. Je dirois volontiers que ceux de ce caractére travaillent juſqu'à la mort; pour ſe repoſer le reſte de leur vie.

Quoy que le Courtiſan & le *Petit-Maître* ſoient d'un même païs, ils ont néanmoins des mœurs toutes différentes.

Le Courtiſan s'étudie à cacher ſon déréglement ſous des dehors réglez.

Le *Petit Maître* fait vanité de paroître encore plus déréglé qu'il n'eſt.

L'un penſe beaucoup avant que de parler; l'autre parle beaucoup & ne penſe guéres.

L'un court après la fortune, l'autre croit que la fortune doit courir après luy.

Les Courtiſans careſſent ceux qu'ils mépriſent, leurs embraſſades ſervent à cacher leur mépris, quelle diſſimulation!

Les *Petits-Maîtres* ſont plus ſincéres; ils ne cachent ni leur amitié, ni leur mépris: la maniére dont ils vous abordent tient de l'un & de l'autre, & leurs em-

embrassades sont ordinairement moitié caresses, moitié coups de poing.

Le langage courtisan est uniforme, toûjours poli, flateur, insinuant: le langage *Petit-Maître* est haut & bas, mêlé de sublime & de trivial, de politesse & de grossiéreté.

En sortant de la Cour, entrons dans Paris, nous y trouverons dequoy nous y amuser long-tems; la vie d'un homme ne suffit pas pour en achever le voyage.

# AMUSEMENT TROISIE'ME.

## *PARIS.*

PAris est un monde entier; on y découvre chaque jour plus de païs nouveau & de singularitez surprenantes, que dans tout le reste de la Terre: on distingue dans les Parisiens seuls tant de Nations, de mœurs & de coutumes différentes, que les habitans mêmes en ignorent la moitié. Imaginez-vous donc combien un Siamois y trouveroit de nouveautez surprenantes; quel amusement ne seroit-ce point pour luy, d'examiner avec des yeux de voyageur toutes les particularitez de cette grande Ville? Il me prend envie de faire voyager ce Siamois avec moy; ses idées bizares & figurées me fourniront sans doute de la variété, & peut être de l'agrément.

Je vais donc prendre le génie d'un voyageur Siamois, qui n'auroit jamais rien vû de semblable à ce qui se passe dans Paris: nous verrons un peu de quelle maniére il sera frapé de certaines choses que les préjugez de l'habitude nous font paroître raisonnables & naturelles.

Pour diversifier le stile de ma relation, tantôt je

feray

feray parler mon voyageur, tantôt je parleray moy-même ; j'entreray dans les idées abstraites d'un Siamois ; je le feray entrer dans les nostres : enfin, supposant que nous nous entendons tous deux à demy mot, je donneray l'essor à mon imagination & à la sienne. Ceux qui ne voudront pas prendre la peine de nous suivre, peuvent s'épargner celle de lire le reste de ce Livre ; mais ceux qui cherchent à s'amuser, doivent un peu se prêter au caprice de l'Auteur.

Je suppose donc que mon Siamois tombe des nuës, & qu'il se trouve dans le milieu de cette Cité vaste & tumultueuse, où le repos & le silence ont peine à régner pendant la nuit même ; d'abord le cahos bruyant de la ruë Saint Honoré l'étourdit & l'épouvante, la tête luy tourne.

Il voit une infinité de machines différentes que des hommes font mouvoir : les uns sont dessus, les autres dedans, les autres derriére : ceux-cy portent, ceux-là sont portez ; l'un tire, l'autre pousse ; l'un frape, l'autre crie, celuy-cy s'enfuit, l'autre court après. Je demande à mon Siamois ce qu'il pense de ce spectacle ? J'admire & je tremble, me répond-il ; j'admire que dans un espace si étroit, tant de machines & tant d'animaux dont les mouvemens sont opposez, ou différens, soient ainsi agitez sans se confondre ! se démêler d'un tel embarras, c'est un chef-d'œuvre de l'adresse des François. Mais leur témérité me fait trembler, quand je vois qu'à travers tant de roues, de bêtes brutes & d'étourdis, ils courent sur des pierres glissantes & inégales, où le moindre faux pas les met en peril de mort.

En voyant votre Paris, continuë ce Voyageur abstrait, je m'imagine voir un grand animal : les ruës sont autant de veines où le peuple circule ; quelle vivacité que celle de la circulation de Paris ! Vous voyez, luy dis-je, cette circulation qui se fait dans le cœur de Paris, il s'en fait une encore plus petillan-

lante dans le sang des Parisiens ; ils sont toûjours agitez & toûjours actifs, leurs actions se succèdent avec tant de rapidité, qu'ils commencent mille choses avant que d'en finir une, & en finissent mille autres avant que de les avoir commencées.

Ils sont également incapables & d'attention & de patience, rien n'est plus prompt que l'effet de l'oüie & de la vûe, & cependant ils ne se donnent le tems ni d'entendre ni de voir.

Les Parisiens n'ont de véritable attention que sur le plaisir, & sur la commodité ; ils y rafinent tous les jours : quel rafinement de commodité n'a-t-on point inventé depuis peu ? Les logemens, les meubles, les voitures, la société, tout y est commode, jusques à l'amour.

Mais commençons à entrer dans le détail de Paris, vous y verrez plus distinctement que dans le général, la singularité de cette Ville, de ses Habitans, & de leurs mœurs.

# AMUSEMENT QUATRIE'ME.

## *LE PALAIS.*

DAns le milieu de Paris, s'élève un superbe édifice ouvert à tout le monde, & cependant presque fermé par l'affluence des gens qui s'empressent d'y entrer & d'en sortir.

On monte par plusieurs degrez dans une grande Sale, où mon Siamois est étonné de voir dans un même lieu, les hommes amusez d'un côté par des *Babioles*, & de l'autre occupez par la crainte des Jugemens d'où dépendent toutes les destinées.

Dans cette Boutique on vend un ruban ; dans l'autre Boutique on vend une Terre par decret : vous entendez

à

à droite la voix argentine d'une jolie Marchande, qui vous invite d'aller à elle ; & à gauche la voix rauque d'un Huiſſier qui fait ſes criées ; quel contraſte !

Pendant que le Voyageur fait ſes réfléxions ſur cette bizarerie, il eſt épouvanté par la lugubre apparition d'une multitude de têtes noires & cornues, qui forment en ſe réuniſſant un monſtre épouvantable, qu'on appelle Chicanne : & ce monſtre mugit un langage ſi pernicieux, qu'un ſeul mot ſuffit pour deſoler des familles entiéres.

A certaines heures réglées, il paroît un homme grave & intrepide, dont l'aſpect ſeul fait trembler, & dompte ce monſtre. Il n'y a point de jour qu'il n'arrache de ſa gueule béante quelque ſucceſſion à demy dévorée.

La chicanne eſt plus à craindre que l'injuſtice même. L'injuſtice ouverte en nous ruinant, nous laiſſe au moins la conſolation d'avoir droit de nous plaindre ; mais la chicanne par ſes formalitez nous donne le tort en nous ôtant notre bien.

La Juſtice eſt, pour ainſi dire, une belle Vierge déguiſée & produite par le Plaideur, pourſuivie par le Procureur, cajolée par l'Avocat, & défendue par le Juge.

Nous voilà déja dans les digreſſions, me dira le Critique. Le Critique a tort, car les digreſſions ſont préciſément de mon ſujet, puiſqu'elles ſont des amuſemens. Cela eſt ſi vray, que je vais continuer.

Par forme de digreſſion, je vous avertis que dans tous les endroits de mon voyage où le Siamois m'embaraſſera, je le quitteray comme je viens de faire, pour m'amuſer dans mes réfléxions, ſauf à le reprendre quand je m'ennuyeray de voyager ſeul. Je pretens quitter auſſi l'idée de voyage toutes fois qu'il m'en prendra fantaiſie : car bien loin de m'aſſujettir à ſuivre toûjours une même figure, je voudrois pouvoir à chaque période changer de figure, de ſujet, & de

stile, pour ennuyer moins les Lecteurs du tems; car je sçais que la variété est le goût dominant.

Quoy qu'il n'y ait rien de durable dans le monde, on remarque néanmoins au Palais une chose éternelle, c'est le procès: certains ministres de la chicanne s'appliquent à le perpétuer, & se font entr'-eux une religion d'entretenir l'ardeur des Plaideurs, comme les Vestales s'en faisoient une entr'-elles d'entretenir le feu sacré.

Une chose étonnante, c'est que malgré le bruit épouventable qui se fait autour des Tribunaux on ne laisse pas d'y dormir: Plût au Ciel, lorsqu'on y décide un procès, que les anciens Juges fussent bien éveillez, & les jeunes bien endormis!

Ils sont cependant tous assez équitables; l'embarras c'est de pouvoir les bien instruire d'une affaire: comment s'y prendre? La Partie leur est suspecte, le Procureur les embrouille, l'Avocat les étourdit, le Solliciteur les importune, & la Solliciteuse les distrait; à toutes risques j'aimerois mieux la Solliciteuse.

Un de mes amis se vantoit que la plus-charmante femme du monde, ne pourroit jamais luy faire oublier qu'il étoit Juge. Je vous croy, luy répondis-je; mais tout Magistrat est homme avant que d'être Juge. Le premier mouvement est pour la Solliciteuse, le second est pour la Justice.

Une Comtesse assez belle pour prévenir en faveur d'un mauvais procès le juge le plus austére, fut solliciter pour un Colonel, contre un Marchand.

Ce Marchand étoit alors dans le Cabinet de son Juge, qui trouvoit son affaire si claire & si juste qu'il ne put s'empêcher de luy promettre gain de cause.

A l'instant même la charmante Comtesse parut dans l'antichambre; le Juge courut au devant d'elle; son abord, son air, ses yeux, le son de sa voix, tant de charmes enfin le sollicitérent, qu'eu ce premier moment il fut plus homme que Juge, & il promit à la bel-

le Comteſſe que le Colonel gagneroit ſa cauſe. Voilà le Juge engagé des deux côtez. En rentrant dans ſon Cabinet il trouva le Marchand déſolé : Je l'ay vûe, s'écria le pauvre homme hors de luy même, je l'ay vue, celle qui ſollicite contre moy, qu'elle eſt belle ! ah, Monſieur, mon procès eſt perdu ! Mettez-vous en ma place, répond le Juge encore tout interdit, ay-je pû luy refuſer ce-qu'elle me demandoit ? En diſant cela, il tira d'une bourſe cent piſtoles ; c'étoit à quoy pouvoient monter toutes les prétentions du Marchand ; il luy donna cent piſtoles. La Comteſſe ſçut la choſe ; & comme elle étoit vertueuſe juſqu'au ſcrupule, elle craignit d'avoir trop d'obligation à un Juge ſi généreux, & luy renvoya ſur l'heure les cent piſtoles. Le Colonel auſſi galant que la Comteſſe étoit ſcrupuleuſe, luy rendit les cent piſtoles ; & ainſi chacun fit ce qu'il devoit faire. Le Juge craignit d'être injuſte, la Comteſſe craignit d'être reconnoiſſante, le Colonel paya, & le Marchand fut payé.

Voulez-vous ſçavoir mon véritable ſentiment ſur le procedé de ce Juge ; ſon premier mouvement a été pour la Soliciteuſe, c'eſt ce que je n'oſe luy pardonner ; ſon ſecond mouvement a été pour la Juſtice, c'eſt ce que j'admire.

Pendant que je me ſuis amuſé, mon Voyageur s'eſt perdu dans le Palais ; allons le chercher : je l'apperçois dans la grande Sale, je l'appelle, il veut venir à moy ; mais l'haleine luy manque, la foule l'étouffe, le courant l'emporte, il nage des coudes pour ſe ſauver : Il m'aborde enfin ; & pour toute relation de ce qu'il vient de voir ; il s'écrie : ô le maudit païs ! ſortons-en vîte, pour n'y jamais rentrer.

Allons, luy dis-je, allons nous repoſer ; & pour nous faire perdre l'idée du Palais, nous irons ce ſoir au charmant païs de l'Opéra.

# AMUSEMENT CINQUIE'ME

## *L'OPERA.*

QUatre heures sonnent, allons à l'Opéra, il nous faut au moins une heure pour traverser la foule qui en assiége la porte.

Vous parlez mal, me dit mon Siamois, on ne doit point dire la porte de l'Opéra ; & selon l'idée magnifique que je me suis faite de l'Opéra, on n'y doit entrer que par un Portique superbe.

En voicy l'entrée, luy répondis-je en luy montrant du doigt, un guichet fort sombre. Et où donc, s'écria-t-il ? je ne voy là qu'un petit trou dans un mur, par où, l'on distribue quelque chose. Avançons : que veut dire cecy ? quelle folie, donner un Louïs d'or pour un morceau de carton! Mais je ne m'étonne plus qu'on l'achète si cher, j'apperçois sur ce carton des caractéres qui ont apparemment quelque vertu magique.

Vous ne vous trompez pas tout à fait, luy dis-je, c'est un passe-port pour entrer dans le Païs des enchantemens : entrons-y donc vîte, & plaçons-nous sur le Théâtre. Sur le Théâtre ! repartit mon Siamois, vous vous moquez ; ce n'est pas nous qui devons nous donner en spectacle, nous venons pour le voir. N'importe, luy dis-je, allons nous y étaler: on n'y voit rien, on y entend mal, mais c'est la place la plus chére, & par conséquent la plus honorable. Cependant comme vous n'avez point encore d'habitude à l'Opéra, vous n'auriez pas sur le Théâtre cette sorte de plaisir qui dédommage de la perte du spectacle. Suivez moy dans une loge : en attendant qu'on lève cette toile, je vais vous dire un mot des païs qu'elle nous cache.

L'O-

L'Opéra est, comme je vous l'ay déja dit, un séjour enchanté; c'est le païs des métamorphoses: on y en voit des plus subites; là en un clein d'œil, les hommes s'érigent en demy-dieux, & les déesses s'humanisent; là le Voyageur n'a point la peine de courir le païs, ce sont les païs qui voyagent à ses yeux; là sans sortir d'une place, on passe d'un bout du monde d'autre, & des Enfers aux Champs-élisées: vous ennuyez-vous dans un affreux désert? un coup de sifflet vous fait retrouver dans le païs des Dieux; autre coup de sifflet, vous voilà dans le païs des Fées.

Les Fées de l'Opéra enchantent comme les autres; mais leurs enchantemens sont plus naturels, au vermillon près.

Quoy qu'on ait fait depuis quelques années quantité de contes sur les Fées du temps-passé, on en fait encore davantage sur les Fées de l'Opéra; ils ne sont peut-être pas plus vrais, mais ils sont plus vrais-semblables.

Celles-cy sont naturellement bien-faisantes; cependant elles n'accordent point à ceux qu'elles aiment le don des richesses, elles le gardent pour elles.

Disons un mot des Habitans naturels du païs de l'Opéra: ce sont des peuples un peu bizares: ils ne parlent qu'en chantant, ne marchent qu'en dansant, & font souvent l'un & l'autre lorsqu'ils en ont le moins d'envie.

Ils relèvent tous du Souverain de l'Orqueſtre, Prince si absolu, qu'en haussant & baissant un Scèptre en forme de rouleau qu'il tient en sa main, il régle tous les mouvemens de ce peuple capricieux.

Le raisonnement est rare parmi ces peuples; comme ils ont la tête pleine de Musique, ils ne pensent qu'à des chants, & n'expriment que des sons; cependant ils ont poussé si loin la science des Notes, que si le raisonnement se pouvoit noter, ils raisonneroient tous à livre ouvert.

# AMUSEMENT SIXIE'ME.

## *LES PROMENADES.*

NOus avons à Paris deux sortes de promenades ; dans les unes, on va pour voir & pour être vû ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vû de personne.

Les Dames qui ont l'inclination solitaire, cherchent volontiers les routes écartées du Bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer.

Les détours de ce Bois sont si trompeurs, que les meres les plus expérimentées s'y perdent quelque fois en voulant retrouver leurs filles.

Du Bois de Boulogne on vient dans le Cours ; c'est une Forêt en Galerie, où il est permis aux chevaux de se promener, & non pas aux hommes.

Dans un climat voisin, qu'on nomme les Tuileries, on va respirer l'air au milieu d'un nuage de poussiére étouffante, qui fait qu'on n'y voit point ceux qui n'y vont que pour s'y montrer.

L'incommodité de ces promenades, c'est qu'on y est tourmenté de plusieurs insectes ; des mouches en Eté, des cousins en Automne, & en tout temps des Nouvellistes.

En arrivant au bout de la grande Allée des Tuileries, mon Compagnon de voyage fut enchanté du plus agréable spectacle qui se puisse présenter à la vue, il n'y avoit que des femmes ce jour-là, & l'Allée en étoit toute couverte.

Je n'ay vû de ma vie, me dit-il en soûriant, une volée si nombreuse ! la charmante espèce d'oiseaux !

Ce sont, luy dis-je sur le même ton ; ce sont des oiseaux amusans, qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Ils

Ils sont volages d'inclination, foibles de tempérament, & forts en ramage.

Ils ne voyent le jour qu'au Soleil couchant, marchent toûjours élevés à un pied de terre, & touchent les nues de leurs superbes huppes; en nn mot, la plupart des femmes sont des Paons dans les promenades, quelques-uns sont des pigriéches dans leur domestique, & des colombes dans le tête-à-tête.

Voilà une description bien hardie, me dit mon Siamois: en bonne foy, me dit-il, ce portrait est-ce bien là la femme? Ouy, sans doute luy répondis-je: mais je connois des femmes qui s'élèvent au-dessus de la femme, & peut-être même au dessus de l'homme: A l'égard de celles-là, je n'ay que faire de les distinguer des autres, elles se distingueront bien d'elles-mêmes.

Rien n'est plus difficile à définir que les femmes: & de toutes les femmes, les parisiennes sont les plus indéfinissables.

Les femmes Espagnoles sont tout Espagnoles, les Italiennes tout Italiennes, les Allemandes tout Allemandes; mais dans les Parisiennes on trouve des Espagnoles, des Italiennes & des Allemandes.

Parmi nos Françoises, combien de Nations diférentes!

La Nation policée des femmes du monde.

La Nation sauvage des Provinciales.

La Nation libre des Coquettes.

La Nation indomptable des Epouses fidèles.

La Nation docile des femmes qui trompent leur mari.

La Nation aguerrie des femmes d'intrigue.

La Nation timide..... mais il n'y en a plus guéres de celles-là.

La nation barbare des belles-meres.

La Nation fiére des Bourgeoises qualifiées.

La Nation errante des visiteuses regulières.

Et tant d'autres, sans compter la Nation superstitieuse des coureuses d'Horoscope ; on devroit renfermer celles-là, & détruire la Nation des Devineresses qui les abusent, & qui sous pretexte de deviner ce que font les personnes, leur font faire des choses qu'elles n'auroient jamais faites.

Je me laisse un peu trop emporter à mon sujet: c'est une chose étrange, qu'on ne puisse parler des femmes avec une juste modération ; on en dit toûjours trop ou trop peu : on ne parle pas assez des femmes vertueuses, & l'on parle trop de celles qui ne le sont pas.

Les hommes leur rendroient justice à toutes, s'ils pouvoient en parler sans passion : mais ils ne parlent guéres de celles qui leur sont indifférentes: ils sont prévenus pour celles qu'ils aiment, & contre celles dont ils n'ont pu se faire aimer.

Ils font passer ces derniéres pour déréglées, parce qu'elles sont sages, & plus sages qu'ils ne voudroient. Ce déchaînement des hommes devroit faire la justification des femmes: mais par malheur la moitié du monde prend plaisir à médire, & l'autre moitié à croire les médisances.

La médisance est de tout temps & de tout païs ; elle est presque aussi ancienne dans le monde que la vertu.

On devroit punir plus rigoureusement la médisance que le larcin ; elle fait plus de tort à la société civile : & il est plus difficile de se garder d'un médisant que d'un voleur.

On convient que l'un & l'autre sont fort mépriſables ; cependant on les estime quand ils excellent. Un railleur fin & délicat, fait les délices de la conversation ; & tel qui s'approprie habilement le bien d'autruy, s'attire la vénération de ceux mêmes à qui il coupe la bourse.

Et voyant le triomphe de ceux-cy, on diroit que ce n'est ni la médisance, ni le vol qu'on blâme dans les autres, mais seulement leur malhabileté : on les punit

punit de n'avoir sçû atteindre à la perfection de leur art.

Vous vous éloignez de votre sujet, me dit mon Siamois, vous parlez de la médisance en général, & il ne s'agissoit que de celle que les hommes font ordinairement du beau sexe; je vous y ramène, à propos de certaines Loix qui furent autrefois proposées par un Législateur de Siam. Une de ces Loix permettoit aux femmes de médire des femmes; premiérement, parce qu'il est impossible de l'empêcher; & de plus, parce qu'en fait de galanterie, telle qui accuse sa voisine, en peut-être aussi accusée, selon la Loy du Tallion. Mais comment voulez-vous qu'une femme se vange d'un homme qui aura publié qu'elle est galante, publiera-t-elle qu'il est galant?

Je voudrois bien sçavoir pourquoy il est plus honteux à un sexe qu'à l'autre, de succomber à l'amour? Mais traiter sérieusement cette question, ce seroit trop occuper l'esprit; amusons le seulement par une pensée comique.

Les hommes ont mis leur gloire à conquérir les femmes, & les femmes ont mis la leur à se bien défendre: celuy qui se fait aimer, chante victoire; celle qui aime, se confesse vaincue.

S'il étoit vray que les Dames fussent plus foibles que nous, leurs chutes devroient être plus pardonnables; & voicy ce que le Siamois conclut en leur faveur.

Il faut bien, dit-il aux hommes, que vous vous sentiez plus foibles que vos femmes, puisque vous voulez qu'elles vous pardonnent tout, lorsque vous ne leur pardonnez rien.

Il semble, continue-t-il, qu'aussi-tôt que vous avez acquis une femme par Contrat, il luy doive suffire d'être tout à vous, sans qu'elle ose vouloir que vous soyez tout à elle: quelle tyrannie aux hommes, d'avoir ainsi usurpé le droit d'être infidèles impunément!

Ils n'ont pas tant gagné à cela qu'ils pensent, dis-je à mon Voyageur; les maris n'ont-ils pas la meilleure part de la honte qu'ils ont attachée à l'infidélité de leurs femmes? Et pour en revenir à la médisance, peut-on médire d'une femme sans faire tort à son mary?

Puisque la médisance contre les femmes a des suites si dangéreuses, & qu'on ne peut l'empêcher, je voudrois au moins qu'on fût obligé de prouver clairement les fautes dont on les accuse. Comme les preuves en pareil cas sont difficiles, cela calmeroit les fureurs de langue de nos jeunes calomniateurs.

Ils pourroient se déchaîner contre celles qui sont fardées, car on voit clairement ce qu'elles ont de trop sur leur visage; mais on ne voit pas ce qui manque à leur honneur.

C'est cette difficulté de prouver qui fait qu'on médit si hardiment des plus sages; car dans les choses où il est impossible de démontrer la vérité, on prétend que la vrai-semblance suffise.

Attaquer de la langue une vertu entre deux fers, c'est médisance. Publier qu'une personne sage ne l'est pas, c'est calomnie. Dire qu'une laide n'est pas belle, ce n'est ni médisance ni calomnie; mais c'est un crime atroce que les Dames ne pardonnent jamais.

La plupart sont encore plus jalouses de leur réputation sur la beauté que sur l'honneur; & telle qui a besoin de toute la matinée pour perfectionner ses charmes, seroit plus fâchée d'être surprise à sa toilette que d'être surprise avec un galant.

Cela ne m'étonne pas: la premiére vertu selon les femmes c'est de plaire; & pour plaire aux hommes, la beauté est un moyen plus sûr que la sagesse.

Les uns aiment dans une femme la douceur & la modestie; les autres n'ont du goût que pour la vivacité & l'enjouement, mais l'agrément & la beauté sont de tous les goûts.

Une

Une jeune personne qui n'a d'autre patrimoine que l'esperance de plaire, est bien embarassée quel parti prendre pour réussir dans le monde: est-elle simple? on s'en dégoûte; prude, on la fuit; coquette, on l'abandonne: pour bien faire, il faudroit qu'elle fût prude, simple, & coquette tout ensemble; la simplicité attire, la coquetterie amuse, & la pruderie retient.

S'il est difficile aux femmes de se maintenir avec les hommes, il leur est bien plus difficile encore, de se maintenir avec les femmes mêmes: celle qui se pique de galanterie, s'attire le mépris; mais celle qui ne se pique de rien, échape au mépris & à l'envie, & se sauve entre deux réputations.

Ce ménagement passe la capacité d'une jeune fille: celles qui sont jeunes & belles, sont exposées à de grands périls; pour s'en garentir elles auroient besoin de raison, & par malheur la raison ne vient qu'après que la jeunesse, la beauté & le péril sont passez. Pourquoy faut-il que la raison ne vienne pas aussi-tôt que la beauté, puisque l'une est faite pour défendre l'autre?

Il ne dépend pas d'une fille d'être belle; le seul trait de beauté qu'elles pourroient toutes avoir & qu'elles n'ont pas toûjours, c'est la pudeur; & de tous les traits de beauté, c'est le plus facile à perdre.

Celle qui n'a point encore aimé est si honteuse de sa premiére foiblesse, qu'elle voudroit se la cacher à elle-même: pour la seconde, elle se contente de la cacher aux autres; mais pour la troisiéme elle ne se soucie plus de la cacher à personne.

Quand la pudeur est une fois perdue, elle ne revient pas plus que la jeunesse.

Celles qui ont perdu la pudeur, s'en font une affectée, qui s'effarouche bien plus aisément que la naturelle: j'en connois qui s'alarment au moindre mot équivoque, & qui marquent trop de crainte des choses qu'elles ne devroient point sçavoir.

Une fille de ce caractére étoit dans une assemblée avec sa cadette qui sortoit d'un Couvent, quelqu'un conta une avanture galante ; mais il la conta en termes si obscurs, qu'une fille sans expérience n'y pouvoit rien comprendre ; plus le recit étoit obscur, & plus cette cadette étoit attentive, & elle marquoit naivement sa curiosité, l'aînée voulant témoigner qu'elle avoit plus de pudeur que sa cadette, s'écria : Hé, fi, ma sœur, pouvez-vous entendre sans rougir ce que ces Messieurs disent ?

Helas ! répondit naïvement la cadette, je ne sçay pas encore quand il faut rougir.

Cette heureuse ignorance est tout opposée à l'habileté de ces Héroïnes de politique, qui conservent un espèce d'ordre dans le desordre même.

Tout est réglé chez une femme qui sçait son monde ; celuy qui perd son argent par complaisance, céde la place à celuy qui prête son carosse pour la promenade ; le jeune heritier commence où la dupe ruinée a fini ; tel qui paye la collation, est relevé par un autre qui la mange : Et quand l'Officier entre par la porte, il faut que le Marchand sorte par la fenêtre.

Cette régularité des coquettes n'empêche pas que les femmes de bien ne les mépriſent, & ce mépris n'empêche pas qu'elles ne les imitent ; n'apprennent-elles pas d'elles le bon air, le sçavoir vivre, & les maniéres galantes ? elles parlent, s'habillent & s'ajustent comme elles ; il faut bien suivre le torrent : ce sont les coquettes qui inventent les modes & les mots nouveaux ; tout se fait par elles & pour elles : cependant avec tous ces avantages, il y a une grande différence entre les unes & les autres ; la réputation des femmes de bien est plus solide, celles des coquettes est plus étenduë.

Je m'apperçois que je m'arrête trop dans cet endroit de mon voyage, on s'amuse toûjours plus qu'on

qu'on ne veut avec les femmes, puisque nous y sommes, faisons voir à notre Siamois le païs de la Galanterie dont elles font tout l'ornement.

### *LA GALANTERIE.*

Entrons dans ce charmant païs, & voyons d'abord..... mais qu'y peut-on voir? La Galanterie autre-fois si cultivée, si floriſſante, fréquentée par tant d'honnêtes gens, est maintenant en friche, abandonnée: quel désert! helas! je n'y reconnois-plus rien.

Suivons donc l'usage nouveau; sans nous amuser à la Galanterie, passons tout d'un coup au Mariage.

## AMUSEMENT SEPTIE'ME.

### *LE MARIAGE.*

IL est bien difficile de parler du Mariage d'une maniére qui plaise à tout le monde. Ceux qui n'y prennent nul intérêt, seront ravis que j'en fasse une description comique. Maudit soit le plaisant, dira ce mari serieux; s'il étoit à ma place, il n'auroit pas envie de rire. Si je moralise tristement sur les inconveniens du Mariage, ceux qui ont envie de se marier, se plaindront que je veux les dégoûter d'un état si charmant. Sur quel ton le prendrai-je donc? j'y suis fort embarrassé.

Un certain Peintre faisoit un Tableau de l'Himen pour un jeune Amant: je veux qu'il soit accompagné de toutes les graces, luy disoit cet Amant passionné. Souvenez-vous sur tout que l'Himen doit être plus beau qu'Adonis: Il faut luy mettre en main un flambeau plus brillant encore que celuy de l'A-

mour. Enfin, faites un effort d'imagination; je vous payeray votre Tableau à proportion que le sujet en sera gracieux. Le peintre qui connoissoit sa libéralité, n'oublia rien pour le satisfaire, & luy apporta le Tableau la veille de ses nôces. Notre jeune Amant n'en fut point satisfait: il manque, dit-il, à cette figure certain air gay, certains agrémens, certains charmes; enfin ce n'est point là l'idée que j'ay de l'Himen: vous l'avez fait d'une beauté médiocre, vous ne serez que médiocrement récompensé.

Le Peintre qui avoit autant de présence d'esprit que de génie pour la peinture, prit son parti dans le moment.

Vous avez raison, luy dit-il, de n'être pas content de la beauté de mon Tableau, il n'est pas encore sec; ce visage est embu; & pour vous parler franchement, j'employe mes couleurs de maniére que ma peinture ne paroît rien dans les premiers jours; je vous rapporteray ce Tableau dans quelques mois, & pour lors vous me le payerez selon sa beauté: je suis sûr qu'il vous paroîtra tout autre. Adieu, Monsieur, je ne suis pas pressé d'argent.

Ce Peintre remporta son ouvrage: notre jeune Amant se maria le lendemain: & quelques mois s'écoulérent sans que le Peintre parût. Enfin, il reporta le Tableau: notre jeune mari fut surpris en le voyant; vous me l'aviez bien promis, luy dit-il, que le tems enbelliroit votre peinture: quelle différence! je ne la reconnois plus, j'admire l'effet du tems sur les couleurs, & j'admire encore plus votre habileté; cependant je ne puis m'empêcher de vous dire que ce visage est un peu trop gay, ces yeux un peu trop vifs, car enfin les feux de l'Himen doivent paroître moins brillans que ceux de l'Amour; ce sont des feux solides que les feux de l'Himen. D'ailleurs, l'attitude de votre figure est un peu trop enjouée, un

peu

peu trop libre, & vous luy avez donné un certain air de badinage qui ne caractérise pas tout à fait .... ce n'est pas là l'Himen enfin. Fort bien Monsieur luy dit le Peintre, ce que j'avois prévû est arrivé; l'Himen est à present moins beau dans vôtre idée que dans mon Tableau, c'étoit tout le contraire il y a trois mois, ce n'est point ma peinture qui a changé, c'est votre idée, vous étiez Amant pour lors, vous êtes mari maintenant.

Je vous entens, interrompit le mari; brisons là-dessus: votre Tableau est agréable au-delà de mon imagination, il est juste que le payement soit au-de là de la votre: voilà une bourse qui contient le double de ce que vous pouvez esperer. Tenez, Monsieur, laissez-moy le Tableau. Non, Monsieur, répliqua le Peintre, non, je ne vous le laisseray point, je vous en veux donner un autre qui plaise aux Amans & aux Maris, & ce sera le chef d'œuvre de la Peinture. En effet, le Peintre fit un autre Tableau, où il se servit avec tant d'art, de certaines régles d'optique & de perspective, que le portrait de l'Himen paroissoit charmant à ceux qui le regardoient de loin; mais de près ce n'étoit plus cela: il le fit placer au bout d'une agréable Galerie, sur une espèce d'estrade, & pour monter sur cette estrade, il falloit passer un pas fort glissant; en de-ça c'étoit le charmant point de veue; mais si-tôt qu'on avoit passé le pas, adieu les charmes.

Si vous comprenez la difficulté qu'il y a de peindre le Mariage au goût de tout le monde, suspendez ici votre critique; je vais vous présenter mon Tableau, choisissez le point de veue qui vous convient.

Pour rentrer dans notre stile de voyage, je vous diray d'abord que le Mariage est un païs qui peuple les autres, la Bourgoisie y est plus fertille que la Noblesse, c'est peut-être que les grands Seigneurs se plai-

plaisent moins chez eux que chez leurs voisins. Le Mariage a la propriété de faire changer d'humeur ceux qui s'y établissent, il fait souvent d'un homme enjoüé un stupide, & d'un galant un bouru; quelquefois aussi d'un stupide, & d'un bouru, une femme d'esprit fait presque un galant homme.

On se marie par différens motifs; les uns par passion, les autres par raison; celuy-cy sans sçavoir ce qu'il fait, & celui-là ne sçachant plus que faire.

Il y a des hommes si accablez de quiétude & d'indolence, qu'ils se marient seulement pour se desennuyer: D'abord le choix d'une femme les occupe; ensuite les visites, les cérémonies; mais après la derniére cérémonie, l'ennuy les reprend plus que jamais.

Combien voyons-nous de maris & de femmes qui dès la seconde année de leur communauté, n'ont plus rien de commun que le nom, la qualité, la mauvaise humeur, & la misére?

Je ne m'étonne pas qu'il y ait tant de mauvais ménages, puis qu'on se marie tout à sa tête, ou tout à celle des autres.

Tel qui se marie à sa tête, ne voyant pas dans une femme ce que tout le monde y voit, est en danger d'y voir dans la suite beaucoup plus que les autres n'y ont vû.

Tel autre qui n'a pas la force de se déterminer par luy même, s'en rapporte à la marieuse de son quartier, qui sçait à point nommé le taux des établissemens, & le prix courant des filles à marier. Ces connoisseuses ont le talent d'assortir les conditions, les biens, les familles, tout enfin, hors les humeurs & les inclinations dont elles ne se mettent point en peine.

Avec l'entremise de ses femmes d'affaire, on fait un mariage comme une emplette; on marchande, on surfait, on mésoffre, enfin on est pris au mot.

D'au-

D'autres qui n'ont pas le loisir de marchander, vont lever une riche veuve chez un Notaire, comme on lève une Charge aux Parties casuelles.

Ce n'est pas tout-à-fait la faute de l'entremeteuse si l'on est trompé en femme, elles vous donnent un mémoire; on n'examine que les articles de la famille & du bien, on laisse à côté la femme, qu'on ne retrouve que trop dans la suite.

Après tout ce que je viens de dire, je ne crains point d'avancer que ceux qui se marient peuvent être heureux.

Mais ce n'est point se marier, c'est négocier, que de prendre une femme pour son bien.

Ce n'est point se marier, c'est se contenter, que de prendre une femme pour sa beauté.

Ce n'est point se marier, c'est radoter à certain âge, que de prendre une jeune femme pour avoir de la société.

Qu'est-ce donc que se marier? C'est choisir avec discernement, à loisir, par inclination & sans intérêt une femme qui vous choisisse de même.

Le païs du Mariage a cela de particulier, que les étrangers ont envie de l'habiter, & les habitans naturels voudroient en être exilez.

On peut être exilé du Mariage par la séparation; mais il n'y a de véritable sortie que celle du veuvage.

Quoy que le veuvage suppose la mort de l'un des deux époux, il me paroît moins à craindre que la séparation.

Les séparez sont des animaux sauvages, incapables des plus beaux nœuds de la société.

Dans les causes ordinaires de séparation, on donne le tort à la femme? mais souvent le mari est cause que la femme a tort, & il a luy-même le tort d'avoir appris au public que sa femme avoit tort.

On doit s'attendre que je vais parler ici du veuvage, c'est un grand sujet & très-fertile; mais il est trop difficile à traiter. Com-

Comment parler des veuves ? Si je ne les dépeins qu'à demi-fâchées de la mort d'un mari, je blesseray la bienséance : si j'exagére leur affliction, je blesseray la vérité.

Quoy qu'en puissent dire les mauvais plaisants, il n'y a point de veuvage sans tristesse : N'est-ce pas toûjours un état fort triste, d'être obligé de feindre une tristesse continuelle ? Le triste rôle à jouer que celuy d'une veuve qui ne veut point faire parler d'elle.

Il y a des veuves à qui les sanglots & les larmes ne coûtent rien ; j'en ay connu une au contraire qui faisoit de bonne foy tout son possible pour s'affliger ; mais la nature luy avoit refusé le don des larmes ; cependant elle vouloit faire pitié aux parens de son mari, ses affaires dépendoient d'eux.

Un jour son Beaufrére qui étoit fort affligé, luy reprochoit qu'elle n'avoit pas versé une larme ; helas ! luy répondit la veuve, mon pauvre esprit a été si accablé de ce coup imprévû, que j'en suis devenue comme insensible ; les grandes douleurs ne se font point sentir d'abord, mais dans la suite je suis sure que j'en mourray.

Je sçay, luy repliqua le Beaufrére, que les douleurs trop grandes ne se font point sentir d'abord ; je sçai encore que les douleurs violentes ne durent guére : ainsi : Madame, vous serez toute étonnée que la douleur de votre veuvage sera passée avant que vous l'ayez sentie.

Une autre Veuve se desespéroit, & ce n'étoit pas sans sujet ; elle avoit perdu en même jour le meilleur mari, & la plus jolie petite chienne de Paris.

Ce double veuvage l'avoit réduite en un état qui faisoit craindre pour sa vie. On n'osoit luy parler de boire ni de manger ; on n'osoit pas même la consoler. Il est dangereux d'obstiner la douleur d'une femme, il vaut mieux laisser agir le temps & l'inconstance. Cependant

pendant pour accoutumer petit à petit la Veuve à ſupporter l'idée des ſes pertes, une bonne amie luy parla d'abord de ſa petite chienne ; au ſeul nom de Babichonne, ce fut des hurlemens, des tranſports, elle s'évanoüit enfin : que j'ay bien fait, s'écria la prudente amie, de ne point parler du mari, elle ſeroit morte tout-à-fait !

Le lendémain, le nom de Babichonne fit couler des larmes avec tant d'abondance, qu'on eſpéra que la ſource en tariroit bien-tôt, & l'amie zèlée crut qu'elle pouvoit haſarder le nom du mari.

Helas ! luy dit-elle, ſi le ſeul nom de Babichonne vous afflige tant, que ſeroit-ce donc ſi on vous parloit de votre mari ? mais je n'ay garde : la pauvre Babichonne ! vous n'en retrouverez jamais une ſemblable ; cependant elle eſt bienheureuſe d'être morte, car vous ne l'auriez plus aimée : peut-on aimer quelque choſe après avoir perdu un mari ?

C'eſt ainſi que cette amie habile mêloit adroitement l'idée du mari avec celle de Babichonne ; ſçachant bien que quelquefois deux fortes douleurs ſe détruiſent l'une l'autre en faiſant diverſion. Elle remarqua qu'au nom de Babichonne les pleurs redoubloient, & qu'elles s'arrêtoient tout court au nom du mari ; c'étoit, ſans doute, le ſaiſiſſement : on ſçait que les pleurs ne ſont que pour les douleurs médiocres. Quoy qu'il en ſoit, la pauvre affligée paſſa pluſieurs jours & pluſieurs nuits dans cette alternative de pleurs & de ſaiſiſſemens.

Enfin, la bonne amie fit chercher une petite chienne, & en trouva une plus jolie que la défunte : elle la préſenta ; mais la Veuve ne l'accepta qu'en pleurant : heureuſement la nouvelle chienne ſe fit tant aimer en huit jours, qu'on ne pleura plus Babichonne ; & voicy la conſéquence que l'amie en tira.

Si une chienne nouvelle a fait ceſſer les pleurs, peut-être qu'un mary nouveau fera ceſſer les ſaiſiſſemens ; mais

mais helas! l'un ne fut pas ſi facile que l'autre; la nouvelle chienne s'étoit fait aimer en huit jours, & il falut plus de trois mois pour faire conſentir la Veuve à ſe remarier.

Quoy que je me ſois donné plein pouvoir de quitter mon Voyageur Siamois tant qu'il me plairoit, je ne veux pas le perdre de vûë; j'ay beſoin qu'il autoriſe certaines idées creuſes qui me ſont venuës à propos de la Faculté & de l'Univerſité. Ce ſont deux païs où les idées ſimples & naturelles ne ſont pas les mieux reçuës; il faut qu'un Voyageur parle, s'il ſe peut, la langue des païs par où il paſſe; je vais donc guinder mon ſtile & figurer mes expreſſions, pour être plus intelligible aux Docteurs.

# AMUSEMENT HUITIE'ME.

## *L'UNIVERSITE'.*

DAns le païs Latin tout eſt obſcur; les habitations, les vêtemens, le langage, & les raiſonnemens mêmes.

La nobleſſe ni la bravoure ne ſervent de rien pour parvenir aux dignitez de la République des Lettres: ce ſont les plus ſçavans, & ſouvent les plus opiniâtres, qui uſurpent la domination. Là chaque Maiſon eſt un Royaume, ou plutôt un Empire, où chaque Souverain a ſon Scêptre, ſa Juſtice, ſes Loix & ſes Armes: & tel d'entre-eux eſt ſi puiſſant qu'il gouverne quatre Nations dans un ſeul Collége.

Il y a long-tems qu'on travaille à défricher le païs de la ſcience; cependant il n'y paroît guéres: la ſeule choſe qu'on y explique nettement, c'eſt qu'un & un font deux; & ce qui fait que cela eſt ſi clair, c'eſt qu'on le ſçavoit avant que d'en avoir fait une ſcience.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit, la Géométrie eſt d'un grand uſage; elle ſert entre autres choſes à éprouver l'eſprit, comme le creuſet ſert à éprouver l'or: Les bons eſprits s'y rafinent, les eſprits faux s'y évaporent.

Les Géomètres travaillent ſur un terrain ſi ſolide, qu'après avoir bien poſé la premiére pierre, ils élèvent ſans crainte leurs bâtimens juſqu'aux cieux.

Sur un terrain bien différent, les Philoſophes bâtiſſent des édifices ſuperbes qu'on appelle Siſtèmes: ils commencent par les fonder en l'air; & quand ils croyent être parvenus au ſolide, le bâtiment s'évanoüit & l'Architecte tombe des nuës.

Le païs des Siſtèmes eſt fort amuſant; entr'autres ſingularitez on y voit une populace d'éguilles s'aſſembler autour d'une pierre noire, de grands Hommes courir après les petits corps; on y péſe l'air, on y meſure la chaleur, le froid, la ſéchereſſe & l'humidité; grandes découvertes pour l'utilité de l'homme; ſans étudier, il n'a qu'à jetter les yeux ſur un petit tuyau de verre, pour connoître s'il a froid, s'il a chaud, s'il pleut, ou s'il fait beau tems.

Attiré par ces belles connoiſſances, on cherche des guides pour avancer dans la Philoſophie: on apperçoit un ancien Grec, qui depuis deux mille ans eſt maître d'un chemin creux & obſur: d'autre part, on voit un jeune téméraire qui a oſé frayer un chemin tout oppoſé. Celui-cy eſt ſi artiſtement applany, qu'on y marche plus à ſon aiſe, & qu'on croit même y voir plus clair que dans l'autre: ces deux guides ſe tuënt de crier, c'eſt icy, c'eſt icy l'unique route qu'il faut tenir pour découvrir tous les ſécrets de la Nature, ſi l'on me demande lequel des deux a raiſon, je dirai que l'un a pour luy la raiſon de l'ancienneté, & l'autre la raiſon de la nouveauté; & en cas d'opinion, ces deux raiſons entraînent plus de Sçavans que la raiſon même.

Celuy qui entreprend le voyage de la Philoſophie, voudroit bien ſuivre ces deux guides tout à la fois; mais

mais il n'ose s'engager dans des chemins où l'on ne parle que d'accidens & de privation. Il se sent tout à coup saisi du froid, du chaud, du sec & de l'humide, pénétré par la matiére subtile, environné de tourbillons, & si épouvanté par l'horreur du vuide, qu'il recule au lieu d'avancer.

On se doit consoler de ne point avancer dans ce païs; car ceux qui n'y ont jamais été, en sçavent presque autant que ceux qui en reviennent.

Avant que de faire passer mon Voyageur, de l'Université à la Faculté, il est bon de luy faire remarquer que

Dans le pays de la science, on s'égare.
Dans le Palais, on se perd.
Dans les promenades, on se retrouve.
Et on ne se cherche plus dans le Mariage.
On avance peu à la Cour.
On va loin avec les femmes.
Et on ne revient guére du Royaume de la Faculté.

# AMUSEMENT
## NEUVIE'ME
### *LA FACULTE'.*

LE païs de la Faculté est situé sur le passage de ce monde à l'autre.

C'est un païs climatérique; où l'on nous fait respirer un air rafraîchissant, très-ennemy de la chaleur naturelle.

Ceux qui voyagent dans cette contrée, dépensent beaucoup, & meurent de faim.

La langue y est fort sçavante, & ceux qui la parlent sont très-ignorans.

On apprend ordinairement les Langues pour pouvoir exprimer nettement ce qu'on sçait; mais il sem-

ble

ble que les Médecins n'apprennent leur jargon que pour embroüiller ce qu'ils ne sçavent point.

Que je plains un malade de bon sens ! Il faut qu'il ait à combattre tout à la fois les argumens du Médecin, la maladie, les remèdes, & l'inanition. Un de mes amis, à qui tout cela ensemble avoit causé un transport au cerveau, eut une vision fiévreuse qui luy sauva la vie : il crut voir la fiévre sous la figure d'un monstre ardent, qui poursuivoit à pas continus & redoublez un malade, qu'un conducteur vint prendre par le poignet pour le faire sauver à travers un fleuve de sang : ce pauvre malade n'eut pas la force de le traverser, & se noya. Le conducteur se fit payer, & courut à un autre malade entraîné par un torrent d'eau de poulet & d'émulsion. Mon ami profita de cette vision, congédia son Médecin, & cela luy fit du bien, car rien ne l'empêcha plus de guérir tout seul.

L'absence des Médecins est un souverain remède pour celuy qui n'a point recours au Charlatan.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Charlatans de bonne foy : Cet Etranger, par exemple, est fort sincére ; il débite de l'eau de Fontaine à trente sols la bouteille : il dit qu'il y a dans son eau une vertu occulte qui guérit des plus grands maux ; il en jure, & jure vrai, puisque cette eau le guérit luy-même de la pauvreté qui renferme les plus grands maux.

A Paris il en est des Médecins comme des Almanacs, les plus nouveaux sont les plus consultez : mais aussi leur régne, comme celuy des Almanacs, finit avec l'année courante.

Quand un malade laisse tout faire à la nature, il hasarde beaucoup ; quand il laisse tout faire aux Médecins, il hasarde beaucoup aussi : mais hasard pour hasard, j'aimerois mieux me confier à la nature, car au moins on est sûr qu'elle agit de bonne foy, comme elle peut, & qu'elle ne trouve pas son compte à faire durer les maladies.

Il y a quelque rapport entre les Médecins & les Intendans: Les Intendans ruinent les maisons les mieux établies, & les Médecins ruinent les corps les mieux constituez: Les maisons ruinées enrichissent les Intendans, & les corps ruinez enrichissent les Médecins.

On devroit obliger tous les Médecins à se marier: N'est-ce pas une justice qu'ils rendent à l'Etat quelques hommes pour ceux qu'ils luy enlèvent à toute heure?

Je pardonne à ceux qui sont à l'extrémité de leur vie, de s'abandonner aux Médecins; & à ceux qui sont à l'extrémité de leur bien, de s'abandonner au jeu.

# AMUSEMENT DIXIE'ME.

## *LE JEU.*

LE Jeu est une espèce de succession ouverte à tout le monde; j'y vis l'autre jour deux Gascons, hériter d'un Parisien, qui ne se seroit jamais avisé de les mettre sur son Testament.

Le Lansquenet est une espèce de République mal policée, où tout le monde devient égal: plus de subordination: le dernier de tous les hommes, l'argent à la main, vient prendre au dessus d'un Duc & Pair, le rang que sa carte luy donne.

On bannit de ces lieux privilégiez, non seulement la subordination & le respect, mais encore toutes sortes d'égards, de compassion & d'humanité; les cœurs y sont tellemen durs & impitoyables, que ce qui fait la douleur de l'un y fait la joye de l'autre.

Les Grecs s'assembloient pour voir combattre des Athlètes, c'est à dire pour voir des hommes s'entretuer? ils appelloient cela des Jeux; quelle barbarie! mais sommes-nous moins barbares, nous qui appel-

lons

lons un peu l'assemblée du Lansquenet, où pour user de l'expression des Joüeurs mêmes, on ne va que pour s'égorger l'un l'autre.

Un jour mon Voyageur entra inopinément dans un Lansquenet; il fut bizarement frappé de ce spectacle: mettez-vous à la place d'un Siamois superstitieux, & qui n'a aucune connoissance de nos manières de jouer, vous conviendrez que son idée toute abstraite & toute visionaire qu'elle paroisse, a pourtant quelque rapport à la vérité: Voicy les propres termes d'une lettre qu'il en écrivit en son pais.

# FRAGMENT
## D'UNE LETTRE
### *SIAMOISE*

LEs François disent qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, je n'en crois rien; car outre les Divinitez vivantes auxquelles on les voit offrir des vœux, ils en ont encore plusieurs autres inanimées, auxquelles ils sacrifient, comme je l'ay remarqué dans une de leurs assemblées où je suis entré par hazard.

On y voit un grand autel en rond, orné d'un tapis verd, éclairé dans le milieu, & entouré de plusieurs personnes assises comme nous le sommes dans nos sacrifices domestiques.

Dans le moment que j'y entray, l'un d'eux qui apparemment étoit le Sacrificateur, étendit sur l'autel les feuillets détachez d'un petit Livre qu'il tenoit à la main: sur ces feuillets étoient représentées quelques figures; ces figures étoient fort mal peintes: cependant ce devoit être les images de quelques Divinitez; car à mesure qu'on les distribuoit à la ronde, chacun des assistans y mettoit une offrande chacun selon sa dévotion. J'observay que ces offrandes

étoient bien plus considérables que celles qu'ils font dans leurs Temples particuliers.

Après la cérémonie dont je vous ay parlé, le Sacrificateur porte sa main en tremblant sur le reste de ce Livre, & demeure quelque temps saisi de crainte & sans action; tous les autres attentifs à ce qu'il va faire, sont en suspens, & immobiles comme luy. Ensuite, à chaque feuillet qu'il retourne, ces assistans immobiles sont tour à tour agitez différemment, selon l'esprit qui s'empare d'eux; l'un loue le Ciel en joignant les mains, l'autre regarde fixement son image en grinçant les dents, l'autre mord ses doigts & frappe des pieds contre terre; tous enfin font des postures & des contorsions si extraordinaires, qu'ils ne semblent plus être des hommes. Mais à peine le Sacrificateur à-t-il retourné certain feuillet, qu'il entre luy même en fureur, dechire le Livre & le dévore de rage, renverse l'Autel & maudit le sacrifice; on n'entend plus que plaintes, que gemissemens, cris & imprécations: à les voir si transportez & si furieux, je jugeay que le Dieu qu'ils adorent, est un Dieu jaloux; qui pour les punir de ce qu'ils sacrifient à d'autres, leur envoye à chacun un mauvais Démon pour les posséder.

Voilà le jugement que peut faire un Siamois sur les emportemens des Joueurs: que n'auroit-il point pensé s'il se fût rencontré là des Joueuses?

Non, jamais l'amour n'a causé tant de désordre parmi les femmes, que la fureur du jeu. Comment peuvent elles s'abandonner a une passion, qui altére leur esprit, leur santé, leur beauté, qui altére..... que sçai-je moy? Mais ce Tableau ne leur est point avantageux, tirons le rideau dessus.

Je ne sçai pourquoy les lieux publics où l'on joue ont usurpé le beau nom d'Académie, si ce n'est qu'on y apprend quelquefois aux dépens de tout son bien, à gagner subtilement celuy des autres.

On

On trouve dans Paris quantité d'Académies, qui ont toutes des vues différentes dans leur établissement.

Académie de Musique, pour exciter les passions.

Académie de Philosophie, pour les calmer.

Académie pour observer le cours des Astres.

Académie pour régler le cours des mots.

Académie d'Eloquence & de Peinture, qui apprend à immortaliser les hommes.

Académie d'armes, qui enseigne à les tuer.

Il y a outre cela quantité d'Académies Bachiques, où les bons gourmets & les fins côteaux enseignent l'art de boire & de manger; art qui s'est beaucoup perfectionné depuis peu. Ce sont de riches particuliers qui tiennent ces Académies pour leur plaisir, car on ne va plus guére dans celles qui sont publiques, parce qu'on a remarqué que plusieurs jeunes gens, pour y avoir vécu délicieusement quelques années, se sont mis en état de mourir de faim le reste de leur vie.

Si le païs des Traiteurs est désert, celuy des Caffez en récompense est fort peuplé.

Chaque Caffé est un Palais illuminé; à l'entrée duquel paroît une Armide ou deux qui vous charment d'abord, pour vous attirer dans des enfoncemens à perte de vue.

Là plusieurs Chevaliers errans viennent se placer à une même table sans se connoître; à peine se regardent-ils, lors qu'on leur apporte une certaine liqueur noire, qui a la vertu de les faire parler ensemble; & c'est alors qu'ils se racontent leurs avantures: aux charmes du Caffé, on joint la fenouillette, qui acheve d'enchanter les Chevaliers: Par la force de cet enchantement, l'un est forcé de s'abandonner au sommeil, l'autre comme un Roland furieux va signaler sa valeur en courant les rues.

Disons un mot du riche païs des Bourbonois; c'est

là que le luxe vous conduit dans des Perou en magazin, où les lingots d'or & d'argent se mesurent à l'aune ; & telle femme après y avoir voyagé avec quelque Etranger libéral, porte sur elle plus que son mari ne gagne, & traîne à sa queue tout le bien d'un créancier.

D'un côté tout opposé, le bon marché vous méne dans une contrée où le hasard vous habille ; là quantité d'importuns officieux appellent le passant, l'arrêtent, le tiraillent, & luy déchirent un habit neuf pour l'accommoder d'un vieux.

Dans un païs voisin, on voit un grand jardin pavé, ouvert indifféremment à tout le monde, on y voit en Hiver comme en Eté, des fleurs & des fruits en même temps ; tous les jours on les cueille & toutes les nuits il en revient de nouveaux.

Autour de ce jardin, s'arrangent quantité de Nimphes, qui habitent chacune dans leur tonneau ? non seulement elles ont cela de commun avec Diogène, mais ainsi que ce Philosophe elles disent librement au premier venu tout ce qui leur vient en pensée.

Je n'aurois jamais fait si j'entreprenois de parcourir tous les païs qui sont renfermez dans Paris ; la Robe, l'Epée, la Finance, chaque état enfin y fait comme un païs à part, qui a ses mœurs & son jargon particulier.

Vous y voyez le païs fertile du Négoce.

Le païs ingrat de la Pierre Philosophale.

Le païs froid des Nouvellistes.

Le païs chaud des Disputeurs.

Le païs plat des mauvais Poëtes.

Le païs desert des femmes de bien.

Le païs battu des coquettes ; & une infinité d'autres, sans compter les païs perdus, habitez par plusieurs personnes égarées, qui ne cherchent qu'à égarer les autres : elles sont d'un facile accès & d'un dangereux commerce ; quelques-unes ont le sécret

de

de plaire sans ménagement, & d'aimer même sans amour.

# AMUSEMENT ONZIE'ME

## *LE CERCLE.*

*Bourgeois.*

C'Est promener trop long-tems mon Voyageur, de païs en païs, épargnons-luy la fatigue de courir le reste du monde.

Pour en connoître tous les différens caractéres, il luy suffira de fréquenter certaines assemblées nombreuses où l'on voit tout Paris en racourcy. Ces assemblées sont des espèces de Cercles bourgeois, qui se forment à l'imitation du Cercle de la Cour. Disons un mot de celui-ci, avant que de parler de l'autre.

Le Cercle est une assemblée grave & mal assise sur de petits Tabourets arrangez en rond; là toutes les femmes parlent, & pas une n'écoute: là on raisonne sur rien, on décide de tout, & les conversations les plus diversifiées sont des Rondeaux, dont la chute est toûjours ou fine médisance, ou flaterie grossiére.

Le Cercle Bourgeois est une assemblée familiére, un conseil libre, où les afaires du prochain se jugent souverainement sans entendre les Parties.

Ces Tribunaux connoissent également des matiéres sublimes & des populaires, tout est de leur ressort; là le caprice préside, & c'est là proprement qu'on trouve autant d'opinions différentes qu'il y a de têtes: le même Juge y est tantôt sévére, & tantôt indulgent; tantôt grave, tantôt badin; & on en use là comme j'ay fait dans mes Amusemens; l'on y passe en un instant du sérieux au comique, du grand au

petit, & quelque-fois une réfléxion subite sur la coëfure d'une femme, empêche la décision d'un point de morale qui étoit sur le tapis.

On y prononce vingt Arrêts tout à la fois; les hommes y opinent quand ils peuvent, & les femmes tant qu'elles veulent; elles y ont deux voix pour une.

La liberté qui régne dans le Cercle Bourgeois, donne lieu à toutes sortes de personnes de s'y faire connoître & d'y connoître les autres; là chacun parle selon ses vues, ses inclinations & son génie.

Les jeunes gens disent ce qu'ils font, les vieillards ce qu'ils ont fait, & les sots ce qu'ils ont envie de faire.

L'ambitieux parle contre la paresse; le paresseux contre l'ambition.

Le négociant déteste la guerre, & le guerrier maudit la paix.

Le sçavant méprise le riche en souhaitant des richesses; le riche méprise tout net la science & les sçavans.

Les gens raisonnables blâment l'amour, & les amans se révoltent contre la raison.

Ceux qui ne sont point mariez, condamnent les maris jaloux; & ceux qui le sont les justifient.

Un jeune étourdi plein de vigueur & de santé, témoignoit par ses discours, qu'il se croyoit immortel, & qu'il craignoit que son pere ne le fût aussi. Un vieillard choqué de cette idée, entreprit le jeune homme: Apprenez, luy dit-il d'un ton sévére, que tout âge est égal pour la durée de la vie; un homme de quatre-vingt ans, est encore assez jeune pour vivre; & un enfant de quatre jours est déja assez vieux pour mourir.

Je comprens repliqua l'étourdi, que vous êtes assez jeune pour vivre aujourd'huy, & assez vieux pour mourir demain.

Ceux que vous venez d'entendre n'ont eu qu'à parler

ler pour faire paroître ce qu'ils étoient : d'autres dans leurs discours & dans leurs maniéres paroissent tout le contraire de ce qu'ils sont.

Vous admirez la vivacité d'un Provençal, qui brille par ses saillies d'esprit ; ne vous y laissez pas tromper, ce sont des saillies de mémoire, l'imagination n'y a guére de part.

Un tel se pique à bon droit de bel esprit ; c'est un aigle dans les sciences ; en affaires, c'est un étourneau ; & ce bœuf qui rumine dans la conversation, est un furet dans les Finances.

Apercevez-vous cette figure inanimée, cet indolent qui s'étale dans un fauteuil, il ne prend aucune part à tout ce qui se dit en sa présence ; vous concluez de là, que de plus grandes affaires l'occupent, que sa tête en est pleine : rien n'est plus vuide ; cet homme est également incapable de s'appliquer & de se réjouir ; il s'endort au jeu, il bâille aux Comédies les plus divertissantes ; il a une Charge considérable, il a une belle femme, & n'est pas plus occupé de l'une que de l'autre.

Bélise entre dans l'assemblée : vous en jugez mal, parce qu'elle est trop enjouée, & trop libre en paroles ; cependant, c'est une Lucrèce dans sa conduite ; & sa Compagne qui parle en Lucrèce, est peut-être une Laïs par ses actions.

Cette jeune personne sans expérience, n'entend qu'avec horreur prononcer le mot d'amour ; sa mere luy en a fait des portraits si horribles, qu'elle croit le haïr : vous imaginez-vous qu'elle le haïra toûjours ? Cela n'est pas sûr : une fille qui haït l'amour avant que de le connoître, est en danger de ne le pas haïr long-temps.

Ce nouveau riche qui répand l'argent comme de l'eau, quand il s'agit de paroître, vous éblouit par sa magnificence, il donne même, & cache de bonne grace la peine qu'il a à donner. Ah ! la belle ame, s'é-

crie-t-on ! Helas ! ce n'eſt qu'à force de baſſeſſes d'âme qu'il a gagné dequoy paroître ſi généreux.

J'explique peut-être les choſes un peu plus qu'il ne faut, & je démaſque trop les perſonnages de mon Cercle. Mais quand je voudrois les épargner, & qu'ils auroient eux-mêmes aſſez d'habileté pour cacher leurs defauts, je voi venir une femme pénétrante qui les déchifrera bien plus impitoyablement que moy.

Cette femme s'avance ; que ſon air eſt modeſte ! elle ne lève les yeux que pour voir ſi les autres femmes ſont auſſi modeſtes qu'elle.

Elle a tant de vertu, dit-on, qu'elle ne peut ſouffrir celles qui en ont moins qu'elle : celles qui en ont davantage luy déplaiſent auſſi ; c'eſt pourquoy elle n'en épargne pas une.

Je demandois un jour à une femme de ce caractére, pourquoy ſes exhortations étoient toûjours moitié morale, moitié médiſance. Parlez mieux, s'écria-t-elle, la médiſance me fait horreur : à la vérité je ſuis quelquefois obligée, pour m'accommoder au goût du monde, d'aſſaiſonner mes remontrances d'un peu de ſel critique ; car on veut de l'agrément partout, même dans la correction. Il faut bien faire paſſer la morale à la faveur de quelques traits de ſatire. Parlez plus ſincérement, luy repartis-je, & dites que vous voulez à la faveur d'un peu de morale, faire paſſer force médiſances.

Revenons à cette faiſeuſe de portraits qui prend ſéance dans notre Cercle : Elle ſçait ſi bien ſon métier, qu'en un ſeul trait d'hiſtoire elle vous peindra deux ou trois caractéres différens, ſans compter le ſien propre, que vous connnoîtrez par ſa maniére de raconter.

Connoiſſez-vous, dit-elle, ce négociant, il eſt très-honnête homme ; ſon induſtrie a commencé ſa fortune : & ſa probité l'a achevée : Il eſt comblé de biens ;

biens; mais tout riche qu'il est, helas que je le plains! sa fille a échoué avant que d'arriver au port du mariage, & sa femme a fait naufrage dans le port même.

Ensuite elle vous fera admirer la politique d'une sage indigente, qui reçoit tout d'un Financier sans luy rien accorder; cela s'appelle, dira-t-elle, une vertu à l'epreuve. Mais par malheur pour cette vertueuse personne, le monde juge mal des choses: on croit que chez les Financiers, en amour comme en affaires, les articles de la recette suivent de près ceux de la dépense, & que ces Messieurs là sont accoutumez à recueillir aussi-tôt qu'ils ont semé.

A mon égard, continue cette charitable personne, je serois bien caution que l'homme d'affaire dont j'ay parlé, n'a d'autres vues que de retirer des occasions du vice, celle à qui il fait du bien; je le connois à fond, je faisois l'autre jour son éloge en bon lieu; je disois que personne n'est plus généreux, & qu'il n'a rien à luy.

J'en conviens, dit un mauvais plaisant qui l'interrompit; on peut dire que l'homme que vous louez n'a rien à luy, car il n'est riche que du bien d'autruy.

C'est trop écouter cette médisante; il est tems que quelqu'un l'interrompe, pour sauver la réputation de tous ceux qu'elle connoît, & de ceux même qu'elle ne connoît pas.

Celle qui va l'interrompre, est une femme sçavante, qui vient se plaindre à un Poëte de sa clique, qu'une de ses Compagnes va se marier. Quelle perte pour nous, s'écrie-t-elle! Plus de commerce d'esprit, plus de conversations sçavantes, plus de prose, plus de vers, le mariage absorbe tout; la pauvre fille écrivoit avec tant de délicatesse; son stile étoit enjoué, ses pensées fines, ses applications justes, adieu la délicatesse, adieu la justesse; car enfin pour une femme qui compose, un mari est une distraction continuelle.

Ouy, certes, répond le Poëte, le mariage enchaîne l'esprit aussi bien que le cœur, & par malheur encore, le cœur se dégage, & l'esprit demeure dans les fers. Un de mes amis, tant qu'il fut garçon, produisoit chaque semaine un volume de Poësies gaillardes. Depuis trois ans qu'il est marié, je n'ay pû tirer de lui qu'une Elegie plaintive, & quelque Epitre chagrine.

Sçavez-vous bien, reprit la sçavante désolée, ce que notre amie m'allègue pour excuse? L'amour, Monsieur, l'amour: la belle raison pour se marier! L'amour a-t-il jamais inspiré le mariage aux Poëtes? Que ne garde-t-elle sa tendresse, pour rendre ses Poësies plus touchantes & plus animées! L'amour réveille l'imagination, mais le mariage l'endort.

Cette fille m'a bien trompée, continue t-elle; à l'entendre parler on eût dit qu'elle auroit eu plus de délicatesse que de passion, & plus d'imagination que de sentiment: je croyois qu'elle me ressembloit, & que son cœur étoit tout esprit; mais hélas! & son cœur & son esprit sont tout corps! quand je luy en fais des reproches, elle répond que l'amour fut toûjours ami des Poëtes, & que j'ai tort de vouloir les mettre mal ensemble. Je vous en fais Juge, Monsieur; n'est-ce pas elle qui cherche *noise*? Quand on a intérêt de ménager l'amour il ne faut pas en venir aux extrémitez avec luy; c'est le pousser à bout que de se marier.

S'il n'y avoit que l'amour à perdre en se mariant, reprend le Poëte, ce seroit peu; mais qui ne sçait que l'Himen éfarouche les Graces & les Muses? J'ay lû dans une Fable inconnue aux Anciens, qu'Apollon s'étant marié un jour, l'Hipocrène tarit le lendemain.

Un génie marié, est un génie stérile. En effet, les productions de l'homme sont bornées; il faut opter, de laisser à la postérité ou des ouvrages d'esprit, ou des enfans.

Mais

Mais j'apperçois un objet des plus tristes, qui vient interrompre la conversation comique du vieux Poëte garçon, & de la femme de Lettres.

C'est un homme en grand deuil ; il a outré l'appareil, la queue de son manteau couvre toute l'antichambre, & le bout de son crêpe est encore sur l'escalier. C'est un spectre de drap noir ; que vient-il faire dans une assemblée de plaisir ? Il sort de l'Enterrement ; que ne va-t-il achever de pleurer chez luy ? Cependant il est homme de condition ; il a perdu son pere, on luy doit des complimens de condoléance : Mais pourquoy vouloir partager sa douleur ? Il ne vient icy que pour vous faire part de sa joye ; la succession est si grosse, qu'il ne sçait à qui le dire : il cherche par-tout qui le félicite, il faut pourtant s'affliger d'abord avec luy par bienséance : Que je suis fâchée, luy dit une Dame ! ..... Je suis bien aise, dit notre Orphelin, en prévenant le triste compliment, je suis bien aise de vous trouver si à propos ; on m'a dit, Madame, que vous avez un bel ameublement dont vous voulez vous défaire ; je m'en accommoderay.

Je ne puis vous exprimer, luy dit un cousin, combien je suis sensible à votre affliction, & j'iray au premier jour chez vous pour vous témoigner .... Je déloge demain, dit brusquement notre homme, je prens une maison magnifique : vous la connoissez, c'est celle que ce Banquier faisoit bâtir quand il fit banqueroute ; ses créanciers m'en accommodent.

Un troisiéme consolateur vient encore à la charge, & la larme à l'œil luy fait en longs complimens l'Oraison funèbre du défunt : Ce que j'estime le plus dans mon pere, continue l'héritier, c'est qu'il ne m'a laissé aucunes dettes : si vous sçaviez l'ordre admirable qu'il a mis à ses affaires, & les grands biens que j'ay trouvez ... Hé ! corbleu, Monsieur, s'écrie un Misantrope chagrin, votre pere mourut

hier, pleurés du moins aujourd'huy, vous vous réjouirez demain de sa succession.

Bon, reprend un fournois, qui feint de vouloir l'excuser, son pere l'a assez affligé d'avoir vécu jusqu'à soixante & quinze ans; on ne peut pas s'affliger devant & après la mort d'un homme: d'ailleurs, c'étoit un Parâtre, un dénaturé, qui n'a jamais fait plaisir qu'à luy-même: il plaignoit à ses enfans jusqu'à l'éducation, & je dirois volontiers pour Monsieur son fils. Enfin, mon pere est mort; & sa mort est le premier bien qu'il m'ait fait de sa vie.

Notre sot est charmé qu'on luy prouve qu'il a raison de se consoler: le fournois malin l'engage insensiblement dans une conversation indifférente, puis ensuite dans une plus enjouée; & luy qui ne rit jamais, se met à rire par malice, pour obliger le fat à rire aussi. Il pousse enfin la chose jusqu'à luy faire chanter avec luy la contre partie d'un air à boire. Et quand il est à l'endroit le plus gay, il s'arrête tout court, & le tire doucement par le bras: Monsieur, luy dit-il d'un ton affligé, je vous demande pardon, si j'ay violenté votre douleur pour vous faire chanter dans le triste équipage où vous voilà. A ces mots, l'homme en deuil baisse les yeux: il est si honteux de se surprendre en chantant, qu'il sort sans dire un seul mot, & même sans achever l'air à boire qu'il avoit commencé.

Il y a long-tems qu'on a remarqué que la tendresse filiale n'est pas comparable à l'amour paternel. Il y a long-tems aussi qu'on en a cherché les raisons: je ne sçay si quelqu'un a trouvé avant moy celles que je vais dire, originales ou non, les voicy.

Je suppose qu'un fils aime son pere, selon toute l'étendue des obligations qu'il luy peut avoir; & que le pere n'aime son fils que parce qu'il lui appartient: la tendresse paternelle l'emportera encore, car l'amour de propriété est toûjours plus fort que l'amour de reconnoissance. Un

Un pere qui perd son fils perd un bien qui luy appartient, & le fils perd un maître à qui il appartenoit; vous sentez bien la différence de ces deux pertes.

Il y a peu de peres qui ayent obligation à leurs enfans, & nous devons tous au moins la vie à nos peres. Croiroit-on que ce fût une raison pour les moins aimer qu'ils ne nous aiment? Cette raison est bien injuste, elle est pourtant naturelle; nous n'aimons guére ceux à qui nous devons, nous aimons mieux ceux qui nous doivent; & l'on se console plus aisément de la mort d'un créancier, que de celle d'un débiteur.

C'est cette nature injuste qui fait qu'un orphelin se réjouit de la mort d'un pere, qui se feroit affligé de le voir seulement indisposé.

Un pere regarde la vie d'un fils comme une continuité de la sienne propre: Ce fils cesse-t-il de vivre, le pere commence à sentir la mort. Combien d'enfans au contraire ne commencent à goûter la vie, qu'après la mort de leurs peres?

La mort d'un jeune homme touche bien autrement un vieillard, que celle d'un vieillard ne touche un jeune homme; l'expérience l'apprend, & mille raisons le prouvent. Une des principales, c'est la différence des réflexions que la mort fait faire aux uns & aux autres.

Mon pere meurt à soixante & dix ans, dit en luy-même cet homme qui n'en a que trente; j'ay donc encore du moins quarante ans à vivre. En calculant ainsi on se flate, mais on se console. Mon fils vient de mourir, il n'avoit que trente ans, j'en ay soixante; j'ay beau me flater, je ne vois rien de consolant dans ce calcul.

Selon l'ordre naturel, le pere doit finir avant son fils. Si tous les enfans mouroient de douleur à la mort de leur pere, le genre humain périroit bien-tôt. N'est-ce point pour prévenir ce malheur, que la nature a pris soin d'endurcir le cœur des enfans?

Ce qui fait encore qu'un pere a plus de naturel que son fils, c'est qu'il est toûjours plus vieux que luy; les liens du sang se fortifient avec l'âge, à mesure que les passions s'affoiblissent & que leur nombre diminue.

La rupture des liens du cœur est d'autant plus sensible qu'ils sont en plus petit nombre; & l'on peut dire qu'à un certain âge un pere ne tient presque plus au monde que par ses enfans.

La nature nous fournit dans les arbres une image de l'ingratitude des enfans. Le tronc d'un arbre communique sa sève, c'est à dire en terme de Jardinier, son amitié aux branches qui sortent de luy, & nous ne voyons point que la sève retourne des branches au tronc.

Quelques enfans ingrats vont conclure de là, que l'ingratitude est donc fondée sur la nature; qu'ils considérent dans ce même arbre, que les branches ressentent bien plus vivement le mal qu'on fait à leur tige, que la tige ne ressent celuy qu'on fait à ses branches. un Poete Italien ajoûteroit que l'amour filial des branches les fait expirer de douleur du même coup de cognée qui abat la tige, & que la tige dénaturée reverdit souvent de joye, après qu'on luy a coupé ses branches.

La contrariété de ces deux comparaisons dans un même sujet, me met en humeur de chercher quelques raisons pour prouver tout le contraire de ce que je viens d'établir. J'ay dit que les peres sont plus touchez de la mort de leurs enfans, que les enfans de celle de leurs peres: voicy quelques motifs de consolation pour ceux-cy, & d'affliction pour les autres.

Tu vois dans ton fils celuy qui te doit survivre; avertissement fatal, objet importun: cet objet disparoît, sujet de consolation.

Tu vois dans ton pere celuy à qui tu dois survivre; en le voyant, tu raisonnes ainsi: Je suis venu en ce monde trente ans après luy, je n'en dois sortir que

trente

trente ans après ; tant qu'il vivra, j'ay mes trente années franches. Par ce raiſonnement, la vie du pere fait dans l'imagination du fils un eſpèce de rempart contre la mort ; ce rempart tombe, ſujet d'affliction.

Un fils eſt accoutumé dès ſa naiſſance à avoir un pere ; il eſt attaché à luy par les préjugez de l'enfance. Eſt-il de plus forts liens & plus difficiles à rompre ?

A l'égard du pere, il n'a commencé d'avoir des enfans que vers l'âge de raiſon ; & cette raiſon a dû l'empêcher de s'attacher trop à une choſe qu'il pouvoit perdre.

Un pere perd à la mort de ſon fils une perſonne qu'il aime ; un fils perd en ſon pere une perſonne dont il eſt aimé : c'eſt perdre beaucoup davantage, puiſque la perte eſt plus irréparable. Il eſt bien difficile de retrouver qui nous aime ; il ne l'eſt pas tant de retrouver qui nous puiſſions aimer.

Ajoûtez à cela ; qu'un pere qui perd un fils, peut eſpérer d'en avoir d'autres ; mais à parler juſte, on ne peut avoir qu'un pere en ſa vie.

Les réfléxions commencent à m'ennuyer, rentrons dans le Cercle Bourgeois ; j'y remarque qu'un faiſeur de réflexions continuelles, eſt un ennuyeux perſonnage ; il ne vous donne pas le temps de reſpirer.

Ce jeune Magiſtrat a beaucoup d'eſprit ; mais il dogmatiſe pour ſe rendre plus vénérable. Il dit tout par maximes, juſqu'aux complimens : il veut être ſolide dans les converſations les plus enjouées, & ne badine que par ſentences.

C'eſt une choſe admirable, luy dit une groſſe réjouie, que vous ſçachiez ſi bien faire le vieillard à trente-cinq-ans ; votre voiſine qui en a cinquante, n'a pas ſi bonne grace à faire la jeune.

Une vieille, répond notre jeune Doyen, une vieille qui travaille à ſe rajeunir, & qui veut revoir le païs du bel âge, y va plus loin qu'elle ne croit ; en courant à la jeuneſſe, elle retombe dans l'enfance.

A qui

A qui en veut cette Dame qui traverse l'assemblée sans regarder personne ? Son habillement est plus que négligé, sa coefure n'est qu'ébauchée : elle a les yeux batus & la voix éteinte ; vous devinez bien que c'est une joueuse : elle tire à part notre homme grave, pour luy emprunter vingt Louïs d'or qu'elle luy demande tout bas. Oui-dea, repond-il tout haut, afin qu'on l'entende ma bourse est à votre service ; mais considérez à quelles extrémitez le jeu... Hé ! donnez vîte, interrompt la Joueuse, on m'attend. Faites reflexion, continue-t-il en cherchant sa bourse, que vous étiez il y a six mois la plus charmante personne du monde : La reconnoissez-vous, Mesdames, depuis qu'elle s'est abandonnée au desordre du Lansquenet ? Hélas ! si une femme possédée du jeu oublie de se parer & de conserver sa beauté, que n'oublieroit-elle point dans l'occasion ?

La Joueuse avale cette avanie, dans l'espérance des vingt Louïs-d'or ; le prêcheur indiscret les tire de sa bourse, en continuant de moraliser avec une telle application, que, la Joueuse a pris la bourse, couru au Lansquenet, & perdu l'argent avant qu'il ait achevé de prouver qu'elle ne devroit point jouer.

Mais il n'est pas temps de s'impatienter, il ne fait encore que commencer son sermon ; la Joueuse vient de luy fournir un texte, il va diviser en trois points la conversation. Que je plains deux ou trois femmes dont il s'est fait un auditoire ! elles voudroient bien le laisser parler tout seul ; mais elles ont des procès, elles iront bientôt le fatiguer par leurs sollicitations ; il est bien juste qu'elles se laissent ennuyer par ses réflexions.

Réjouissez-vous, Mesdames, je vois venir un jeune Cavalier de ceux que vous appellez de jolis hommes ; celui cy est des mieux tournez. Il attire déja vos regards, je prévois que vous l'écouterez plus volontiers que le Sénateur, que son arrivée a interrom-

pû ;

pu ; ses discours seront moins chargez de morale.

A peine l'aimable Cavalier a-t-il paru, qu'il est entouré de toutes les femmes du Cercle : les unes le connoissent, les autres ont envie de le connoître; toutes enfin, s'empressent de l'approcher. Quelle fureur, s'écrie mon Siamois, .....

Icy je m'arrête tout court pour répondre à un Critique, qui me demande d'où vient presentement ce Siamois, & dequoy je m'avise de le faire parler icy? Franchement je ne me souviens pas bien moy-même où je l'ay laissé, j'ay dû le placer à quelque coin de mon Cercle Bourgeois, pour être spectateur de tout ce qui s'y passe. J'ay tort de vous l'avoir fait perdre de vûe, & puisque j'avois commencé de voyager avec lui, il eût été plus régulier de l'avoir toûjours à mes côtez. Mais qui sçait si cette régularité ne vous eût point ennuyé? J'aime mieux encore que mes Amusemens soient irréguliers qu'ennuyeux.

D'ailleurs, en commençant ce Livre, j'ay fait mes conventions. Souvenez-vous-en : ne suis-je pas convenu avec moi-même, que je ne suivrois exactement ni le voyage ni le Siamois? Je finiray donc comme j'ay commencé, sans me gêner, ni dans le dessein, ni dans les sujets, ni dans le stile; en un mot, je me mets au-dessus de tout, excepté du bon sens.

C'est donc seulement parce qu'il m'en prend envie, que je quitte la digression, pour sçavoir du Siamois pourquoy il s'est tant récrié en voyant un troupeau de femmes s'ameuter autour d'un bel homme (ce sont ses termes.) N'ay-je pas raison de m'étonner, continue-t-il? la plupart de ces femmes me paroissent modestes dans leur maintien, sages dans leurs paroles; je croy voir en elles une raison solide, une mouche les pique; les voilà au champs; la vûe d'un jeune homme les met hors des gons. Est ce donc ainsi que l'amour ..... ? Doucement, mon cher compagnon, doucement.

Il

Il ne faut pas attribuer à l'amour toutes les fautes que les femmes commettent contre la modestie, & contre la bien-séance ; je connois en elles une passion presque aussi forte, & d'autant plus dangéreuse, qu'elles peuvent s'y abandonner sans honte: cette passion c'est la curiosité.

Ce n'est pas amour, par exemple, c'est curiosité pure, que cet empressement pour le Cavalier qui vient d'entrer ; premiérement curiosité de voir de près son habit ; c'est un habit d'invention, tout couvert d'une broderie imaginée, & méditée à fond ; le dessein leur plaît, il est bizare, extravagant & raisonné ; pour en étudier l'effet, le Cavalier s'est enfermé cinq ou six matinées avec son Brodeur ; ce chef-d'œuvre de génie mérite bien toute l'attention des Dames.

Autre motif de curiosité pour elles : ce joli homme a la vogue depuis peu, c'est la derniére mode, & il n'est permis qu'aux Provinciales de ne le point connoître.

Fort bien, me dit le Siamois, on m'a déja fait comprendre combien vos Parisiennes sont scrupuleuses sur les modes, elles auroient honte de porter un habit de l'an passé ; selon la régle des modes, ce joli homme leur paroîtra bien laid l'année qui vient.

Mais je leur pardonne de suivre l'usage du païs, je suis fâché d'avoir mal interprété leur curiosité ; je ne jugeray plus du cœur des femmes par leurs démarches.

A l'égard de votre joly homme, la curiosité me prend aussi de sçavoir si son esprit répond à sa figure ; mais il n'a point encore parlé, commencera-t-il bien-tôt ? Les Dames qui l'environnent, dis-je à mon curieux, ont autant d'impatience que vous de l'entendre parler, écoutons.

Elles luy adressent toutes la parole ; que répond-il ?

il ? tantôt ouy, tantôt non, & tantôt rien : il parle à l'une des yeux, à l'autre de la tête, & sourit à celle-là d'un air si mistérieux, qu'on croit qu'il y entend finesse ; on devine qu'il a tout l'esprit du monde ; sa phisionomie parle, son air persuade, mais sa représentation fait toute son éloquence ; si tôt qu'il s'est montré, il a tout dit.

C'est dommage que la nature n'ait pas achevé son ouvrage ; pour peu qu'elle eût joint l'esprit à un extérieur si prévenant, on lui eût passé mille balivernes pour un bon mot.

Mais nos Dames commencent à se lâsser d'entretenir une idôle ; chacune prend le parti d'aller parler à quelqu'un qui luy réponde. Le Cavalier va dans la chambre voisine, ne pensant qu'à étaler ses charmes ; mais il est frapé d'abord de ceux d'une jeune femme : il l'assiége des yeux, il la minaude, il l'aborde enfin.

Cette Dame est fort réservée ; mais tout charmant que luy paroisse le Cavalier, son abord ne l'alarme point, & c'est encore la curiosité qui l'expose avec luy au péril d'un tête-à-tête : Elle se dispose donc à écouter l'Avanturier. Voyons comment il se tirera d'affaire avec elle.

Il doit être fort embaraſſé auprès de cette femme ; elle a beaucoup d'esprit, elle ne se payera pas de mines ; cependant nous en voyons des plus spirituelles qui ne mépriſent pas un bel extérieur : aussi notre joly homme se promet-il bien qu'en persuadant qu'il aime, il persuadera facilement qu'on le doit aimer. Il met en usage les tours d'éloquence les plus fins, & les expressions les plus touchantes du langage muet ; c'est sa langue naturelle, il la parle bien ; mais la belle Dame l'entend mal : que fera-t-il donc pour s'expliquer clairement ? Il a au doigt un diamant d'un grand prix, il faut trouver une maniére galante de l'offrir : il prend un air enjoué & badin, & qui luy

luy donne lieu de poser sa main dans toutes les atitudes qui peuvent faire briller son diamant aux yeux de l'indifférente. Il l'éblouit, elle tourne la tête d'un autre côté, ce badinage l'importune; c'est pourtant l'unique ressource du sot, il est fort étonné de trouver une femme à l'épreuve d'un homme comme luy, & d'un diamant comme le sien; c'est une insensible, c'est une cruelle.

Dans le moment qu'il désespére de son entreprise, cette cruelle, cette insensible luy saisit brusquement la main, pour voir de près le diamant dont elle détournoit d'abord les yeux: quel changement de fortune pour un amant rebuté! Il reprend courage; & pour faire une déclaration en abregé, il tire la bague de son doigt & la présente. On la prend; & afin de la mieux considérer, on redouble d'attention: il redouble d'espérance & de hardiesse, il croit être en droit de baiser une main qui reçoit son diamant. La Dame est si attentive à le regarder, qu'elle ne pense point à se fâcher, au contraire elle soûrit, & sans autre cérémonie met la bague à son doigt.

C'est à present que la conquête est assurée: l'amant transporté de joye, propose l'heure & le lieu du rendez vous. Monsieur, luy dit alors la Dame, d'un grand sang froid, je suis charmée de ce diamant; & ce qui fait que je l'ay accépté sans scrupule, c'est qu'il m'appartient; Ouy, Monsieur le diamant est à moy; mon mary le prit sur ma toilette il y a trois mois, & me fit croire ensuite qu'il l'avoit perdu.

Cela ne peut être, repliqua le fat, c'est une Marquise qui me l'a troqué.

Justement continue la femme, mon mari connoît cette Marquise; il lui a troqué mon diamant, la Marquise vous l'a troqué, & moy je vous le prens pour rien, quoique mon mari méritât bien que je fusse d'humeur à en donner le même prix qu'il en a reçû de la Marquise.

A ce

A ce coup imprévû, le joly homme demeure interdit & confus : c'est en cette occasion que je luy pardonne d'être muet, un homme d'esprit le seroit à moins.

Après le dénouement de cette scène, on entend du bruit dans l'antichambre ; c'est un pauvre valet qui voit entrer un homme tout doré. Hé bon jour, lui dit le valet, bon jour, mon ancien Camarade. Tu en as menti, replique l'autre, avec un soufflet. Sotise des deux parts ; le valet ne pense pas à ce qu'il est, ni l'autre à ce qu'il a été ; la pauvreté ôte le jugement, & les richesses font perdre la mémoire.

Cet homme qui s'offense de la familiarité d'un valet, familiarise avec un Duc & Pair : quelle distance de luy au Duc ! mais entre luy & le valet, je ne vois que le temps & l'argent.

Vous vous étonnez qu'il se méconnoisse depuis peu ; il étoit, dites-vous, si modeste dans les premiers temps de sa fortune ; d'accord, il eût été le premier à vous dépeindre l'état naturel de sa misére passée, & les miracles de sa prospérité subite. Tout cela frapoit encore les yeux du monde, & il se faisoit un mérite d'en parler, pour fermer la bouche à ceux qui en parloient avant lui ; ont-ils commencé à se taire, il s'est teu. A mesure que les autres oublient la bassesse de notre origine, nous l'oublions aussi ; mais par malheur les autres s'en ressouviennent de temps en temps : & quand nous avons une fois commencé à nous oublier c'est pour toûjours.

Ce grand Seigneur fut toûjours élevé en grand Seigneur ; son âme est aussi noble que son sang, je l'estime sans l'admirer ; mais celui qui par ses vertus s'élève au-dessus de son sang & de son éducation, je l'estime, & je l'admire.

Toy donc de qui les vertus égalent la fortune, pourquoy cacherois-tu un defaut de naissance, qui relève l'éclat de ton mérite ?

Et

Et toy qui n'as d'autre mérite que d'avoir fait fortune, fais-nous voir toute la bassesse du passé, nous n'en sentirons que mieux le mérite de ton élevation ?

Ceux qui sont tombez du haut de la fortune, regardent toûjours l'élevation où ils ont été ; mais ceux qui se sont une fois élevez, ne peuvent plus regarder en bas.

Cependant il seroit salutaire à ceux-cy, de bien envisager leur premiére bassesse, pour tâcher de n'y plus retomber ; & ce seroit un bien pour les autres de perdre de vûe une élévation qui leur fait mieux sentir la grandeur de leur chute.

Voila, dit-on, un homme qui fait si fort le grand Seigneur, qu'il semble qu'il n'ait jamais été autre chose, Hé ! c'est souvent parce qu'il le fait trop, qu'on s'apperçoit qu'il ne l'a pas toûjours été.

Pendant que j'ai fait mes réflexions, mon Siamois a fait aussi les siennes ; il s'étonne moins de l'homme doré qui se méconnoît, que de l'assemblée qui semble le méconnoître aussi.

On luy fait un accueil de Prince ; ce ne sont pas des civilitez, ce sont des adorations. Hé, n'êtes vous pas contens, s'écrie notre Siamois, n'êtes-vous pas contens d'idolâtrer les richesses qui vous sont utiles ? Faut-il encore idolâtrer un riche qui ne vous fera jamais d'aucun secours ?

J'avoue, continue-t-il, que je ne puis revenir de mon étonnement : je vois entrer dans votre Cercle un autre homme de bonne phisionomie, on ne fait nulle attention sur son arrivée. Il s'est assis ; il a parlé, & parlé même de très-bon sens ; cependant personne ne l'a écouté, & j'ay pris garde qu'insensiblement chacun défiloit d'un autre côté, en sorte qu'il est resté seul à son bout.

Pourquoy le fuit on ainsi, ai-je dit en moi-même, a-t-il la peste ?

Dans l'instant j'ay remarqué que tous ces deserteurs

se

se rangeoient auprès de l'homme doré qu'on fête tant ; j'ay compris par-là que la contagion de celuy-cy c'est la pauvreté.

O Dieux ! s'écrie le Siamois, entrant tout à coup dans un entousiasme semblable à celuy où vous l'avez vû dans sa lettre ? O Dieux ! transportez-moy vîte hors d'un païs où l'on ferme l'oreille aux sentences du pauvre, pour écouter les sotises du riche ! il semble qu'on refuse à ce vertueux mal-vêtu, sa place entre les hommes, pendant qu'on met ce riche sot au rang des Dieux. En voyant cela, j'aurois presque envie de pardonner à ceux qui s'enflent de leur prospérité : celuy-cy fut autrefois moins qu'homme parmi vous, vous en faites à present une Divinité. Ah ! si la tête tourne à ce nouveau Dieu, il s'en faut prendre à ceux qui l'encensent.

Il y a parmi nous, continue-t-il des peuples qui adorent un certain oiseau, à cause de la richesse de son plumage. Pour justifier la folie où leurs yeux les ont engagez, ils se sont persuadez que cet animal superbe a en luy quelque esprit divin qui l'anime ; leur erreur est encore plus tolérable que la votre ; car enfin, cet animal est muet ; mais s'il pouvoit parler, ainsi que votre homme doré, ils reconnoîtroient que ce n'est qu'une bête, & cesseroient peut-être de l'adorer.

L'entousiasme eût mené trop loin notre Voyageur sincére ; pour l'obliger à ne plus parler, je luy fis remarquer un personnage du Cercle, qui mérite bien qu'on lève le voile dont il se couvre pour attirer la confiance des sots.

Examinez-le bien, ce sérieux extravagant. Sa marote c'est la probité ; marote aimable si son cœur en étoit attaqué, mais il n'en est frapé qu'à la tête.

On ne s'est point encore apperçu qu'il fût ni voleur : ni fauſſaire : sur cette confiance, il se met à la tête de tous les gens de bien.

Il exige une foy aveugle pour ce qu'il dit : écoutez-le comme la vérité même. Affirme-t il que ce roturier est noble, on n'ose plus lui demander ses titres.

Bien plus, il veut être crû sur les choses d'opinion, comme sur les choses de fait.

Hier deux Astronômes, bons amis d'ailleurs, mais ennemis mortels dans la dispute, en étoient déja aux injures, l'homme de probité arriva, & ne doutant point qu'un seul mot de sa bouche ne dût établir la paix entre eux : fiez-vous à moy, dit-il au plus emporté ; en homme d'honneur, ce n'est point le monde qui tourne, c'est le Soleil.

S'il fait quelque affaire, il prétend que son mot soit un Arrêt dont on ne puisse appeller sans injustice. Il s'offense qu'on songe seulement à prendre avec luy les sûretez ordinaires. On doit sçavoir, que sa promesse verbale vaut mille Contracts. Il eût volontiers exigé des parens de sa femme, qu'ils la luy eussent donnée en mariage sur sa parole.

Il se pique d'être toûjours exactement vray dans ses expressi ons. Selon luy l'exagération est un mensonge horrible, & c'est trahir la vérité que de s'exprimer foiblement dans les choses mêmes qu'on devroit taire. Où trouverons-nous donc un modèle de cette exactitude impraticable ? Vous le trouverez en luy seul ; pesez-bien, vous dira-t-il, la force de mes paroles. Vous devez croire simplement ce que je vous dis, rien de moins, ni rien au de là : en une occasion seule il vous permettroit d'ajoûter, c'est quand il fait son propre éloge, & il le fait à tout propos.

Sur quelque sujet que roûle la conversation, il s'y jette à bon sens perdu, pour faire l'étalage de ses vertus.

Une femme, par exemple, après avoir bien prouvé qu'il n'y a plus dans nos jeunes gens, ni galanterie, ni sincérité, s'écriera plaisamment : Ah ! j'ay tort, Messieurs, j'ay tort il y a encore de la sincérité

rité parmi les hommes, ils disent tout ce qu'ils pensent des femmes!

A propos de cette espèce de sincérité, notre homme croit pouvoir mettre sur le tapis celle dont il se pique; chacun a ses defauts particuliers, dit-il, mais tout le monde a celuy de la dissimulation: mon defaut à moy, c'est d'être trop sincére.

On tombe sur une autre matiére: il y a des riches si durs, dira un homme ruiné, qu'il entre de la dureté dans leur compassion même; s'ils regardent le malheur d'autruy, c'est pour mieux goûter leur bonheur propre.

Quel excès de dureté s'écrie, l'homme d'honneur; à mon égard je tombe dans un excès tout opposé; je m'attendris d'un rien; je suis trop bon, c'est encore un defaut dont je ne me corrigeray jamais.

Un autre enfin, qui dans la suite d'un recit, prononce par occasion le mot d'avarice, se voit interrompu, par le personnage, qui declare net que la libéralité est son vice.

Ah! Monsieur, dit froidement l'homme interrompu, vous avez-là de grands vices, sincérité, bonté, libéralité: l'excès de modestie qui vous fait avouer ces vices, fait comprendre que vous avez toutes les vertus contraires.

Voilà, ce me semble, rompre en visiére à l'homme d'honneur; c'est tirer sur luy à brûle-pourpoint: il devroit être cruellement blessé; cependant il n'a pas seulement senti le coup; il s'est fait un calus de vanité qui le rend invulnerable; il prend tout en bonne part: dites-luy d'un ton ironique: O le grand Héros de probité! il croit la chose à la lettre; déclarez-luy tout net, que vous le connoissez pour un franc scélérat; c'est une ironie, vous plaisantez, & il entend raillerie.

Les railleurs ont beau jeu, comme vous voyez, avec un esprit si bien tourné: cette humeur commode,

met toute l'assemblée en goût de raillerie. Quel régal pour les diseurs de bons mots! ils peuvent là se rendre intelligibles à tous, hors à celuy qu'ils drapent. Cependant leur malignité n'est pas encore contente, le plaisir seroit de le piquer au vif pour confondre sa vanité; ils se hasardent à l'attaquer en face: vous n'y gagnerez rien, vanité est un mur d'airain, tous vos traits s'émoussent, & votre venin ne fait que blanchir; c'est pourtant dommage de perdre le fruit d'une raillerie si mordante.

Mais je m'apperçois qu'il n'y aura rien de perdu; voicy un esprit de travers, qui prend pour luy tout ce qu'on a dit pour l'autre: il rougit, il pâlit, il perd contenance, il déserte enfin, & sort en menaçant des yeux toute l'assemblée.

Que juge-t-on de cette levée de bouclier? Tout le pis qu'on peut; c'est l'esprit du monde! S'il n'avoit que la tête mal saine, dit-on, il n'auroit pas été si sensible; mais apparemment sa conscience est si ulcérée, qu'on ne peut toucher aucune corde, qui ne réponde à quelque endroit douloureux; en un mot, tout le blesse, parce qu'il est capable de tout.

Voila deux caractéres qui paroissent fort opposez; cependant il seroit aisé de prouver qu'ils ont tous deux le même fond: Quel est ce fond? Devinez-le si vous pouvez: un mot ne suffiroit pas pour vous l'expliquer nettement, & je n'ay pas le loisir d'en dire davantage. J'entens venir un homme qui m'est connu; il m'interromproit sans miséricorde, j'aime autant le prévenir & me taire.

Silence, silence, & tenez-vous dans le respect; vous allez voir paroître un de ces grands Seigneurs, qui croient que tout leur est du, & qui doivent à tout le monde; sa voix bruïante se fait entendre du bas de l'escalier; on vient l'annoncer, & chacun prend son sérieux lors qu'il entre avec un air riant & un visage ouvert, qu'il referme tout à coup appercevant son ennemi:

nemi : il luy sourit néanmoins par politique, & luy fait mille protestations d'amitié ; mais en offrant ses services, il palit comme un Gascon qui offre sa bourse.

A peine est-il assis, qu'il s'empare de la conversation, parle en même temps à quatre personnes de quatre affaires différentes ; interroge l'un sans attendre la réponse de l'autre ; propose une question, la traite & la résout tout seul ; il ne se lâsse point de parler, on se lâsse de l'entendre, chacun s'écoule. Et voila le Cercle fini.

Le Siamois me demande si notre Voyage l'est aussi. A peine est il commencé ; luy dis-je ; vous n'avez encore fait que la premiére journée. J'y renonce donc, reprend-il brusquement ; car avant que j'aye fait toutes mes réflexions sur ce que j'ay vû dans cette premiére journée, je serai trop vieux pour en faire une seconde.

Vous avez raison, luy dis-je, la vie de l'homme est trop courte pour bien connoître un seul homme.

Il faudroit vivre au moins un siécle pour connoître un peu le monde, & en revivre encore plusieurs pour sçavoir profiter de cette connoissance.

Nous sommes trop curieux de sçavoir ce que le monde fait, & pas assés d'apprendre ce qu'il devroit faire ; c'est pour cela qu'on voit tant de gens qui sçavent comme on vit, & fort peu qui sçachent vivre.

Le mot de *Sçavoir vivre*, renferme, ce me semble, toute la sageste humaine ; cependant l'usage a bien affoibli cette expression. On appelle un homme qui sçait vivre ; celui qui ne manque point de politesse ; on s'informe peu s'il manque de probité.

Une autre expression dont on abuse encore, c'est celle de *Connoissance du monde :* tel passe pour connoître le monde, qui n'a la tête pleine que de faits : un tel mourut hier, il avoit été cecy, il avoit été cela ; il laisse douze cens mille livres : on parle de marier

son héritiére à un Seigneur malaisé. Telle & telle chose est arrivée : enfin, celuy qui sçait le mieux toutes les minucies d'une histoire du temps, s'attire de l'attention & de l'estime, c'est un génie supérieur, une bonne tête qui connoît le monde. Et si vous vous avisiez de faire une reflexion solide sur ces événemens, on diroit de vous, c'est un parleur ennuyeux, qui ne connoît pas le monde.

On permet pourtant les réflexions satiriques; mais on ne reçoit point celles qui instruisent, on n'écoute que celles qui mordent.

De tout cecy le Siamois conclut, que la vie des François se passe à s'examiner & à se moquer les uns des autres : & j'en conclus moy, par rapport à mon sujet, que le plus grand & le plus ordinaire de tous les Amusemens, c'est celui que le Public donne aux particuliers & que les particuliers donnent au Public.

Le Public est un grand spectacle toûjours nouveau, qui s'offre aux yeux des particuliers & les amuse.

Ces particuliers sont autant de petits spectacles diversifiez qui se présentent à la vûe du Public, & le divertissent.

J'ay déja fait voir en racourcy, quelques uns de ces petits spectacles particuliers ; notre Voyageur exige encore de moi que je lui dise un mot du Public.

# AMUSEMENT DOUZIE'ME, ET DERNIER,

## *LE PUBLIC.*

LE Public est un souverain, duquel relèvent tous ceux qui travaillent pour la réputation, ou pour le gain.

Ces

Ces âmes baſſes qui ne ſe mettent guére en peine de mériter ſon approbation, craignent au moins ſa haine & ſon mépris.

Le droit qu'il a de juger de tout, a bien produit des vertus, & bien étouffé des crimes.

Sans la crainte de ſes jugemens, que de Héros auroient été moins Héros! que de Guerriers pacifiques! combien peu de vertueux ſe ſeroient fait aimer! que de ſcélérats ſe ſeroient fait craindre.

Les exhortations des peres, le naturel des enfans, l'amour des maris, la vertu des femmes, tout cela auroit bien peu de force, ſans le qu'en dira-t-on du Public, qui retient chacun dans ſon devoir.

Tout le monde fait ſa cour au Public; les ambitieux briguent ſa faveur, & les honnêtes gens ſon approbation: les coquettes veulent s'attirer ſes regards, & les femmes de bien ſon eſtime; les grands recherchent ſon amitié, les petits n'en veulent qu'à ſon argent.

Le Public a l'eſprit juſte, ſolide & pénétrant: cependant comme il n'eſt compoſé que d'hommes, il y a ſouvent de l'homme dans ſes jugemens.

Il ſe laiſſe prévenir comme un ſimple particulier, & nous prévient enſuite par l'aſcendant qu'il a pris ſur nous depuis tant de ſiécles.

On a beaucoup de vénération pour ſes jugemens: car on ſçait que c'eſt un Juge inſenſible à l'intérêt & aux ſollicitations.

Il y a tel particulier qui vit & meurt dans ſes préventions; mais comme le Public ne meurt point, il revient infailliblement des ſiennes; quelquefois par malheur il en revient un peu tard. Si nous vivions deux ou trois ſiécles, chacun jouiroit à la fin de la réputation qu'il mérite.

Cela ne ſeroit pourtant pas ſur, car ce Public eſt ſi malin, qu'il rend moins volontiers juſtice aux vivans qu'aux morts; & que ſouvent il n'élève les morts que pour rabaiſſer les vivans.

Le Public est un vray Misantrope ! il n'est ni complaisant ni flateur : aussi ne cherche-t-il point à être flaté. Il court en foule aux Assemblées où on lui dit ses veritez : & chacun des particuliers qui composent ce tout, aime encore mieux se voir draper, que de se priver du plaisir de voir draper les autres.

Le public est le plus sévére & le plus fin critique du monde, cependant un Vaudeville grossier suffit pour l'amuser toute une année.

Il est constant & inconstant ; on peut dire que depuis le commencement des siécles l'esprit public n'a point changé : voilà sa constance ; mais il est amateur de la nouveauté : il change tous les jours de façons d'agir, de langage & de modes ; rien n'est plus inconstant.

Il est si grave, qu'il imprime la crainte à ceux qui luy parlent, & si badin qu'une coëfure de travers fera rire tout un auditoire.

Le Public est servi par les plus grands Seigneurs ; quelle grandeur ! mais il dépend de ceux qui le servent ; qu'il est petit !

Le Public est, pour ainsi dire, toûjours en âge viril par la solidité de sa raison. C'est un enfant, que le moindre jouet fait courir comme un écervelé ; c'est un vieillard qui radote quelquefois en murmurant, sans sçavoir à qui il en veut, & qu'on ne peut faire taire quand il a une fois commencé à parler.

On ne finiroit point à chercher des contrariez dans le Public, puisqu'il a en luy toutes les vertus & tous les vices, toute la force & toute la foiblesse humaine.

Qu'il est heureux ce Public ! les Rois lûy font bâtir de superbes édifices, & luy laissent de beaux monumens, afin qu'il se souvienne d'eux. Tous les Historiens travaillent à son Histoire : c'est pour luy qu'on laboure, qu'on séme & qu'on recueille ; c'est pour luy chercher des commoditez qu'on approfondit

dit les beaux Arts. Combien d'honnêtes gens abrégent leurs jours pour luy fournir de beaux exemples & de sçavantes instructions! Combien de Poëtes & de Musiciens se creusent le cerveau pour le réjouir! En un mot, on sacrifie à son utilité la vie & les biens de chaque particulier. Voilà un bonheur sérieusement établi; mais quelque Comique vous dira que le Public ne peut être heureux, puisqu'on luy empoisonne son vin, & que toutes ses maitresses sont infidèles.

Reprenons le sérieux, pour considérer la véritable grandeur du Public; c'est de luy qu'on voit sortir tout ce qu'il y a de plus considérable dans le monde: des Souverains pour gouverner les Provinces, des Intendans pour les régler, des Guerriers pour combattre, & des Héros pour conquérir.

Après que ces Gouverneurs, ces Magistrats, ces Guerriers & ces Héros se sont ainsi glorieusement repandus de toutes parts, ils viennent tous se rassembler à la Cour: là l'intrépidité tremble, la fierté s'adoucit, la gravité s'humanise, & la puissance disparoît.

Là ceux qui se distinguoient comme autant de Souverains, venant à se confondre parmi la foule des Courtisans eux mêmes; & après s'être attiré les regards de tous, ils se contentent d'être regardez d'un seul.

Comme ses regards relèvent l'éclat des plus belles actions, chacun est jaloux de celuy qui se les attire; mais chacun ne laisse pas de caresser celuy dont il est jaloux.

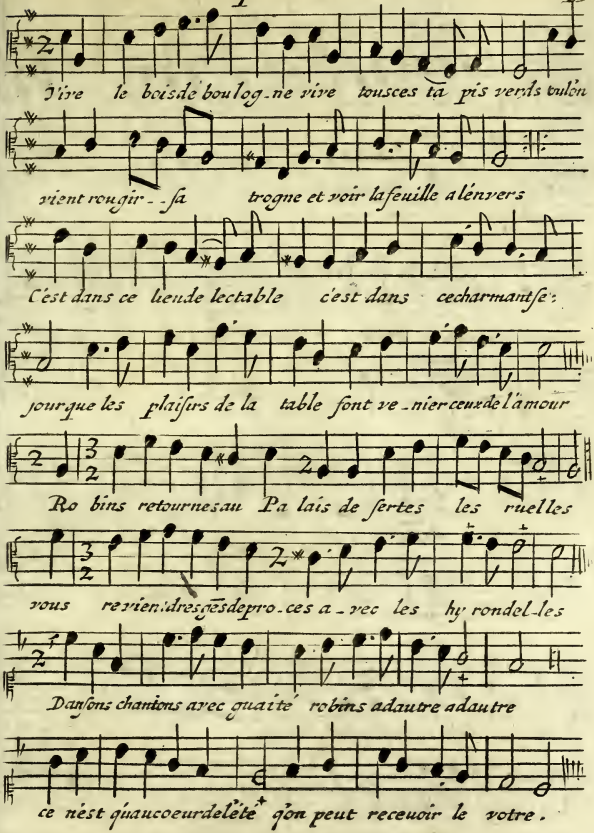
C'est ainsi que le mérite qu'ils se connoissent réciproquement, & qui paroît l'unique lien de leur amitié, est souvent le principe secret de leur haine.

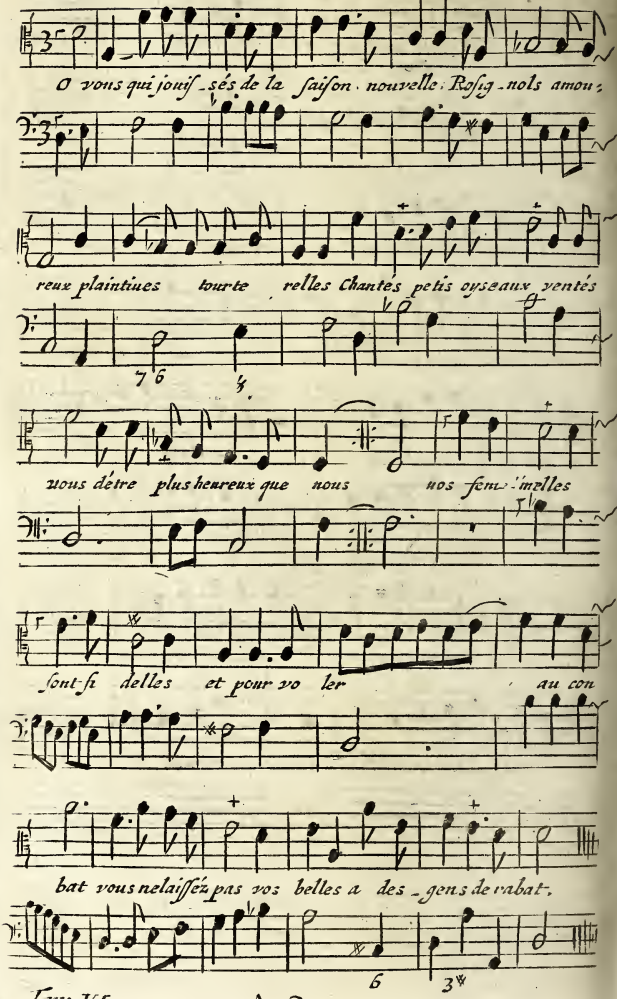
Il est de belles âmes qui s'affranchissent de ces foiblesses vulgaires: & les véritables Héros n'ont pas plus de peine à voir la gloire des autres, qu'à partager avec eux la lumiére du Soleil.

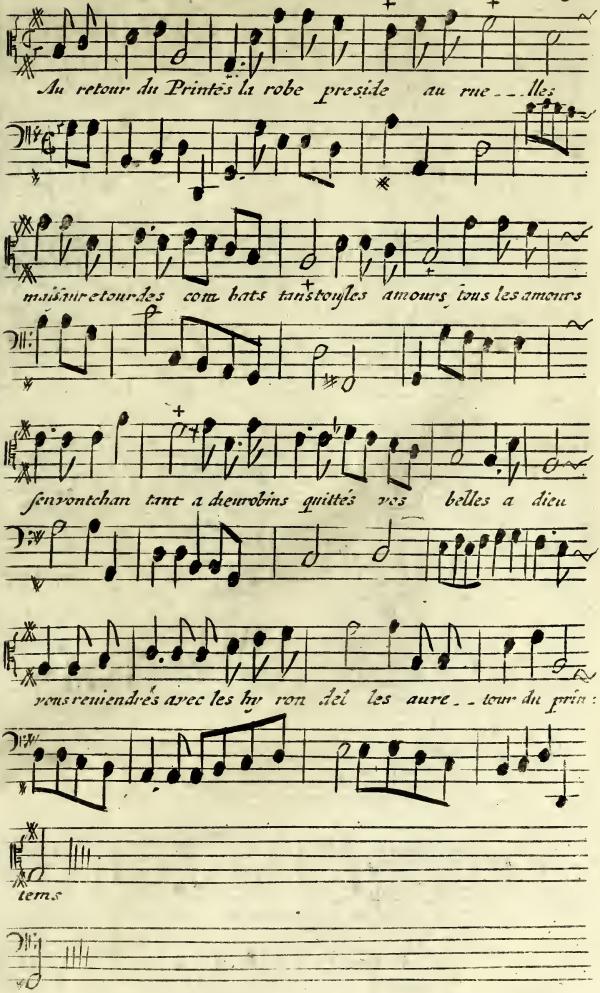
Je

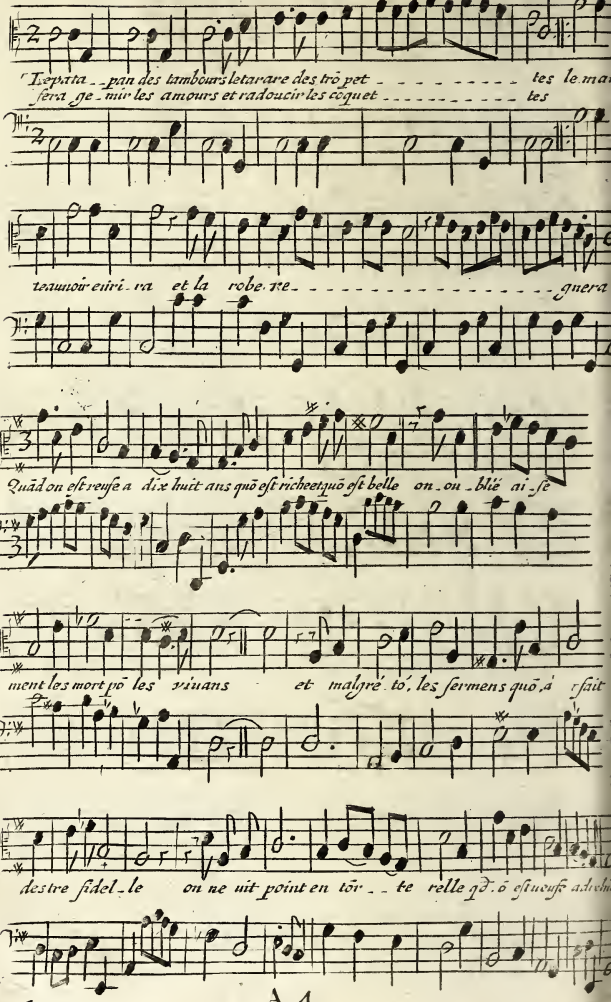
Je conviens, dit mon Siamois en me diſant adieu, que la France fournit quelques-uns de ces Héros parfaits, & leur réputation eſt venue juſques en mon païs, mais c'eſt pour voir encore quelque choſe de plus grand, que j'ay entrepris ce voyage; & voici le raiſonnement que j'ay fait en traverſant les mers. La France eſt pleine d'Hommes illuſtres; qui ne s'entr'aiment guére; il y a auſſi quelques vrais Héros qui s'entre-eſtiment ſincérement; mais les uns & les autres s'accordent tous pour en révérer & en admirer un ſeul; il faut que ce ſoit un grand Homme!

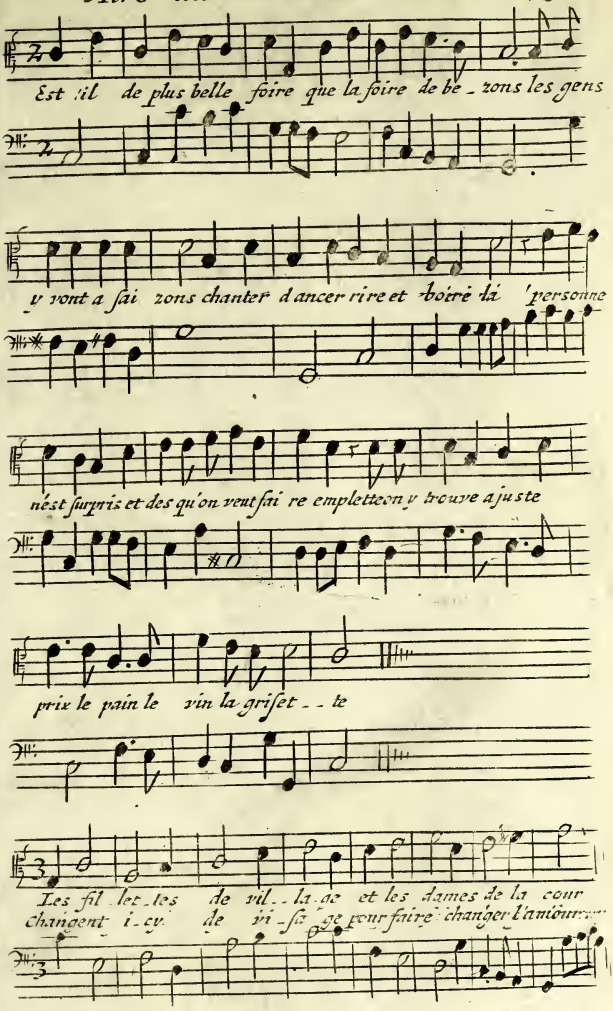
*Fin du Sixiéme & dernier Tome.*


Vive le bois de boulogne vive tousces tapis verds tulon
vient rougir - - sa trogne et voir la feuille a lenvers
Cest dans ce lieu de lectable cest dans cecharmant se-
jour que les plaisirs de la table font ve - nir ceux de lamour
Ro bins retournes au Pa lais de sertes les ruelles
vous revien drez ces depro - ces a - vec les hy rondel - les
Dansons chantons avec gualte robins adautre adautre
ce nest quaucoeur delete qon peut recevoir le votre.

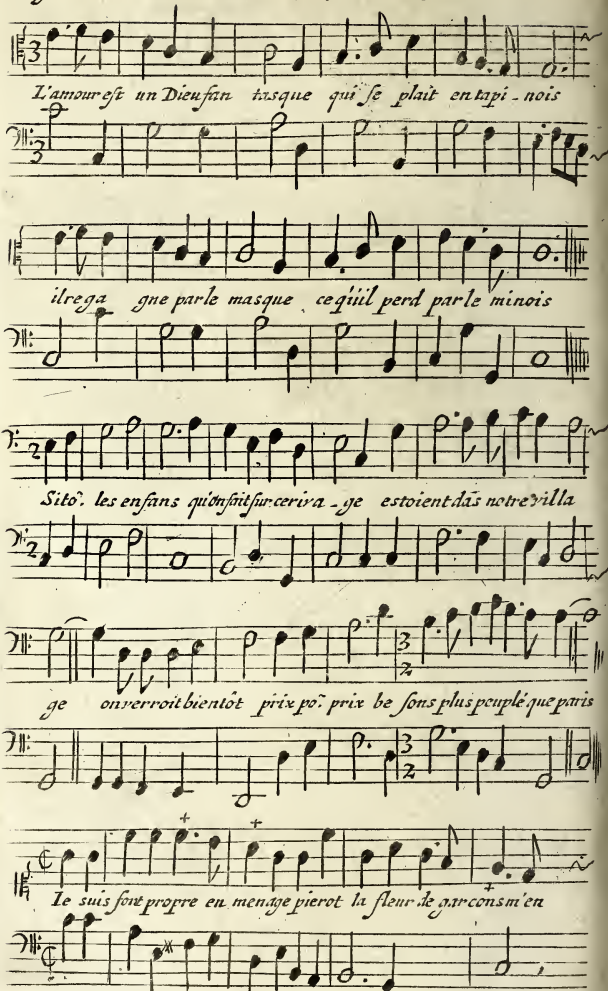

O vous qui jouis_sés de la saison nouvelle, Rosig_nols amou_
reux plaintives tourte relles Chantés petis oyseaux ventés
7 6 4
vous détre plus heureux que nous nos fem_melles
sont si delles et pour vo ler au con
bat vous ne laissés pas vos belles a des_gens de rabat.
6 3

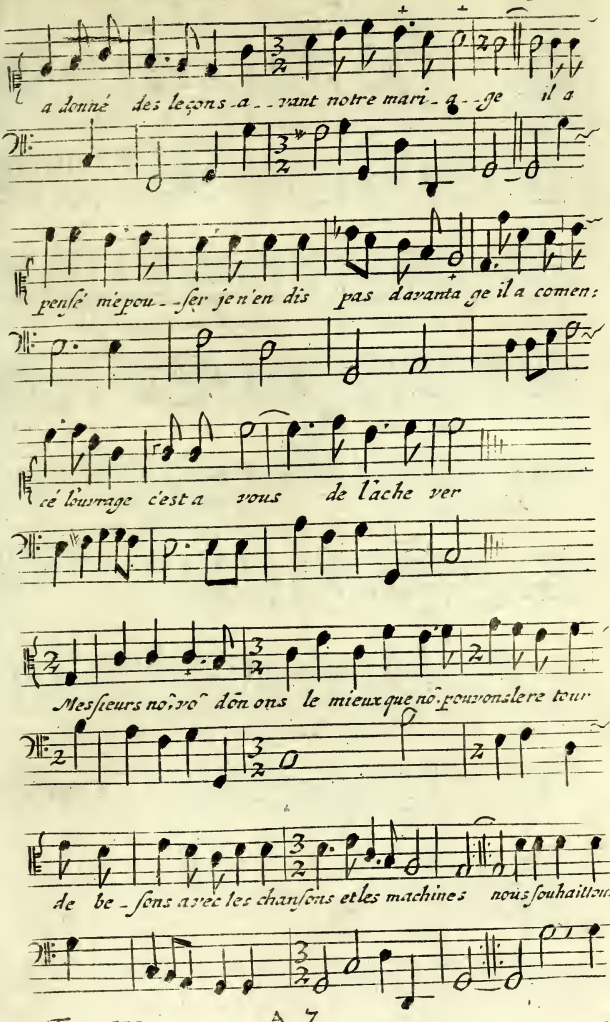

Au retour du Printés la robe preside au me___lés
maisjeuretourdes com bats tantoysles amours tous les amours
senvontchan tant a dieurobins quittés vos belles a dieu
vous reviendrés avec les hy ron del les aure__tour du prin
tems

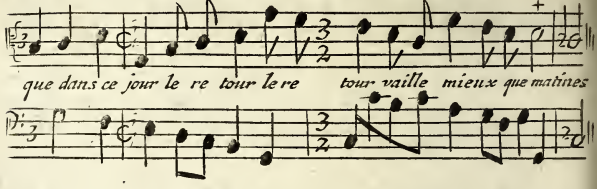

Tcepta pan des tambours le tarare des trō pet tes le ma
ſera ge mir les amours et radoucir les coquet tes
teaunoir eiiri va et la robe re gnera
Quād on eſt reuſe a dix huit ans quō eſt richeet quō eſt belle on ou blié ai ſe
ment les mort pō les viuans et malgré tō, les ſermens quō, à rſait
deſtre fidel le on ne uit point en tōr te relle qd. ō eſt ueuſe adreſſ


Est il de plus belle foire que la foire de be_zons les gens
y vont a fai zons chanter dancer rire et boire di 'personne
nést surpris et des qu'on veut fai re empletteon y trouve a juste
prix le pain le vin la grifet_te
Les fil let_tes de vil_la_ge et les dames de la cour
changent i_cy de vi_sa_ge pour faire changer l'amour

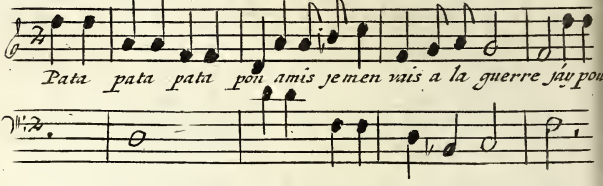
# Du Retour de Bezons

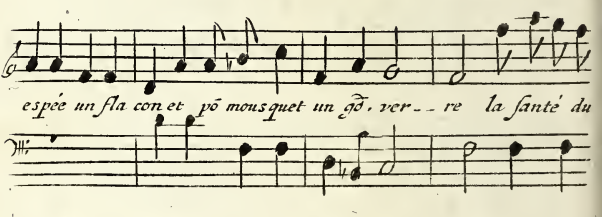


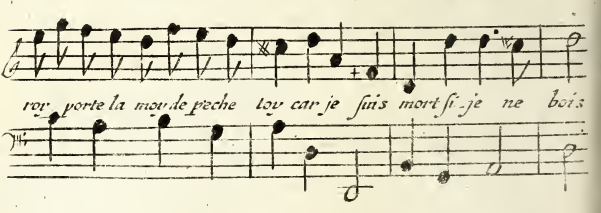

a donné des leçons a vant notre mari a ge il a
penſé me pou ſer je n'en dis pas davanta ge il a comen
cé l'ouvrage c'est a vous de l'ache ver
Meſſieurs no vo don ons le mieux que no pouvons le re tour
de be ſons avec les chanſons et les machines nous ſouhaittons

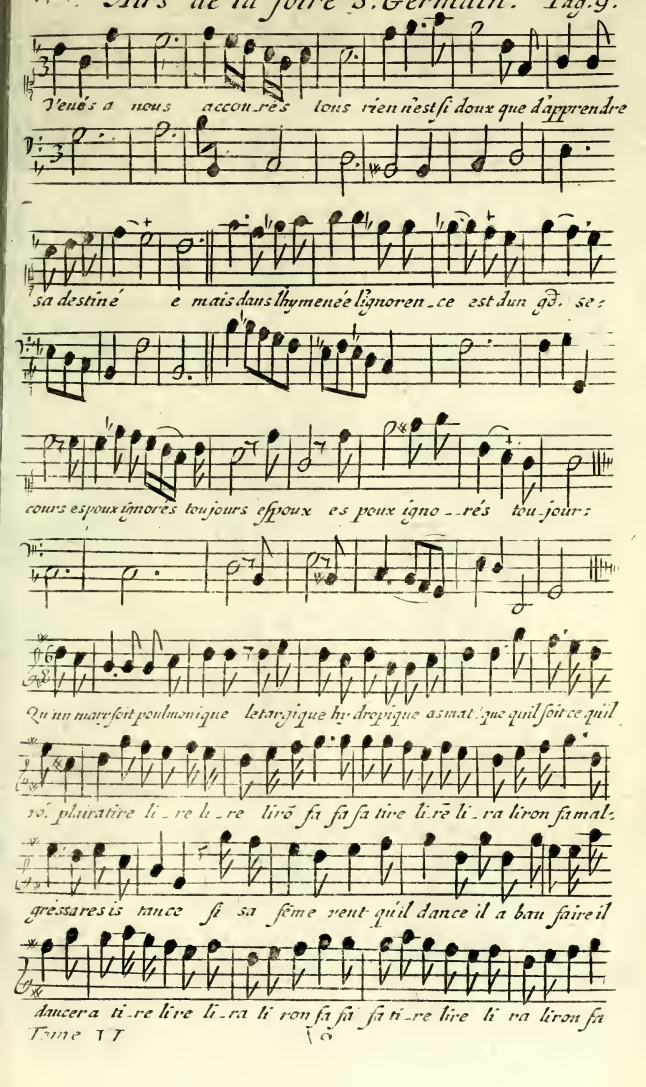


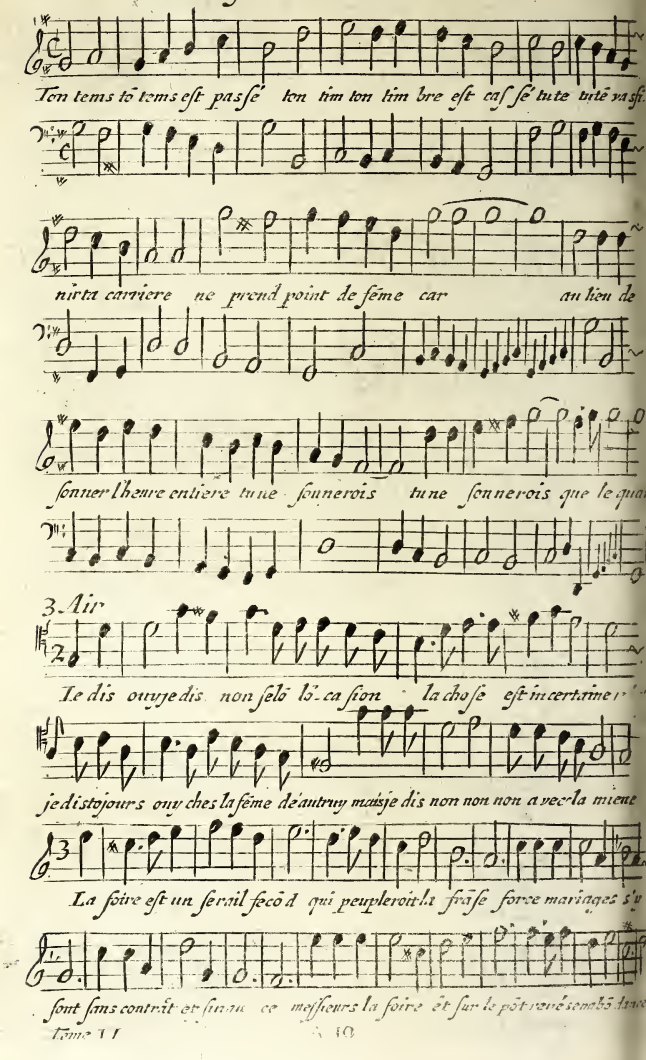

Air d'arl homme a bonne fortune dans le second tom
que l'on place ici a cauſe que ce volume n'a point de Muſique

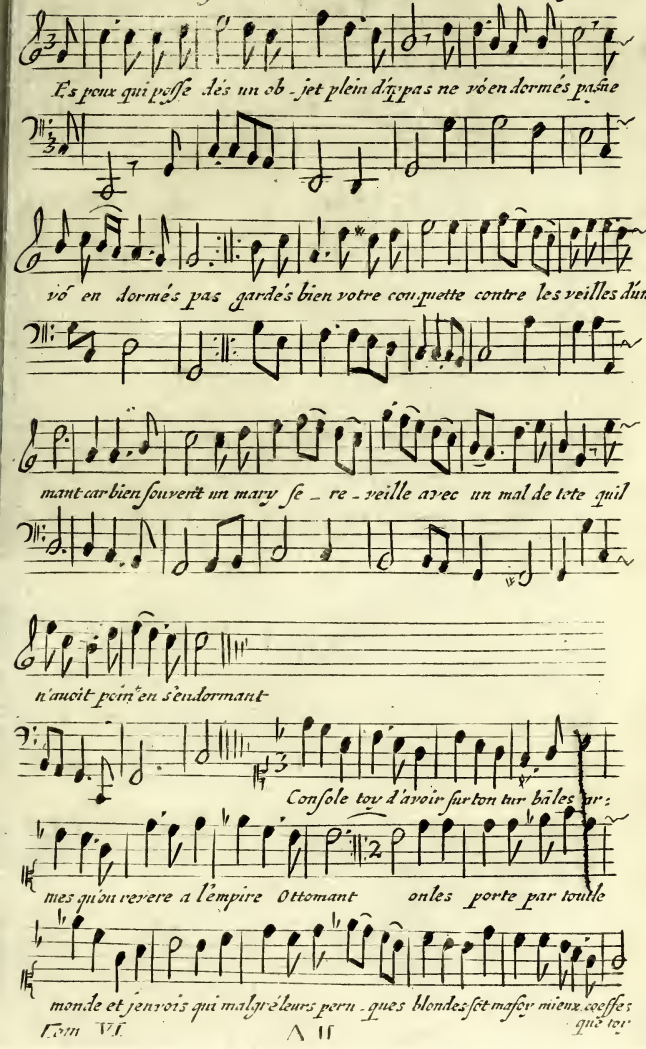


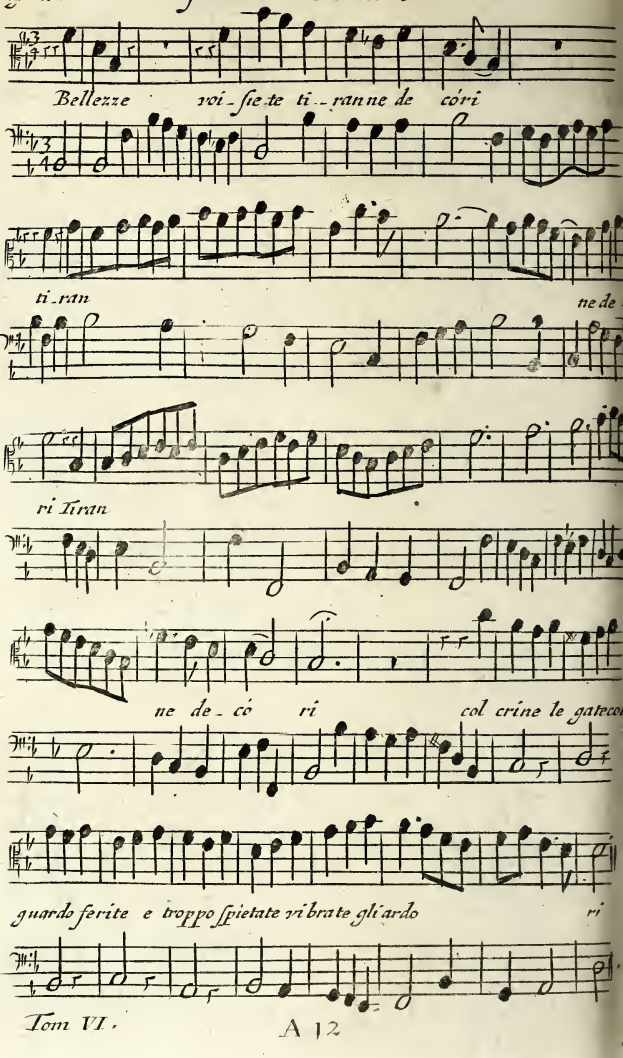



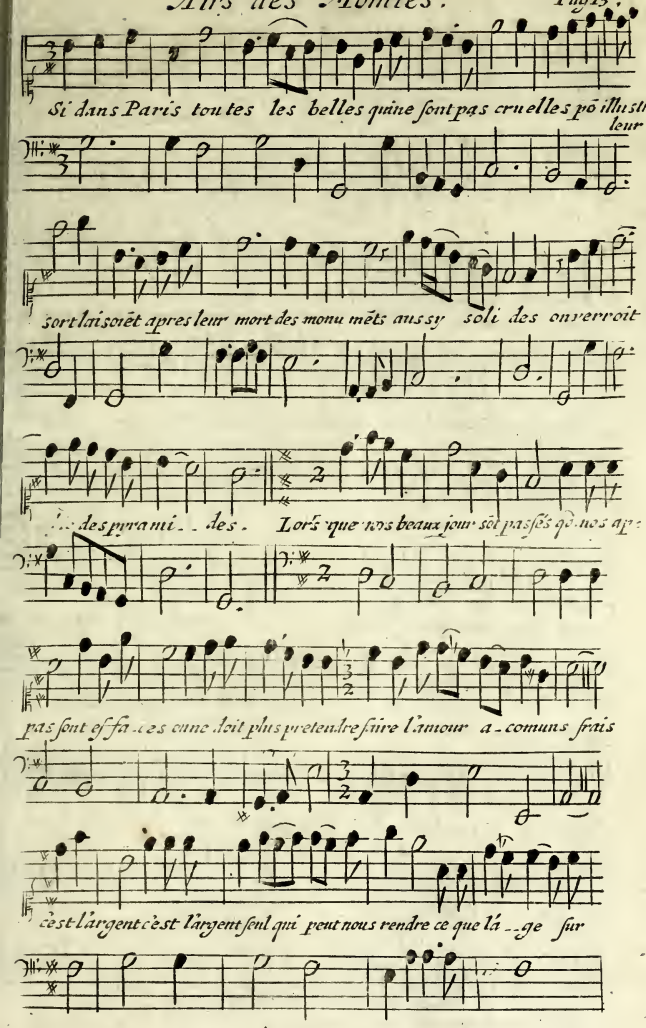



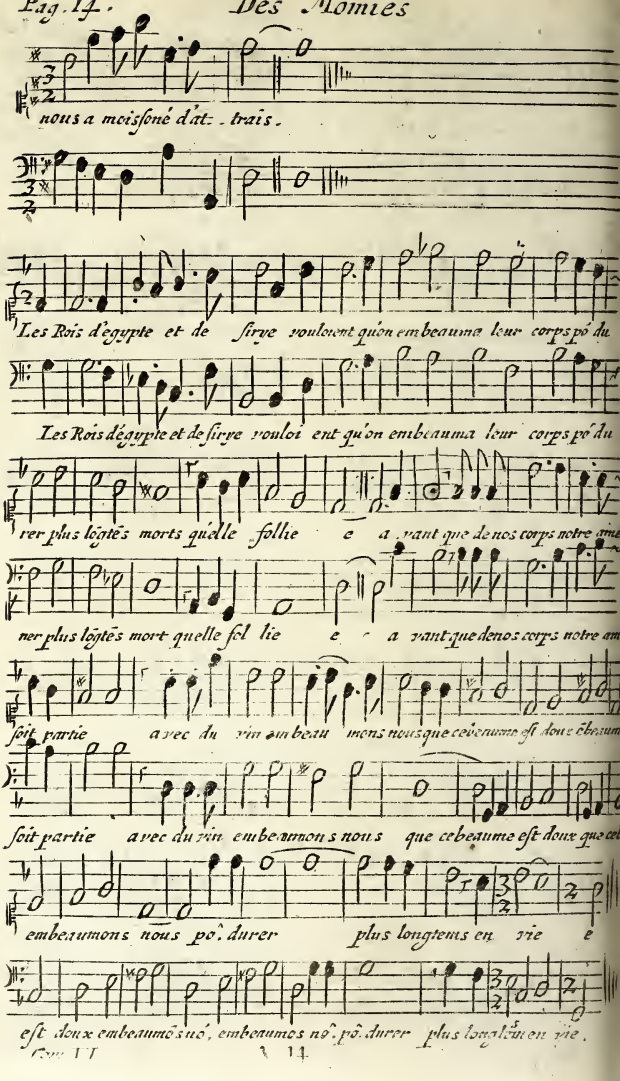

Venés a nous accourés tous rien n'est si doux que d'apprendre
sa destiné e mais dans l'hymenée l'ignoren ce est dun gd. se:
cours espoux ignorés toujours espoux es poux igno rés tou-jours:
Qu'un nar-cotique poulmonique letargique hy dropique asmatique quel soit ce qu'il
vo. plaira tire li re li re liró fa fa fa tire li-rè li ra liron fa mal:
gressares is tance si sa fême veut qu'il dance il a beau faire il
dancera ti re lire li ra li ron fa fa fa ti re lire li ra liron fa

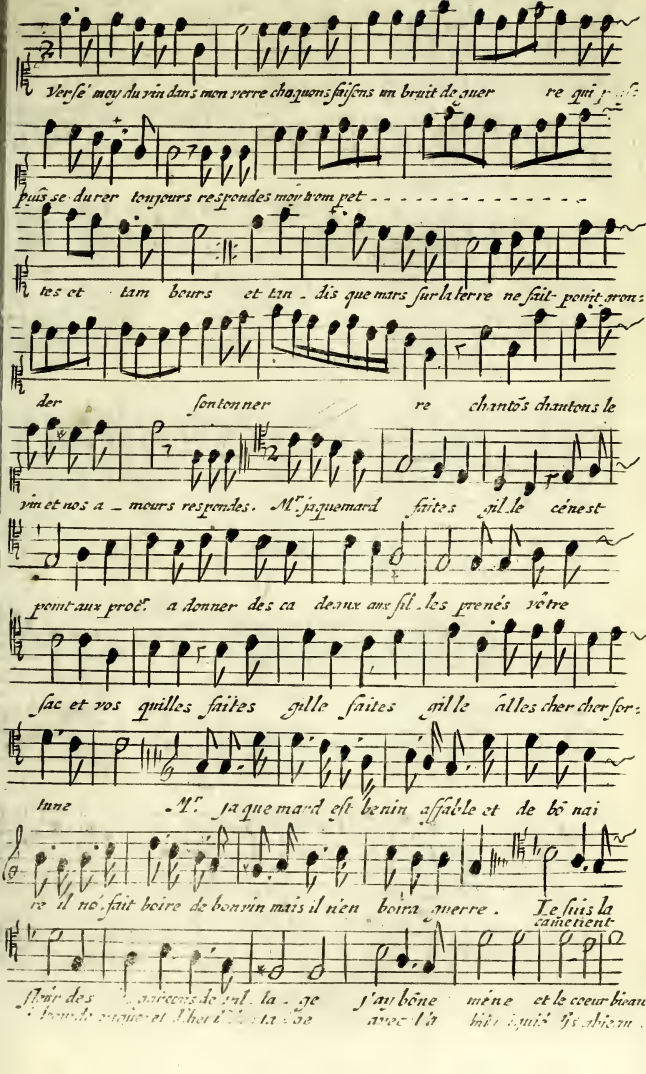

Ton tems tõ tems eſt paſſé ton tim ton tim bre eſt caſſé tute tuté vaſſ
nirta carriere ne prend point de ſéme car au lieu de
ſonner l'heure entiere tune ſonnerois tune ſonnerois que le qua
3. Air
Ie dis ouy je dis non ſelõ l'occaſion la choſe eſt incertaine
je dis toujours ouy chez la ſéme d'autruy mais je dis non non non a vere la miene
La foire eſt un ſerail fecõd qui peupleroit la fraſe force mariages ſ'
ſont ſans contrât et ſi nau ce meſſieurs la foire eſt ſur le pôt neuf ſenable Tome II

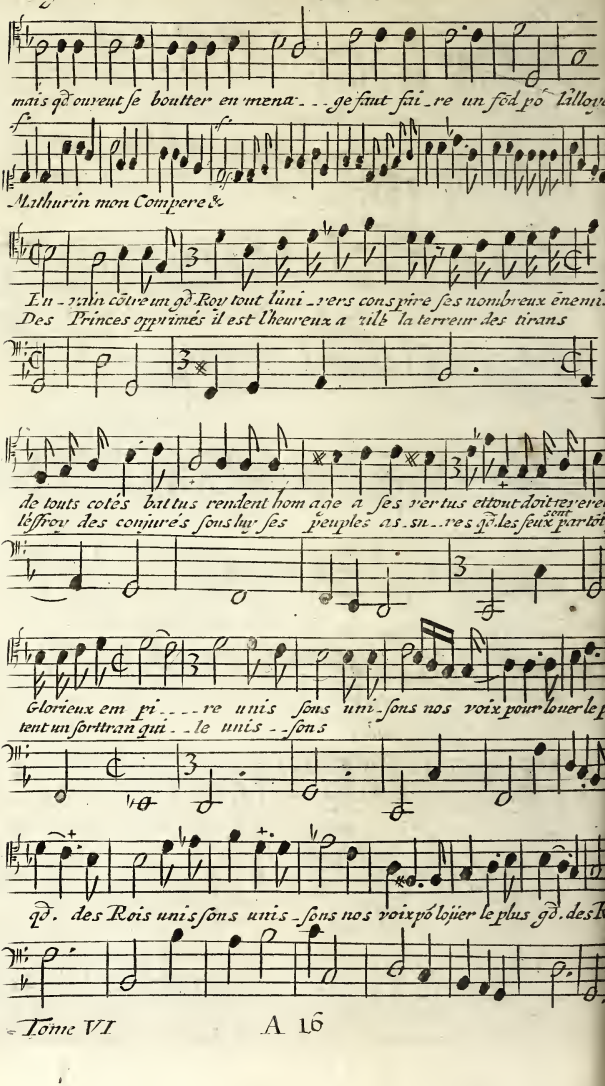

Es peux qui posse des un ob - jet plein d'appas ne vóen dormés pasne
vó en dormés pas gardés bien votre coupette contre les veilles dun
mant car bien souvent un mary se - re - veille avec un mal de tete quil
n'aucit peint en s'endormant
Console toy d'avoir sur ton tur bâles ur:
mes qu'on revere a l'empire Ottomant onles porte par toute
monde et jenvois qui malgré leurs perru - ques blondes fet masoy mieux coeffes
qué toy

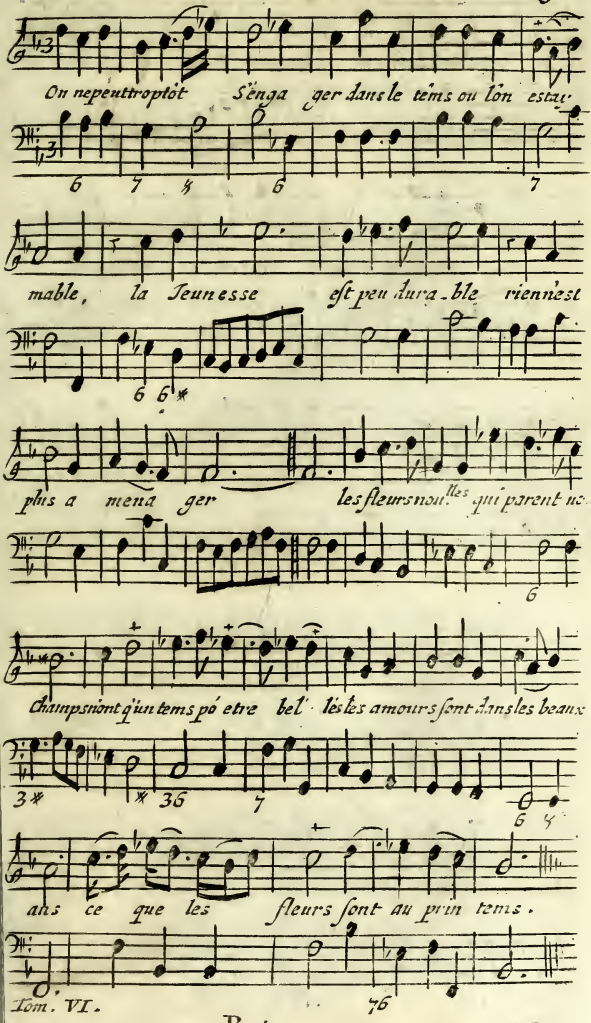

Bellezze voi siete tiranne de córi
tiran ne de
ri Tiran
ne de có ri col crine le gateco
guardo ferite e troppo spietate vibrate gli ardo ri

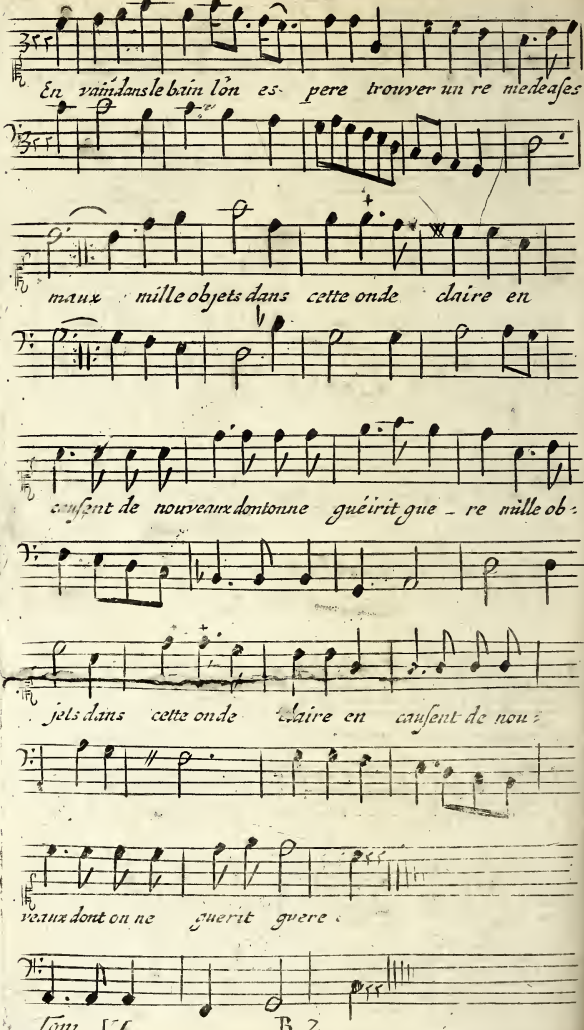

Si dans Paris toutes les belles qui ne sont pas cruelles pō illust
leur
sort laisoīēt apres leur mort des monu mēts aussy soli des ouvrroit
des pyrami des. Lors que nos beaux jours sōt passés qō nos ap
pas sont effa cés cume doit plus pretendre sure l'amour a comuns frais
c'est l'argent c'est l'argent seul qui peut nous rendre ce que là ge sur

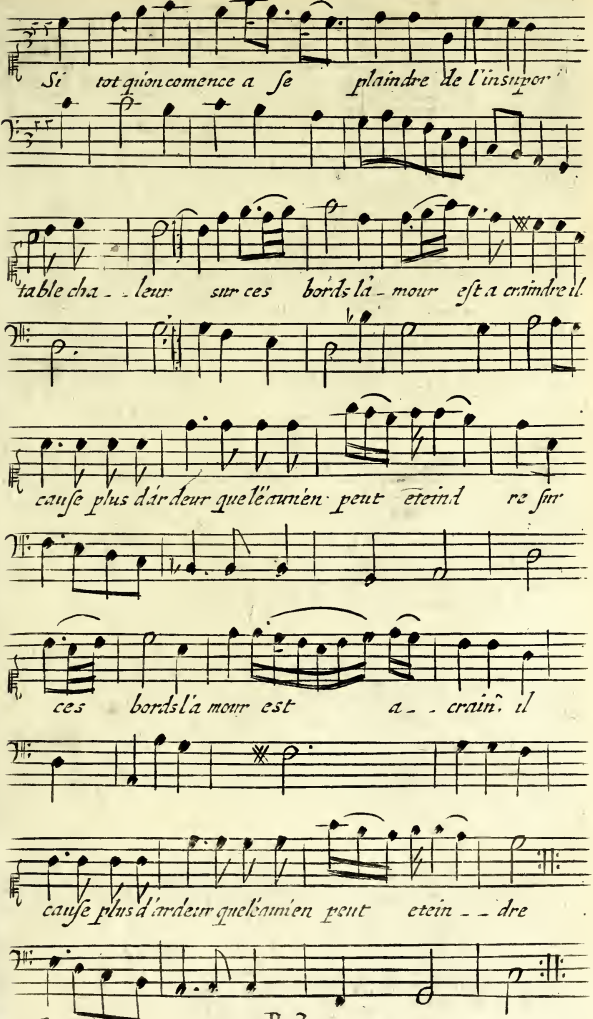

nous a moissoné d'at- trais.
Les Rois d'egypte et de sirye vouloient qu'on embeauma leur corps pó du
Les Rois d'egypte et de sirye vouloi ent qu'on embeauma leur corps pó du
rer plus lõgtẽs morts qu'elle follie e a vant que de nos corps notre ame
ner plus lõgtẽs mort quelle fol lie e a vant que de nos corps notre am
soit partie avec du vin em beau mons nous que ce beaume est doux cbeaum
soit partie avec du vin embeaumons nous que ce beaume est doux que ce
embeaumons nous pô durer plus longtems en vie e
est doux embeaumõs nó, embeaumos nô pô durer plus longtẽs en vie.

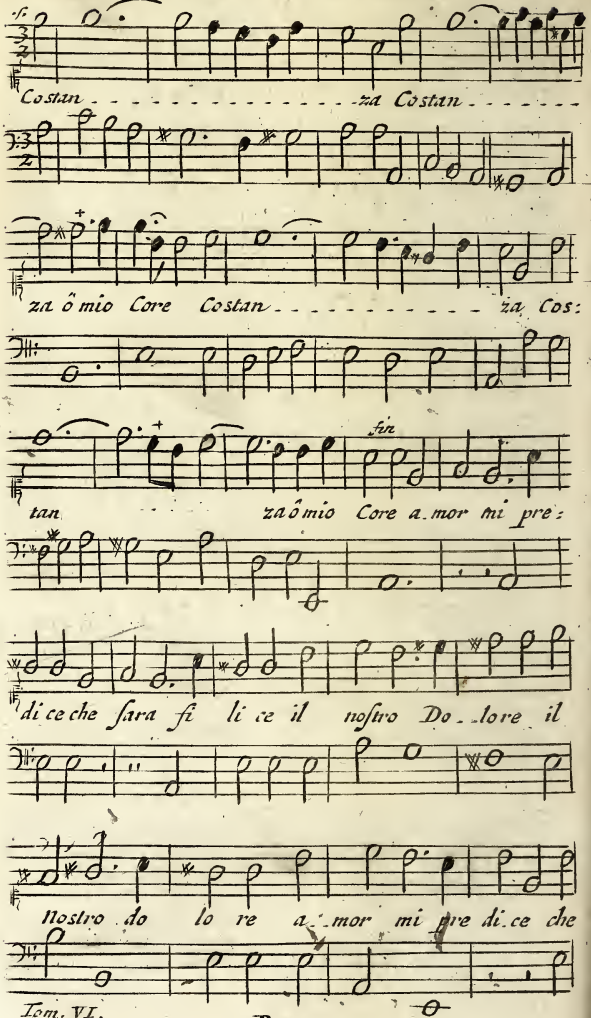

Verse moy du vin dans mon verre chaquons faisons un bruit de guer re qui
puisse durer toujours respondes moy trom pet
tes et tam bours et tan dis que mars sur la terre ne fait point aron
der sonner re chantõs chantons le
vin et nos a mours respondes. Mr jaquemard faites gille le cénest
point aux proc. a donner des ca deaux aux fil les prenés vôtre
sac et vos quilles faites gille faites gille allés cher cher for
tune Mr jaquemard est benin affable et de bõ nai
re il ne fait boire de bon vin mais il n'en boira guerre. Je suis la
cauchemar
soir des garçons de vil la ge j'ay bõne mine et le coeur bien
bon de nature et l'hon neur de la ce avec l'a biõ qui m'est advenu

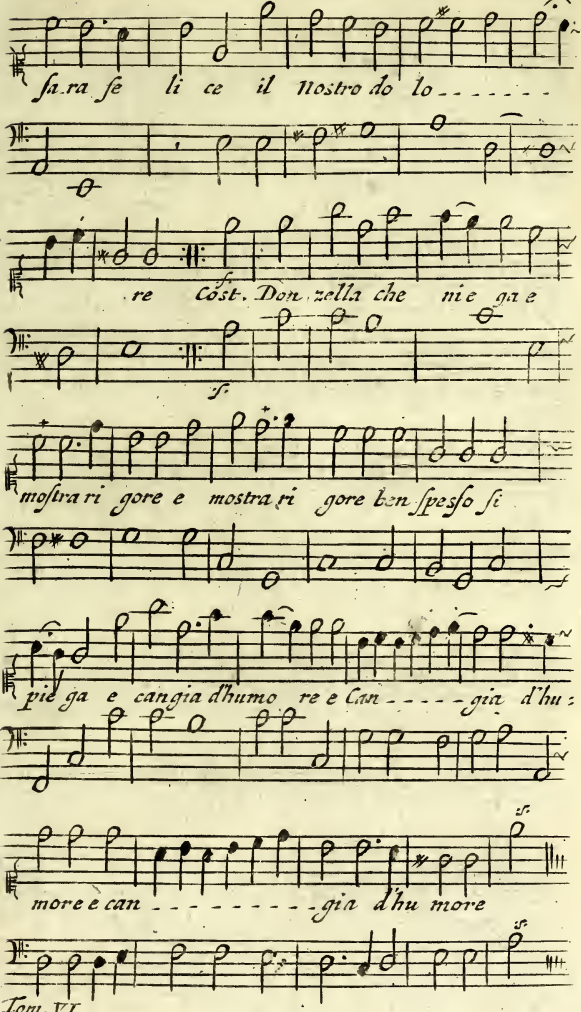

mais qd ouvrent se boutter en mena ge faut fai re un fõd põ l'allove
Mathurin mon Compere &
En vain cõtre un gd Roy tout l'uni vers conspire ses nombreux ênemis
Des Princes opprimés il est l'heureux a rib la terreur des tirans
de touts cotés battus rendent hom age a ses vertus et tout doit revereu
l'effroy des conjurés sous luy ses peuples as su res gd les seux partõt
Glorieux em pi re unis sons uni sons nos voix pour louer le p
tent un sorttran qui le unis sons
qd. des Rois unis sons unis sons nos voix põ lojer le plus gd. des R

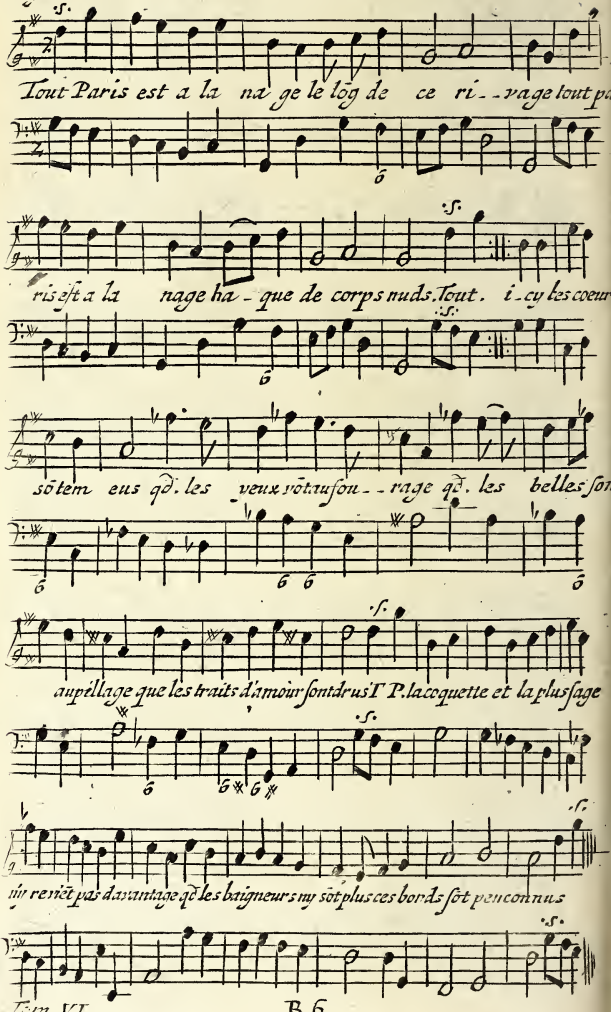

On ne peut trop tôt s'engager dans le tems ou l'on estu-
mable, la Jeunesse est peu durable rien n'est
plus amenager les fleurs nouvelles qui parent no-
Champs n'ont qu'un tems pó etre bel' les les amours sont dans les beaux
ans ce que les fleurs sont au prin tems.

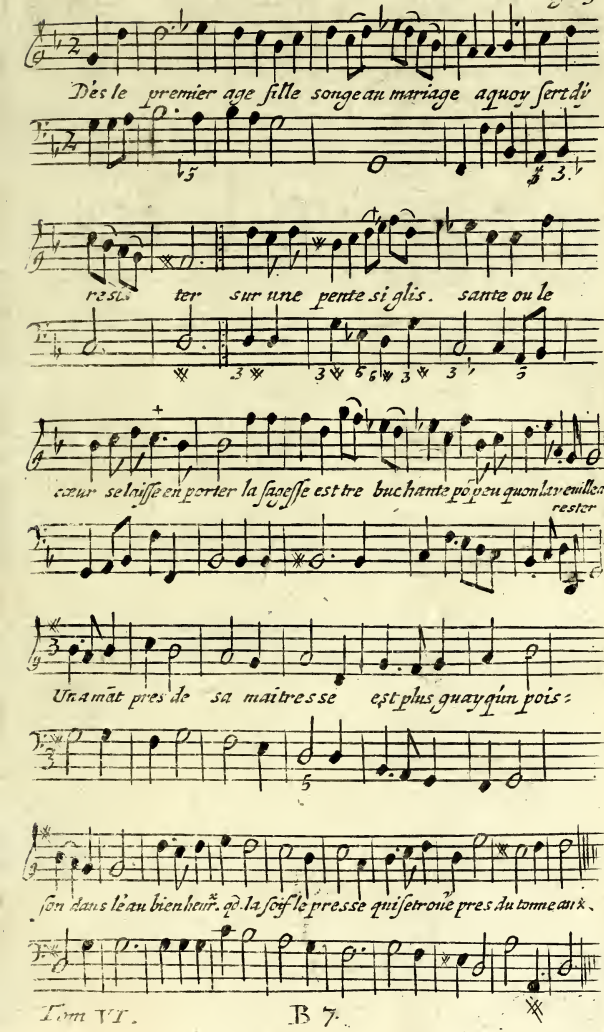

En vain dans le bain l'on es pere trouver un re mede a ſes
maux mille objets dans cette onde claire en
cauſent de nouveaux dont onne gueirit gue re mille ob
jets dans cette onde claire en cauſent de nou
veaux dont on ne gueri t guere

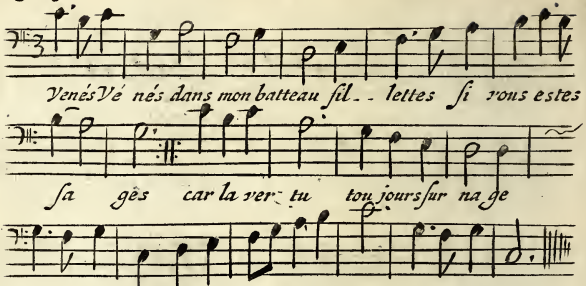

Si tot qu'on comence a se plaindre de l'insupor
table cha - leur sur ces bords l'a - mour est a craindre il
cause plus d'ardeur que l'eau n'en peut eteind re sur
ces bords l'a mour est a - crain. il
cause plus d'ardeur que l'eau n'en peut etein - dre

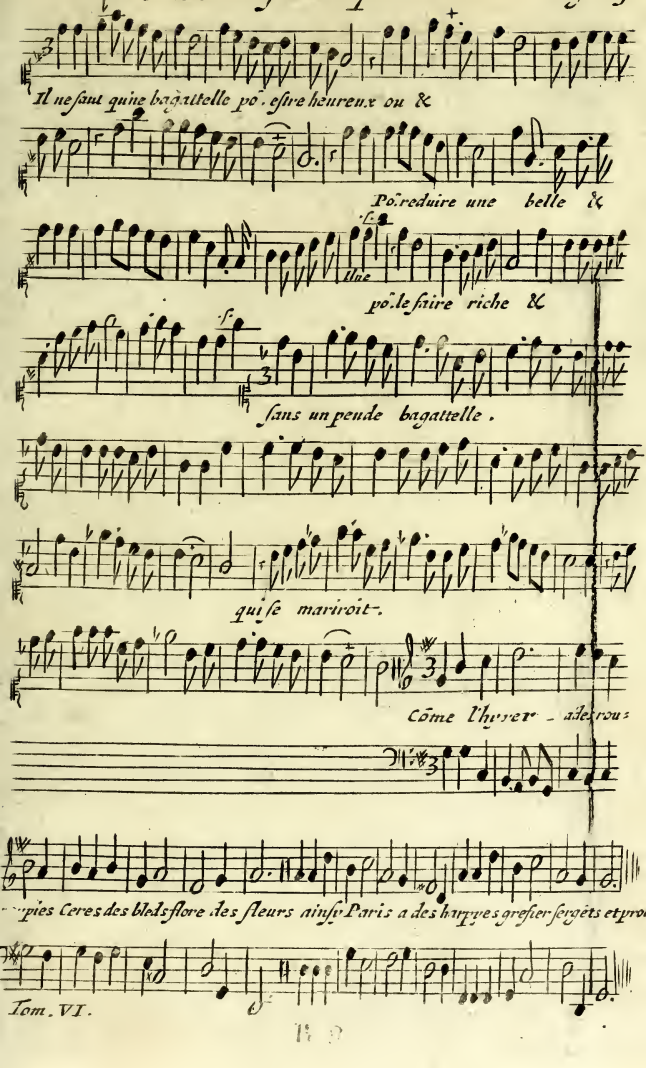

Costan za Costan
za ô mio Core Costan za Cos:
fin
tan za ô mio Core a mor mi pre:
di ce che sara fi li ce il nostro Do lore il
Nostro do lo re a mor mi pre di ce che

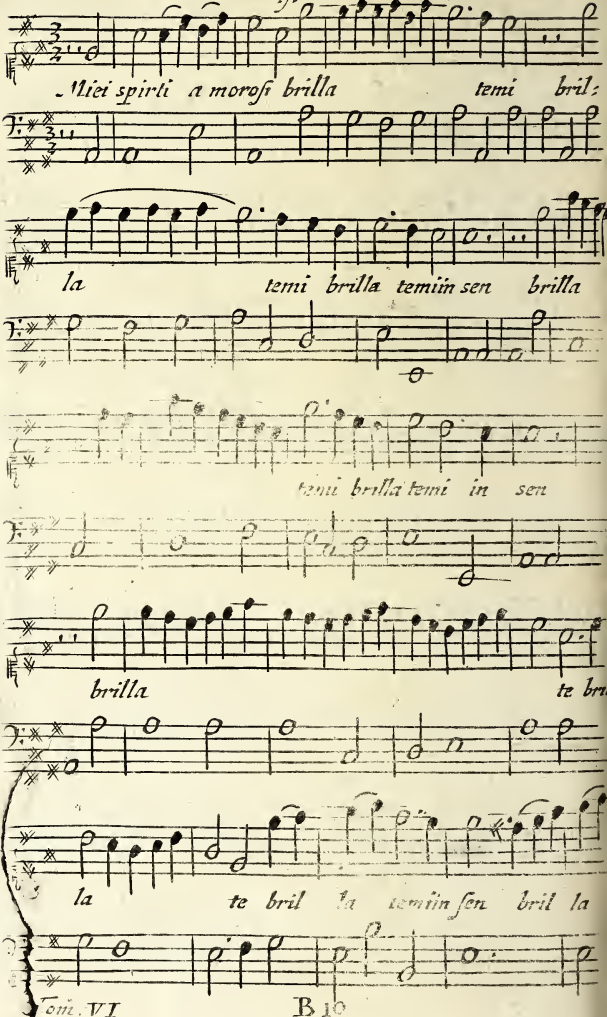

sa ra se li ce il nostro do lo
re Cost. Don zella che nie ga e
sf.
mostra ri gore e mostra ri gore ben spesso si
pie ga e cangia d'humo re e Can gia d'hu
sf.
more e can gia d'hu more
sf.

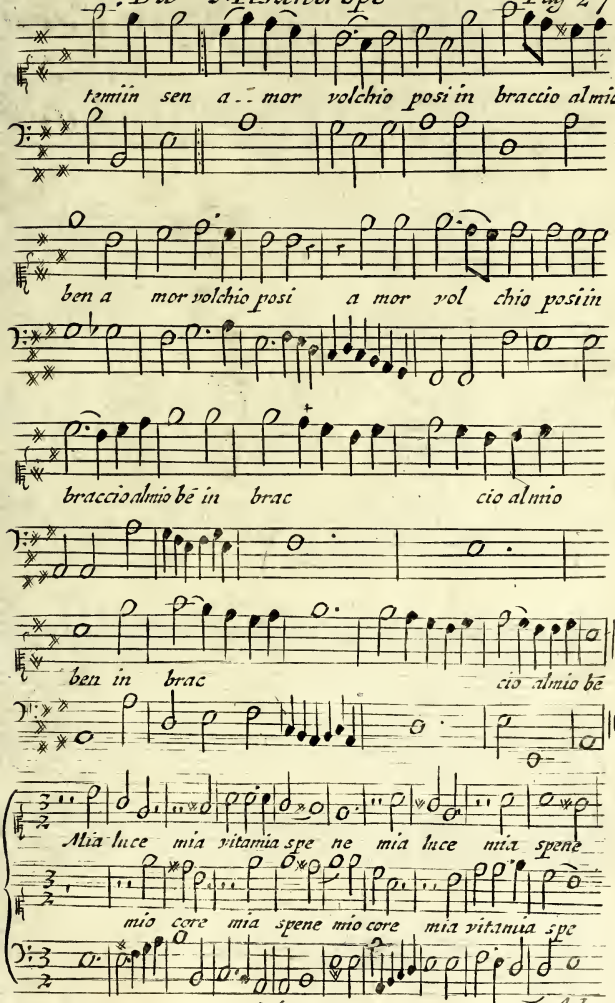

Tout Paris est a la na ge le log de ce ri - - vage tout pa
ris est a la nage ha - que de corps nuds. Tout. i cy les coeur
sõtem eus qd. les veux võtau fou - - rage qd. les belles fon
aupẽllage que les traits d'amour font drus I P. la coquette et la plus sage
nin reviẽt pas davantage qẽ les baigneurs ny sõt plus ces bords sõt peu connus

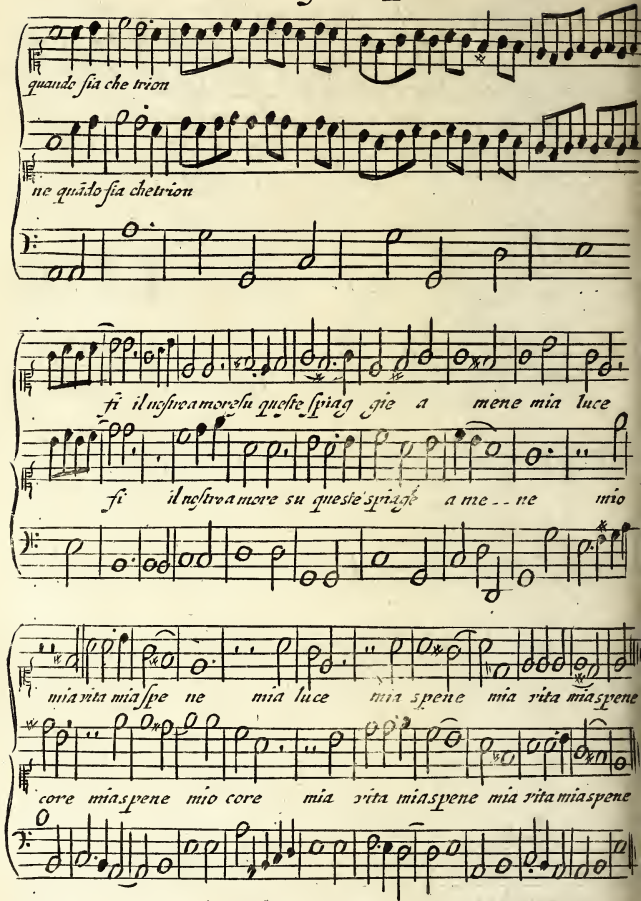

Dès le premier age fille songe au mariage a quoy sert d'y
resis ter sur une pente si glis sante ou le
cœur se laisse emporter la sagesse est tre buchante pō peu quon la veuille rester
Un amāt pres de sa maitresse est plus quay qun pois
son dans leau bien heur. qō la soif le presse qui se trouue pres du tonneau

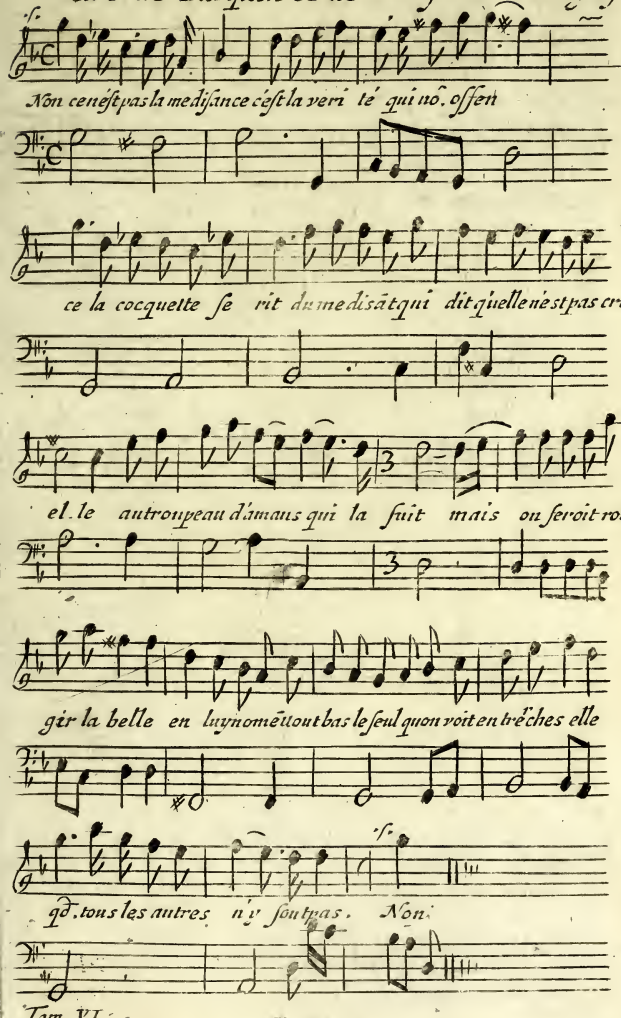

Venés Vé nés dans mon batteau fil- - lettes si vous estes
sa gès car la ver- tu tou jours sur na ge
et va sur l'eau ho ho ho ho ho ho et va sur l'eau.

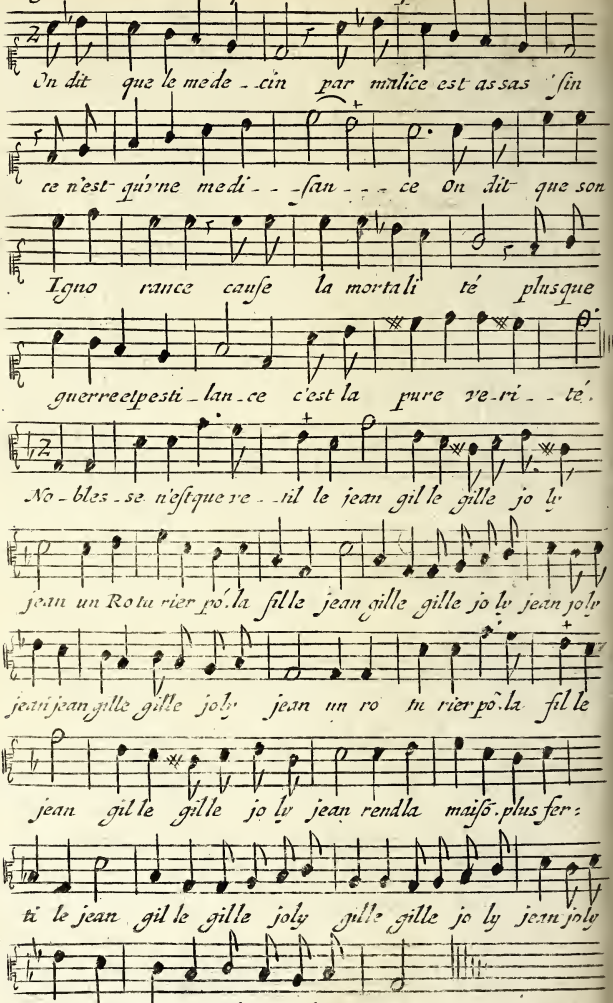

Il ne faut quine bagattelle pō. estre heureux ou &
Pō. reduire une belle &
dme
pō. le faire riche &
sans un peu de bagattelle.
qui se mariroit.
Cōme l'hyver adestrous
pies Ceres des bleds flore des fleurs ainsi Paris a des harpyes grefier sergets et pro

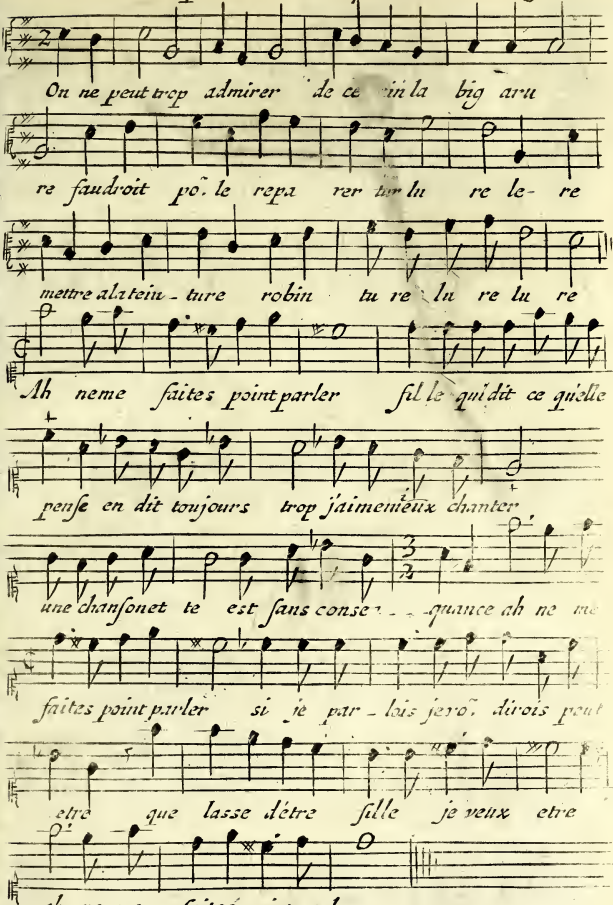

Miei spirti a morosi brilla temi bril
la temi brilla temiin sen brilla
temii brilla temi in sen
brilla te bri
la te bril la temiin sen bril la

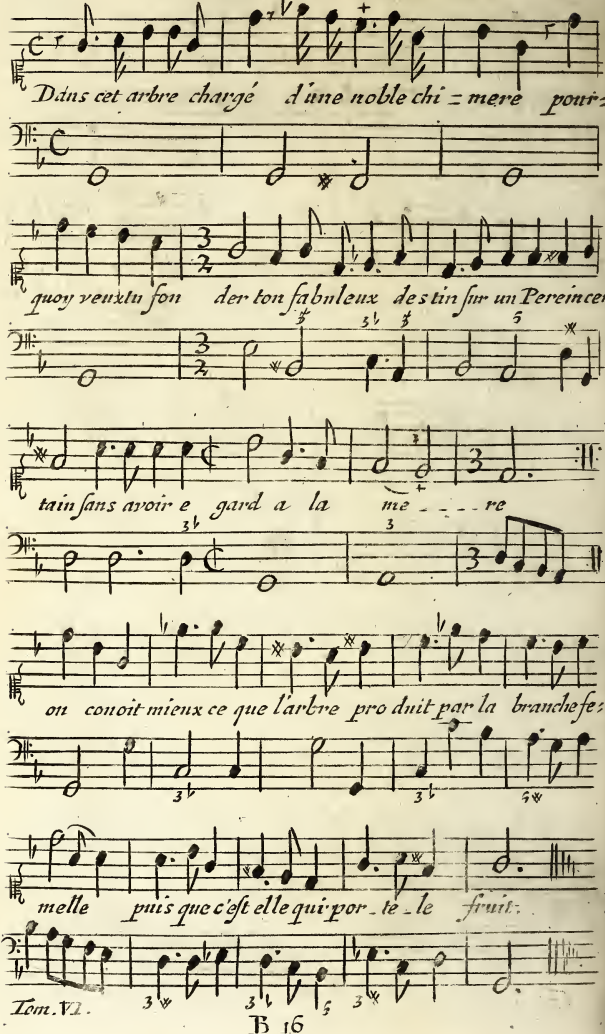

temiin sen a.. mor volchio posi in braccio almio
ben a mor volchio posi a mor vol chio posiin
braccio almio bē in brac cio almio
ben in brac cio almio bē
Mia luce mia vitamia spe ne mia luce mia spene
mio core mia spene mio core mia vitamia spe

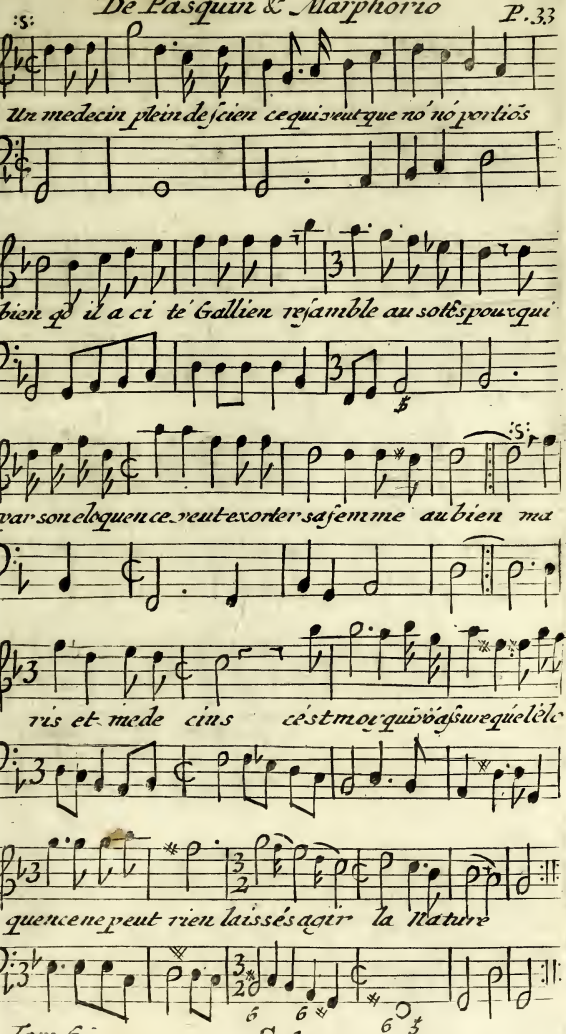

quando sia che trion
ne quãdo sia chetrion
fi il nostro amore su queste spiagge a mene mia luce
fi il nostro amore su queste spiagge a me ne mio
mia vita mia spe ne mia luce mia spene mia vita mia spene
core mia spene mio core mia vita mia spene mia vita mia spene

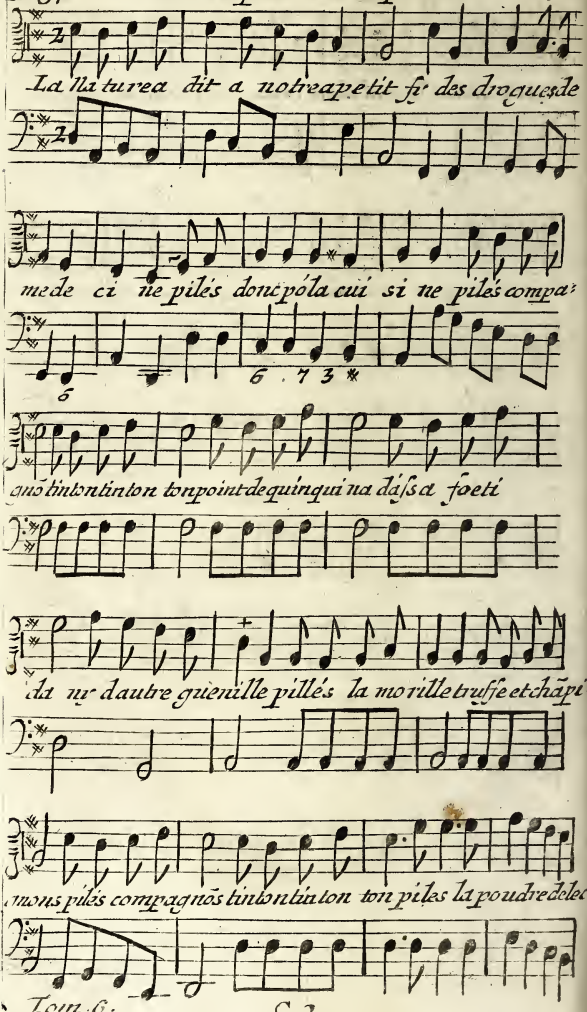

Non ce n'est pas la medisance c'est la verité qui nô. offen
ce la cocquette se rit d'une medisãt qui dit qu'elle n'est pas crue
el le autroupeau d'amans qui la suit mais on seroit rou
gir la belle en luy nomẽt tout bas le seul quon voit en trẽches elle
qd. tous les autres n'y sont pas. Non.


On dit que le mede-cin par malice est assas fin
ce n'est qu'vne medi---san---ce On dit que son
Igno rance cause la mortali té plusque
guerre et peste lance c'est la pure ve-ri--té.
No-bles-se n'est que ve--til le jean gil le gille jo ly
jean un Rotu rier pô.la fille jean gille gille jo ly jean joly
jean jean gille gille joly jean un ro tu rier pô.la fil le
jean gil le gille jo ly jean rend la maiſõ.plus fer-
ti le jean gil le gille joly gille gille jo ly jean joly
jean jean gille gil le joly jean


On ne peut trop admirer de ce fin la big aru
re faudroit põ le repa rer tu lu re le- re
mettre alatein- ture robin tu re lu re lu re
Ah neme faites point parler sil le qui dit ce quelle
pense en dit toujours trop jaimemieux chanter
une chanſonet te est sans conse- quance ah ne me
faites point parler si je par- lois jeroi dirois peut
etre que lasse detre fille je veux etre
ah ne me faites point parler.


Dans cet arbre chargé d'une noble chi = mere pour=
quoy veux tu fon der ton fabuleux des tin sur un Pereincer=
tain sans avoir e gard a la me - - - - re
on conoit mieux ce que l'arbre pro duit par la branche fe=
melle puis que c'eſt elle qui por - te - le fruit.


Un medecin plein de scien ce qui veut que nó nó portiõs
bien qd il a ci té Gallien ressamble au sotz pour qui
par son eloquen ce veut exorter sa femme au bien ma
ris et me de cins c'est moy qui vóa ssu que le clo
quence ne peut rien laissés agir la nature


La Nature a dit a notre apetit fi des drogues de
me de ci ne pilés donc pola cuí si ne pilés compa
6 6 7 3
quis tintontinton ton point de quinquina dáss a foeti
da nr daubre guenille pillés la morille truffe et chapi
mons pilés compagnõs tintontinton ton piles la poudre de lec

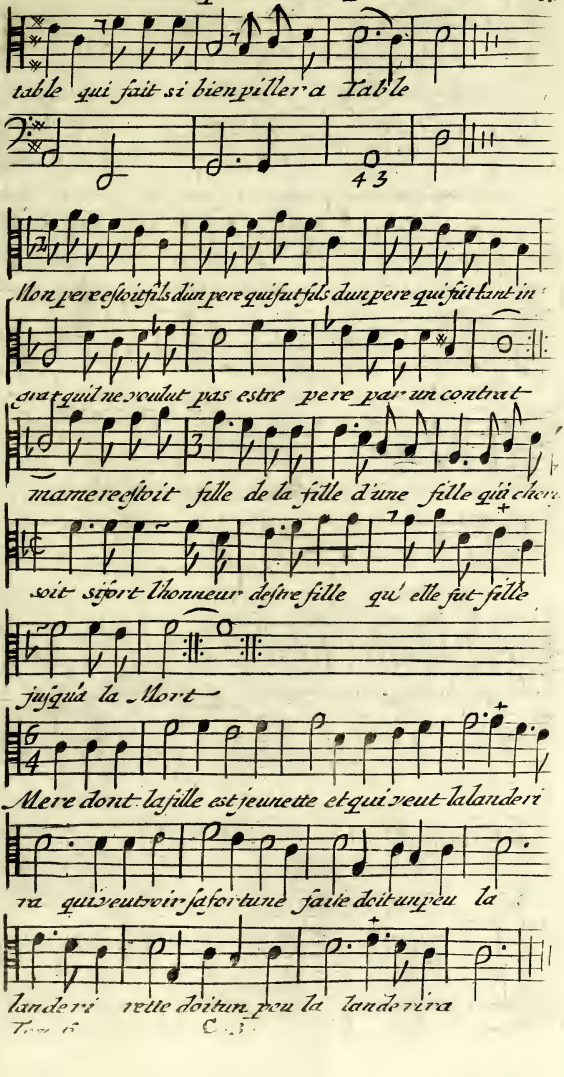
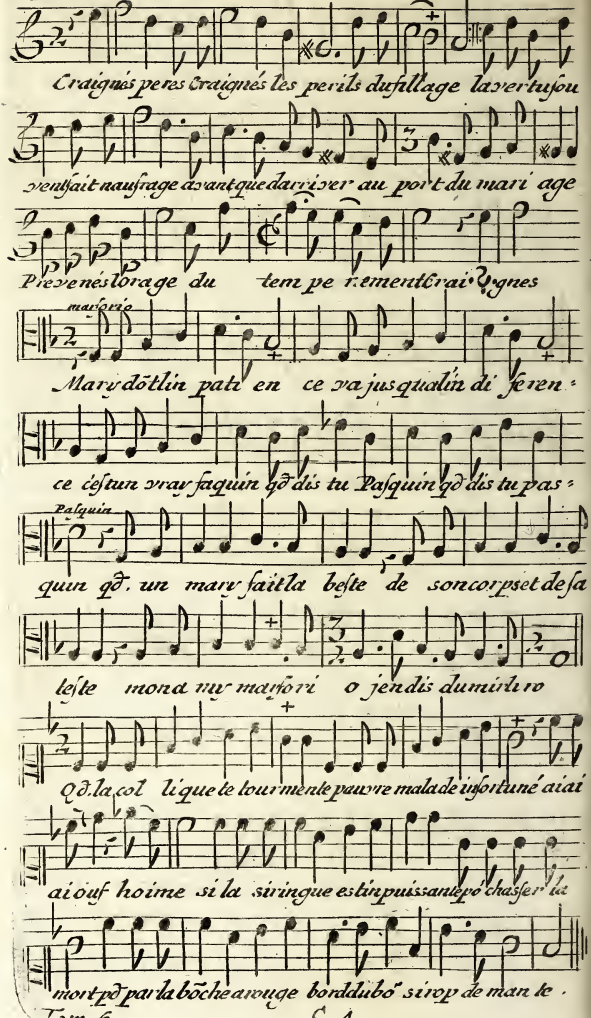
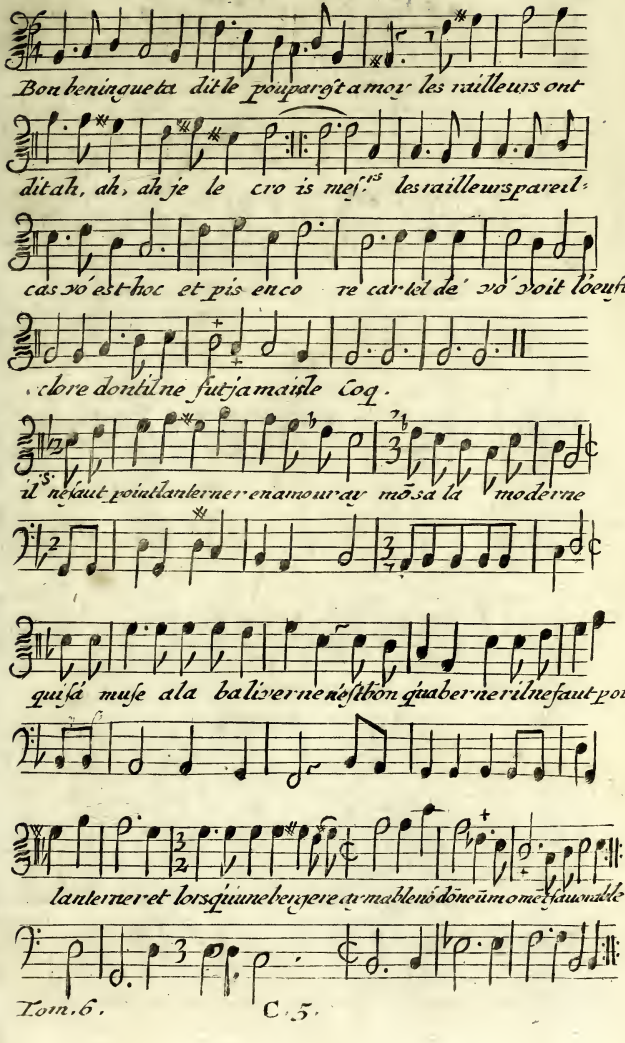
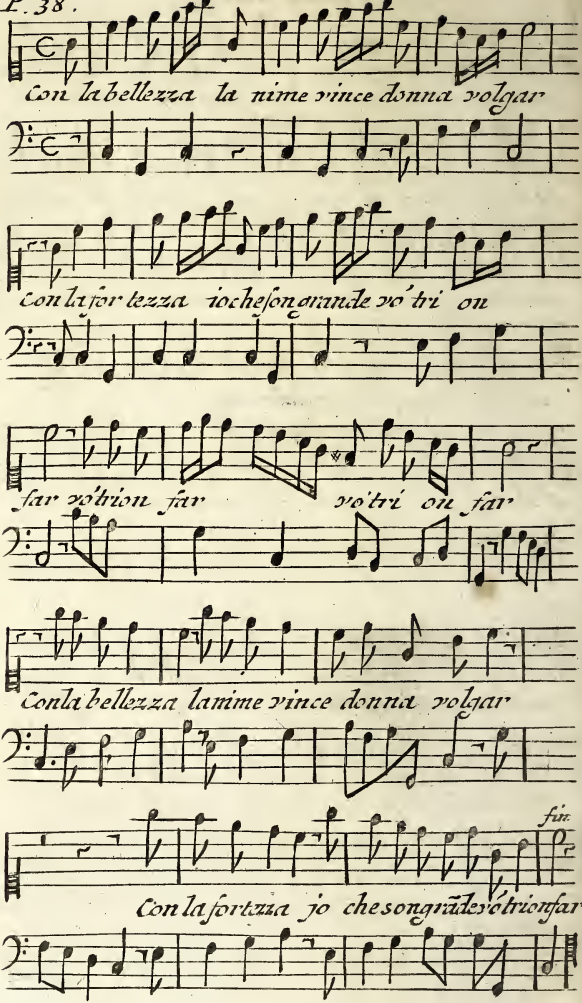
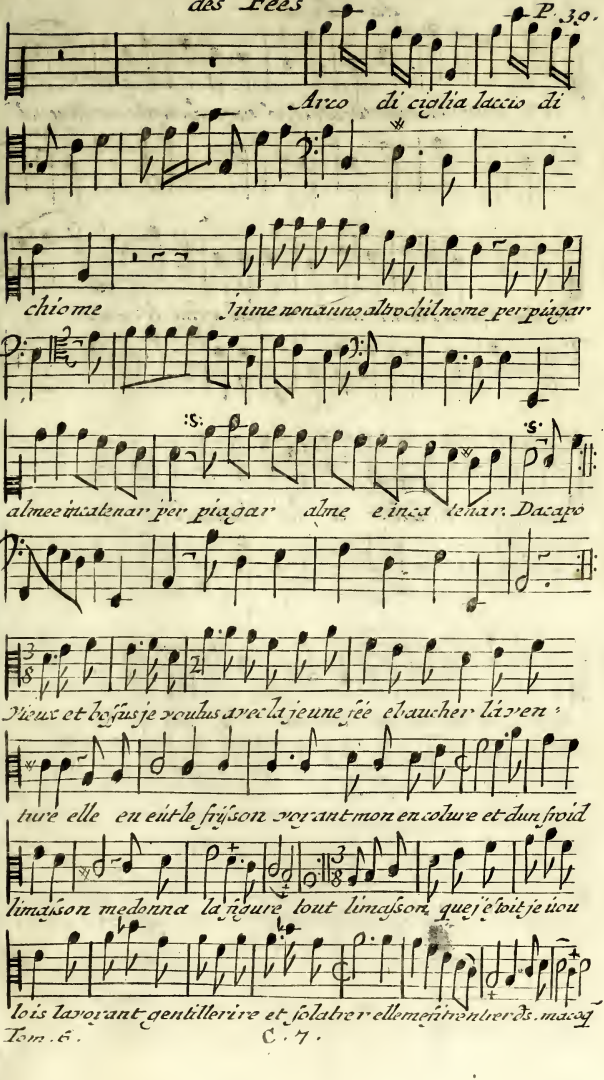


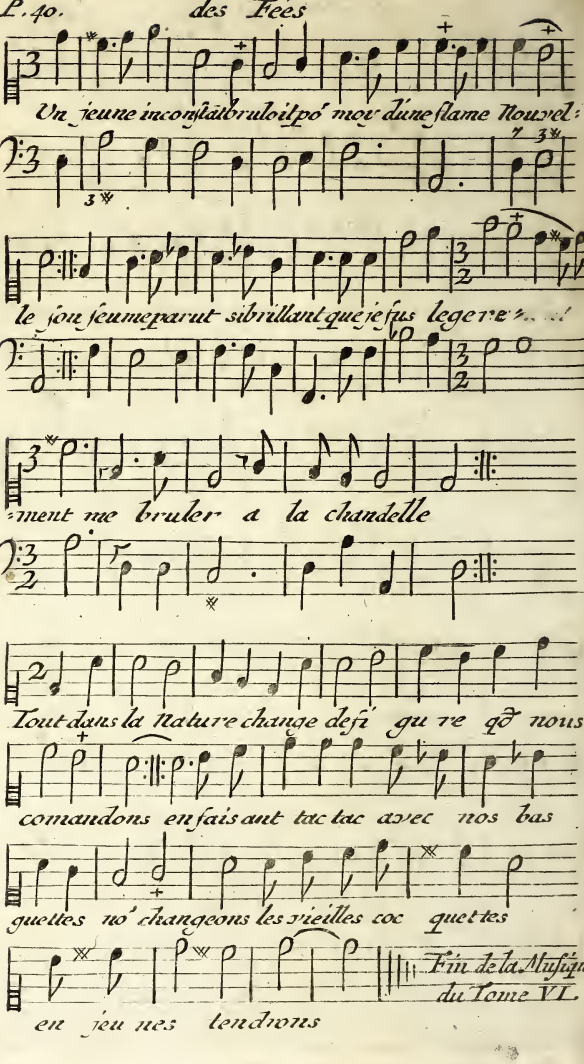
table qui fait si bien piller a Table
Mon pere estoit fils dun pere qui fut fils dun pere qui fut tant in
gnat quil ne voulut pas estre pere par un contrat
mame reestoit fille de la fille dune fille qui chere
soit si fort lhonneur destre fille qu elle fut fille
jusqua la Mort
Mere dont la fille est jeunette et qui veut lalanderi
ra qui veut voir sa fortune faite doit un peu la
landerirette doit un peu la landerira


Craignés peres craignés les perils du fillage la vertu sou
veut fait naufrage avant que darriver au port du mari age
Prevenés lorage du tem pe rement crai gnes
marforio
Mary dõtlin pati en ce va jus qualin di feren
ce cestun vray faquin qd dis tu Pasquin qd dis tu pas
Pasquin
quin qd. un mary faitla beste de soncorpset desa
leste mona my marfori o jen dis dumirlu ro
Qd. la col lique te tourmente pauvre malade infortuné aiai
aiouf hoime si la siringue estinpuissante põ chasser la
mort pd par la bõche avouge bord dubõ sirop de man te.


Bon beninqueta dit le pouparegt a moy les railleurs ont
dit ah, ah, ah je le cro is mes.rs les railleurs par el-
cas vo est hoc et pis enco re car tel de vo voit loeuse
clore dont il ne fut ja mais le Coq.
il ne faut point aller lanterner en amour ay mō sa la moderne
qui sa muse a la baliverne ne sthon qua berne rilne faut poin
lanterner et lorsqu'une bergere ay mable nō dōne ūm o mēt dauvalle


Con la bellezza la nime vince donna volgar
Con la fortezza iochesongrande vo'tri on
far vo'trion far
vo'tri on far
Conla bellezza lamime vince donna volgar
fin
Con lafortezza jo chesongrãdesvo'trionfar


Arco di cicilia laccio di
chio me Jnime nonanno albochil nome per piagar
almee incatenar per piagar almee incatenar: Dacapo
Vieux et bossus je voulus avec la jeune fée ebaucher la ven-
ture elle en eut le frisson voyant mon encolure et dun froid
limaçon me donna la figure tout limaçon que je soit je iou
lois lavoyant gentillerire et folatrer elle me fit rentrer ds macoq


Un jeune inconstât brulo it pó moy dúne flame nouvel-
le son seu me parut si brillant que je fus legere-
ment me bruler a la chandelle
Tout dans la Nature change defi gu re qđ nous
comandons en fais ant tac tac avec nos bas
guettes nó changeons les vieilles coc quettes
en jeu nes tendrons
Fin de la Musique du Tome VI.

2565 - 055

Bn. Istoria
& favole
40 pagine di musica